

METHODE
D'ELOCUTION
ET DE
DECLAMATION

à l'usage des Collèges, Pensionnats et autres
établissements d'instruction publique

COLLECTION DE MORCEAUX CHOISIS
classés suivant un ordre raisonné et accompagnés de nombreuses
annotations et de préceptes.

SUR
LE TON, L'EXPRESSION ET LA MANIERE
DE DIRE

PAR
P. COLONNIER

3. COURS SUPERIEUR

Ouvrage approuvé le 10 Septembre 1902 par le
CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MONTREAL

LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE MODERNE
20, RUE ST-VINCENT.

PRIX 75 cts



Bibliothèque Nationale du Québec

S

Bureau des études.

Bureau des études

METHODE
D'ELOCUTION
ET DE
DECLAMATION

à l'usage des Collèges, Pensionnats et autres
établissements d'instruction publique

COLLECTION DE MORCEAUX CHOISIS
classés suivant un ordre raisonné et accompagnés de nombreuses
annotations et de préceptes.

SUR
LE TON, L'EXPRESSION ET LA MANIERE
DE DIRE

PAR
P. COLONNIER

3. COURS SUPERIEUR

Ouvrage approuvé le 10 Septembre 1902 par le
CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
MONTREAL

LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE MODERNE
20, RUE ST-VINCENT.

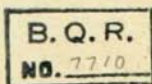
Bureau des études

PRIX 75 cts.

5094

Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année mil neuf cent un, par PAUL COLONNIER, au bureau du Ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

PN
4/23
C65
1901
V.3



PREFACE.

Dans les Cours élémentaire et moyen qui précèdent ce volume, on s'était servi de signes conventionnels pour aider l'élève à trouver les intonations, l'accoutumer à mesurer son débit, et à donner à sa voix l'expression convenable.

On lui conseillait, dès lors, de ne point étudier *machinalement*, et de ne point lever ou baisser le ton que parce qu'un signe l'en avertissait, mais au contraire, de s'accoutumer à comprendre pourquoi tel ou tel passage nécessitait tel ou tel signe. Enfin, on le prévenait qu'il serait bientôt temps pour lui de se livrer, dans le Cours supérieur, à l'étude de morceaux plus étendus d'où ces signes auraient en grande partie disparu, pour faire place à de simples observations écrites.

Nous mettons aujourd'hui entre ses mains ce Cours supérieur qui, en effet, n'a conservé des anciens signes, que le trait vertical | indiquant un silence de un temps, et la main indicatrice l'avertissant de ne point s'arrêter au bout d'un vers, et de continuer aussitôt sur le suivant.

A ce propos, quelques personnes nous ont fait remarquer qu'elles entretenaient des doutes sur l'efficacité de ces signes à noter toutes les inflexions de la voix, ajoutant, qu'elles craignaient même qu'ils ne fissent perdre à l'élève son propre ton naturel, pour y substituer celui du livre ou du professeur.

Comme on le voit, l'objection est double, l'arme est à deux tranchants,

En premier lieu, nous n'avons jamais prétendu noter toutes les inflexions de la voix, ce qui serait aussi impossible que de noter musicalement le chant d'un oiseau quelconque. Nous avons simplement voulu, au moyen de deux signes, donner à l'élève deux points de repère bien distincts, lui indiquant les endroits où il était préférable d'élever ou de baisser le ton.

Est-ce que le professeur d'élocution ne donne pas lui-même et de vive voix à ses élèves ces mêmes indications ? Et si, au lieu des signes, on eût mis dans les interlignes : "Levez le ton" ou "Baissez-le", le résultat n'eut-il pas été le même ? Du reste, le professeur sera là, pour donner à l'élève le ton juste, et si celui-ci, malgré les signes du livre et les avis du professeur, ne réussit pas, il faudra en conclure simplement qu'il n'a pas l'oreille juste, qu'il manque de sens musical ou de dispositions pour la déclamation. Quand un élève chante mal, serait-il raisonnable d'attribuer son peu de succès aux caractères musicaux qu'il cherche à interpréter ?

Pour ce qui est de la seconde objection, à savoir que ces signes peuvent modifier trop radicalement le ton propre de l'élève, nous ferons remarquer qu'entre le *ton* et la *manière* de dire, il y a un abîme. Nous ferons tous nos efforts pour que nos élèves ne prennent point notre *manière* de dire, qui doit être propre à chacun de nous, selon le sentiment intime et profond qu'il peut avoir de ce qu'il dit, mais quant à ce qui est du *ton* de l'élève, tout le monde conviendra qu'il est du *devoir* du professeur de le rectifier, de le ramener au naturel quand il s'en écarte, et de ne pas souffrir qu'il monte alors qu'il devrait descendre, et réciproquement. Un maître d'école n'enseignera pas aux enfants sa *propre écriture*, mais tant qu'ils ne sauront pas écrire, il leur donnera des modèles, tracés de sa main au besoin, et que les élèves devront reproduire fidèlement.

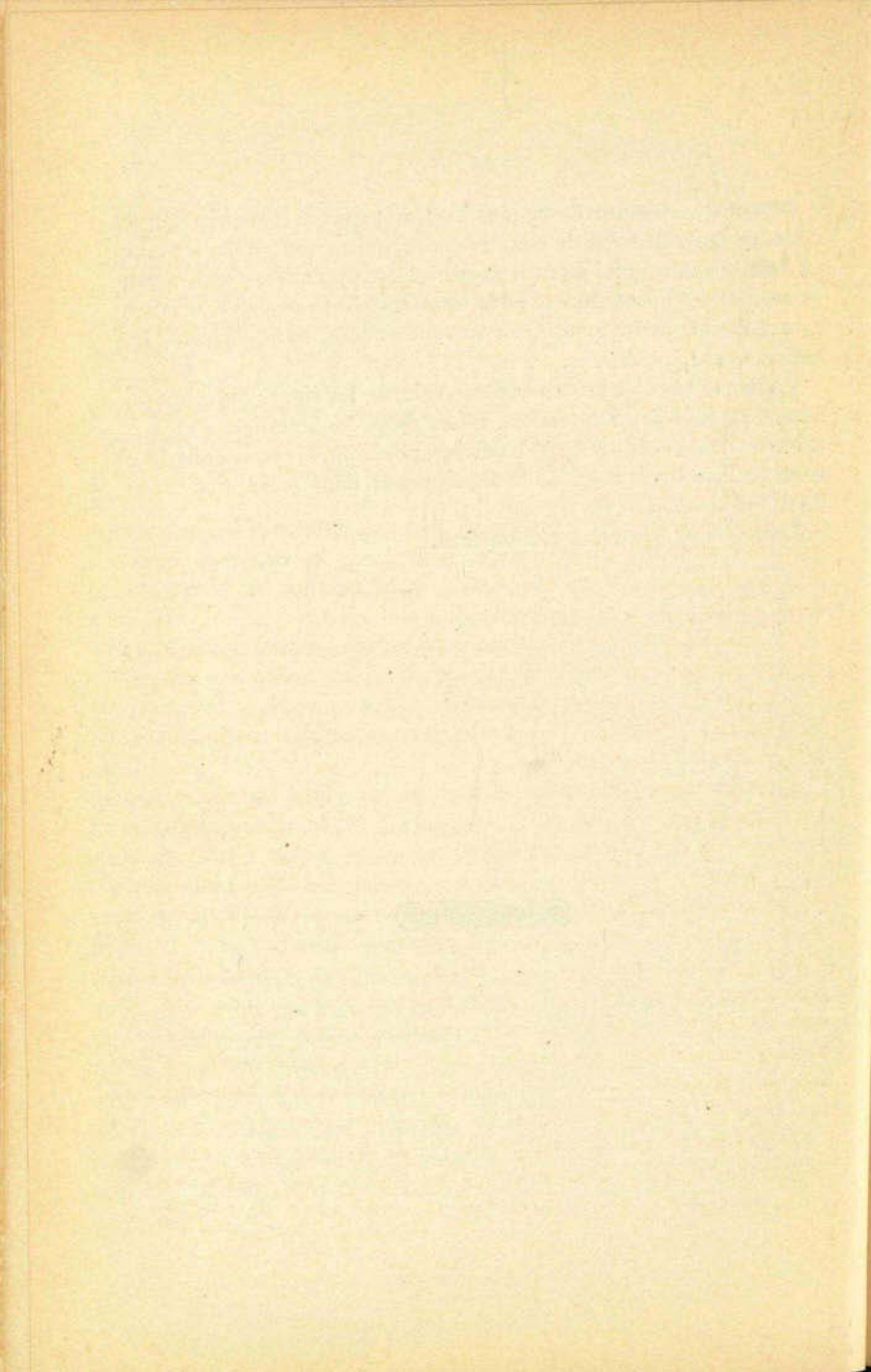
"En effet, dit M. Ricquier, autorité incontestée en matière d'élocution, en commençant à réciter à haute voix, il est utile de copier d'abord musicalement les inflexions de ceux qui savent lire et de les imiter comme un perroquet, de même que le peintre commence par copier les modèles des maîtres avant que de copier la nature."

Du reste, comme on l'a vu plus haut, nous avons compris, dès le début de la publication de cette méthode, qu'il viendrait une époque où l'élève, ayant suivi attentivement les deux premiers cours, serait en mesure de trouver lui-même le ton naturel, et pourrait être laissé à sa propre initiative, tout en suivant encore, naturellement, les indications du professeur.

Voilà pourquoi, dans ce troisième volume, les signes ont disparu, faisant place à des annotations mises dans les interlignes, et qui, soigneusement méditées par les élèves, pourront, croyons-nous, leur faire quelque bien, et les aider à progresser dans leurs études sur l'Art de bien dire.

Leur succès sera notre récompense.





INTRODUCTION.

Quand un architecte élève un édifice, après en avoir soigneusement assis les fondations, élevé les murs et complété la charpente, il sent bien qu'il lui reste à procéder à l'ornementation de son œuvre encore imparfaite.

Il appelle alors à son secours les Arts décoratifs : la maçonnerie disparaît sous les lambris et les mosaïques, les colonnes voient éclore les fleurs de leurs chapiteaux, et la peinture revêt les plafonds et les panneaux des couleurs les plus riantes.

Or, dans les Cours élémentaire et moyen de cet ouvrage, les personnes qui étudient l'art de bien dire, ont justement trouvé, sous forme de principes et de conseils courts et précis, ce qui devait faire la base même de l'édifice intellectuel qu'elles se proposent d'élever dans leur esprit.

Prononciation, ponctuation et silences, inflexions, liaisons, quantité prosodique, etc., ont été l'objet de leur étude, comme formant réellement la fondation première d'une bonne diction. Ces diverses notions ont pu ensuite être mises en pratique en récitant une série de morceaux classés d'une façon rationnelle, et dans l'exécution desquels la voix a dû acquérir la souplesse nécessaire.

Mais, loin d'avoir fini leur tâche, il reste au contraire à ces personnes, comme à l'architecte dont nous parlions plus haut, le soin délicat de polir et d'ornementer leur œuvre, et, comme lui aussi, elles devront appeler à leur secours les arts décoratifs de la Déclamation, c'est-à-dire : La culture de la voix, le ton, l'expression, le naturel et le geste artistique.

Telles sont les matières qui feront l'objet de la première partie de ce troisième volume, l'autre étant consacrée, comme dans les deux cours précédents, à une collection de morceaux à dire, offrant à

l'élève l'occasion immédiate de mettre en pratique les indications données au début.

De plus, qu'il soit bien entendu, comme on l'a dit déjà dans le Cours moyen, que cet ouvrage, destiné aux élèves, est surtout un livre pratique, et qu'on n'y est point entré dans les détails minutieux qui sont traités à fond dans les livres théoriques.

L'ART DE DIRE

I

La Voix.

Quand un homme veut apprendre à chanter, il se préoccupe d'abord de sa voix qui doit avoir la sonorité, la douceur et la flexibilité nécessaires pour arriver au but qu'il se propose d'atteindre. Or, celui qui veut apprendre à déclamer, se servant du même instrument que le chanteur, c'est-à-dire de la voix, doit, lui aussi, se préoccuper avant tout, d'avoir un organe harmonieux, flexible, propre, en un mot, à rendre les sentiments multiples qui sont comme les notes du grand concert qui s'élève sans cesse de notre âme.

“ Mais, dit M. Legouvé, de même qu'on n'arrive pas à jouer du piano sans l'étudier, de même on n'arrive pas à bien jouer de la voix sans l'apprendre. Or, sortant des mains d'un bon facteur, un piano est un instrument complet, parfait, et le son qui s'en échappe est aussi harmonieux que juste, dès qu'un artiste le touche. Mais le petit piano que nous avons reçu des mains de la nature est presque toujours bien loin de cette perfection. Il y a des cordes qui manquent, des touches qui crient, des notes qui sont fausses, de façon qu'avant d'arriver à être pianiste, on doit se faire facteur et accordeur, c'est-à-dire, compléter, égaliser, accorder son instrument.

Comment arriver à ce résultat? En suivant encore le même chemin que le chanteur, c'est-à-dire en soumettant notre voix à des exercices de lecture et de récitation propres à en développer l'harmonie et la flexibilité.

Enfermez-vous donc chaque jour, et plusieurs fois par jour, si vous le pouvez, le matin de préférence, dans le silence de votre cabinet de travail, et là, d'un ton ni trop haut ni trop bas, et d'une voix ni trop forte ni trop faible, lisez, ne serait-ce qu'un quart d'heure, en articulant avec le plus grand soin et en donnant aux voyelles le son juste qu'elles doivent avoir, comme si vous parliez devant un auditoire délicat ou en présence d'un critique sévère.

Soyez à vous-même cet auditoire et ce critique ; ne vous pardonnez pas la moindre hésitation, et forcez votre langue à vous être soumise.

Une difficulté se présente-t-elle ? une rencontre bizarre de sons rebelles, ou un conflit de consonnes se produisent-ils ? faites comme le jeune pianiste qui, pratiquant ses premiers accords, et accrochant au passage une note étrangère à son morceau, recommence l'accord manqué jusqu'à sa parfaite exécution.

Lisez des vers, de préférence. Leur harmonie vous enchantera, vous récompensera de vos efforts et se communiquera naturellement à votre parole accoutumée à les traduire.

Commencez par des morceaux simples, enfantins même, et suivant une gradation convenable, arrivez aux grandes œuvres des classiques. Les trois volumes qui composent cet ouvrage vous offriront cette gradation.

Avez-vous des défauts de prononciation : bredouillement, bégaiement, zézaïement, etc. ? consultez un maître qui pourra vous indiquer les méthodes propres à les redresser et à les faire disparaître. Il serait bon, du reste, de faire précéder chacune de ces lectures d'un exercice phonétique sur la prononciation, tels que ceux qu'on rencontre dans l'excellent ouvrage de M. Gondal : " Parlons ainsi de la voix et du geste ". Ces exercices sont à la déclamation ce que l'exécution des gammes est à la musique : ils développent, renforcent la voix et lui donnent toute la souplesse désirable, accoutumant en même temps la langue à vaincre du premier coup toutes les difficultés de prononciation qui peuvent surgir durant son action.

Surtout respirez bien, respirez quand il le faut et comme il le faut.

Bien respirer, c'est aspirer amplement, et ne renouveler l'air des poumons, que quand ceux-ci en ont doucement épuisé leur provision. Respirer quand il le faut, c'est profiter, pour le faire, des pauses et des silences de ponctuation, et ne pas aller séparer par un coup de pompe malencontreux, des mots intimement liés entre eux par le sens. Enfin, respirer comme il le faut, c'est le faire d'une façon discrète, imperceptible pour l'auditeur, et veiller d'avance aux phrases qu'on a à dire, afin de ne point partir en voyage sans provisions, pour tomber à mi-chemin de fatigue et d'épuisement.

Terminons ce chapitre par ces judicieuses réflexions de M. Dupont-Vernon sur la Voix :

“ Quant au mécanisme vocal, il faut y penser toujours, il faut s'en occuper sans relâche. Jamais, à ce point de vue, les études ne sont achevées, jamais un élève, si bien doué soit-il, n'est en droit de dire : J'en ai fini avec ma voix ; elle ne peut plus rien gagner en souplesse et en étendue. Songez que pour colorer ici, pour éteindre là, pour traduire les mille nuances délicates et subtiles de tous les sentiments de l'âme, le diseur n'a que sa voix ; il faut qu'il passe presque instantanément, et par les seules ressources de cette voix, d'une impression douce à une impression violente, d'une idée triste à une idée gaie. Jamais donc sa voix ne pourra posséder des modulations trop souples et trop variées ; jamais un lecteur, un orateur, un artiste dramatique ne pourra dire : Je suis absolument maître de ma voix. Tel élève a une note charmante dans la voix, mais chante toujours le même air ; celui-ci répand du sentiment à tort et à travers, et ne peut dire la chose la plus simple sans des vibrations profondes, oubliant que l'art du diseur consiste le plus souvent à savoir économiser l'expression ; ce troisième dit : Je suis heureux, du ton dont il dirait : Je me meurs de désespoir. Tel autre a dans la voix des sonorités cuivrées d'un effet comique irrésistible, mais n'a pas de demi-teintes et est impuissant à traduire les sentiments discrets et voilés. Que de travail pour chacun de ces élèves, afin d'acquérir ce qui lui manque ! ”

II

Le Ton.

Comme on vient de le voir par la citation précédente, la voix humaine est susceptible de prendre tous les tons, suivant l'état d'âme où nous nous trouvons. Or, quoique ces états de l'âme soient innombrables, on peut facilement les classer en trois grandes catégories.

L'homme, en effet, est gai, triste, ou n'est ni l'un ni l'autre.

Dans la joie, la voix est vive, légère, et composée généralement de notes hautes et vibrantes : de là le ton gai.

Dans la douleur, au contraire, la voix est sourde, affaissée, tombante et se complait surtout dans les notes basses, formant ainsi ce qu'on appelle le ton triste.

Enfin, dans l'état ordinaire de la vie, la voix est tranquille, calme, se possédant bien elle-même et renfermée dans des notes qui ne sont ni trop hautes ni trop basses : c'est le ton ordinaire ou moyen.

Or, un morceau littéraire quelconque est sensé, s'il est bien écrit, être la peinture aussi fidèle que possible de la vie humaine. Donc, en le lisant ou en le récitant, notre voix sera appelée à rendre un des trois états d'âme dont nous venons de parler : elle devra être "dans le Ton".

Si donc vous voulez déclamer une pièce de poésie quelconque, demandez-vous d'abord quel en est le ton général et adaptez-y le ton de votre voix, exactement comme on accorde un instrument de musique sur le ton du morceau qu'il doit interpréter.

Nous disons le "ton général" parce qu'il est possible que, dans le même travail littéraire, il se rencontre plusieurs situations, et, par conséquent, plusieurs tons différents. "Dans ce cas, dit M. Ricquier, il faut partager par l'analyse le morceau à dire, en autant de divisions distinctes, et appliquer à chacune d'elles le ton qui lui convient." C'est ce que nous avons fait, au cours de ce volume, dans

les rapides conseils que nous donnons en tête de chaque pièce qu'il renferme.

“Cependant, dit encore ce même auteur, il est important, quelle que soit la tonalité qu'on emploie, de rester dans un diapason tel qu'on puisse facilement hausser ou baisser la voix, afin de nuancer le débit, en évitant de tomber dans les notes criardes qui sont agaçantes, et les notes sourdes qui sont désagréables. En un mot, chercher à paraître naturel, tel est le but qu'il faut sans cesse poursuivre dans tous les arts, et surtout dans l'art de parler.”

Mais, chacun des tons généraux que nous venons d'indiquer, se partage, on le comprend, en une foule d'autres. Il y a bien des genres de tons, depuis la gaieté folle jusqu'à la joie paisible, et bien des nuances de tristesse, depuis la simple mélancolie de l'élégie jusqu'au désespoir profond du morceau tragique.

Il faut donc, pour ne point se perdre dans cette grande diversité de tons, rester, en déclamant, bien maître de soi-même, et si le cœur s'émeut et trouve les couleurs, la tête doit réfléchir, distinguer les nuances et les appliquer judicieusement là où il le faut.

Par exemple : “Si l'on doit dire le *Loup et l'Agneau* de La Fontaine, il faudra un ton très naturel pour le récit, un ton plein de naïveté et de candeur pour l'Agneau, un ton brusque et cruel pour le Loup. Ces tons sont tous des tons ordinaires, mais la nature de l'Agneau étant bien différente de celle du Loup, et différente aussi de celle du conteur qui remplace l'auteur lui-même, ces trois tonalités ne pourront être les mêmes.

“Dans la fable : *Le Chêne et le Roseau*, le ton du Chêne sera hautain et dédaigneux, celui du Roseau, tranquille et quelque peu railleur, et le ton du récit, qui sera très simple au commencement de la Fable, deviendra presque tragique vers la fin.” (1)

Mais il faut être bien prudent dans l'emploi de ces différentes tonalités, car si, au milieu des vicissitudes de la vie, notre voix trouve bien, dans un moment de colère, d'émotion ou de tristesse, le ton juste que demandent ces divers sentiments, il faut convenir,

(1) Ricquier, *Lecture expressive*.

pendant, que ce n'est qu'à des intervalles plus ou moins longs et sous l'empire d'une passion plus ou moins violente. Il en résulte qu'elle est moins accoutumée aux tons ému et tragique qu'au ton ordinaire. Voilà pourquoi ceux-ci sont si difficiles à appliquer, et qu'un si grand nombre de personnes échouent en cherchant à y réussir.

Que faire, alors? Sentir profondément ce qu'on dit, se laisser émouvoir, c'est-à-dire, laisser la nature agir sur notre cœur, si nous voulons qu'elle agisse sur le cœur de ceux qui nous écoutent, et après avoir trouvé le ton juste, donner à chaque mot l'expression qui lui convient.

III

Expression.

Qu'est-ce donc que l'expression?

Le voici. Non seulement la voix humaine est susceptible de prendre tous les tons, mais encore elle a une facilité d'imitation qui lui permet de reproduire tous les bruits qui peuvent s'élever autour de nous, et même, elle sait trouver, juste à propos, chacune des multiples intonations qui rendent parfaitement les dispositions de l'esprit au moment où elle en traduit les pensées.

Il semble que la divine Providence, n'ayant donné à l'homme qu'une voix pour exprimer les innombrables pensées de son âme, ait voulu aussi que cette seule voix pût se multiplier à l'infini, par des intonations également innombrables.

En effet, comment exprimons-nous nos sentiments? à l'aide de phrases qui elles-mêmes sont composées de mots rendant chacun une idée distincte. Eh! bien, on pourrait dire que chaque mot a une expression particulière suivant l'idée qu'il représente.

Ainsi, on ne prononce pas "*l'orgueil*" sur le même ton que "*l'humilité*"; un "*tigre*" comme un "*agneau*"; "*entraîner*" comme "*conduire*"; un "*ange radieux*" comme un "*démon grimaçant*"; et je ne dirai pas "*il s'enfuit précipitamment*", comme

"il se promenait à pas lents" ; "il entra avec fracas", comme "il sortit à pas furtifs".

Sec
Bien plus, la seule expression que vous donnez à un mot peut en changer le sens : quoique le mot *oui* soit affirmatif de sa nature, tout le monde sait qu'il y a des "oui" forcés qui ont presque le sens de "non", de même qu'il y a des "non" prononcés avec une faiblesse qui leur donne presque le sens de "oui". Si vous dites le mot "Adieu !" d'un ton sec et en appuyant fortement sur la dernière syllabe, vous signifiez à la personne à qui vous parlez, que vous lui donnez son congé et qu'il est temps qu'elle se retire ; si au contraire, avec une voix très douce, vous appuyez sur la première syllabe du même mot, en étouffant presque le son sur la dernière, vous témoignez à cette personne toute la peine, toute la douleur que vous cause son départ.

Qui de nous n'a entendu une mère, en pressant sur son sein son enfant chéri, l'accabler des protestations d'amour et des noms les plus bizarres : "mon chou, mon rat," etc. Et cependant, montrez-nous la personne qui, alors, songe seulement à sourire ? D'où vient cela ? Evidemment de l'expression que la mère donne à ces appellations qui, ridicules en elle-mêmes, prennent dans sa bouche un accent de tendresse qui fait complètement oublier le sens primitif des mots dont elle se sert.

Dans la conversation, cette expression nous vient tout naturellement, sans que nous soyons obligés de la rechercher ; en déclamant, c'est tout différent : elle nous fuit, et nous devons courir après.

Or, la poursuite est souvent longue et mouvementée, car, chaque phrase, chaque mot doit être, de votre part, l'objet d'une étude spéciale, et de même que, dans l'exécution d'une partition, vous ne vous contentez pas d'avoir le ton général du morceau, mais au contraire, vous êtes soucieux de donner le son juste à chaque note, de même aussi, en déclamation, donnez à chaque mot l'expression qui lui convient.

Comme un bon exemple vaut souvent mieux que bien des théo-

ries, étudions ensemble le début de la belle fable de La Fontaine :
" La mort et le bûcheron " :

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix d'un fagot, aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus, d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur...

Ah ! que celui-là qui ne sent pas toute la poignante mélancolie, toute la tristesse contenue dans ces vers, et qui en forme le ton général, que celui-là, d'abord, renonce à déclamer !

Et si vous entrez maintenant dans les détails, ne comprenez-vous pas que chaque mot a son expression particulière, dans ce chef-d'œuvre inimitable ?

Vous prononcerez avec une pitié profonde : " *Un pauvre bûcheron* " ; laissez traîner la voix sur " *tout couvert de ramée* " ; laissez-la traîner comme cette " *ramée* " qui, des épaules du malheureux, " *traîne* " jusque sur le chemin ! " *Sous le faix d'un fagot* " : sentez-vous ce qu'il y a de " *pesant* " dans ces quatre monosyllabes qui se suivent pour tomber rudement sur " *fagot* " ? pouvait-on mieux exprimer la pesanteur de la charge ! Que votre voix fasse donc ressortir le poids immense qui accable le pauvre bûcheron, pour donner ensuite avec mélancolie " *aussi bien que des ans* " ; qu'elle gémissse en disant " *gémissant* " ; qu'elle s'affaisse sur les mots " *et courbé, marchait à pas pesants* " : faites de petits silences après chacun de ces mots ; ne voyez-vous pas le vieillard infortuné heurtant ses pieds tremblants aux cailloux du chemin ! " *Et tâchait* " , faites effort, ici, tâchez vous-même de trouver l'expression juste, qui est celle de la fatigue ; " *de gagner sa chaumine enfumée* " ; la voyez-vous, là-bas, la petite chaumière, en ce soir d'automne, où la fumée du bois qui n'est encore qu'à demi-sec, enveloppe le toit de chaume ? Exprimez ce qu'il y a, à la fois, de lointain, de doux et de triste dans cette heureuse alliance de termes. " *Enfin !* " ce mot, qui semble insignifiant par lui-même, qu'il sera donc mélancolique,

ici, si vous le dites bien, rempli de toute la fatigue du bûcheron ! “*N'en pouvant plus !*” entendez-vous bien ! “*n'en pouvant plus !*” rendez ici, par le son de la voix, l'épuisement du vieillard dont les forces sont à bout, brisé qu'il est “*d'effort et de douleur*”. Non, si vous sentez ce que vous dites, vous ne prononcerez point, n'est-ce pas, ces deux mots avec la même expression ; vous ferez un *effort* vous-même sur votre voix pour la contraindre à laisser échapper ce mot, et, comme épuisée par cet *effort*, elle s'appesantira ensuite douloureusement sur la douleur de l'infortuné.

“*Il met bas son fagot*” ; appuyez sur le mot “*fagot*” avec une espèce de soulagement ; “*il songe à sa douleur*” : Mettez sur ces derniers mots toute la mélancolie dont votre âme est capable. Rappelez vos souvenirs : n'êtes-vous jamais, vous-même, tombé sous le poids d'une peine immense ? Vous rappelez-vous qu'alors, vous avez pleuré silencieusement en *songeant* à vos douleurs ? Rendez donc, par une voix à la fois douce et triste ces derniers traits de la plus belle peinture qui ait été faite d'une infortune humaine.

C'est donc, comme on vient de le voir, à notre cœur qu'il faut faire appel, si nous voulons trouver la note vraie de cette *expression* si délicate, qui ne semble nous fuir que pour se faire rechercher, et qui récompense notre persévérance en donnant à ce que nous disons le *ton naturel* et l'émotion qui gagnent le cœur et font couler les plus douces larmes.

Cependant, tout en mettant à profit ces conseils dictés par l'expérience, craignez avant tout, de laisser voir à vos auditeurs que vous avez travaillé pour les charmer. On ne s'aperçoit pas en lisant des œuvres de Racine et de Corneille, que ces grands génies aient travaillé pour écrire leurs tragédies ; cependant, leurs manuscrits, religieusement conservés, sont couverts de ratures, de variantes, de surcharges et de corrections qui sont là, pour attester que ces hommes fameux furent, comme nous, soumis à la dure loi du travail.

Mais, l'homme n'aime pas à laisser voir dans ses œuvres la trace de ce labeur qui lui fut imposé comme une punition ; un bon

ouvrier ne laisse voir ni les clous, ni les chevilles, ni l'ajustement des pièces, et n'est content que quand son œuvre semble avoir été produite sans effort, enfantée sans douleurs : il en sera de même de votre récitation.

Dites simplement, naturellement, comme si vous récitiez devant des enfants, vous souvenant que c'est en parlant ainsi qu'on trouve facilement les intonations les plus familières et, par conséquent, les plus vraies.

Vous trouvez-vous en présence d'un passage difficile, que vous vous sentez impuissant à rendre avec un ton naturel ? Attachez-vous à l'*idée* de l'auteur. Faites-vous à vous-même ces deux questions : 1o. Qu'a voulu dire le poète ?—2o. Comment m'exprimerais-je moi-même pour rendre cette idée dans une conversation ? Défaites alors cette phrase dont le style pompeux vous cachait l'expression ; brisez la mesure de ces vers, écrivez-les en prose, s'il le faut, et lisez tout haut : vous trouverez alors facilement le ton tant cherché, et vous n'aurez plus qu'à l'appliquer au passage difficile qui vous arrêta.

Enfin, dites souvent, redites d'anciens morceaux, depuis longtemps enfouis dans votre mémoire, remettez-les sur le métier : vous sortirez de cette étude, avec une nouvelle expérience qui vous révélera sans effort cette expression délicate, que nous laissons trop rechercher par notre esprit, en oubliant que, le plus souvent, c'est notre cœur qui la trouve !

IV

Mots de valeur.

Nous avons dit plus haut qu'il faut, en déclamant, s'attacher à l'*idée* de l'auteur, et la faire ressortir par l'expression de notre voix. Or, cette idée, dans la phrase, repose toujours plus particulièrement sur un ou plusieurs mots qui ont naturellement plus d'importance que les autres : ce sont ceux-là qu'on appelle " les mots de

valeur " et sur lesquels " l'inflexion en haut ou en bas, suivant les exigences de la pensée, atteindra son maximum." (1)

Pour découvrir ces mots de valeur, il est donc nécessaire non seulement de bien comprendre le rôle des mots dans la phrase, mais encore, de savoir discerner parmi eux ceux sur lesquels repose l'idée dominante.

Tantôt, ce mot est le sujet, comme dans ces exemples :

Dieu nous voit.

Un *roitelet*, pour vous est un pesant fardeau.

L'*arbre* tient bon, le *roseau* plie.

LA FONTAINE.

Tantôt c'est l'attribut :

Bref, c'était l'*honneur* de nos parlements.

F. COPPÉE.

En descendant de Belleville,

Nous étions *douze mille* !

X.

La lutte était *ardente et noire*.

V. HUGO.

Mais, quand l'attribut est modifié par un adjectif ou un adverbe, il arrive dans la majorité des cas, que ce sont ces derniers mots qui s'emparent de toute la valeur.

Et ce bras, du royaume est *le plus ferme* appui.

CORNEILLE.

Tout établissement vient *tard* et dure *peu*.

LA FONTAINE.

Souvent, le verbe est le mot capital :

Le regret l'*envahit* avec le souvenir.

Pour ces pages d'enfer que la vertu *maudit*,

Il *moissonna* de l'or et Paris l'*applaudit*.

P. DELAPORTE.

J'*irai*, n'en doutez point, le montrer à l'armée.

RACINE.

(1) Gondal. *Parlons ainsi de la voix et du geste.*

Le verbe est toujours mot de valeur quand il est employé à l'impératif, exprimant ainsi un ordre, un commandement :

En avant, *marche !* --- *Chargez !*.....

Si j'avance, *suivez-moi !* si je recule, *tuez-moi !* si je meurs, *vengez-moi !*

LA ROCHEJAQUELEIN.

Tout couvert de lauriers, *craignez* encor la foudre !

CORNEILLE.

Il arrive souvent que le complément, qu'il soit adjectif qualificatif, adverbe, régime direct, indirect ou circonstanciel, a beaucoup plus de force que le mot qu'il qualifie, modifie, ou par lequel il est régi, en voici des exemples :

— Adjectif qualificatif :

Cet empire *absolu* sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir *souverain* que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur *sans borne*.

CORNEILLE.

Dieu tient le cœur des rois entre ses mains *puissantes*,
Il fait que tout prospère aux âmes *innocentes*

RACINE.

— Adverbe :

Qui va *lentement*, va *sûrement* ; qui va *sûrement*, va *loin*.
Vous parlez *bien* et vous agissez *mal*.

— Régime direct :

Donne au malade la *santé*,
Au mendiant le *pain* qu'il pleure,
A l'orphelin, une *demeure*,
Au prisonnier, la *liberté* !

LAMARTINE.

On a *la fille*, soit, on n'aura pas *la bourse* !

RACINE.

— Régime indirect

Si mourir pour *son prince* est un si digne sort,
Quand on meurt pour *son Dieu*, quelle sera la mort ?

CORNEILLE.

C'est *pour toi* que je marche, accompagne mes pas,
Devant *ce fier lion* qui ne te connaît pas !

RACINE.

— Complément circonstanciel :

Quinze ans, son dur sabot, dans sa course rapide
Broya les générations !

BARBIER.

Aujourd'hui sur le trône et *demain* dans la boue.

CORNEILLE.

Les mots en apostrophe ont toujours beaucoup de valeur et demandent une grande expression de la part de celui qui dit :

— *O nuit*, quel œil humain peut lire dans ton ombre.

P. BLANCHEMAIN.

— Sois chaste, *ô sainte enfant*, pour tous les corrompus !

F. COPPÉE.

Soldats ! je suis content de vous !

NAPOLÉON.

Les mots répétés l'étant dans le but de donner plus de force à la pensée, doivent, évidemment, avoir aussi plus de force sur les lèvres du déclamateur :

Meurs ! puisque c'est un mal que tu ne peux guérir !
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre ou mourir !

CORNEILLE.

Et comptez-vous pour rien *Dieu* qui combat pour nous ?
Dieu qui de l'orphelin protège l'innocence,
 Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance ;
Dieu qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël
 Jura d'exterminer Achab et Jézabel ;
Dieu qui frappant Joram, le mari de leur fille,
 A jusque sur son fils poursuivi leur famille ;
Dieu dont le bras vengeur, pour un temps suspendu
 Sur cette race impie est toujours étendu ?.....

RACINE.

Enfin, chose bizarre, des mots qui n'ont aucun sens par eux-mêmes, comme les conjonctions ou les interjections, ont souvent néanmoins une très grande valeur :

Quoi ! lorsque vous voyez mourir votre patrie,
 Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !

RACINE.

Pourtant ! que de travail, de larmes, de prière !
Pourtant, que de génie inspiré, souriant !

A. BROU.

On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
 Et la sœur *et* le frère,
 Et la fille *et* la mère
 Le fils dans les bras de son père !

RACINE.

Nous pourrions multiplier ces exemples à l'infini. Disons seulement, pour résumer ce long chapitre, que tout mot, à quelque partie du discours qu'il appartienne, qui renferme en lui une idée de force, comme : — puissant, terrible, formidable, vainqueur, etc. ; de vivacité, comme : — tout à coup, soudain, aussitôt, s'élancer, etc. ; de commandement, comme : — je veux, j'ordonne ; ou de résistance, comme : — jamais ! je refuse ! plutôt mourir ! etc., ce mot-là est toujours mot de valeur.

Il en est de même des mots dont le sens éveille une idée super-

lative et qui ne souffre point d'exception, comme : tout, rien, toujours, jamais, immense, insondable, éternité, néant.

Du reste, pour aider l'élève, nous avons pris soin, au cours de ce volume, de faire imprimer, en capitales, les mots qu'il nous a paru convenable de faire ressortir avec plus d'énergie, et en italiques ceux qu'il est préférable, au contraire, d'exprimer avec un sentiment plus prononcé de douceur ou d'émotion.

V

Le Naturel.

Le *naturel*, en déclamation, c'est *dire* et non pas *réciter* ; c'est paraître ne pas avoir appris, et exprimer ses propres idées et non pas celles de l'auteur du morceau qu'on débite ; c'est *raconter*, comme si les faits qu'on relate nous étaient arrivés à nous-mêmes, ou que nous en eussions été témoins ; le naturel, enfin, c'est encore rendre parfaitement le ton, le caractère et les sentiments des personnages qui parlent par notre voix ; c'est sentir ce qu'ils sentent, et le communiquer à ceux qui nous écoutent.

Si vous déclamez, par exemple, la fable : *Les Animaux malades de la peste*, vous n'irez pas faire parler le Renard comme le Lion, pas plus que l'Ane comme le Loup.

La conséquence de cette définition, c'est que les deux premières et indispensables qualités pour être naturel en déclamant, c'est de posséder une bonne mémoire et d'avoir un cœur sensible.

Une bonne mémoire, en effet, non seulement vous assurera une parfaite tranquillité d'esprit et vous enlèvera toute crainte de vous arrêter court pendant que vous débitez, mais encore, vous rappellera, à chaque mot que vous prononcerez, l'intonation que vous auriez vous-même en éprouvant tel ou tel sentiment.

Faites-vous donc bien servir par votre mémoire ; exercez-la, en apprenant sérieusement, consciencieusement, les morceaux que vous vous proposez de dire ; ne lui pardonnez aucun écart, aucune

infidélité ; un passage l'arrête-t-il ? répétez-le dix fois, vingt fois de suite, s'il le faut, en articulant bien chaque syllabe, et vous arriverez à corriger ce caprice de la mémoire, et à fixer solidement en elle le passage qu'elle refusait d'enregistrer.

Nous disons " en articulant bien " car, il y a, en quelque sorte, une mémoire matérielle, comme il y a une mémoire intellectuelle, et l'oreille qui entend les sons, et la langue qui les module sont de puissants agents de mémoire qu'il serait, pour le moins, imprudent de négliger. En effet, apprenez des yeux un morceau quelconque, et récitez-le ensuite mentalement : vous le savez, ou, du moins, vous croyez le savoir ; eh bien ! soyez persuadé que quand le moment sera venu de réciter de vive voix le morceau appris dans le silence de l'esprit, surtout si vous parlez devant un auditoire, votre langue vous fera défaut, et entraînera dans sa défection votre oreille surprise et, par suite, votre mémoire elle-même.

Appuyez donc lentement, avec un ton de voix modéré, en prononçant bien, et en observant, dès lors, les silences et les inflexions, comme si vous débitiez en public, et quand vous vous présenterez devant votre auditoire, vous sentirez en vous-même cette tranquillité, cette sûreté inaltérable qui laisse au cœur toute la liberté dont il a besoin, lui, pour s'attacher à bien ressentir les émotions qu'il a à rendre.

Quelle erreur que de vouloir réciter publiquement un morceau imparfaitement appris, et qui laisse le moindre doute dans l'esprit ! Quel énervement il en résulte ! Comment voulez-vous qu'une pareille préoccupation ne paralyse pas complètement l'esprit et le cœur de celui qui parle, et ne le prive pas, du premier coup, de ce ton naturel qui doit être son premier souci ? — On récite généralement un morceau tel qu'on l'a appris. — Pensez-y bien :

Pour être *naturel*, avons-nous dit encore, il faut un cœur sensible qui s'émeuve facilement et profondément, se réjouisse du bonheur d'autrui, s'afflige de ses chagrins et de ses malheurs, s'indigne de ses crimes et s'enthousiasme de ses vertus et de ses grandes actions.

Si le ciel vous a doué d'un tel trésor, gardez-vous d'en être avare, prodiguez-le, au contraire, et quand vous sentirez les cordes de cette lyre de l'émotion vibrer au fond de votre être, n'en faites pas taire les accords, ne vous retenez pas, livrez-vous tout entier : c'est la nature qui parle en vous ; que pourriez-vous mieux faire que de la suivre ?

Cependant, comme l'excès, même dans les belles choses, n'est pas bon, gardez toujours le contrôle de vous-même, réprimez dans la joie ou la colère des éclats trop délirants et, dans l'expression de la douleur, n'allez pas fondre en larmes, au risque de vous mettre dans l'impossibilité de continuer votre discours.

Pour être naturel, il faut enfin bien posséder la gamme des tons et se servir de chacun d'eux en temps opportun. " Une pensée vive, dit Champeau, doit être exprimée vivement ; une pensée forte, fortement ; une pensée hardie, hardiment. Ne faut-il pas, en effet, qu'on retrouve dans le ton le caractère de la pensée ? Et quoi de plus ridicule qu'une phrase naïve exprimée avec emphase, une pensée noble et majestueuse exprimée avec légèreté, une pensée triste exprimée gaïement et une pensée joyeuse exprimée avec l'accent de la douleur ! Ce sont des choses ridicules qui révoltent à la fois le bon sens et le goût. Donc, que votre ton s'élève, s'abaisse, s'enfle, se fasse petit, se redresse et se déploie, tonne ou caresse, affronte ou prie, chante ou pleure, bondisse ou tombe, alors que l'idée et le sentiment subissent eux-mêmes ces modifications. Là est le grand secret de la Déclamation."

Ajoutons enfin que chaque mouvement de l'âme : colère, douceur, enthousiasme, indignation, douleur, joie, amour, haine, exige un ton particulier qui devra être, de votre part, l'objet d'une attentive observation.

Mais, est-ce là, réellement, une étude bien difficile ? Non, si, encore une fois, vous avez une bonne mémoire et un cœur sensible : adressez-vous surtout à celui-ci, il vous en apprendra bien plus que toutes les belles théories écrites sur l'Art de dire.

VI

Le Geste.

Beaucoup de personnes, effrayées sans doute des difficultés inhérentes à l'étude du geste, se sont demandé même si l'on devait gesticuler en déclamant, et s'il ne valait pas mieux, après tout, demeurer immobile le temps qu'on récite.

Evidemment, il vaut mieux demeurer immobile que de s'agiter gauchement et mal à propos, mais si l'on devait en conclure qu'il faut supprimer un art parce que l'étude en est trop difficile, ce serait là une conclusion qui aurait, croyons-nous, d'étranges conséquences.

Or, non seulement tous les grands orateurs de tous les temps et de tous les pays ont gesticulé en parlant, non seulement quelques-uns d'entre eux, comme Cicéron et Quintilien, ont écrit sur le geste, mais encore tous les hommes gesticulent aussitôt qu'ils commencent à parler, et même avant qu'ils ne parlent ; et ce geste naturel est si expressif qu'on l'appelle la langue universelle, et que c'est par lui que les missionnaires et les voyageurs arrivent à se faire comprendre parfaitement des sauvages les plus reculés, dont la langue leur est encore inconnue.

Donc puisque, d'un côté, la nature a si intimement lié le geste au langage humain pour le rendre plus clair et plus expressif, et que, d'un autre côté, nous avons vu plus haut que la récitation d'un ouvrage littéraire doit se rapprocher autant que possible du langage ordinaire et naturel, nous devons en conclure qu'il faut gesticuler en déclamant.

“ Le diseur habile, dit Gondal, chante et dessine l'idée invisible qui s'est formée dans son cerveau ; il en fait, à l'aide de la voix, une musique qui frappe l'oreille, et, à l'aide du geste, un tableau qui parle aux yeux. Un parleur immobile est muet à demi.”

Que faut-il donc faire pour acquérir un geste expressif ? C'est là

une question difficile à résoudre, car, nous dirons, comme M. Dupont-Vernon, que nous ne voyons pas bien comment on pourrait faire une théorie de geste. Du reste, l'étendue restreinte de ce livre ne nous permettant pas de traiter à fond cette matière intéressante, avec laquelle on remplirait des volumes sans jamais l'épuiser, nous devons nous résoudre à donner des notions générales qui seront développées par le professeur.

Le geste comprend le maintien, la physionomie et les mouvements du corps.

En dépit du proverbe qui interdit de juger les gens sur la mine, à peine sommes-nous en présence d'un homme qui, comme le diseur, se trouve un peu en évidence sous l'œil public, que nous sommes aussitôt, à son seul aspect, et presque malgré nous, ou prévenus contre lui, ou bien disposés en sa faveur. Tout le monde conviendra qu'il est des personnages d'une valeur ordinaire qui savent en imposer uniquement par la dignité et la noblesse de leurs manières, tandis qu'il en est d'autres dont la science ou le talent artistique ne peuvent effacer de l'esprit des gens la mauvaise impression produite par leur tenue vulgaire.

Ayons donc, en disant, un maintien correct, sans affectation, et une tenue convenable et soignée, sans recherche : c'est là le premier moyen de prédisposer en notre faveur ceux qui nous écoutent.

Il faut se tenir droit, sans raideur, de façon à ce que les membres puissent fonctionner aisément. Que la poitrine, surtout, soit bien dégagée pour que les poumons aient un libre jeu. Pour assurer la solidité du corps et l'aisance de l'attitude, ayez soin que les pieds ne soient ni trop écartés, ni trop rapprochés, mais à une légère distance l'un de l'autre, le talon du pied droit étant vers le milieu du gauche. En un mot, que votre pose soit sans prétention, aisée pour vous-même, et agréable à ceux devant qui vous parlez.

La tête, qui domine le corps, sur lequel elle règne, du reste, joue, en fait de geste, un rôle capital ; mais c'est le visage, surtout, qui, étant véritablement le miroir de l'âme, doit la refléter tout entière.

Aussi, quand même vous auriez une belle diction, une voix harmonieuse et un geste élégant, si votre visage demeure impassible, soyez sûr que le public restera lui-même impassible en vous écoutant.

Que votre physionomie soit donc ouverte, souriante et paisible : le public n'aime pas qu'on vienne à lui avec un air gauche ou lugubre, et il ne manque pas de chercher dans le visage de celui qui parle quel sentiment le domine. Or, ce sentiment doit être celui du morceau qu'on va dire : il faut donc que votre visage, comme votre voix, soit "dans le ton".

Ce n'est pas le sourire aux lèvres qu'on dira les *Imprécations de Camille*, pas plus qu'on ne récitera d'un air sinistre *Les Trois Lapins* ou la *Manifestation Boulangiste*. Avez-vous une pensée douloureuse à exprimer ? que votre physionomie se couvre d'abord d'un voile de tristesse. ConteZ-vous quelque anecdote amusante ? qu'un rayon de franche gaieté illumine vos yeux.

Voici, du reste, quelques préceptes choisis dans la "Lecture expressive", par M. Ricquier, et qui pourront servir aux élèves de points de repère pour se guider dans cet immense dédale du geste :

"Les gestes doivent toujours précéder la parole.

Ils doivent être nets et précis, car il vaut mieux ne pas gesticuler que de faire des gestes vagues, indécis, irrésolus.

Ils doivent être justes, car s'ils sont faux, au lieu de concourir à l'expression, ils la dénaturent.

Ils doivent être simples, car rien n'est plus ridicule que les gestes prétentieux ou exagérés.

Il faut éviter de se frapper les mains ou le corps, car tout geste bruyant distrait l'auditeur ou le trouble.

La tête est haute pour exprimer l'orgueil, le dédain, la vanité, l'assurance, le commandement ;

Elle est basse pour exprimer l'envie, la haine, la méchanceté ;

Elle se penche en avant pour exprimer l'attention, la colère, la menace, le désir ;

Elle se retire en arrière pour exprimer la crainte, la supplication, l'aversion ;

Elle s'abaisse de haut en bas pour affirmer, acquiescer, accepter ;
Elle se tourne légèrement de droite à gauche pour refuser, nier ;
Elle s'affaisse et retombe sur la poitrine pour exprimer la souffrance, la honte.

Les yeux s'ouvrent pour exprimer la fureur, l'étonnement, l'admiration, la stupéfaction, la peur ;

Ils se ferment pour exprimer l'inquiétude, la crainte, la modestie ;
Ils se détournent pour exprimer l'horreur, la répulsion ou l'hypocrisie ;

Ils se lèvent aux cieux pour exprimer la prière, la piété, la douleur poignante ;

Ils se baissent vers la terre pour exprimer le désespoir, la honte, la réflexion ;

Ils sont immobiles pour exprimer le calme, la quiétude, la fermeté ;

Ils sont immobiles et sombres pour exprimer la sévérité, l'accusation ;

Ils se voilent et quelquefois se remplissent de larmes pour exprimer la tristesse et les violentes émotions ;

Ils sont brillants et vifs pour exprimer la joie, le triomphe, l'affection vive, et le désir ;

Ils sont égarés, et quelquefois hagards pour exprimer l'irrésolution, la crainte excessive, l'appréhension d'un grand péril ou la folie.

Les lèvres se serrent pour exprimer la méchanceté, le dépit, l'air vexé.

Elles s'avancent pour exprimer le dédain, le mépris.

Les épaules se lèvent pour exprimer le doute, le mépris ou la pitié railleuse.

Le corps se contracte dans la crainte.

Il se redresse pour le commandement, l'assurance, la fierté.

Les bras tombent près du corps dans l'accablement, la tristesse, le désespoir.

Ils se lèvent aux cieux pour implorer, supplier.

Ils se lancent en avant pour bénir ou pour maudire.

Toute idée de possession veut la main tournée vers celui qui parle.

Toute idée de répulsion veut la main tournée vers l'auditoire ou vers l'objet répulsif, réel ou imaginaire."

Malgré la clarté et la précision qui règnent dans ces préceptes de l'éminent professeur, nous ne les donnons ici, avons-nous dit, que comme points de repère pour les élèves, car ce n'est guère dans les livres qu'on apprendra l'art si délicat de bien gesticuler.

Le meilleur moyen à prendre pour arriver à un résultat sérieux est l'*observation* du geste naturel, tel qu'il se fait autour de nous. Vous êtes dans un salon, à un repas de famille, à une assemblée où l'on discute politique, ou, encore mieux, dans une réunion d'enfants : ouvrez les yeux et regardez : vous en apprendrez bien plus dans ce grand livre de la nature que dans ceux de nos bibliothèques, et quand vous récitez, si vous possédez bien le morceau que vous dites, tous les gestes nécessaires se révéleront à vous sans effort, dans le temps précis, et, par conséquent, avec un naturel parfait.

Nous venons de dire ce qu'il faut faire, disons maintenant ce qu'il faut éviter.

Que la main qui gesticule ne décrive pas de zig-zags, ni des lignes indécises, mais bien une ligne courbe et gracieuse ; que votre bras ne soit point cassé au coude, en façon d'angle aigu, mais qu'il s'arrondisse en ligne courbe, lui aussi.

Qu'un mouvement guindé, ou timide, ou affecté ne vienne jamais amoindrir la souplesse de votre geste, comme cela arrive chez ceux qui ne gesticulent que de l'avant-bras, tandis que l'arrière-bras semble être attaché à la taille par une forte corde.

Il en est qui ne semblent pas avoir d'articulation au poignet, comme si le bras et la main ne faisaient qu'un, ou étaient soudés solidement ensemble.

Il y en a aussi qui, gesticulant d'une main, ferment l'autre avec

une énergie surprenante, ou en agitent nerveusement les doigts comme un malade pris de convulsions.

Plusieurs, au contraire, étalent presque constamment une main raide comme une planche, où leurs doigts inarticulés semblent plantés comme de véritables chevilles.

Un grand nombre, enfin, se balancent de droite à gauche, ou d'avant en arrière comme des gens sur un navire en détresse ; ou encore font agir les pieds comme un maître de danse enseignant une valse.

Comment éviter tous ces défauts ?

Il paraît que Démosthènes se servait d'un miroir. Mais, comme les hommes s'aveuglent tous plus ou moins sur leurs propres défauts, nous préférons de beaucoup aux avis muets du miroir le mieux poli, les observations d'une personne d'un goût sévère, devant qui on récitera en gesticulant comme devant le public, et à qui on permettra de dire franchement ce qu'elle pourra trouver de défectueux dans notre geste ou notre récitation. C'est le même conseil que donne Boileau aux jeunes écrivains :

Faites-vous des amis prompts à vous censurer :
Qu'ils soient de vos travaux les confidents sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.



METHODE D'ELOCUTION ET DE DECLAMATION

COURS SUPERIEUR.

1

Les Berceaux.

Cette jolie pièce se compose de deux parties bien distinctes : les deux premières strophes chantent le bonheur des mères, et les deux dernières peignent leur douleur. Que le ton rende bien le contraste profond qui existe entre les deux parties. Dès la seconde moitié de la deuxième strophe, le ton doit déjà revêtir une légère nuance de mélancolie qui préparera à l'accent douloureux qui doit régner ensuite jusqu'à la fin du morceau. Le débit ne doit être ni trop lent, ni trop précipité.

Ces chers nids !

Les frères bercelettes

(Ton joyeux.)

Qui remplissent nos maisons,

Sont roses pour les fillettes

Et d'azur pour les garçons.

Rien n'est trop beau !

On les garnit de dentelles

(Débit très-lent.)

Avec des soins infinis :

La maman et l'hirondelle

SAVENT construire les nids.

(Avec bonheur.)

Devant eux | la jeune mère,

En se mettant à genoux,

Observez avec beaucoup

Fait, le soir, une prière,

de soin les silences indiqués

Dont Dieu | n'est JAMAIS jaloux.

Oh ! oui, tandis que vous les possédez !

Tandis qu'ils sont dans leurs langes,

Priez vos petits Noël's,

(Avec amour.)

Car | vos mignons sont des anges |

Et | *leurs berceaux* | des autels.

Mais, *hélas !* la FOUDRE TOMBE 
 Sur les nids et les berceaux,
 En emportant dans la tombe
 Quelle douleur !
Les enfants | et les oiseaux.
 C'est partout même misère,
 Quand viennent les jours de deuil :
 Le berceau | joyeux naguère,
 hélas !
 Se change | *en petit cercueil.*

Pauvre maman !
La maman, pâle et muette,
 (*Ton très-bas,*)
 Va, rôdant, le jour ENTIER,
 (*Ralentissez,*)
 Près de la berce-lonnette | |
 Tout est fini !
 Que l'on remonte au grenier.....
 Mais,
 Pendant qu'ici-bas l'on verse 
 Des pleurs sur les disparus,
 Quelle pensée consolante !
 C'est la VIERGE | qui les berce
Dans le berceau de Jésus !

THÉODORE BOTREL.

2

Le village.

Ce morceau doit être débité avec beaucoup de lenteur. Que le ton de la voix soit doux, mélancolique, et rende bien toute la paix et la sérénité de ce bonheur tranquille qui règne au village.

(*Ton très simple.*)

Le village, là-bas, sur le bord du coteau,

(*Avec douceur.*)

Sourit | dans l'air du soir | avec ses maisons blanches,

(*Relevez le ton.*)

Et DRESSE vers les cieus, parmi les hautes branches,

C'est très-pittoresque :

Le clocher d'une église et la tour d'un château.

(*Très doucement et avec mélancolie :*)

Transparence du ciel ! Sérénité de l'heure !

(*Plus vif.*)

Seule | un peu de fumée ondule à l'horizon.

(*Faire valoir ces mots :*)

Un mince filet gris sort de chaque maison |

(*Trouquillement.*)

Comme pour révéler sa vie intérieure.

Entendez-vous ?

Et | la cloche du soir s'ébranle dans la tour,

(*Très doux.*)

Et | son tintement | monte à travers la fumée,

(*Bien observer les silences !*)

Et | l'ombre, à pas de loup, descend | sous la ramée,

(*Ralentissez*)

(*Accélérez.*)

Comme si l'angélus hâtait la fin du jour.

Quand on y pense !

Que de cœurs | ont battu dans cet humble village !

Oh ! combien !

Que de bonheurs cachés que je ne connais pas !

(*Baissez un peu la voix :*)

Que de couples muets sont rentrés, pas à pas,

(*Appuyez sur même même.*)

Par ce même chemin, sous ce même feuillage !

En effet,

C'est l'heure où les maris, le travail achevé,

Après la fatigue du jour,

Reviennent, et la paix du soir emplit les âmes.

(*Ton tranquille et ferme.*)

Ils marchent | entourés des enfants et des femmes,

(*Avec expression.*)

Et | chacun | est heureux | de s'être retrouvé.

(*Joyeusement.*)

Et l'on s'assemble autour de la table servie,

Comme on va bien dormir!

On se couche dans les GRANDS LITS silencieux,

(*Ralentissez le débit.*)

On se lève au matin, du sommeil PLEIN les yeux.....

(*Avec conviction.*)

Et c'est LÀ du bonheur, et c'est LÀ de la vie.

(*Avec mélancolie*)

Et TOUS, jeunes et vieux, ont leurs tours de douleurs,

Combien d'événements déjà, se sont passés! ..

Et le village est PLEIN d'histoires arrivées.

(*Avec amertume*)

Les peines dont je souffre, ils les ont éprouvées,

Comme ces gens-là sont des hommes comme moi,

Et mes émotions sont pareilles aux leurs.

Et puis, tout sera fini!

Ils vivent et mourront dans la petite ville,

(*Avec résignation*)

Sans vouloir RIEN de mieux, sans rêver RIEN de plus.

(*Avec respect*)

Ils se signent très bas quand tinte l'angélus,

Car, Dieu est là-haut qui veille sur eux.....

Sentant confusément veiller le ciel tranquille.

(*Débit très lent.*)

Et voici que s'éteint la dernière rumeur,

(*Avec mystère*)

S'efface la fumée et se taisent les cloches.

Et, alors, le silence est tel qu'

On pourrait ignorer que des maisons sont proches,

(*Avec force.*)

(*Avec amour.*)

(*Avec amertume.*)

(*Avec paix.*)

Où l'on vit, où l'on aime, où l'on souffre. || où l'on meurt...

(Mélancolie)

Et, dans la douce paix que chaque nuit ramène,

Complètement englouti,

Le village, noyé par l'ombre, disparaît.

*(Mélancolie)*Et | je vais partir | seul, plein du vague regret 

Il ferait si bon de couler mes jours ici !

De rester étranger à tant de vie humaine.

ANDRÉ DUMAS.

3

La statue d'un homme d'Etat.

Voici une petite satire très spirituelle de la vie d'un homme politique. Le ton doit être alerte et enjoué. Bien faire ressortir l'ironie qui règne dans toute la pièce et qui éclate surtout dans le dernier vers.

Une nullité !

C'était | un bavard | de talent très-mince,

C'est presque incroyable !

Et, pendant TRENTE ANS, il avait été 

Mais seulement

Mais seulement

FAMEUX en ville, GRAND HOMME en province,

Quelle brillante destinée !...

Ministre DEUX fois, TOUJOURS député.

(Avec emphase.)

'Traité d'ÉMINENT et de SYMPATHIQUE,

*(Ton très négligé.)*Il avait trahi deux ou trois serments 

Tout le monde sait ça !

Ainsi qu'il convient dans la politique ;

En un mot,

Bref, c'était l'honneur de nos parlements !

C'est malheureux, mais,

Il mourut. Sa ville,—elle était très fière 

Pensez donc !....

D'avoir enfanté ce contemporain !—

Ce n'était pas trop tôt !

Dès qu'il fut | ENFIN muet | dans la bière

(Accélérez le débit)

Le fit | sans tarder | revivre en airain !

Ce n'est pas un conte que je vous fais-là :

J'ai vu sa statue : elle est sur la place 

Vous pouvez le voir vous-même !

Où se tient aussi le marché couvert.

La statue est parfaite :

C'EST BIEN l'orateur ; son geste MENACE,

(Ton finement ironique.)

Et sa redingote est de bronze vert.

—
Le croirait-on ?

Mais les paysans, vile multitude,

Tout bonnement,

Vendant les produits du pays natal,

En braves gens qu'ils sont,

Sans y voir malice, et par habitude,

(Ton malicieux)

Laissent leurs beaudets près du piédestal.

—
(Accélérez le débit)

Et tous les lundis, quand les paysannes,

(Ton très-naturel)

Sous les piliers noirs viennent se ranger,

Le croirait-on ?

LE TRIBUN D'AIRAIN | | harangue des ânes.....

(Avec beaucoup de bonhomie.)

Et ça ne doit pas beaucoup le changer ! F. COPPÉE.

4

Adam et Eve.

Cet extrait de la Légende des Siècles est empreint d'une mélancolie qui touche au désespoir. C'est une peinture saisissante de la vieillesse infortunée de nos premiers parents. Il était peut-être impossible de rendre par un style plus vigoureux cette immense douleur. Magnifique au début, le ton devient tour à tour grave, ému, sombre et désespéré. Remarquer et bien faire valoir le dernier vers, qui est le plus beau de la pièce.

—
(Ton solennel)

Aux premiers jours du monde, alors que la nuée,

Tout n'était-il pas nouveau !

Surprise, contemplait chaque chose créée,

Déjà, hélas !

Alors que sur le globe, où le mal avait crû,

Pour toujours !

Flottait une lueur de l'Eden disparu,

(*Ton légèrement mélancolique.*)

Quand tout | encor | semblait être rempli d'aurore,

(*Ton magnifique.*)

Quand | sur l'arbre du temps | les ans venaient d'éclorre,

Déjà!

Sur la terre, où la chair avec l'esprit se fond,

(*Le ton de la voix baisse jusqu'au bout du vers.*)

Il se faisait | le soir | *un silence profond.*

(*Le ton remonte graduellement.*)

Et | le désert, les bois, l'onde aux vastes rivages,

(*Baissez graduellement le ton.*)

Et les herbes des champs, et les bêtes sauvages,

(*Avec terreur.*)

Emus, et | les rochers, ces ténébreux cachots,

(*Avec mystère.*)

(*Levez le ton.*)

Voyaient | d'un antre obscur, couvert d'arbres si hauts 

(*Avec force.*)

(*Ton négligé.*)

Que nos chênes auprès sembleraient des arbustes,

(*Ton très-bas.*)

Sortir | deux grands vieillards, nus, sinistres, augustes :

Hélas!

C'étaient | *Eve aux cheveux blanchis* | et son mari,

(*Très bas.*)

(*Ton brutal.*)

Le PALE Adam, pensif, par le travail MEURTRI,

(*Ton de la surprise respectueuse.*)

Ayant *la vision de Dieu* sous sa paupière.

(*Avec tristesse.*)

Ils venaient | tous les deux | s'asseoir sur une pierre,

(*Remontez doucement le ton.*)

En présence des monts fauves et soucieux

(*Ton vigoureux et magnifique.*)

Et de l'ÉTERNITÉ FORMIDABLE des cieux.

(*Doucement et avec naturel.*)

Le ciel triste | rendait la nature farouche.

(*De plus triste....*)

Et là, sans qu'il sortit un souffle de leur bouche,

(*en plus triste.*)

Les mains sur les genoux et se tournant le dos,

N'en pouvant plus!

ACCABLÉS comme ceux qui portent des fardeaux,

(*Baissez le ton*)

Sans autre mouvement de vie extérieure |

(*graduellement jusqu'à la fin de la période.*)

Que de baisser | plus bas | la tête d'heure en heure,

(Avec force.)

Dans une stupeur morne et FATALE absorbés,

(Ton saccadé.)

Froids, livides, hagards, ils regardaient, courbés 

(Ton magnifique.)

Sous l'ÊTRE ILLIMITÉ SANS MESURE ET SANS NOMBRE,

(Baissez le ton graduellement.)

L'un, décroître le jour, et l'autre, grandir l'ombre.

(Relevez le ton légèrement.)

Et, tandis que montaient les constellations,

(Plus fort.)

Et que | la première onde | aux premiers alcyons

(Très fort.)

(Allongez ce dernier hémistiche.)

Donnait | sous l'infini | le LONG BAISER nocturne,

(Ton magnifique.)

Et qu'ainsi que des fleurs tombant à flots d'une urne,

Par millions! ...

Les astres fourmillants EMBLISSENT le ciel noir,

(Très mélancolique.)

Ils songeaient et, rêveurs, sans entendre, sans voir,

(Relevez le ton jusqu'au bout du vers.)

Sourds aux rumeurs des mers d'où L'OURAGAN S'ÉLANCE,

(Emotion mal contenue.)

TOUTE la nuit, dans l'ombre, *ils pleuraient* | en silence.

(Même expression.)

Ils pleuraient tous les deux, aïeux du genre humain,

(Ton mélancolique élevé.)

(Très bas)

Le père | *sur Abel*, la mère | | *sur Caïn*.

VICTOR HUGO.

5

Les deux tombeaux.

L'anecdote qui suit doit être récitée avec un ton simple et narratif, qui cependant n'est pas dépourvu de quelque magnificence dans la description des triomphes de Timour. Bien faire valoir les deux vers principaux de la pièce qui sont ceux où le poète révèle ce qu'il y avait dans les cercueils. Le premier doit être dit en souriant, avec une expression de douce surprise. L'autre au contraire doit être rendu avec un sentiment d'horreur et sur un ton bas et presque brutal.

Timour-Leng, CONQUÉRANT de l'Inde et de la Perse,

(Ton accéléré.)

Qui, comme des moutons que le lion disperse,

(Ton accéléré.)

Vit FUIR devant ses pas les peuples par troupeaux,

Qui l'eût pensé ?

Le GRAND TIMOUR, avait le culte des tombeaux.

(*Ton très narratif.*)

Et | lorsque ses Mongols avaient pris une ville |

(*Avec mépris*)

Et qu'ils avaient traité la population vile

Chose effroyable !

Comme un champ de blé mûr que MOISSONNE la faux,

Ton accélééré

Lorsqu'ils avaient construit de GRANDS ARCS triomphaux 

Horreur ! ...

Avec de la chaux vive et *des têtes coupées*,

Cet implacable,

Timour, parmi les cris et les lueurs d'épées,

(*D'un ton dédaigneux.*)

Sans daigner regarder le lugubre décor,

(*Ton magnifique.*)

Monté sur un cheval CAPARAÇONNÉ D'OR,

(*Ton solennel.*)

Passait, l'esprit plongé dans quelque rêve austère,

(*Très simplement.*)

Allait au champ des morts, et mettait pied à terre.

Chose étrange !

Au milieu des tombeaux | longtemps | il errait, seul,

Par hasard,

Et, quand il rencontrait celui d'un GRAND AÏEUL,

Enfin, de quelque personnage important,

D'un iman, d'un poète ou d'un guerrier célèbre,

Chacun a ses idées ;

Comme Timour | avait la piété funèbre 

(*Avec respect.*)

Des sages qui | souvent | se disent qu'ils mourront,

(*Avec une grande expression de respect.*)

Il s'inclinait, touchant le sépulcre du front.

(*Ton très-narratif.*)

Le chef des cavaliers aux longs bonnets de feutre

(*Avec fermeté.*)

Voulut qu'on épargnât Thous comme ville neutre,

Un saint jour !

Après qu'on l'eut forcée, un jour du Ramazan,

(*Ton très-*

Parce que | Firdousi, le poète persan,

narratif.)

Avait | jadis | passé dans Thous | sa vie entière.

Donc,
 Il alla visiter sa tombe au cimetière,
 (*Ton de la curiosité.*)
 Et, comme un charme ÉTRANGE attirait son esprit 
 (*Avec fermeté.*)
 Vers cette sépulture, il VOULUT qu'on l'ouvrit.
 O surprise !
Le cercueil du poète était JONCHÉ de roses.
 Devant un tel spectacle,
 Timour | se demanda quelles métamorphoses,
 Car enfin, il mourrait lui aussi !
 Après que le DERNIER de ses jours aurait lui,
 (*Ton noble, un peu hautain.*)
 Pourrait subir | le corps d'un HÉROS tel que lui ;
 (*Accélérez le débit.*)
 Et, REGAGNANT les hauts plateaux de sa patrie,
 (*Ton très naturel.*)
 Il passa par Cara-Koroum, en Tartarie,
 (*Ton magnifique.*)
 Où Djinghiz-Khan | repose en un temple d'airain.
 (*Baissez la voix*)
 On souleva | devant l'illustre pèlerin,
 (*jusqu'au mot courbant.*) (*Relevez le ton*)
 Tombé sur les genoux et courbant son échine,
 (*Ton magnifique.*)
 Le marbre qui couvrait le VAINQUEUR de la Chine ;
 O surprise terrible ! (*Horreur !*)
 Mais | Timour | *détourna la tête en frémissant :*
 (*Ton brutal.*) (*Chose effroyable !*)
 La tombe du despote | *était PLEINE de sang.*

F. COPPÉE.

6

La manifestation Boulangiste.

Cette amusante boutade doit être dite avec beaucoup d'entrain et de gaieté. Comme c'est un "manifestant" qui parle, il est nécessaire qu'il le fasse avec le plus grand naturel. Imiter, sans cependant tomber dans l'exagération, la voix traînante et négligée de l'enfant du peuple.

Vous savez que
Pour embêter les députés,
Il est naturel qu'on s'dérange :
(Avec force)
On a donc conv'nu qu'la Boulange
Se lèvr'rait de tous les côtés !

En descendant de Belleville,
(Très emphatique.)
Nous étions DOUZE MILLE !
Mais, sur la plac' du Château d'Eau,
(Ton négligé.)
Nous en avions PLEIN L'DOS !

Pensez-y :
C'est pas amusant de défiler :
(Lentement.)
Tout l'monde vous r'garde, on a l'air bête ;
(Plus vif.)
Aussi, ceux qu'étaient pas en tête
(Très rapidement.)
N'pensaient déjà plus qu'à filer !

En descendant de Belleville,
(Très emphatique.)
Nous étions DOUZE MILLE.
Mais devant l'restaurant Brébant,
(Ton négligé.)
Nous étions douze cents !

(D'un air ennuyé.)

Et puis, c'est fatigant d'trotter !

Et puis,

La march' c'est ça qui vous altère !

(Très vivement.)

Y fait soif ! qui qui paye un verre ?.....

Laissez-nous donc tranquilles !

On a bien l'temps d'manifester !

—

En descendant de Belleville,

(Très emphatique.)

Nous étions DOUZE MILLE,

En sortant de chez l'marchand de vin,

(Après un moment d'hésitation.)

Nous étions cent-vingt !

—

(D'un air empressé.)

Les uns part' par la rue Taitbout,

Les autres par la rue Laffite,

(Très vivement.)

D'autr'encor pren'la fuite,

Pour ne pas aller jusqu'au bout.

—

En descendant de Belleville,

(De plus en plus emphatique.)

Nous étions DOUZE MILLE !

A la Chaussée d'Antin, je crois,

(Un moment d'hésitation : puis, très-vite.)

Nous étions trente-trois !

—

Mais, ça n'est pas fini !

V'la qu'sur la place de l'Opéra

(Vivement.)

Chacun d'son côté s'esquive :

(Avec force.)

Ça ne fait rien, pourvu qu'on arrive !

(Très énergiquement.) *(Très vite.)*

Et nom de nom ! on arrivera !

En descendant de Belleville,
(*Très emphatique.*)
Nous étions DOUZE MILLE !
(*D'un air scandalisé.*)
Rue de la Paix, c'est-il pas honteux ?
(*Très vile et à demi-voix.*)
Nous n'étions plus que deux !

Vous comprenez,
L'autr' | me lâche. On m'dit : " Attention !
Paraît qu'sur la plac' de la Concorde
(*Avec force.*)
C'est plein de r'présentants de l'ord'e
Vous n'avez qu'à bien vous tenir !
Qu'attend' la manifestation ! "

En descendant de Belleville,
(*D'un ton très violent.*)
Nous étions DOUZE MILLE,
Quand nous eûm's passé la Colonne,
(*Moment d'hésitation, puis très vite.*)
Y avait plus personne !

GAVROCHE.

7

Le Pater du mourant

Ce morceau, bien différent de celui qui précède, demande à être récité avec beaucoup de lenteur, et un profond sentiment de la situation. Les silences de la ponctuation et autres, doivent être scrupuleusement observés et même un peu plus accentués que de coutume. Que la voix soit tour à tour sourde, ferme, tremblante ou sévère, selon les indications. Faire bien sentir, au début, l'abandon, le désespoir du malheureux, pour mieux faire ressortir, au dénouement, son espérance et sa confiante allégresse.

(D'un ton bas et découragé.)

Il est là, haletant, brisé par l'agonie,

(Avec fermeté.)

Ses moments sont comptés | et sa course | est finie ;

Qui sait !

Dans une heure | peut-être, ou ce soir, ou demain,

(Ton très sévère.)

(Avec beaucoup de fermeté.)

LA MORT | sur ce front pâle | aura posé sa main.

(D'un ton vif et très animé.)

Hier, c'était le succès, l'amitié, l'espérance,

(Découragement !)

Puis, | plus RIEN ; plus de bruit ; déjà l'indifférence.....

(Lentement.)

L'ombre | gagne déjà ce regard affaibli ;

(Avec fermeté.)

(Vivement.)

Le rôle | TOUT À L'HEURE, et | dans huit jours | l'oubli.....

(Débit saccadé, voix pleine d'angoisse.)

L'agonisant s'agite, il gémit, sur sa couche,

Des mots entrecoupés s'échappent de sa bouche,

Le regret | L'ENVAHIT avec le souvenir ;

(Ton vif et animé.)

Ton lent et désespéré.)

Gloire, fêtes, bravos, TOUT CELA va finir

Quelle angoisse !

(Très lentement.)

Il écoute, il attend. QUEL SILENCE | et quel vide !.....

(Léger sentiment de terreur.)

La lampe, sur les murs répand un jour livide ;

Là-bas, sur l'acajou, le regard du mourant

(Ton négligé.)

Voit ses livres | écrits ou jetés en courant,

(Ton scandalisé.) Horreur !
 Livres | faits de SCANDALE | et | parfois | de BLASPHEME,
 (Bas, avec un sentiment de honte.)
 Livres | dont on a vu ROUGIR le vice MÊME.
 (Relevez vivement le ton.)
 Pour ces pages D'ENFER que la vertu MAUDIT,
 Il MOISSONNA de l'or | et PARIS l'applaudit.
 Mais, qu'IMPORTE Paris, lorsque la mort s'approche ?.....
 (Bas.) (Sévère.)
 Tous ces livres *honteux* sont LÀ, comme un reproche,
 (Ton sévère.) Chose terrible ! Hélas !
 Et DIEU | VA le JUGER..... Mais | lui | ne le sait pas,
 (Accélérez le débit.)
 Dans la vie, au hasard, il dirigea ses pas,
 (De plus en plus vivement.)
 Sans but, au gré du vent, du bruit, de la folie.....
 Bah !
 Son âme, il s'en souvient pour l'avoir avilie ;
 (D'un ton sévère.) (D'un ton plus doux.)
 Mais DIEU, le connaît-il ?... Surtout, *l'a-t-il aimé ?...*
 Quel scandale !
 S'il le connaît, hélas ! c'est qu'il l'a BLASPHEMÉ.
 (Ton légèrement dédaigneux.)
 Fils d'un siècle d'ORGUEIL, il meurt dans l'ignorance ;
 Peut-être,
 Il eut quelques remords | mais point d'*humble espérance* ;
 Hélas !
 La foi | n'écrivit point | dans son âme d'enfant |
 (Avec amour.) (Avec sévérité.)
 Ces biens *qu'elle promet*, ce mal | | QU'ELLE DÉFEND.
 Quand on pense que
 Du matin de la vie à cette heure dernière,
 Le malheureux !
 Ses lèvres ni son cœur n'ont dit une prière.
 (Accélérez le débit.)
 Aux plis de sa mémoire il chercherait en vain,
 (Sévèrement.)
 Pour *adoucir* l'ARRÊT de son Juge divin,
 (Vivement.)
 Pour *toucher* sa clémence et pour fuir l'anathème,
 (Suppliant.) (Amour.)
 Le mot qui dit *Pardon* ou qui dirait : *Je t'aime*.
 Rassurez-vous !
 Mais | un ange le dit pour ce pauvre ignorant ;

Regardez :

Un ange | est à genoux près de l'homme mourant.

(Avec pitié.)

La Sœur de charité | qu'émeut TANT de misère,

A ses côtés, sans bruit, déroule son rosaire,

(Appuyez.)

Disant | pour ce chrétien | qui | jamais ne pria,

(Avec beaucoup de douceur, et très lentement.)

L'humble Pater Noster, l'humble Ave Maria.

(Après un moment de surprise.)

L'homme écoute : *O ma sœur, dites, dites encore,*

(Très expressif.)

Dites ces mots si beaux et si doux | que j'ignore ;

(Très expressif.)

Notre Père des cieux. Que c'est beau, que c'est doux !

(Accélérez graduellement le débit.)

Prier ; je veux prier comme vous avec vous.....

(Avec enthousiasme.)

La foi du baptisé s'ÉVEILLE ET SE RAVIVE ;

(Très expressif.)

Notre-Père, dit-il, que votre règne arrive.....

(D'une voix faible et lente.)

Mon Dieu, régnez sur moi qui descends au tombeau,

(Très lentement et avec abandon.)

Que votre volonté soit faite..... Oh que c'est beau !.....

(Enthousiasme.)

VRAI MIRACLE D'AMOUR que la FOI SAINTE opère,

Horreur !

(Amour.)

L'homme qui BLASPHEMAIT disait à Dieu—*Mon père !*

(Ton chaud et vif.)

Il l'appelait d'un cœur confiant et contrit,

Avec ces mots divins que Jésus nous apprit.

(Lentement.)

“ —*Notre Père, sauvez un pauvre enfant rebelle,*

(Très lentement, et avec douceur.)

Père, vous êtes bon... Que la prière est belle !.....

(Avec allégresse.)

(Avec émotion.)

L'ESPÉRANCE dans l'âme et les pleurs dans les yeux,

(Foi et conviction.)

Il mourut | en disant : *Notre Père des Cieux !.....*

P. DELAPORTE, S. J.

8

Moisson d'épées.

Cette jolie légende comprend deux parties distinctes. La première, qui s'étend jusqu'aux mots : — Eh bien donc, allons au cimetière —, peint le deuil de la France et le profond découragement de ses enfants si durement éprouvés. Que, dans cette partie, le ton peigne bien ce sentiment de tristesse et de désespérance. Au contraire, dans la seconde partie, c'est le réveil de la Patrie à qui Dieu tend la main et promet la victoire par la bouche de la vierge guerrière. Que le ton devienne solide et plein d'enthousiasme. Faites parler Jeanne avec simplicité, mais avec assurance.

Un jour,

Dans un bourg | sur la Loire, on conte que naguère,

(Ton narratif.)

La Pucelle passa sur sa jument de guerre

(Avec fermeté.)

Et dit aux habitants : “ ARMEZ-VOUS ET VENEZ.”

Un échevin, suivi de vieillards consternés,

A moi bon ?

Lui répondit : “ Hélas ! pauvres gens que nous sommes !

C'est inutile :

Les Anglais ont tué les MEILLEURS de nos hommes.

Hier | ils étaient ici. Le cheval de Talbot |

(Brutalement.)

Dans le sang de nos fils | a ROUGI SON SABOT.

SEULS, nous leur survivons, vieux, orphelins et veuves,

(Doucement et avec une émotion contenue.)

Et notre cimetière est planté de croix neuves.”

(Animez le débit.)

MAIS la BRAVE Lorraine, aux REGARDS TRIOMPHANTS,

(Avec force.)

S'écria : “ VENEZ DONC, les vieux et les enfants.”

L'homme reprit, les yeux aveuglés par les larmes :

Nous n'avons plus rien !

“ Hélas ! les ennemis ont pris TOUTES NOS armes,

Plus rien !

Plus rien !

La dague avec l'estoc, les flèches avec l'arc.

(Avec expression.)

Nous voudrions vous suivre, ô bonne Jeanne d'Arc,

(Découragement profond.)

(Ton bas.)

Mais | nous n'avons plus même un couteau.” La Pucelle |

(Débilez ce vers très lentement.)

Joignit alors les mains, tout en restant en selle,

(Vif.)

Et, quand elle eut prié :

(Ton doux et familier.)

“ Tu m’as bien dit, je crois,

Que votre cimetière était rempli de croix ?

Oui :

— Je l’ai dit.

(Ton encourageant.)

— Eh bien donc, allons au cimetière.”

(Animez le débit graduellement.)

Et | la vierge, ENTRAÎNANT la foule TOUT ENTIÈRE

(Avec un sentiment de honte.)

Où | déjà | plus d’un front rougissait de remords,

Piqua sa jument blanche, et vint au champ des morts.

(Narratif.)

Or, Monsieur saint Michel | exauça la prière 

Que murmurait tout bas la naïve guerrière ;

(Tranquillement.)

Et | quand elle arriva dans le lieu du repos,

(Avec stupeur.)

Les croix | que l’on avait, pour ses nombreux tombeaux,

(Accélérez le débit.)

Faites hâtivement de deux branches coupées,

O prodige !

Par miracle et SOUDAIN, devinrent des épées,

(Enthousiasme.) (Ton solide.)

Et le SOLEIL BRILLAIT SUR LEURS GARDES DE FER,

(Ton légèrement surpris.)

Si bien | qu’en ce moment | chaque tombe | avait l’air,

(Abaissez, puis relevez le ton.)

Avec l’ordre du ciel étant d’intelligence,

De PRÉSENTER UNE ARME et d’implorer vengeance.

(Enthousiasme tranquille.)

Alors, Jeanne | aux chrétiens à ses pieds prosternés,

Répéta simplement :

(Simplicité et force.)

“ ARMEZ-VOUS ET VENEZ !

(Assurance.)

Car | Dieu | fera cesser par moi votre souffrance,

(Avec beaucoup d’émotion.) (Ton très lent.)

Et | la grande pitié | du royaume de France.”

F. COPPÉE.

9

Souffrances d'hiver.

Cet appel pressant à la charité est un des plus beaux du genre. Pénétrez-vous-en bien, dites-le avec cœur, avec le désir de faire du bien autour de vous, et vous trouverez facilement la note juste. Prenez garde de tomber dans le *ton larmoyant*, écueil caché mais terrible du genre triste et mélancolique. Devenez pressant, enthousiaste dans les trois dernières strophes et, encore une fois, laissez parler votre cœur : c'est lui le grand maître en déclamation. Puissiez-vous, en terminant ce morceau, voir tomber les larmes et les aumônes de ceux que vous aurez touchés : vous ne pouvez pas rêver une plus grande récompense des efforts que vous faites pour apprendre à bien déclamer.

(Débit tranquille.)

Le souffle de l'automne | a jauni les vallées,
Leurs feuillages | errant dans les sombres allées |

(Abaissez le ton.)

Sur le gazon flétri | retombent | sans couleurs.

(Allongez la dernière syllabe de Adieu.)

Adieu l'éclat des cieux ! leur bel azur s'altère,
Et le soupir charmant de l'oiseau solitaire

(Abaissez le ton.)

A disparu | comme les fleurs.

Ecoutez !.....

(Débit très lent.)

L'aiglon | seul | gémit dans les campagnes nues,
Tout se voile ; les cieux, VASTE Océan des nues,
Ne reflètent sur nous qu'un jour terne et changeant ;

(Ton menaçant et sombre.)

L'orage s'est levé, l'hiver s'avance et gronde,

(Joyeusement.)

L'hiver, SAISON DES JEUX pour les riches du monde,

(Tristement.)

Saison des pleurs pour l'indigent.

Oh ! le vent déchainé sème en vain les TEMPÊTES,

(*Ton bas.*)*

Heureux du monde ! il passe | et respecte vos fêtes ;

Que vous êtes heureux !

L'IVRESSE du plaisir embellit vos instants ;

Et, malgré les hivers, vous respirez | encore |

(*Ralentissez le débit.*)

Dans les tardives fleurs que vos soins font éclore,

(*Ton bas.*)

Un dernier souffle du printemps.

—

(*Accélérez.*)

Et le bal recommence, et la beauté | s'oublie

(*Accélérez de plus en plus*)

Aux suaves concerts de la molle Italie,

(*Enthousiasme.*)

A ces accords touchants de grâce et de langueur ;

(*Ralentissez.*)

(*Très lentement*)

Et, bercée à ces bruits qu'un doux écho prolonge,

Votre âme | à chaque instant | traverse | comme un songe

Tous les prestiges du bonheur.

—

(*Sévère.*)

Mais | la douleur | aussi | veille autour de SA PROIE.

(*Ton familier.*)

Soulevez, soulevez ces longs rideaux de soie

Qui défendent vos nuits des lueurs du matin.

Hélas ! à votre seuil | que verrez-vous paraître ?.....

Quelque femme éplorée, ou bien encor peut-être,

(*Ton très bas.*)

Un vieillard | TOUT PALE de faim.

—

(*Avec angoisse.*)

Oh ! vous ne savez pas | ce qu'on souffre à toute heure,

Sous ces toits indigents, frêle et triste demeure,

Où L'AQUILON PÉNÈTRE et que RIEN ne défend :

(*Avec angoisse.*)

NON, vous ne savez pas ce que souffre une mère,

Qui, glacée elle-même au fond de sa chaumière,

Ne peut réchauffer son enfant.

(Sentiment de terreur.)

NON | vous n'avez pas vu ces fantômes livides,
 Sous vos balcons dorés TENDRE des mains avides ;
 Le bruit des instruments vous dérobe à moitié
 Ce CRI que j'entendais au pied de vos murailles,
 CE CRI du désespoir qui va JUSQU'aux entrailles :

(Haut.) (Bas.) (Haut.) (Bas.)

—“ Oh ! pitié, donnez par pitié ! ”

—

Pitié pour les vieillards dont la tête s'incline
Pitié pour l'humble enfant ! pitié pour l'orpheline.

Si peu de chose, pour vous !

Qu'un peu d'or ou de pain sauve du déshonneur.

Regardez !

Ils sont là, leur voix triste essaie une prière.

(Haut.) Serait-il possible !

Dites : resterez-vous aussi froids que la pierre

Où s'agenouille la douleur !

—

(Pressant.)

Je le DEMANDE | au nom de TOUT ce qui vous aime,

(Très pressant.)

Je le DEMANDE | au nom de votre bonheur même,
 Par les plus doux penchants et par les plus saints nœuds,
 Et, si ces mots sacrés n'ont pu toucher votre âme,

(Très énergique.)

S'il faut un nom plus GRAND, chrétiens, je le RECLAME

Au nom du CHRIST, pauvre comme eux.

—

(Très doux.)

Donnez : ce plaisir pur, ineffable, céleste,
 Est LE PLUS BEAU de tous, le SEUL | dont il nous reste 
 Un charme consolant que RIEN ne doit flétrir ;
 L'âme trouve en LUI SEUL la paix et l'espérance.

(Observez soigneusement les silences.)

Donnez : il est si doux | de rêver | en silence |

(Ton bas.)

Aux larmes qu'on a pu tarir !

*(Avec insistance.)**(Ton sévère.)*

Donnez : et | quand viendra cette heure | où | la pensée |

(Ralentissez le débit.)

Sous le VENT de la mort languit | toute oppressée,

Le frisson de vos cœurs sera moins douloureux ;

Et | quand vous PARAITREZ devant le JUGE AUSTÈRE,

Vous direz : j'ai connu la pitié sur la terre,

(Avec confiance.)

Je PUIS la demander aux cieux !

TURQUETY.

10

Résignation chrétienne.

C'est réellement là une des œuvres les plus parfaites et les plus sublimes qui soient jamais sorties du génie de l'homme. Et pourtant, quelle simplicité de style ! Que votre ton soit donc, comme celui de la pièce, à la fois simple et majestueux. A tout prix, évitez de tomber dans l'emphase ! récitez comme si vous disiez une prière jaillissant spontanément de votre cœur. Prononcez les mots si souvent répétés : " Je conviens " avec la note juste qui est celle d'une soumission parfaite, il est vrai, mais qui n'empêche pas, cependant, le cœur de pleurer tout bas.....

(Avec confiance.)

Je viens à vous | Seigneur, père auquel il faut croire ;

(Tranquille.)

Je vous porte, apaisé,

(Très lentement.)

Les débris de ce cœur tout plein de votre gloire,

Que vous avez brisé !

Je viens à vous | Seigneur, confessant que vous êtes |

Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !

Oh ! oui ! entièrement !

Je conviens | que VOUS SEUL savez ce que vous faites,

(Très doucement avec un sourire mélancolique.)

Et | que l'homme n'est RIEN qu'un jonc qui tremble au vent !

(Avec plus de force.)

Je dis que | le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament,

Et que | ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme,
Il est vrai,
En réalité.
Est le commencement.

(Plus fort.)

JE CONVIENS à genoux que vous seul, *Père auguste*,

(Abaissez graduellement la voix.)

POSSÉDEZ L'INFINI, LE RÉEL, L'ABSOLU ;

(Avec un sentiment de peine concentrée.)

Je conviens | qu'IL EST BON, je conviens qu'IL EST JUSTE
Que mon cœur ait saigné, | | puisque DIEU L'A VOULU !

C'est fini ! Je me sou mets sans réserve !

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive 

Par votre volonté.

(Ralentissez le débit.)

L'âme | de deuil en deuil, l'homme | de rive en rive

(Avec force.)

ROULE à l'éternité.

(En souriant tristement.)

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui RETIRE ;

(Accélérez.)

RIEN ne lui fut donné dans ses rapides jours,

Pour qu'il puisse s'en faire une demeure et dire :

(Avec beaucoup de tranquillité.)

C'EST ICI ma maison, mon champ et mes amours !

(Sourire triste.)

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient ;

Il vieillit sans soutiens,

Que voulez-vous faire ?

Pourquoi donc résister ?

Puisque ces choses SONT, c'est qu'IL FAUT QU'ELLES SOIENT,

(Abaissez graduellement le ton.)

J'en conviens, j'en conviens !

Qui sait ?

Dans vos cieux, AU DELÀ de la sphère des nues,

Si loin ! si loin !

AU FOND de cet azur immobile et dormant,

(Avec beaucoup de mélancolie.)

Peut-être faites-vous des choses inconnues,

(Ton très-ému.)

Où ! la douleur de l'homme entre comme élément.

VICTOR HUGO.

11

1er Janvier.

Voici une des plus belles rêveries qui aient été écrites sur la fuite du temps. Placée près de la "Résignation" de Victor Hugo, elle supporte sans pâlir ce redoutable voisinage : c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire. Prenez garde encore ici de tomber dans l'emphase. Que la simplicité même de votre ton fasse ressortir toute la majesté des pensées.

(Réciter lentement.)

Vents | qui secouez les branches pendantes

Des sapins neigeux au front blanchissant ;

Qui mêlez vos voix | aux notes STRIDENTES

Du givre qui grince aux pieds du passant ;

(Ton un peu mystérieux.)

Nocturnes clameurs qui montez des vagues,

Quand l'onde glacée entre en ses FUREURS ;

(Baissez le ton.)

(Relevez-le.)

Bruits sourds et confus, rumeurs, plaintes vagues

Qui troublez | du soir | les saintes horreurs ;

(Accélérez le débit.)

Craquements du froid, murmures des ombres,

Frisson des forêts que l'hiver étreint,

Ecoutez !.....

Taisez-vous !..... Du haut des vastes tours sombres,

La cloche | a jeté | ses sanglots d'airain !.....

Entendez-vous ?

Voix mystérieuse | au fond du ciel blême,
Le bronze | a sonné douze coups, | | —minuit !

(Très lentement.)

C'est le DERNIER mot, c'est l'adieu suprême
Que le présent | jette | au passé qui fuit.

—

Minute FATALE, insensible étape,

(Accélérez vivement.)

Rapide moment sitôt emporté,

(Vivement.)

Cet instant | qui naît et qui nous échappe

Chose terrible ! *(Très lentement.)*

A fait faire un pas à L'ÉTERNITÉ !

—

(Débitez rapidement.)

Plus prompt que l'éclair ou l'oiseau qui vole,

Sans même y penser !

Ce temps | qu'on dépense en vœux superflus,

Quel dommage !

Ce temps | qu'on gaspille en calcul frivole,

(Vivement.)

Quand on va l'atteindre, | | il n'est déjà plus.

—

Un an | vient de fuir, un autre commence.....

Penseurs érudits, raisonneurs subtils,

(Élevez le ton.)

Vous | qui disséquez la nature immense,

(Haut.)

(Bas.)

Ces ans | qui s'en vont, DITES, où vont-ils ?

—

Hélas !

Ils vont | où s'en va TOUT ce qui s'effondre ;

Où vont | nos destins à peine aperçus ;

Dans L'ABIME ABRUPT où vont se confondre

(Très-lentement.)

(Ton mélancolique.)

Avec nos bonheurs | nos espoirs déçus ;

(Accélérez.)

Ils vont | où s'en va la vaine fumée
 De tous nos projets de gloire et d'amour ;
(Fort.) *(Plus bas.)*
 Où va le géant, où va le pygmée,
 L'ARBRE CENTENAIRE et la fleur d'un jour ;

(Accélérez graduellement.)

Où vont | nos sanglots et nos chants de fête,
 Où vont jeunes fronts et chefs tremblotants.
 Où va le zéphyr, où va la TEMPÊTE,
(Plus lentement.) *(Voix étouffée.)*
 Où vont | nos hivers, où vont | nos printemps !.....

(Très solennel.)

Temps ! ÉTERNITÉ ! mystère INSONDABLE !
 Tout | courbe le front devant vos grandeurs ;
 Problème EFFRAYANT, gouffre inabordable,
 Quel œil | peut PLONGER dans vos profondeurs ?

Atomes sans nom perdus dans l'espace,

(Appuyez.)

Nous roulons | sans cesse | en flots inconstants ;

(Lentement.)

Seul | le CRÉATEUR, devant qui tout passe,

(Ton magnifique.)

IMMUABLE, PLANE | au-dessus des temps.

LOUIS FRÉCHETTE.

12

Le Presbytère.

Cette pièce, pleine d'une douce poésie, doit être récitée d'un ton ému et tranquille qui rende bien tout le paisible silence qui enveloppe la petite maison de l'homme de bien. Pour obtenir plus sûrement ce résultat, bien observer les silences qui sont très fréquents.

(Poétiquement)

Comme un nid sous les fleurs, l'église du village

(Baissez le ton.)

A l'ombre des ormeaux cache son toit pieux ;

Et | la croix du clocher, perçant l'épais feuillage,

(Ton descriptif.)

DOMINE l'horizon et MONTE vers les cieux.

A quelques pas de là, modeste et solitaire,

(Doucement.)

Près de l'enclos funèbre où dorment les aïeux,

(Elevez le ton.)

(Baissez le ton.)

Entouré d'un jardin | paraît le presbytère.

Dans les paisibles murs de cette humble maison

(Avec lenteur et calme.)

Où règnent tour à tour la prière et l'étude,

Un homme | a | de sa vie | ENFERMÉ l'horizon ;

(Ton plus élevé.)

Le BRUIT des passions, les TOURMENTS de l'orgueil,

(Fermement.)

Respectent le repos de cette solitude,

Et | de l'asile saint | n'osent franchir le seuil.

Mais | la douce maison du pauvre est visitée ;

(Baissez le ton.)

Le voyageur | parfois | y vient frapper le soir ;

A ce foyer béni, sûre d'être abritée,

(Attention aux silences.)

L'indigence, en secret, timide | vient s'asseoir.

Le malheureux !

L'orphelin | seul au monde | y vient pleurer son père ;

(Avec mélancolie.)

Toute âme délaissée y retrouve l'espoir,

Bureau des études

Et | la vie | un instant | lui paraît moins amère.

(Ton plus animé.)

Que le mourant l'appelle, et la nuit et le jour,

Aussitôt,

Le prêtre | à son chevet | est LÀ qui le console,

Et RÉVEILLE en son cœur *l'espérance et l'amour.*

(Avec bonté.)

Il enseigne aux enfants le céleste symbole |

Tout simplement, sans forfanterie,

Et | sans chercher à plaire, à montrer son savoir,

Le dimanche | expliquant la sainte parabole,

(Ton plus ferme.)

Au riche comme au pauvre il apprend son devoir.

(Doucement.)

Dans l'ombre et le silence | ainsi | passe sa vie.

Au monde, à ses honneurs il ne demande RIEN ;

(Baissez le ton.)

Et | pendant CINQUANTE ANS il se cache, il s'oublie ;

(Relevez le ton,

Baissez-le.)

Sa seule ambition | est de faire du bien.

(Très faiblement.)

Il meurt, et | quand | pour lui s'ouvre le saint asile,

Parmi les morts obscurs dont il fut le gardien,

(Ralentissez le débit autant que vous le pourrez.)

Dans la paix du Seigneur il repose | tranquille,

A. FAYET.

13

La marée.

Cette poésie, une des plus belles de Sully-Prudhomme, demande à être récitée avec lenteur et sentiment. Le ton, plein d'une douloureuse mélancolie dans le langage de la mer, doit devenir grave et majestueux dans la réponse du ciel. Faire valoir l'harmonie délicate qui règne dans ces beaux vers.

(Ton très bas.)

Sur les vivants, bêtes et plantes,
(Avec une expression de fatigue très accentuée.)
Qu'ont lassés les feux du soleil,
(Débitez lentement et d'une voix un peu
De ses urnes sombres et lentes
mystérieuse.)
Le soir | épanche le sommeil.

(Même allure dans toute cette strophe.)

Le vent tombe, mourante haleine
Où semble expirer un secret ;
(Observez bien les silences et baissez le ton
Tout dort | sur le mont, dans la plaine,
graduellement.)
Et | sous l'immobile forêt.

(Relevez un peu le ton.)

Le ciel et la mer se regardent,
SEULS | vibrent à travers la nuit
Les traits d'or que les astres dardent,
(Très doucement, en baissant la voix)
SEULES | les vagues font leur bruit ;

(Plus vivement.)

Au roc poli comme une armure
Par leur âpre et FOUGUEUX ASSAUT |
(Prononcez lentement ce mot.)
Elles se brisent... Leur murmure
Trouble le silence d'en haut,

(*Ton un peu mélancolique pour toute la strophe.*)

—“ TOUTES les lèvres sont fermées,
Dit la mer, TOUS les yeux sont clos ;
Aux douleurs par l'oubli charmées,
GRAND CIEL, tu verses ton repos.

—

(*Ton douloureux.*)

Mais moi, *je veille et me lamente*,
Moi seule, tu ne m'endors pas :
Un fouet invisible TOURMENTE 
Mes flots ÉTERNELLEMENT las ;

—

Parmi les peines innombrables 
Qui font de ce monde un enfer,
Est-il possible qu'il y ait des souffrances plus grandes
En vois-tu | qui soient comparables
que les miennes ?....
Aux tourments qu'endure la mer ? ”

—

(*Ton magnifique, mais sans exagération.*)

Des TEMPÊTES et des DÉSASTRES,
De TOUS les maux d'en bas témoin,
Le ciel, SUBLIME OCÉAN D'ASTRES.
Entendant cet appel au loin,

—

Tu te trompes :

Répond : “ Ton sort n'est point le pire !

(*Expressif.*)

Plains la race au rêve anxieux

(*Majestueusement.*)

Dont le front à m'atteindre aspire,
Et qui RAMPE en levant les yeux ;

*(Expressif.)**Plains*, ô mer, plains la race humaine*(D'un ton très délicat.)*

Au bras si frêle et si petit !

(Ton très pesant.) *(Ton très léger.)*Ta MASSE, en se *ridant à peine*,*(Ton violent.)**(Brutalement.)*

BRISE son œuvre et L'ENGLOUTIT.

—

Hélas ! . . .

Moins vains sont tes BRUYANTS TUMULTES

(Elevez le ton.)

Que ses GUERRES ET SES DISCOURS

(Baissez le ton graduellement.)

Pour des frontières et des cultes

Qu'elle change et défend toujours.

—

Que voulez-vous ?

Vous êtes captives ensemble ;

Son malaise est pareil au tien,

*(Vivement.)**(Très-*Et son ÉLAN VERS MOI | ressemble *doucement.)*

A ton élan quotidien.

SULLY-PRUDHOMME.

—

14

Les deux fresques.

Voici un des plus délicieux morceaux qu'une jeune personne puisse trouver à dire. Quel naturel, quelle grâce délicate dans la description du travail des deux peintres : Quel dénouement troublant et inattendu ! Faites bien ressortir, en nuancant habilement votre ton, la différence des deux tableaux : le premier plein de fraîcheur et de poésie, le second un peu brutal et réaliste. Peignez bien la sotte indifférence de la foule, son jugement vulgaire, et surtout sentez bien la douleur de l'artiste, si vous la voulez bien traduire. Ne vous retenez pas : souffrez avec lui, partagez ses angoisses, et vous partagerez sa consolation si une seule larme coule, à votre récit, parmi la foule des auditeurs restés, peut-être pour la plupart indifférents.

(D'un ton très narratif.)

Entre les vieux pilliers, sous les hautes verrières,
 Dans le triangle nu que tracent les arceaux,
 Comme sur un feuillet de livre de prières,
 Deux peintres | tout le jour | promenaient leurs pinceaux.
(Ton très intéressant. Racontez comme si vous aviez vu.)

Les fresques s'étaient, JEUNES, CHAUDES, VIVANTES |
 Et semblaient | prolonger les vitraux empourprés.
 Les voûtes, par dessus, déployaient, TRIOMPHANTES,
 UN LARGE ciel d'azur aux ramages dorés.
 Ils restaient là | debout, chacun devant sa tâche ;

(Gaïement et vivement jusqu'au bout de la phrase.)

L'un chantonait, la pipe aux lèvres, l'œil gaillard :
 Sa main allait, venait et, pour toute relâche,
 Sur son voisin | parfois | il jetait un regard.

(Ton narratif.)

Le voisin, lui, tout plein de son œuvre ébauchée,
(Ralentissez le débit dans les deux vers suivants.)
 Le bras inerte et LOURD restait de longs instants,
 L'œil sur la place vide et | la tête penchée ;

(Plus vivement.)

A l'autre qui riait | il répondait : " J'attends ".
 Or | l'esquisse était simple : un enfant dans les langes,
 Une femme | drapée en son ample manteau,

A genoux, tout autour une guirlande d'anges 

(Souriez.)

Si naïfs | qu'on eût dit l'œuvre du Beato.

(Ton vif et narratif.)

Quand son pinceau courait, achevant un visage,

(Avec beaucoup d'expression.)

Tout son visage, à lui, souriait et brillait,

(Très vivement.)

Mais, lorsque l'idéal le fuyait au passage,

(Avec découragement.)

La main TOMBAIT | sans force | et | la lèvre priait.

(Très doucement et avec une expression douloureuse.)

Dans ces moments de peine, ignorés du vulgaire,

Etrangement mêlés d'angoisse et de désir,

(Très vivement.)

Hélas !

Souvent | l'éclair passait, mais | ne se fixait guère,

La main, toujours trop tard, volait pour le saisir.

(Ton vif et animé.)

Chaque jour cependant fixe sur la muraille

(Avec beaucoup de naturel : comme si vous assistiez vous-même

Une teinte plus douce, un contour plus charmant ;

aux progrès du tableau.)

Le paysage | au fond | s'achève et se détaille,

(Souriez doucement vous-même.)

Et la Vierge | à son fils | sourit plus doucement.

(Sentiment de lassitude et de découragement.)

Quelquefois, fatigué de prier et d'attendre,

Il jetait un regard d'ENVIE à son rival.

Quelle différence entre les deux tableaux ! ...

Ah ! ce n'était plus là sa fresque pure et tendre,

(Avec beaucoup d'expression.)

Où vivaient TOUT SON CŒUR et TOUT son idéal.

(Ton animé et très gracieux dans les deux vers qui suivent.)

Au lieu des angelots à blonde chevelure

Volant et se jouant en vision de paix,

(Ton saccadé, un peu brutal.)

C'était le SANG, L'HORREUR, LES SCÈNES DE TORTURE,

Des hommes demi-nus et des TORSSES ÉPAIS,

(Précipitez le débit dans les deux vers qui suivent.)

Les lions de l'arène agitant leurs crinières

Une foule HURLANTE et l'attirail de mort :

(Douloureusement.)

Le martyr empourpré sous les rudes lanières |

Horreur ! (Débit lent et pénible.)
 Et | les bourreaux | TORDANT leurs bras avec EFFORT,
 (Ton très calme.) (Enthousiasme contenu.)
 Plus il les regardait, plus il aimait son rêve,
 (En souriant avec amour.)
 Son rêve | enveloppé d'un chaste demi-jour,
 (Très lentement.)
 Un de ceux | qu'on poursuit longtemps, | que rien n'achève,
 Si vous saviez ! (Souriez tristement.)
 Qu'on aime | ÉPERDUMENT | d'un douloureux amour.
 Que voulez-vous !
 Il fallut bien finir, l'âme était énermée ;
 Dans son labeur | pourtant | l'artiste s'absorba,
 (Vivement.) (Très vif.)
 L'œuvre avança rapide ; et la fresque achevée,
 On retira le voile | et l'échafaud tomba.
 (Ton narratif.)
 La foule | fut admise à donner sa critique.
 On la vit donc | venir | passer et se grouper ;
 (Très ému.)
 Hélas ! on délaissa la fresque trop mystique :
 C'est | devant le martyr | qu'on alla s'attrouper :
 Accélérez le débit dans les trois vers suivants. Faites bien
 Chacun disait son mot sur la tragique scène,
 valoir les mots en capitales.
 Sur la chair PALPITANTE où JAILLISSAIT LE SANG,
 Sur les coups VIGOUREUX que le lecteur assène.
 (Ton emphatique et légèrement ironique.)
 Ce fut jour de succès pour l'artiste puissant.
 (Ton très négligé, presque ennuyé.)
 Le sujet du voisin vraiment trop peu moderne,
 Ça ne valait pas la peine qu'on s'y arrêtât !
 Sans drame, n'avait rien qui fixât l'intérêt ;
 Bah ! Si l'on veut, Pas fameux !
 Les contours étaient purs, mais le ton un peu terne ; ...
 (Tristesse profonde.) (Amèrement.)
 Le pauvre artiste, seul et dédaigné, pleurait.
 (Beaucoup d'expression et d'amertume dans toute
 cette phrase.)
 Ah ! fallait-il plier sous le faix invisible,
 Souffrir la LONGUE attente et les doutes secrets,
 (Débit très lent. Faites valoir l'harmonie du vers.)
 Et puis | l'œuvre enfantée, idéale et paisible,

Ne trouver | devant soi | | que des regards distraits ?

(Ton amer.) (Débitez très lentement.)

Pourtant, que de travail, de larmes, de prières,

(Ton amer.) (Le débit s'anime, et devient presque

Pourtant, que de génie inspiré, souriant,

enthousiaste dans ce vers.)

TOUT empourpré d'amour, TOUT JOYEUX de lumière !.....

Hélas ! (Lentement et avec indifférence.)

Mais, le peuple passait, passait insouciant.

Le peintre | | regarda longtemps ce flot qui roule,

(Ton vif.)

Écoutant, épiant le bruit confus des voix.

(Avec désespoir !)

Mais | | RIEN !.....

(Très vivement.)

Il sortit donc fuyant l'ingrate foule ;

(Avec surprise.)

Lorsque | se retournant une dernière fois,

(Vivement, et sur un ton très bas.)

(Relevez le ton.)

Là-bas, au fond du chœur, sous la fresque pieuse 

Qu'il recherchait encor d'un regard inquiet,

(Stupéfaction.)

(Ton enthousiaste et ému : souriez !)

Oh ! comme | alors | son œuvre ÉCLATA RADIEUSE !.....

Quoi donc !....

(Très doucement.)

Il entrevit | un homme à genoux | qui priait.

A. BROU, S. J.

15

L'Escadre.

Bien différent de ceux qui précèdent, ce morceau doit être débité assez vivement, d'un ton ferme et avec un sentiment bien rendu de fierté patriotique. Que l'enthousiasme le plus vibrant éclate librement depuis la dernière moitié de la onzième strophe jusqu'à la fin. Il faut qu'on entende dans votre voix, à la fois solide et rapide, le fracas du combat et les acclamations de la foule sa'uant le retour de la flotte victorieuse !

(*Ton calme, tranquille.*)

Droits, silencieux, graves, immobiles,
 Chauffant au soleil leurs flancs ramassés,
 Semés sur la mer comme un groupe d'îles,
 Les voyez-vous !
 Les voilà | là-bas, les grands cuirassés.

(*Avec orgueil.*)

Les voilà, les grands cuirassés de France,

(*Ton narratif.*)

Près d'eux, tels qu'un vol d'oiseaux batailleurs,

(*Avec calme et solidité.*)

Essayant leur course en pleine assurance,

(*Rapidement.*)

Passe | un escadron de fins torpilleurs.

Les MONSTRES altiers dont la coque NOIRE

Dresse PUISSAMMENT ses ramparts de FER,

(*Avec arrogance !*)

Semblent regarder, du haut de leur gloire,

(*Avec mépris.*)

Ces minces bateaux, jouets de la mer.

(*Ton fier et énergique.*)

Fiers de leurs canons montrant aux tourelles

Leurs LONGS COUS tendus pour VOMIR la mort,

Pensez-donc !

Ils n'ont que mépris pour ces barques frêles,

Comme ce serait vite fait !

Qu'un coup d'éperon broierait sans effort.

Sans s'occuper d'eux !

Mais, rasant les flots, hâtant sans fatigue
(Accélérez vivement le débit.)
 Leurs mouvements vifs, trépidants, pressés,
 En moins d'un instant, derrière la digue,
 Les voilà partis !
 Les fins torpilleurs sont déjà passés !

(Brutalement.)

Dans les HEURTS futurs des guerres navales,

(Expression douloureuse.)

— Oh ! qui ne frémit, rien que d'y songer ?—

Elevez graduellement le ton qui doit éclater sur "rivaux".

Quand, se rencontrant, deux flottes RIVALES

(Avec force.)

A toute vapeur devront se charger,

Qui | triomphera dans cette mêlée

À flots !

Où RUISSELLERONT LE FER ET LE SANG,

Comme un serpent !

Du noir torpilleur à tête effilée,

Quelle majesté !

Ou du cuirassé SUPERBE ET PUISSANT ?

(Avec énergie.)

(Avec légèreté.)

Du REMPART BLINDÉ de la mince écorce,

Qu'en pensez-vous ?

Qui des deux saura le mieux résister ?

(Légèreté.)

(Énergie.)

Qui vaudra le mieux, l'adresse ou la FORCE

(Solidement.)

(Baissez vivement le ton.)

Pour porter les coups..... où les supporter ?

(Ton magnifique.)

S'inclineront-ils, ces GÉANTS SUPERBES

(Ton plus bas et semblant narguer.)

Devant ces brûlots savants et subtils,

(Relevez le ton avec force.)

Ou, comme la GRÊLE au milieu des herbes,

(Ton très brutal.)

Aux premiers BOULETS, LES FAUCHERONT-ILS ?

(Ton grave.)

Problème que nul ne pourrait résoudre,
Voile épais que rien ne peut soulever,
Nuage sanglant qui retient la foudre,
Que ^{Qui sait?.....} DEMAIN | peut-être, on verra crever !

(Très lentement dans ces deux vers.)

S'ils viennent, ces jours de deuil, de souffrance,

(Avec force.)

Jours maudits où Dieu se cache le front,

(Avec un enthousiasme toujours croissant.)

Tous, GRANDS ET PETITS, les VAISSEaux de France

(Très vivement et avec énergie.)

CONNAÎTRONT LEUR TACHE | ET L'ACCOMPLIRONT !

(Ton vif.)

Pour vous animer, torpilleurs rapides

(Appuyez.)

Aussi bien que vous, ô CUIRASSÉS LOURDS,

(Ton très fier.)

Nos marins sont là, ces FIERs INTRÉPIDES,

Sans exception !

Parfois à la gloire, au danger | TOUJOURS !

(Débit, rapide, animé, silences brefs. Faites valoir

Tous, SANS HÉSITER, SANS COMPTER leurs peines,
avec soin le mots en capitales.)

AFFRONTANT L'HORREUR des combats en mer,

Sauront infuser le sang de leurs veines

Aux moindres replis de vos CORPS DE FER !

(Très énergique.)

A votre matière, ils SOUFFLERONT l'âme,

(Appuyez.)

(Appuyez.)

L'âme des meilleurs parmi les meilleurs,

Et qui volera, belliqueuse flamme,

Des CUIRASSÉS LOURDS aux fins torpilleurs.

JACQUES NORMAND.

16

La Carmélite.

Cette émouvante composition ne doit être récitée qu'après une étude sérieuse. Elle comprend trois parties bien distinctes. Dans la première, finissant par : Je sus qu'il s'agissait, etc., et qui est comme la mise en scène de ce qui va suivre, le ton est simplement narratif. La seconde finissant par : T'oublieront dans ton cloître, etc., contient l'expression des doutes du poète et doit être dite avec une émotion retenue et empreinte d'une tristesse un peu sceptique, l'idée dominante étant : Ton sacrifice est beau, mais à quoi servira-t-il ? Enfin, dans la dernière partie, qui est la réponse aux doutes de la précédente, laissez votre ton s'élever rapidement jusqu'aux plus grands élans, votre cœur s'émouvoir profondément ; que l'auditoire disparaisse pour vous ; ne voyez plus que la sublime enfant, parlez-lui réellement, épanchez doucement votre âme avec elle, jusqu'à ce touchant et dernier vers que vous direz avec toute l'émotion dont sont capables votre voix et votre cœur.

(Ton très narratif.)

Dans la paisible rue où je passe souvent,
Un jour d'hiver, devant la porte d'un couvent,

Figurez-vous que

Je vis | avec FRACAS | s'arrêter des carrosses.

Chose curieuse !

Tous les chevaux portaient, ainsi que pour des noces,

Une rose à l'oreille ; et les laquais | poudrés

Et SUPERBES, tout droits sur leurs mollets cambrés,

Se tenaient à côté des portières ouvertes,

D'où sortaient, de velours et d'hermine couvertes,

(Ton un peu emphatique.)

Des femmes | au regard de GLACE, au front HAUTAIN.

Je vis descendre aussi, sur ce trottoir lointain,

Des vieillards | abritant de lévites fourrées |

(Avec beaucoup d'orgueil.)

Leurs poitrines | de CROIX ET D'ORDRES CHAMARRÉES,

Des PRÉLATS violets, UN CARDINAL ROMAIN,

Tous ces grands du monde dont vous avez souvent entendu parler !

Enfin | le monde ALTIER du faubourg Saint-Germain.

(Prenez vous-même l'air des gens en question.)

Tous ces patriciens, aux GRANDS AIRS durs et roides,

Se firent | sur le seuil | des politesses froides,

Puis, après maint salut pour se céder le pas,

(D'un ton un peu tapageur.)

Entrèrent dans l'église | en mettant chapeau bas.

(Reprenez le ton simple et naturel.)

Et, lorsque fut enfin la foule disparue

Et qu'il ne resta plus dans la petite rue

Que les carrosses LOURDS aux panneaux BLASONNÉS,

En écoutant causer deux drôles galonnés,

Je sus | *Quelle surprise! ... Qui l'aurait cru !* qu'il s'agissait | d'une prise de voile.

(Ton doucement rêveur. Débit très lent dans ces deux vers.)

Ainsi | c'est ton RAYON SUPRÊME, ô pure étoile,

C'est, ô candide fleur, ton SUPRÊME PARFUM

Qui réunissent là tout ce monde importun !

Mais, après tout, *(Ton très indifférent.)*

Que t'apporte-t-il donc ? Une pitié banale.

(Le ton s'anime graduellement.)

Lorsqu'offrant à Jésus ton âme virginale

(Très lentement dans ces deux vers.)
Tu viendras, le front pâle et les membres tremblants,
Telle qu'une épousée, en tes longs voiles blancs ;

(Ton très énergique.)
Lorsque tu JURERAS d'une voix frémissante

Pour toujours ! ...
D'être pauvre | toujours, chaste, humble, obéissante,
Et | que tu sentiras un frisson | dans tes os |

(Ton plus rapide et saccadé.)

Au FROID CONTACT, au bruit SINISTRE des ciseaux 

(Ton brutal.)
Coupant BRUTALEMENT tes boucles parfumées,

Voyons ! ...

Que se passera-t-il dans les âmes gourmées 

(Ton dédaigneux.)
De ces heureux du jour, de tous ces contentés

(Très lentement.) *(Appuyez.)* Quelle misère !
Qui | JUSQU'aux pieds de Dieu TRAÎNENT leurs vanités ?

Quelle est ton idée ?

De quel enseignement sera ton sacrifice ?

Hélas ! *(Ton mêlé de découragement et d'un peu d'ironie.)*

L'un | à quelque folie et l'autre | à quelque vice |

Retourneront | sans doute | au sortir de ce lieu,

(Très lentement.)
Pauvre fille, où tu viens de dire au siècle adieu.

(Appuyez.)
Ce soir, lorsqu'ayant bu JUSQU'AU FOND le calice,

*(Fatigue.)**(Douleur.)*

LASSE d'être à genoux, SAIGNANT sous ton cilice

(Ton pesant avec accablement.)

Et | laissant jusqu'au sol tes mains jointes tomber,

Tu FRÉMIRAS, craignant un jour de succomber ~~à~~

Sous le faix ÉCRASANT de tes saintes fatigues,

(Sentiment de léger dédain dans

Ces hommes | REPLONGÈS | déjà | dans leurs intrigues,

ces deux vers.)

Ces femmes | se PARANT pour un plaisir nouveau |

Voilà quel sera tout le résultat de tant de sacrifices !

T'oublieront | dans ton cloître | ainsi qu'en un tombeau !

(Après un silence très prolongé.)

Mais | j'ai tort, ô ma sœur ! Mon âme peu chrétienne

Ne sait pas | s'élever au niveau de la tienne.

Evidemment ! la lumière se fait dans mon âme !

C'est parce que le monde est justement ainsi

Que ta jeunesse en fleur va se faner ici.

Pour TOUT le mal commis par les hommes impies |

Pauvre enfant !

Tu T'OFFRES en victime innocente et l'expies.

(Ton très sévère et montant graduellement.)

Dans la STRICTE BALANCE, au DERNIER JUGEMENT,

Tu crois qu'il suffira peut-être seulement,

(Avec beaucoup d'effort.)

Pour voir SE RELEVER LE PLATEAU DES SCANDALES,

(Très lentement et avec une émotion profonde.)

Du POIDS de tes cheveux répandus sur les dalles.

*(Gradation montante.)**(Avec calme et fermeté.)*

Tu vas veiller, jeûner, languir, mais | | tu le VEUX.

Dans toute leur RIGUEUR accomplis donc tes vœux.

Hélas !

Le fardeau des péchés du monde est RUDE ET GRAVE,

*(Ton très expressif.)**Ma pauvre sœur !* Pour TOUS LES TYRANS, sois esclave ;*(Ton très lent et très doux.)*

Sois chaste, ô sainte enfant, pour tous les corrompus ;

Bonne, pour les PERVERS ; sobre, pour les REPUS ;

Sois pauvre, l'on voit tant d'avarices vantées !

(Ton douloureux et scandalisé.)

Souffre, il est des heureux ; PRIE, il est | des ATHÉES !

Comme à Marie a dit l'archange Gabriel :

“*Sois bénie !*” et QUAND MÊME—*(Rapidement.)* affreux soupçon !—le ciel

Vers qui tu tends tes bras *suppliants* serait VIDE,

Quand ce serait EN VAIN, cœur d'idéal AVIDE,

(Animez le ton.)

Que | *pour les égarés et les impénitents,*

(Elevez le ton graduellement.)

Etant *belle*, étant NOBLE ET RICHE, ayant VINGT ans,

Tu viendrais d'accepter cette lente agonie,

(Avec beaucoup d'amour.) (Très doucement.)
Pour ton erreur SUBLIME, ô ma sœur, || | *sois bénie !*

FRANÇOIS COPPÉE.

17

Pour les pauvres.

—Voici encore un éloquent appel à la charité. Tout ce morceau doit être dit avec émotion. Prenez garde de tomber dans le “ton larmoyant”. Du reste, les remarques sont les mêmes que celles qui ont été faites pour le No. 9

Dans vos fêtes d'hiver, *riches, heureux du monde,*

Quelle magie !

Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,

Quand | partout, alentour de vos pas, vous voyez

Quelle ivresse !

(Accélérez le débit.)

Briller et rayonner | cristaux, miroirs, balustres,

Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,

Et la danse, et la joie au front des conviés ;

Tandis qu'un timbre d'or | sonnant dans vos demeures,
 Vous change | en joyeux chant | la voix grave des heures,
 (Ten, grave.)
 (Avec mélancolie.)
 Oh ! songez-vous | parfois que, de faim DÉVORÉ,
 Peut-être | un indigent dans les carrefours sombres
 Le malheureux !
 S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
 Aux vitres du salon doré ?

(Avec insistance.)
 Songez-vous | qu'il est là sous le givre et la neige,
 (Emotion contenue.)
 Ce père sans travail que la famine ASSIÈGE ?
 Hélas !
 Et qu'il se dit tout bas : " Pour un seul QUE de biens !
 " A son LARGE FESTIN | QUE d'amis se récrient ;
 (Avec amertume.)
 " Ce riche est BIEN HEUREUX, ses enfants lui sourient !
 (D'un ton très lent, et avec une grande expression de tristesse.)
 " RIEN que dans leurs jouets QUE de pain pour les miens ! "

Et puis | à votre fête | il compare en son âme
 Son foyer où JAMAIS ne rayonne une flamme,
 Pauvres petits ! Pauvre mère !
 Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,
 Chose affreuse !
 Et sur un peu de paille | étendue et muette,
 L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite ~~de~~
 Assez froide | pour le tombeau.

Car | Dieu | mit des degrés aux fortunes humaines,
 (D'un ton pesant et fatigué.)
 Les uns | vont | tout COURBÉS sous le FARDEAU des peines :
 Hélas !
 Au banquet du bonheur BIEN PEU sont conviés.
 Tous n'y sont pas assis également à l'aise.
 Une loi, qui | d'en-bas semble injuste et mauvaise,
 Dit aux uns : JOUISEZ ! aux autres : ENVIEZ !

(Le ton baisse graduellement.)

Cette pensée | est sombre, amère, inexorable,

(Ton énergique.) (Beaucoup plus bas.)

Et FERMENTE en silence au cœur du misérable.

Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,

(Ton pressant et animé.)

Que ce ne soit pas lui | qui | des mains vous arrache 

Tous ces biens superflus où son regard s'attache ;

Oh ! non !

Oh ! que ce soit la Charité.

(D'un ton d'enthousiasme grandissant dans

L'ARDENTE charité, que le pauvre idolâtre !

les quatre vers suivants.)

Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,

Qui RELÈVE ET SOUTIENT ceux qu'on FOULE en passant,

(Appuyez.)

Qui, lorsqu'il le faudra SE SACRIFIANT TOUTE,

(Baissez et ralentissez le ton avec émotion.)

Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,

Prenez tous !

Dira : " Buvez ! mangez ! c'est ma chair et mon sang."

(Ton très pressant et très ému.)

Que ce soit elle, oh ! oui, riches, que ce soit elle |

(Gradation rapide et ascendante.)

Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,

Hélas !

(Baissez le ton.)

Perles, saphirs, bijoux | toujours faux, toujours vains,

Pour nourrir l'indigent et pour SAUVER vos âmes,

Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes

(Appuyez.)

ARRACHE TOUT À PLEINES MAINS.

Car, voyez-vous,

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière.

Hélas ! quand un vieillard | sur votre seuil de pierre,

Quelle pitié !

Tout roidi par l'hiver, en vain TOMBE à genoux ;

(Très lentement, dans ces deux vers.)

Quand les petits enfants, les mains de froid rougies

Ramassent | sous vos pieds | les miettes des orgies,

Songez-y !

(Sévèrement.)

La face du Seigneur SE DÉTOURNE de vous,

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,

(*Ton énergique*) (*Tou léger*)

Donne à vos fils la FORCE et la GRACE à vos filles ;

(*Enthousiasme contenu dans les vers suivants. Ton ascendant.*)

Afin que votre vigne ait toujours un *doux fruit* ;

Afin qu'un blé plus mûr fasse PLIER vos granges ;

(*Baissez doucement le ton jusqu'à la fin.*)

Afin d'être MEILLEURS ; afin de voir les anges

Passer dans vos rêves | la nuit !

Hélas ! vous le savez bien !

Donnez ! IL VIENT un jour où la terre nous laisse.

Soyez-en sûrs !

Vos aumônes là-haut vous font une richesse.

Que Dieu le récompense !

Donnez ! afin qu'on dise : "*Il a pitié de nous !*"

Afin que l'indigent que *glacent les tempêtes*,

Que le pauvre | qui souffre à côté de vos fêtes,

(*D'un ton légèrement menaçant.*)

Au seuil de vos palais FIXE un œil moins jaloux.

(*Ton très ému et baissant à la fin de chaque vers.*)

Donnez ! pour être *aimés* du Dieu qui se fit homme,

Pour que le MÉCHANT MÊME, en s'inclinant vous nomme,

Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;

(*Très lentement.*)

Donnez ! afin | qu'un jour, à votre heure dernière,

(*Relevez le ton.*)

(*Baissez le ton.*)

Contre TOUS vos PÉCHÉS vous ayez la *prière*

Que vous implorerez à votre tour !

D'un mendiant PUISSANT au ciel !

VICTOR HUGO. J

18

Emigration.

—Ces strophes pleines du plus pur patriotisme et de la plus touchante inspiration doivent être dites d'un-ton chaud et persuasif. Que le salut au Canada, qui termine la pièce, soit rendu d'un ton beaucoup plus lent, et empreint de l'émotion la plus profonde. Ne cherchez pas trop à "imiter" le "ton ému"; pensez seulement à la douce patrie que vous aimez, et il viendra naturellement.

(Commencez doucement.)

Loin de *vos vieux parents*, phalange dispersée,
O jeunes Canadiens, qu'une fièvre insensée
ENTRAÎNE loin de nous aux régions de l'or,

Dites-moi,

Avez-vous bien compris ce grand mot : la PATRIE ?

Ce ciel | que vous quittez pour une folle envie,

(Ton très doux. Débit très lent.)

Ce ciel du Canada, le verrez-vous encor ?

Oh ! pourquoi donc, quittant le pays de vos pères,
Aller semer vos jours aux rives étrangères ?

Car enfin,

Leur ciel | est-il plus pur, leur avenir | plus beau ?...

Et | peut-être, ô douleur ! ces lointaines contrées,

Dans vos illusions tant de fois désirées,

Ne vous donneront pas *l'aumône* d'un tombeau !

Supposons, un instant, que la fortune vous sourie !

Quand vous auriez de l'or les faveurs ADORÉES,

Ces biens REMPLIRAIENT-ILS vos âmes altérées ?

Vous le savez-bien !

Car | l'homme ne vit pas seulement d'un vil pain :

Ce ne sont pas les hommes,

C'est un DIEU qui l'a dit. Cette sainte parole |

Dans les maux d'ici-bas nous calme et nous console,

(Très lentement.)

Et | d'un séjour plus pur | nous montre le chemin.

C'est plus fort que nous !

Il nous faut quelque chose, en cette triste vie

(Accélérez le débit.)

Qui | nous parlant de Dieu, d'art et de poésie,

Nous élève | au-dessus de la réalité ;

Quelques sons plus touchants dont la douce harmonie.

(Très doux.)

Echo pur et lointain de la lyre INFINIE,

Transporte notre esprit dans l'idéalité.

—

(Animez graduellement le débit.)

Or, ces sons plus touchants et cet écho sublime

Qui sait de notre cœur le sanctuaire intime,

(Très ému.)

C'est le ciel du pays, le village natal ;

Le fleuve | au bord duquel notre heureuse jeunesse ~~est~~

Si vite, hélas !

Coula | dans les transports d'une pure allégresse ;

Le sentier verdoyant où, chasseur matinal,

—

Vous en souvenez-vous ?

Nous aimions à cueillir la rose et l'aubépine ;

L'humble église du baptême, de la première communion !

Le clocher du vieux temple et sa voix argentine ;

(Animez le débit dans les deux vers suivants.)

Le vent de la forêt glissant sur les talus,

Qui passe en effleurant les tombeaux de nos pères,

Et nous jette | au milieu de nos tristes misères

(Dites ce vers très lentement.)

Le parfum consolant de leurs nobles vertus.

—

Loin de son lieu natal, l'insensé qui s'exile,

(Appuyez.)

Traîne son existence à lui-même inutile.

Quelle triste existence que celle-là !

Son cœur est sans amour, sa vie est sans plaisirs :

JAMAIS pour consoler sa morne rêverie,

(Avec amour.)

Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie,

(Observez bien les silences.)

Hélas !

Et | le sol | sous ses pas | n'a point de souvenirs.

(*Ton très pressant.*)

Au nom de vos aïeux qui moururent pour elle,
Au nom de votre Dieu, qui | pour vous | la fit BELLE,

(*Douce insistance.*)

Restez dans *la patrie* où vous prîtes le jour ;

(*Vivement et avec force.*)

GARDEZ | pour ses combats votre ARDEUR ENIVRANTE,

(*Ton énergique.*)

GARDEZ | pour ses besoins votre FORCE PUISSANTE,

(*Très lentement.*)

(*Appuyez.*)

Pour ses saintes beautés GARDEZ tout votre amour.

—

Oh ! oui ! en est-il un plus beau ? ...

AIMEZ CE BEAU PAYS, où la vie est *si pure*,

Où du vice hideux FUYANT la joie impure,

(*Avec une douce fermeté.*)

Des austères vertus on RESPECTE la loi ;

Où, trouvant le bonheur, notre âme recueillie,

Des plaisirs insensés méprisant la folie,

(*Très lentement. Souriez doucement.*)

Respire | un doux parfum d'espérance et de foi.

—

(*Avec la plus profonde émotion.*)

Salut, ô ma belle patrie !

Salut, ô bords du Saint-Laurent !

Terre | que l'étranger envie,

Et qu'il regrette | en la quittant,

Oh ! oui !

Heureux qui peut passer sa vie

Toujours fidèle à te servir,

(*Avec beaucoup d'amour.*)

Et dans tes bras, *mère chérie*,

(*Très lentement*)

Peut rendre son dernier soupir !

Il est vrai que
J'ai vu le ciel de l'Italie,
Rome et ses palais enchantés,
J'ai vu notre mère-patrie,
La noble France et ses beautés ;
Tout cela est très beau, mais,
En saluant chaque contrée,
Je me disais au fond du cœur :
(Avec amour.)
Chez nous | la vie est moins dorée,
C'est vrai,
Mais | on y trouve le bonheur.

Mon pays ! mes amours !
O Canada ! quand | sur ta rive
(Lentement.)
Ton heureux fils est de retour,
(Accélérez le débit.)
Rempli d'une ivresse plus vive,
Son cœur répète avec amour :
HEUREUX qui peut passer sa vie |
Toujours fidèle à te servir,
(Très lentement.) (Ton très doux.)
Et | dans tes bras, mère chérie,
(Très lentement.)
Peut rendre | son dernier soupir !

O. CREMAZIE.

19

Charité.

Voici un joli conte de Noël. Lisez-le avec soin et méditez-en les différentes parties : la triste peinture du début, le discours de l'enfant, le désespoir de la mère, l'arrivée de la petite fille, la stupeur des malheureux, et enfin, l'explication du mystère, et tout cela doit être débité avec un ton naturel et une grande simplicité.

Un triste temps !

Il neige. Nul passant, dehors, ne se hasarde.

Là-haut, dans le faubourg, au fond d'une mansarde,

La pauvre femme !

Une veuve contemple, en sanglotant tout bas,

Son enfant | qui s'endort sur l'un des deux grabats,

Dans le recoin obscur de la chambre glacée.

Et, de plus,

Il neige. *Pas de pain*—obsédante pensée !—

A donner au doux être en proie au NOIR FRISSON !

A force de peine,

Pauvre femme, elle pleure, hélas ! et sa raison ~~est~~

S'en va. Pourquoi lutter encore ? Le courage |

L'abandonne en songeant qu'elle n'a plus d'ouvrage.

Hélas !

Elle regarde l'âtre..... Il neige, et | pas de feu !...

(D'un ton très douloureux.)

—“ Pour m'éprouver ainsi, qu'ai-je donc fait, mon Dieu ?

Quel crime ai-je commis ? dit-elle. Tout à l'heure,

La faim va l'éveiller, le cher ange !.....”

La malheureuse !

Elle pleure !

(Avec beaucoup d'amour.)

—“ Mon enfant bien-aimé, toi si doux, toi si bon,

N'est-ce pas épouvantable !

Mourir de faim ? N'avoir plus ni pain ni charbon !

Ne pouvoir même pas songer à l'asphyxie !...

Elle TOMBE | accablée.

Une voix balbutie :

(Ton plus élevé, se rapprochant de la voix enfantine.)

—“ Mère, n'entends-tu pas les cloches de Noël ? ”

(Très vivement.)

C'est l'enfant qui s'éveille. *(O stupeur ! le réel*

(D'un ton saccadé.)

Apparaît, et la veuve, à la face hagarde,

Prend l'enfant dans ses bras, tremblante, le regarde,

(Avec force.)

L'ÉTREIGNANT sur son cœur dans un geste éperdu.

(Avec beaucoup de douceur.)

—“ O petite maman, n'as-tu pas entendu ?... ”

C'est Noël ! dit l'enfant... La cloche sonne : écoute.....

Il vient pour m'apporter de beaux jouets sans doute !

(Ton caressant.)

Tu ne me réponds pas ? Mère, dis-moi que oui ! ”

C'est effrayant !

Ce que la pauvre femme endure est INOÛI !

UNE ANGOISSE D'HORREUR la rend toute livide.

Pensez donc !

Demander des jouets quand la maison est vide !

L'enfant, tout au bonheur, hélas ! ne songe pas

Le pauvre petit !

Que l'heure de la faim va sonner | comme un glas !

—“ *Pauvre petit*, l'hiver est rude cette année,

Dit de sa douce voix la pauvre abandonnée,

Et | comme nous | Noël, sans doute, est indigent,

Et, tu comprends,

Il n'a rien acheté, puisqu'il n'a pas d'argent.

C'est pourquoi, cet hiver, on ne voit | sous ses ailes |

Ni les soldats dorés, ni les polichinelles :

Les ouvriers du ciel n'ont pas fait de joujoux ! ”

Quand on pense !

Elle qui, l'an passé, possédait des bijoux

La malheureuse !

Que, pour nourrir l'enfant, elle a dû mettre en gage,

Elle est contrainte, hélas ! à tenir ce langage ;

Chose pénible :

Elle sourit, pendant que son cœur angouïssé,

MEURTRI par la torture, évoque le passé !

(Silence d'au moins trois temps.)

L'enfant songe.

(Très vivement.)

Soudain, quelqu'un frappe à la porte :

(Ton très gai.)

—“ Ouvrez ! c'est le petit Noël qui vous apporte  ”

Des bonbons, des gâteaux, des jouets... et du pain ! ”

La mère tremble et dit : “ Oh ! serait-ce la fin  ”

De mon martyr affreux, ou bien | n'est-ce qu'un rêve ? ”

(Ton intéressant.)

(Ton gai et souriant.)

La porte s'ouvre et, comme une aube qui se lève,

RAYONNANTE, une enfant apparaît sur le seuil,

Bienfaisante clarté dans cette chambre en deuil !

La douceur se révèle en son regard qui brille.

(Ton vif et naturel.)

—“ Madame, excusez-moi, dit la petite fille ;

Je sais que vous souffrez dans votre froid séjour

Et que vous n'avez pas le pain de chaque jour.....

Ne dites pas non !

(Très affirmatif.)

Je ne me trompe pas, madame, J'EN SUIS SÛRE.....

Tout simplement,

Alors, moi, j'ai voulu panser votre blessure :

Prenez, voici du pain ; prenez, voilà de l'or ! ”

La veuve, tressaillant, croit qu'elle rêve encor.

Est-ce possible !

De l'argent et du pain ? Non, CE N'EST PAS POSSIBLE !

Car, enfin,

Le monde n'est-il pas | d'habitude | inflexible  ”

Aux douloureux sanglots des pauvres affamés ?

Et toute sa douleur s'est concentrée en elle.

(Ton très engageant.)

—“ Madame, regardez le beau polichinelle !

Dit la petite fille en souriant ; tenez

Il est TOUT vêtu d'or ! ”

Avec stupeur.

De ses yeux étonnés,

L'enfant déshérité contemple la merveille,

(Avec avidité.)

IL LA PREND dans ses bras, la dorlotte et la veille

Tout comme le ferait une mère, en chantant !

Et la veuve sourit, et d'un pas hésitant,
Va vers la visiteuse à la pitié si grande,
Prend ses petites mains qu'elle baise, et demande :

(Avec émotion.)
—“ Votre nom ? ”

(Ton un peu boudeur.)
—“ A quoi bon ? dit l'enfant attristé ;
Vous ne me devez rien : je suis LA CHARITÉ ! ”

GUSTAVE DUCLOZET.

20

La campagne.

Cette amusante boutade sur les ennuis de la campagne doit être débitée avec une grande bonhomie, une mimique expressive et les éclats d'une colère rageuse et naïve.

Savez-vous ?... Eh bien !
Moi ! je ne PEUX PAS SOUFFRIR la campagne... JE NE PEUX
dis !..... Bah !
PAS LA SOUFFRIR !... Il y a des arbres... des fleurs | qui sentent
(Lenteur exagérée.) Non !
mauvais .. des oiseaux | qui font un train ! Ce n'est pas une partie
de plaisir que je fais là ! ça m'ennuie assez !... Les BÊTES | m'empê-
(Appuyez.) (Appuyez.)
chent de boire, les BÊTES | m'empêchent de manger, les BÊTES |
Non, mais, Quand on pense qu'
m'empêchent de dormir ! Conçoit-on ! On a eu l'idée de FLANQUER
(Très énergiquement.)
le couvert sous la tonnelle !... JE NE VEUX PLUS qu'on mette le cou-
vert sous la tonnelle... Il me semblait | à tout moment | qu'une
(Sentiment de dégoût très prononcé.) Pouah !
chenille tombait dans mon verre, et | qu'une araignée | se balançait
sur mon assiette... là, au bout d'un fil, comme ça. Euh !
(Ton très naturel.) (Très vivement.)
Je monte me coucher... avec une bougie. PIN ! PAN ! PAN !
voilà les papillons qui me TAPENT dans le nez, qui me TAPENT dans
l'œil !...

(*Ralentissez le débit.*) (Ton d'une personne qui s'endort.)
 Je me déshabille, je me mets au lit, je commence à m'assou-
 pir... Bouououh ! Il faut se lever. C'est une GROSSE mouche, elle
 sait ? (Sentiment de terreur.) (S'administrant
 une tape violente.) (D'un air décontenancé.)
 plus ! BEING ! je la manque, et je m'applique une TALOCHE !...
 (Accélérez vivement le débit.)
 Furieux, je cours après, en chemise, mon bonnet de coton à la
 main, et je saute sur les chaises, sur la toilette, sur la table de
 nuit !... elle vole à la fenêtre... BOUM ! je casse un carreau !... Mais
 au moins la mouche s'en va.

(*Ralentissez.*)
 Vous pensez que c'est tout ?
 Attendez ! ce n'est pas fini. Je me recouche. Les petits cou-
 sins se disent : Ah ! bon ! Voilà le moment !... Et je te pique par
 ci... et je te pique par là... Je BONDIS à terre ; je me FROTTE d'am-
 moniaque. Une odeur !... et je cuis partout ! Mais | au moins | je
 ne sens plus les piqûres. Je me recouche !... et je commence à
 sommeiller.

Mille tonnerres ! (D'un ton très vif et rageur.)
 Voilà un gueux de chien qui aboie tout au loin, un autre qui
 lui répond plus près, et celui de la maison qui lui réplique sous ma
 fenêtre, et une conversation des trois | à devenir fou ! Quand ils se
 sont tout dit, je me rendors encore et cette fois tout à fait. Ah !
 oui, va te promener !... Je suis réveillé en sursaut... COCORICO !...
 C'est le chantre du matin, qui m'avertit que le soleil se lève. Et
 QU'EST-CE QUE ÇA ME FAIT, à moi, que le soleil se lève ?... Je fais
 comme lui, HORS DE MOI, ENRAGÉ, et donnant au diable la campa-
 gne et TOUTES les bêtes qui l'habitent.

V. SARDOU,

21

Vive la France.

—Voici l'un des plus émouvants monologues qui se puissent dire. Si vous en saisissez bien le sens et que vous vous laissiez émouvoir par le puissant souffle patriotique qui anime toute la pièce vous ne manquerez pas de produire autour de vous l'émotion la plus poignante. Ce morceau est rempli d'heureuses expressions et de passages touchants qu'un habile diseur ne manquera pas de faire valoir. Les malheurs de la France, l'angoisse des Canadiens, la Marseillaise qui gronde, le discours du forgeron : voilà de quoi soulever l'assistance la plus indifférente. Que le colosse de Québec parle d'un ton grave, énergique, un peu bas, avec des sanglots dans la gorge; tout en restant vous-même maître de vous, votre émotion doit être à son comble en commençant la dernière tirade : "Hélas! pauvres grands cœurs!si vous le sentez bien, ce sont des larmes bien douces qui salueront dans l'auditoire, la fin de cette pièce, une des plus belles de la Littérature canadienne.

(Ton narratif.)

C'était | après les jours sombres de Gravelotte,
La France agonisait. Bazaine-Iscariote |
Foulant aux pieds | honneur et patrie et serments |

Le misérable !

Venait de LIVRER Metz aux reîtres allemands.
Comme un *troupeau de loups* sortis des steppes russes,
Une armée | ou plutôt | des *hordes de Borusses*

(Animez le débit.)

FÉROCES, l'œil en feu, sabre aux dents, VINGT CONTRE UN,

(Très vivement dans les deux vers qui suivent.)

Après une razzia de Strasbourg à Verdun,
Incendiant les bourgs, détruisant les villages ;

(Ton brutal.)

Ivres de vin, de sang, de haine et de pillages,
Et ne laissant partout que carnage et débris,
Nouveau fléau de Dieu s'AVANÇAIT vers Paris,
VOLS, attentats sans nom, HORRIBLES hécatombes
RIEN ne rassasiait ces noirs semeurs de tombes.
La province à demi-morte et saignée à blanc,

(Avec beaucoup d'expression.)

Se tordait et râlait sous leur talon sanglant.

Or, pendant ce temps-là.

Seul | et voulant donner un exemple à l'histoire,

(Bien faire valoir les mots en capitales.)

PARIS, ce boulevard de DIX siècles de gloire,

ORGUEIL ET DÉSESPOIR des rois et des Césars,

FOYER de la science et TEMPLE des beaux-arts,

(D'un ton un peu bas.) *(Ton doux et plus élevé.)*

Folle comme Babel, sainte comme Solyme,

(Vivement.) *(Ton solide.)*

En un jour | transformée en guerrière SUBLIME,

Le front HAUT, l'arme au bras, NARGUANT la trahison

Par-dessus ses vieux forts | regardait l'horizon.

(Après quelques instants de silence.)

Au loin | le monde entier frissonnait | dans l'attente.

(Sentiment de profonde angoisse.)

Qu'allait-il arriver? L'Europe | haletante |

Jetait, soir et matin, sur nos bords atterrés

Ses bulletins de plus en plus désespérés.

Chose inouïe !

(Quelques instants de silence, puis reprenez)

ON BOMBARDAIT PARIS ! Or, tandis que la France,

(le ton narratif bien naturel.)

Jouant sur un seul dé sa dernière espérance,

Se RAIDISSAIT ainsi contre le sort méchant,

(Avec beaucoup de sentiment.)

Un poème naïf, douloureux et touchant

S'écrivait en son nom sur un autre hémisphère.

(Ton très sec dans ce vers.)

Tandis que d'un œil SEC, d'autres regardaient faire,

(Ton très doux dans ces deux vers.)

D'autres | pour qui la France, ange compatissant,

Avait donné CENT fois le meilleur de son sang,

Aux bords de l'Atlantique, aux champs du nouveau monde 

Que le bleu Saint-Laurent arrose de son onde,

Des fils de l'Armorique et du vieux sol normand,

Des Français | qu'un roi VIL avait vendus gaîment,

Une humble nation qu'encore à peine née

Sa mère avait, hélas ! un jour abandonnée,

Vers celle que chacun RENIAIT tour à tour,

(Vivement et avec émotion.)

T'ENDIT LES BRAS AVEC une INDICIBLE amour !

(Euthouïsme grandissant dans ces deux vers.)

La voix du sang parla, la sainte idolâtrie 

(Faites valoir l'harmonie du vers.)

Que | dans *tout noble cœur* | Dieu met pour la patrie |

Se réveilla chez tous, et dans TOUS les logis |

Un flot de pleurs BRULANTS coula des yeux rougis |

Et, parmi les sanglots d'une douleur intense,

(Criez vous-même véritablement.)

UN MILLION de voix cria : VIVE LA FRANCE !

(Ton très narratif.)

Sous les murs de Québec, la ville aux vieilles tours,

Dans le creux du vallon, que baignent les détours 

Du sinueux Saint-Charles aux rives historiques,

A l'ombre du clocher se dressent vingt fabriques :

C'est le faubourg Saint-Roch, où vit en travaillant

(Ton très noble.)

Une RACE D'ÉLITE au cœur FORT et vaillant.

Là, surtout, ébranlant ces poitrines ROBUSTES

Où trouvent tant d'écho toutes les causes justes,

RETENTIT, *douloureux*, ce cri de désespoir :

Quel malheur !

(Très simplement.) *(Ton narratif.)*

La France va mourir ! Ce fut navrant. Un soir,

(Ralentissez le débit.)

Un de ces soirs brumeux et sombres de l'automne

Où la bise aux créneaux chante plus monotone,

Figurez-vous que.

De ses donjons, à l'heure où les sons familiers 

De la cloche | partout ferment les ateliers,

La HAUTE citadelle avec sa garde anglaise,

Quelle stupeur ! *(Vivement.)* Ton très vigoureux.

Entendit | tout à coup | TONNER LA MARSEILLAISE,

(Accélérez le débit.)

Mêlée au bruit strident du fifre et du tambour ;

Que se passait-il donc ?

Les voix MONTAIENT au loin : c'était le vieux faubourg

(Vivement et d'un ton très vigoureux dans les deux vers :)

Qui | GRONDANT COMME UN FLOT QUE L'OURAGAN REFOULE,

GAGNAIT la haute ville et se RUAIT en foule

(Très lentement et avec douceur.)

Autour du consulat où, de la France en pleurs,

(Même expression et même allure.)

Drapeau toujours sacré flottaient les trois couleurs.

Reprenez le ton narratif.

Celui qui conduisait la marche, un gars au TORSE

D'HERCULE ANTIQUE avait, sous sa rustique écorce,

Comme un lion captif grandi sous les barreaux

Je ne sais quel aspect FAROUCHE de héros.

(Observez bien la ponctuation.)

Il s'avança, tout seul, vers le fonctionnaire,

Et d'une voix tranquille où GRONDAIT LE TONNERRE,

Dit : " Monsieur le consul, on nous apprend là-bas

Que la France *trahie* a besoin de soldats.

Il est vrai qu'

On ne sait pas, chez nous ce que c'est que la guerre ;

Vous savez aussi que

Mais NOUS SOMMES D'UN SANG qu'on n'intimide guère,

Et je me suis laissé dire que nos anciens

Ont su ce que c'était que les canons prussiens !

Au reste pas besoin d'être instruit, que je sache,

Pour se faire tuer et brandir une hache !

(Ton solide.)

Et C'EST LA HACHE EN MAINS que nous partirons tous !

(S'arrête, à chaque virgule, l'émotion empêchant la voix.)

Car, la France, monsieur, la France, voyez-vous....."

(Vivement.)

(Avec angoisse.)

Il se tut, un sanglot le serrait à la gorge.

Puis de son POING BRUNI PAR LE FEU DE LA FORGE,

Se FRAPPANT la poitrine où son col entr'ouvert,

D'un scapulaire neuf montrait le cordon vert,

(Avec beaucoup de force.)

Il est vrai que

Oui, monsieur le consul, reprit-il, nous ne sommes 

(Très bas.)

(Relevez le ton.)

Que cinq cents aujourd'hui, mais TONNERRE ! des hommes,

(N'ayez pas peur !)

C'est peu, mais c'est de bon cœur.

Nous en aurons, allez ! Prenez toujours cinq cents,

(Très énergique.)

Et DIX MILLE | demain | vous répondront : Présents !

La France ! nous VOULONS épouser sa querelle,

Et, **FIERS** d'aller combattre et de **MOURIR** pour elle,

J'en **JURE** par le Dieu que j'adore à genoux !

Soyez-en sûr ! *(Ton très bas jusqu'à la fin du vers.)*

On ne trouvera pas de **TRAÎTRE** parmi nous !

Le reste se perdit, car la foule en démente

(Très haut. Laissez tomber la voix en mourant.)

Trois fois | aux quatre vents cria : **VIVE LA FRANCE !**

Les braves gens !

Hélas ! pauvres grands cœurs ! leur instinct filial 

Ignorait que le code international

(Dédain mêlé d'amertume.)

Qui | pour l'**APRE COMMERCE** a prévu tant de choses,

(Très lentement.)

(Rapidement.)

Pour les *saints dévouements* ne contient point de clauses !

Et | le consul | qui m'a conté cela souvent,

(Très lentement et avec beaucoup d'émotion.)

En leur disant merci | *pleurait comme un enfant !*

LOUIS FRÉCHETTE.

22

La nuit sur l'Océan.

Si vous voulez bien rendre le morceau suivant, recueillez-vous, fermez les yeux : là-bas, sur l'immensité, le navire est le jouet de la tempête. A bord, on lutte avec désespoir. Grand coup de vent. Vague monstrueuse. Le navire sombre. Cris, appels déchirants. La mer se ferme. Plus rien..... "Où sont-ils les marins, sombrés dans les nuits noires?....." Sœurs, veuves, mères, pleurez maintenant: ils ne reviendront plus!

(Ton légèrement mélancolique.)

O | **COMBIEN** de marins, **COMBIEN** de capitaines,

Qui sont partis | joyeux | pour des plages lointaines,

(Très lentement jusqu'au bout du vers.)

Dans ce morne horizon se sont évanouis !.....

Sans retour !

Combien ont **DISPARU**, dure et triste fortune,

Horreur !

Dans une mer **SANS FOND**, par une nuit **SANS LUNE**,

Pour toujours !

Sous l'aveugle Océan à **JAMAIS** enfouis !...

Combien de patrons | morts avec leurs équipages !.....

(Vivement.)

L'ouragan, de leur vie a pris toutes les pages,

(Très vivement.)

Et, d'un souffle, il a tout dispersé sur les flots !.....

Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée :

Chaque vague, en passant, d'un butin s'est chargée,

(Dites ce vers très vivement tout en observant bien le silence de d'hémistiche.)

L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !.....

—
(Avec beaucoup de pitié.)

Nul ne sait votre sort, *pauvres têtes perdues !*

(Très lentement jusqu'à la fin du vers.)

Vous roulez à travers les sombres étendues,

(Ton brutal.)

HEURTANT de vos fronts morts des écueils inconnus...

Oh ! que *de vieux parents* qui n'avaient plus qu'un rêve,

Hélas !

Sont morts, en attendant | tous les jours | sur la grève

Ceux qui ne sont pas revenus !

—
(Prenez un ton plus familier.)

On s'entretient de vous, parfois, dans les veillées,

(Ton narratif.)

Maint joyeux cercle | assis sur des ancrs rouillées,

Et ne se doutant de rien,

Mêle encor | quelque temps | vos noms d'ombre couverts |

(Animez graduellement le débit.)

Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,

Aux projets | que l'on fait pour les courses futures,

(Très lentement.)

Tandis que vous dormez sous les goémons verts !.....

—
(Ton très naturel.) Qui sait ?

On demande :—Où sont-ils ?... Sont-ils rois dans quelque île ?

Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile ?...

Reprenez le ton mélancolique jusqu'à la fin du morceau.

Puis, votre SOUVENIR MÊME est enseveli !...

Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire,

Le temps | qui | sur toute ombre | en jette une plus noire,

Sur le SOMBRE Océan jette le SOMBRE oubli.....

Bientôt, des yeux de tous votre ombre est disparue :

Que voulez-vous !

L'un n'a-t-il pas sa barque, et l'autre sa charrue?...

(Appuyez.)

Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,

Vos *veuves au front blanc*, lasses de vous attendre,

Parlent encor de vous, en remuant la cendre ~~des~~

De leur foyer et *de leur cœur* !...

—

(Observez bien les mots en capitales.) (Débit lent.)

Puis, quand la mort, enfin, a fermé leur paupière,

RIEN ne sait plus vos noms, PAS MÊME une humble pierre

Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,

PAS MÊME un saule vert qui s'effeuille à l'automne,

PAS MÊME | la chanson naïve et monotone

Que chante un mendiant | à l'angle d'un vieux pont !.....

—

(Ton très doux et très mélancolique.)

Où *sont-ils*, les marins SOMBRÉS dans les nuits NOIRES?...

O *flots*, que vous savez de lugubres histoires !.....

Flots profonds, REDOUTÉS *des mères à genoux* !

Vous vous les racontez, en montant les marées,

(Très lentement jusqu'à la fin du vers.) (Allongez ce mot.)

Et | c'est ce qui vous fait ces voix désespérées

Que vous avez | le soir | quand vous montez vers nous !.....

VICTOR HUGO.

—

La pluralité des mondes.

Ce morceau de style classique doit être dit d'une voix noble, pure, faisant bien valoir la majesté du sujet et l'harmonie du vers. Une mélancolie un peu mystérieuse règne dans toute la pièce et s'élève graduellement jusqu'au pathétique dans l'apostrophe aux habitants des autres mondes. Terminez doucement en prenant, dans les dix derniers vers, le ton d'une tristesse beaucoup plus accentuée qu'au commencement.

(Ton magnifique. Débit lent.)

Ces astres, ces flambeaux qu'en passant l'homme admire,
A qui l'Arabe antique élevait des autels |
Comme leur créateur, seront-ils immortels ?
Au jour marqué par lui, la comète embrasée 
Vient-elle réparer leur substance épuisée ?

(Ton mystérieux jusqu'à la fin de la phrase.)
Meurent-ils comme nous ? On dit | que | sur sa tour,

Quelquefois | l'astronome attendant leur retour |
(Débitez très lentement.)

Voit | dans des régions qu'il s'ÉTONNE d'atteindre,
Chose incroyable ! *(Laissez tomber doucement la voix.)*
Luire un astre nouveau, de vieux astres s'éteindre.

(Après un silence bien mesuré.)
Tout passe donc, hélas ! Ces globes inconstants 
Cèdent | comme le nôtre | à l'empire du temps !

Qui sait !
Comme le nôtre | aussi, sans doute ils ont vu naître 
(Ton plus animé, voix vibrante.)

UNE RACE PENSANTE AVIDE DE CONNAÎTRE :
Ils ont eu | des Pascals, des Leibnitz, des Buffons !

(Très lentement jusqu'au bout du vers.)
Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
Peut-être | un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se LIVRE À DES TRANSPORTS aussi doux que les miens.

Ah ! si nous rapprochions nos hardis entretiens !

(Curieusement.)

Cherche-t-il | quelquefois | ce globe de la terre

(Appuyez.)

(Faites ressortir.)

Qui | dans l'espace immense | en *un point* se resserre ?

A-t-il pu soupçonner | qu'en ce séjour de pleurs |

RAMPE | UN ÊTRE IMMORTEL | *qu'ont flétri les douleurs ?*

Habitants inconnus de ces sphères lointaines,

(Pathétique.)

SENTEZ-VOUS nos besoins, nos plaisirs et nos peines ?

CONNAISSEZ-VOUS nos arts ? Dieu | vous a-t-il donné ~~des~~

Des sens moins imparfaits, un destin moins borné ?

Royaumes étoilés, célestes colonies,

Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,

Qui, par tous les degrés de l'échelle du ciel,

(Enthousiasme modéré.)

Montaient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.

Si | pourtant | loin de nous, en ce vaste empyrée,

Un autre genre humain peuple une autre contrée,

(Ton d'une douce persuasion.)

Hommes, *n'imites pas vos frères malheureux !*

En apprenant leur sort, vous *gémiriez* sur eux ;

Vos larmes mouilleraient nos fastes *lamentables*.

Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,

(Accélérez le débit dans les deux vers suivants.)

COURENT sans s'arrêter, foulant de toutes parts

Les trônes, les autels, les empires épars,

Et | sans cesse frappés de plaintes importunes,

PASSENT | en me contant nos longues infortunes :

(Ton très ému.)

Vous, hommes, *nos égaux*, puissiez-vous être, hélas !

Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas !

FONTANES.

24

Le dernier jour.

Ce beau récit demande à être fait avec un profond sentiment d'angoisse. Le déclamateur, comme a si bien su le faire le poète, devra mettre tout son art à faire languir ses auditeurs. Il lui faudra prolonger habilement les silences et garder depuis les mots : "Doute affreux !" un ton mystérieux et menaçant, sans cependant laisser entrevoir trop clairement le terrible dénouement.

(*Lancez franchement le cri.*)

UNE VOILE ! UNE VOILE !... A ce long cri de joie 

Que chaque écho sonore à l'autre écho renvoie,

(*Vivement.*)

Un double cri, parti de deux points divergents,

DÉFI des assiégés, HOURRA des assiégeants,

Clameurs à tous les cœurs par l'espoir arrachées,

Répondit | coup sur coup | des murs et des tranchées.

Quel bonheur !

Sauvés ! s'écriait-on ensemble ; et les braves 

(*Appuyez.*)

Eclataient | à la fois | dans les deux camps rivaux.

(*Ton narratif.*)

C'était | au lendemain des fameuses journées 

Qui devaient à JAMAIS fixer nos destinées.

Montcalm | qui triomphait naguère à Carillon |

(*Ton magnifique.*)

Se taillant un linceul dans son FIER pavillon,

Hélas !

Trahi par la victoire, avait donné sa vie,

Disant, comme autrefois le vaincu de Pavie :

(*Avec un profond découragement.*)

TOUT est perdu, hélas ! hors L'HONNEUR DU DRAPEAU !

Sur son corps, les vainqueurs, passant comme un troupeau,

(*D'un ton brutal.*)

Avaient, semant partout le carnage et la flamme,

Arboré sur nos tours leur SANGLANTE oriflamme.

Québec, comme deux ans plus tôt, Chandernagor,

AFFAMÉ par Bigot, et VENDU par Vergor,

(*Avec le ton du découragement.*)

SANS canons, SANS soldats, SANS vivres, SANS ressources,

De l'héroïsme | ayant tari toutes les sources,
 Avait brisé son glaive, ainsi qu'un ancien preux.

Cependant, malgré tant de malheurs,
 Sous ses remparts croulants, sous ses créneaux poudreux,
 VENGEANT le nom français et la bannière blanche,
 Lévis, cet IMMORTEL soldat de la REVANCHE,
 Avait, ressuscitant l'espoir au fond des cœurs,
 Dans un SUPRÊME EFFORT écrasé les vainqueurs !

Tous, à bout d'inquiétudes et de fatigues,
 Et, l'Anglais dans les murs, le Français sous la tente,
 Assiégés, assiégeants, s'épuisaient dans l'attente 
 Des secours si longtemps implorés d'outre-mer.
 Tous les matins, Lévis, de *son regard amer*,
 Les yeux rougis, sondait les lointains du grand fleuve.
 Murray, de son côté, braquait vers Terre-Neuve
 Sa lunette de nuit, qui tremblait dans sa main.

(Ton d'une angoisse profonde.)

Et l'on se demandait : QU'ADVIENDRA-T-IL DEMAIN ?

Il est évident que

Chez les deux combattants l'angoisse prédomine.

Désormais | l'ennemi commun, c'est la FAMINE !

C'est fini ! chacun a fait son possible !

Le courage de l'homme a dit son dernier mot ;

(Ton sévère.)

LE DESTIN | maintenant a la parole ; il faut 

Que l'aube | à l'un ou l'autre | apporte l'espérance.

(Angoisse profonde.)

La chère patrie ?....

L'aube, est-ce l'Angleterre, ou | *sera-ce la France ?...*

JAMAIS deux joueurs, l'un devant l'autre accoudé,

N'avaient PALI devant un PAREIL coup de dé...

TERRIBLE incertitude ! anxiété PROFONDE !

Pensez donc !

La voile à l'horizon, c'est LA MOITIÉ DU MONDE !

(Lancez le cri comme au commencement.)

UNE VOILE ! UNE VOILE ! a-t-on crié là-bas ;

Et, MINÉS par la faim, BRISÉS par les combats,

Transis, déguenillés, VAINCUS de la souffrance,

Nos soldats n'ont qu'un cri, ce cri sublime : *France !*

(Après quelques instants de silence. D'un ton mystérieux.)

Doute affreux ! Incliné sous ses huniers GÉANTS,

Un navire doublait la pointe d'Orléans :

De quel côté, *mon Dieu !* va pencher la balance ?

(D'un ton haletant, jusqu'à la fin de la phrase.)

Maintenant | les deux camps haletaient | en silence ;

Et puis, comme ils étaient poignants, accélérés,

Les battements de cœur de ces DÉSESPÉRÉS !

La pâleur de la mort glaçait tous les visages ;

(Appuyez.)

Les minutes | étaient longues comme des âges !

Après quelques instants de silence.

ENFIN, le LOURD trois-mâts, toutes voiles dehors,

(Très lentement et d'un ton impérieux et menaçant dans

Et démasquant soudain ses trois rangs de sabords,

les sept vers de cette tirade.)

Vaisseau FATAL sur qui l'ombre du destin plane,

Sous les canons du fort pare à se mettre en panne.

Nul étendard ne flotte à son mât d'artimon !

Est-il contre ou pour nous ?... Est-il ange ou démon ?...

On ne respirait plus. Lévis, la mort dans l'âme,

Attendait, calme et froid, le dénouement du drame.

(Très vif.)

(Plus lentement.)

Tout à coup, du vaisseau qui présente son flanc,

(Très vivement jusqu'au point.)

Un éclair a jailli dans un nuage blanc :

Très lentement dans

C'est un COUP de canon. L'âpre voix de la poudre

les deux vers suivants.

RÉPERCUTÉE au loin comme un ÉCLAT de foudre,

Bien faire valoir l'harmonie imitative.

Va se perdre, sinistre, au fond des bois épais ;

Et | les guerriers saxons | du haut des parapets,

Et | les soldats français | penchés sur les falaises,

(Attention au silence !) (Désespoir !)

Virent monter au vent | | | les trois couleurs anglaises

Tout était bien fini !

Le sort avait parlé ! Notre astre s'éclipsait ;

L'exil *cruel*, SANS FIN, d'un peuple commençait.

LOUIS FRÉCHETTE.

25

Chez le Dentiste.

Cette spirituelle peinture des "visites" au dentiste devra être interprétée d'un ton léger et badin. Exagérez d'une façon comique l'angoisse, la souffrance et l'énervement du malheureux "opéré" dont vous devez être la caricature vivante. Observez avec soin les silences et faites valoir avec art les mots d'esprit, surtout ceux qui terminent les strophes.

(Expression exagérée de douleur.)

O les visites aux dentistes !.....

Combien cruelles ! combien tristes !.....

O l'attente dans les salons

(Appuyez fortement sur chaque syllabe et débitez lentement.)

Où les instants semblent si longs !

Quand, assis au bord de sa chaise,

(Vivement.)

On guette, très mal à son aise,

Le moment | d'aller | à son tour |

Offrir | béant | un LARGE FOUR !

Que c'est donc énuervant de

Regarder CENT FOIS la pendule

Qui marche trop vite ou recule ;

(Vivement.)

Penser tout à coup, plein d'émoi :

Quand on pense que *(Très vivement.)*

" Y en a plus qu'un seul avant moi ! "

Douter du mal qu'on sent à peine,

Vouloir se remettre à huitaine,

Et souhaiter, pour s'en aller,

Débitez rapidement.

De voir le plafond s'écrouler !

N'est-ce pas épouvantable de
Voir s'ENGOUFFRER sous la portière,

(Pitié comique.)

Un *pauvre diable* à mentonnière ;

Et de

Voir dans le salon mitoyen

Passer le DERNIER citoyen !

Chose effroyable. Dans le silence,

Et | rester seul ! Tendre l'oreille 

Vers la porte que l'on surveille 

(Angoisse comique.)

Croire | sous les plis étoffés |

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?...

Entendre | | des *cris étouffés* !

(Vivement.)

Pour se calmer, saisir un livre,

(Débitez par saccades avec une impatience nerveuse.)

S'apercevoir qu'on ne peut suivre 

Le sens de la prose ou des vers,

(Surprise comique.)

Ou bien | qu'on le tient à l'envers !

Et songer alors, presque en nage,

(Faites valoir.)

Au fauteuil au GROS ENGRENAGE,

Au plateau surchargé d'outils

(Débit lent. Ton élégant. Admiration affectée.)

Qui sont *si luisants, si gentils* !

A cette atmosphère factice

(Avec hésitation.) On ne sait quelle odeur fade

Faite | de | vague | eau dentifrice,

A la machine SANS PITIÉ

(Appuyez brusquement sur chaque deuxième syllabe.)

Qu'on fait tourner avec le pied !

Eh bien ! le croiriez-vous ?

Sur votre bouche les dentistes 

(D'un ton de délicatesse affectée.)

Ont des émotions d'artistes ;

La peur et le vertige aidant,

(Appuyez très énergiquement.)

Vous craignez | qu'ils n'ENTRENT DEDANS !

Pour vos plaintes plus ou moins vives,

(Traînez longtemps sur le muet de "phrases", en paraissant chercher l'expression.)

Ils ont des phrases... incisives !

Et, quand vous vous levez fâchés,

(Ton très aimable.)

Disent en souriant : *Crachez !*

Que voulez-vous ?

Mais, après tout, le mieux à faire,

Evidemment.

C'est de souffrir et de se taire.

En effet, comprenez donc une bonne fois que

Si les dentistes, par métier,

(Finement.)

Mangent | à votre ratelier,

De votre côté,

Vous leur devez, vous, en échange,

La dent qui guérit ou se range,

Ils ont d'UTILES cruautés :

Pensez donc !

(Hésitation rapide.)

Les dents | sont leurs enfants..... gâtés !

MIGUEL ZAUMACOIS.

26

La Vengeance du Prêtre.

Cet émouvant récit demande toute votre attention et tout votre cœur. Sombre, mystérieux et pénible au commencement, il s'achève au rayonnement des clartés éternelles et au milieu d'une paix toute céleste. Vous aurez donc vous-même à suivre, en récitant, cette marche ascendante. Que toute l'horreur de la mort de l'impie, le scandale de son outrage, la sublime bonté du prêtre et la fin paisible du pécheur repentant soient bien traduites par votre son de voix, votre attitude et l'expression de votre visage. Que tout vibre en vous, surtout votre cœur, et vous direz bien.

Ce jour-là,
Le malade | gisait sur sa funèbre couche,
Sa conscience n'était pas tranquille, car
De MAUVAISES lueurs lui passaient dans les yeux,
L'horreur du soir rendait son aspect plus FAROUCHE,
Des mots entrecoupés s'échappaient de sa bouche,
(Débitez ce vers très lentement et en baissant le ton graduellement.)
Et | ses regards mourants | ne cherchaient point les cieux.

Or,
Sa femme | dans un coin | priait | agenouillée,
Cachant dans ses deux mains | sa figure mouillée
De larmes sans douceur, car | celui qui souffrait |
Le malheureux | Naturellement,
Souffrait SANS ESPÉRANCE et | doublement mourait.

En effet
Il MOURAIT dans son corps, il MOURAIT dans son âme,
Ce qui restait encor de vivant en son œil
(Ton scandalisé.)
Semblait BRAVER le Dieu qu'importunait sa femme,

(Ton sévère.)
Et la mort, l'entourant déjà de son linceul,
C'était tout !...
Ne laissait plus en lui RIEN d'entier | que l'ORGUEIL.

Pendant ce temps-là,
IMPASSIBLE témoin de sa lente agonie,
(Appuyez.) (Ton léger.)
Discoureuse immuable en sa mobilité,

L'horloge | disait l'heure, et sa monotonie

(*Très lentement.*)

(*Sévère.*)

Communiquait au temps un air d'ÉTERNITÉ.

Là-bas, sur le coin d'une table,

Une flamme brûlait et tremblotait dans l'ombre,

(*Très lentement et avec mélancolie.*)

Comme un cierge mourant posé près d'un tombeau.

Et cette flamme était si faible qu'

On ne pouvait prévoir lequel | dans la nuit sombre |

S'éteindrait le premier | de l'homme | ou du flambeau.

Tout à coup,

(*Très doucement.*)

La porte s'entr'ouvrit, et la forme d'un prêtre

(*Vivement.*)

Se dresse sur le seuil. En le voyant paraître,

(*Avec un frisson.*)

(*A demi-voix.*)

La femme TRESSAILLIT et s'écria : " C'est lui !

" *Ayez pitié, Seigneur, et touchez ce rebelle !*

Car, hélas !

" Ce ne sera JAMAIS, si ce n'est aujourd'hui."

(*Très bas.*)

Avec frisson,

" C'est lui ! " dit le mourant, en tressaillant comme elle ;

Et la HAINE un moment RALLUMA sa prunelle.

(*Très lentement jusqu'à la fin des deux vers suivants.*)

Le prêtre | doucement | du pécheur s'approcha,

Comme sur un berceau vers son lit se pencha,

(*D'une voix très douce en accélérant doucement avec*

Lui parla du pardon, de cette heureuse vie

(*un enthousiasme paisible.*)

Sans larmes et sans fin, dont la mort est suivie.

Il attendit quelques instants, mais, hélas !

VAINS efforts de l'amour ! Ces paroles du ciel

Aux lèvres de l'impie appelaient le BLASPHEME

Et tombaient sur son cœur comme un TORRENT DE FIEL.

(*Ton défiant.*)

Ce prêtre qui l'OSAIT aimer MALGRÉ lui-même,

Qui venait près de lui prier en gémissant,

Lui semblait | INSULTER | à son heure suprême.

Aussi,

Né pouvant repousser le vieillard bénissant,

Le misérable !

Il lui voulut du moins CRACHER à la figure ;

Mais | la force | trahit son mépris impuissant,
Et le drap seul | reçut sa bave et son injure.

(*Très vivement.*)

(*Faites comme lui !*)

L'homme de Dieu frémit ; il recula d'un pas,

A pas lents, il

Tout simplement,

Puis | revint DROIT au lit | et | collant son visage 

(*Avec bonté.*)

Aux lèvres du pécheur : “ *Ne vous fatiguez pas,*

Mon pauvre ami, crachez, si cela vous soulage.

Voici ma joue.” Il dit, et priant Dieu tout bas 

Pour ce méchant, TRANQUILLE il attendit l'outrage.

Observez vous-même ce silence, puis vivement

Un silence se fit. | | | Tout à coup, sur son front

Qu'il tenait incliné, prêt à boire l'affront,

O surprise !

Il crut sentir | passer quelque chose d'humide 

Qu'était-ce donc ?

Qui coulait lentement : au fond de l'œil aride,

Des pleurs s'étaient formés. Il *sentit* un baiser

(*Débitez très lentement.*)

(*Bas.*)

Chercher avec effort sa joue | et s'y poser.

Eh bien, oui !

La haine était vaincue ; et PLEINE de *tendresse*

L'INSULTE sur son cœur | vint *mourir en caresse.*

(*Avec enthousiasme.*)

OUI la HAINE était morte et cédait à l'amour,

Le désespoir avait fait place à l'allégresse,

Et | l'ÉTERNELLE nuit | à la *beauté* du jour.

(*Avec un sentiment de tranquille allégresse.*)

Le mourant renaissait : malgré la mort voisine,

Les regards se noyaient dans une paix divine.

Comment donc ce prodige s'était-il accompli ? le voici :

Du pécheur endurci, D'UN MOT, en un clin d'œil,

L'*humilité* du saint avait BRISÉ l'orgueil.

(*Débitez les cinq vers suivants avec un enthousiasme tranquille.*)

L'amour, hôte nouveau, REMPLISSAIT sa poitrine 

Et lui donnait le ciel : sous le signe de croix

Il courbait | *en pleurant* | sa tête pardonnée.

Était-ce donc possible, en effet,

Il *pria*t et sa voix, d'elle-même étonnée,

Disait avec TRANSPORT et redisait : " JE CROIS !"
(Ton ferme.)

Aussi, comme vous le comprenez,

Le prêtre | l'assista jusqu'à l'heure suprême.

Quand la mort arriva, ses lèvres | autrefois ~~de~~

Ouvertes à la haine et promptes au blasphème,

(Débitez très lentement ces trois vers. Attention aux silences !)

Laissèrent | doucement | couler ce seul mot : " *J'aime !*"

Puis, tranquille, il entra | dans son éternité...

(Voix très expressive et tremblante.)

...Et voilà de tes coups, ô *sainte Charité !*

MARQUIS DE SÉGUR

27

Le pêcheur de Pâques.

Ce beau monologue offre une intéressante étude à qui veut le dire : poésie, description, raillerie, stupeur, bonté, sarcasme, terreur, désespoir, telle est la gamme des tons que votre voix aura à parcourir. Qu'elle la fasse avec aisance et naturel, accompagnée d'un geste et d'une expression bien en harmonie avec chaque sentiment à exprimer.

Voyons, sois raisonnable,

" Non, ne va pas en mer | aujourd'hui, maître Jacques !

Tu sais bien que

Bien plus,

Viens, c'est le jour de Dieu, c'est dimanche, c'est Pâques,

C'est l'heure | où | de la mort | le Seigneur s'éveilla ;

Ecoute mes conseils,

Viens ! les cloches | là-haut | chantent l'alléluia ! "

(Ton narratif et gracieux dans les quatre vers suivants.)

Les cloches | aux échos de la côte isolée |

Dans leur vieux clocher bleu balancent leur volée ;

La mer est toute en fête, et l'horizon lointain

JETTE DES REFLETS D'OR au soleil du matin.

Dans ses plis onduleux au gré du vent qui passe,
Comme des fleurs d'argent qu'il sème dans l'espace,

(Gradation montante très vive.)

L'écume | tout à coup, monte, éclot, éblouit,

(Plus bas.)

(Très rapidement.)

Retombe, et, dans le flot qui vient, s'évanouit.....

Par la grève pierreuse où la Manche frissonne

Le peuple | accourt en foule à la messe qui sonne.

Ah ! voyez-vous, c'est que

Dieu, sur ces cœurs normands garde encore TOUS ses droits ;

(Ton calme et ferme.)

Ce peuple, en ses rochers, PLANTE encore la Croix :

Il sait | qu'en vain, d'en bas, le BLASPHEME l'outrage,

Qu'elle ENCHAÎNE à ses pieds le BLASPHEME et l'orage ;

(Relevez le ton et accentuez.)

Que, pour BRISER le monde, il faut au Dieu vivant,

Oh ! bien peu de chose :

(Très lentement.)

Un mot, un signe, ou même | un simple coup de vent.

Voilà que,

Or, près du quai, parmi vingt barques à l'amarre,

(Ton un peu mystérieux.)

Un vieux canot s'ébranle, un homme est à la barre,

En habit de travail, ramenant ses filets

Qui sèchent, étendus sur deux rangs de galets.

(Ton un peu bas dans les deux vers suivants.)

Seul de tous ces chrétiens qu'il fuit et SCANDALISE,

(Appuyez.)

CET HOMME | a désappris le chemin de l'église ;

(Appuyez.)

(Relevez le ton.)

CET HOMME | BRAVE Dieu depuis PLUS DE TRENTE ans ;

Quel scandale !

Il JURE, de sang froid, même aux jours de gros temps.

Il n'a qu'un fils, hélas ! mais tous deux font la paire,

(Avec mépris.)

Le fils est un VAURIEN qui ressemble à son père :

Côte à côte, on les voit, couple impie et hardi,

(Ton scandalisé.)

Pêcher TOUT le dimanche et DORMIR le lundi.

“ Jacques, lui cria-t-on ! prends garde, Dieu se venge !

Laisse-là tes filets !—Mais il faut que je mange !

(*Ton narquois.*)

—C'est fête, songes-y !— Fête ? Ah ! raison de plus !

Tas de paresseux que vous êtes !

Festoyez, vous, richards, fainéants ou perclus ;

(*Ton saccadé et brutal.*)

Moi, je suis gueux, j'ai faim, la mer est ma cuisine !

—Et ton fils !—Il m'attend sous la roche voisine ;

Il pêche depuis neuf ou dix heures du soir ! "...

Puis | d'un revers de main, poussant l'ancre au bossoir :

(*Ton railleur et narquois.*)

" Allez ouïr là-bas le curé qui sermonne,

Vous, et demandez-lui que ma pêche soit bonne ! "...

Jacques en ricanant saisit le gouvernail.

(*Ton bas et très bienveillant.*) Tu le sais bien !

"Ami, dit un vieillard, Dieu maudit ce travail !

(*Relevez le ton qui devient presque menaçant.*)

Dieu n'est pas loin, *prends garde* : et quand on le méprise...

Es-tu fou ?

S'il t'envoyait un grain...—Un grain ! par cette brise !...

(*Ton sarcastique.*)

Avec tes oremus tu m'en garantiras !

Je ne suis pas un paresseux, moi !

Va ! moi, je dois pêcher, tandis que j'ai deux bras !.... "

(*Ton narratif dans les quatre vers suivants.*)

La brise d'est soufflait dans sa voile carrée ;

Le vieux pêcheur partit, aidé par la marée.

Son vieux canot | rasait une roche à fleur d'eau,

Quand | la foule, à l'église, entonna le Credo.

(*Sentiment de surprise ironique.*)

" Tiens, dit-il, aujourd'hui, j'ai la messe à ma porte !

Voyez-vous ça !

Je l'avais refusée et le vent me l'apporte !

Soit ! la place est superbe et le moment choisi !

Puisque la messe vient par mer, assistons-y.

(*Vivement.*)

Voyons, le fretin saute et la vague étincelle.

A l'œuvre ! " Au flanc du roc amarrant sa nacelle,

Il LANCE, en l'étalant, un filet à GROS NOÛDS :

(*Ton familier, comme s'adressant à un ami.*)

" Va, cherche au fond, dit-il, l'endroit est poissonneux ;

Il nous faut de la sole, au moins de la lamproie."

(Baissez le ton graduellement. Débitez len-

Et | Jacques s'est penché pour surveiller la proie ;
tement et avec précaution.)

A l'avant de la barque, il s'étend de son long,

(Appuyez.) Ah ! ah ! un bon coup !

Et TIRE : " Ho ! ce filet pèse comme du plomb !...

Le vieux contait, là-bas, que c'est aujourd'hui fête ;

(Ton très ironique.)

Le vieux n'avait pas tort, même il était prophète,

Car j'aurai pêche DOUBLE et DOUBLE ration !"

(Avec beaucoup de douceur et de poésie.)

La cloche alors tintait pour l'Elévation.

(Appuyez.)

(Appuyez.)

Jacques | sonde de l'œil L'ABIME où ses bras PLONGENT

C'est inutile ! D'un ton alerte et bien descriptif.

Mais en vain : l'eau JAILLIT des mailles qui s'allongent,

Où le varech mouvant flotte et FOUETTE le bord.

Appuyez fortement sur les mots en italiques.

ENFIN le LOURD filet CÈDE au DERNIER effort ;

(Vivement.)

(Stupeur et terreur profondes.)

Jacques l'embarqué et l'ouvre : " Hé ! qu'est-ce que j'amène ?

(D'un ton saccadé, silences rapides, débit précipité.)

Ses yeux troublés | au fond | voient une forme humaine,

Un corps, dont le varech masque les traits bouffis.

(Très vivement.)

(Ton déchirant.)

Jacques l'écarte | et TOMBE en criant :—" Ah ! mon fils !"

Et de ses poings CRISPÉS se FRAPPANT avec rage :

(Baissez graduellement le ton après chaque proposition.)

" Je l'ai tué ! C'EST MOI ! mon Dieu ! c'est mon ouvrage...

(Crescendo.)

NOYÉ ! PERDU ! DAMNÉ pour m'avoir obéi....."

(Avec beaucoup de douceur et de poésie dans les

Les voix, alors, au loin chantaient :—Agnus Dei...

quatre vers suivants.)

La messe allait finir dans un dernier cantique ;

L'encens TOURBILLONNAIT sous l'ogive rustique

(Élevez graduellement le ton.)

Et | de ces cœurs chrétiens, bénis, reconnaissants

(Baissez doucement le ton.)

L'Alléluia VAINQUEUR montait comme l'encens !

Alors,

Tremblant, fou de remords, et MAUDISSANT sa faute.

(*Très vivement.*)

L'homme | a saisi sa rame, il vire vers la côte ;
Mais, DOMINANT les bruits de la brise et des flots,
A chaque coup de rame, ÉCLATENT ses sanglots.

(*Très lentement dans les trois vers suivants.*)

Quand tout fut achevé, messe, chants et prières,
Quand les cloches, là-haut, dans leur cage de pierres

(*Souriez avec mélancolie.*)

Gazouillaient à midi leur joyeux Angelus,

(*Très bas.*) (*Relevez le ton graduellement.*)

En mer, sur son canot bercé par le reflux,

(*Profonde horreur.*)

On vit, spectacle AFFREUX qui captive et qui navre,

(*Avec beaucoup d'effort.*)

Le vieux pêcheur | SE TORDRE à côté d'un cadavre.

(*Vivement.*)

Il se DRESSA, pleurant, joignant les mains, et dit :

Haut. Bas. Haut. Bas jusqu'à la fin.

(*Appuyez.*)

"O vous, vous qui priez, priez pour un MAUDIT !"

P. DELAPORTE.

28

La première nuit d'Exposition dans la Nouvelle-France.

—Voici encore une de ces pièces que toute la jeunesse étudiante de ce pays devrait savoir par cœur. On va quelquefois chercher le clinquant à l'étranger, tandis qu'on a l'or pur sous la main. Disons donc les œuvres de nos écrivains nationaux : peut-il en être qui fassent battre plus doucement notre cœur ?

A cette époque-là,

C'était | le désert fauve en sa splendeur austère ;

RIEN n'animait encor le vierge coin de terre.

Où Montréal devait | plus tard | dresser ses tours.

Or, voici qu'un jour,

En aval du courant, et suivant les détours

(*Détaillez avec complaisance.*)

Qui creusent çà et là les rives ombragées,

Sous les feux du midi, trois pirogues chargées,
Et tout près de l'endroit nommé Pied-du-Courant,
Ensemble | remontaient les eaux du Saint-Laurent.

(Avec un sentiment de curiosité.)

Qui côtoyait ainsi les courbes du grand fleuve ?

(Avec respect et admiration dans les trois vers suivants.)

C'était le FONDATEUR, c'était de Maisonneuve,

Avec de Montmagny, le courageux soldat,

Vimont, l'apôtre saint, fier d'un double mandat,

Et, comme pour dorer cette ère qui commence,

(Avec douceur.)

Deux femmes, deux GRANDS CŒURS : de la Peltrie et Mance,

Deux âmes | à l'affût de TOUS les dévouements.

Regardez :

Ils sont accompagnés de laboureurs normands,

De matelots bretons, fiers enfants de la Gaule,

(Ton plus énergique jusqu'à

Travailleurs | qui devront, le mousquet sur l'épaule,

la fin de la phrase.)

Le poing à la charrue ou la hache à la main,

S'ouvrir | au nouveau monde | un SI LARGE CHEMIN.

Ecoutez ! *(Très lentement.)*

Sur le calme des eaux une voix nous arrive :

C'est un cantique saint, qu'aux échos de la rive,

(Ton magnifique dans tout le vers.)

Dans l'éclat RADIEUX d'un soleil FLAMBOYANT,

La petite flottille envoie en payayant.

(Vivement.)

HALTE ! a crié quelqu'un.

Et | bientôt, sur la berge,

Avec le dôme bleu du ciel nu pour auberge,

Nos voyageurs, lassés, dressent leur campement.

(Ralentissez le débit. Parlez avec douceur.)

Puis ensemble à genoux, dans le recueillement,

Rappelant au Très-Haut sa divine promesse,

Naïfs ou fiers chrétiens vont entendre la messe

Au pied d'un tabernacle à la hâte élevé.

(Ton à la fois simple et solennel.)

“ Vous êtes, dit le prêtre, un grain de sénévé  ”

Que Dieu jette | aujourd'hui | dans la glèbe féconde ;

(Appuyez.)

La plante qui va naître | ÉTONNERA le monde ;

Car, ne l'oubliez pas, nous sommes en ce lieu

Les instruments choisis du GRAND ŒUVRE de Dieu."

Quel impressionnant spectacle !

Et | pendant que l'Hostie | en sa châsse sacrée |

(Avec beaucoup de douceur, de poésie et d'émotion)

Illuminait l'autel de sa blancheur nacrée,

jusqu'à la fin de la phrase. Bien faire ressortir l'har-

Un long " *Pange Lingua* " s'élevait dans les airs

monte de ces beaux vers.)

Vers le Dieu des cités et le Dieu des déserts.

Auprès du drapeau blanc, la sainte Eucharistie 

Baissez doucement le ton.

Resta | là | tout le jour.

(Après un long silence plein d'émotion, reprenez un peu plus haut et très lentement.)

La tête appesantie,

(Attention à cette longue phrase.)

—Quand le soleil tomba dans le couchant vermeil,

Nos pieux voyageurs, ACCABLÉS de sommeil,

Songeaient, prière faite, à chercher sous la tente,

Dans une nuit de paix douce et réconfortante,

Le repos bien gagné qui doit les prémunir 

Contre le lourd fardeau des tâches à venir :

(Très vivement, avec un ton de joyeuse surprise. Le débit

doit être très animé jusqu'à la fin de la phrase.)

Ils virent MILLE essaims de mouches enflammées,

Qui, croisant à l'envi leur RADIEUX essor,

Comme un JAILLISSEMENT de gouttelettes d'or,

Ou plutôt comme un flot de flammèches vivantes,

Rayaient l'obscurité de leurs lueurs mouvantes.

(Accélérez encore le débit dans ces deux vers.)

Alors chacun se met en chasse ; l'on poursuit 

Tous ces points lumineux voltigeant dans la nuit,

(Ralentissez doucement.)

Puis, liant à des fils les blondes lucioles,

On en fait des réseaux, flottantes auréoles,

Quel ravissant spectacle !

Qu'on suspend sur l'autel en festons étoilés.

(Baissez le ton mystérieusement. Ralentissez encore.)

Quelques instants plus tard, dans les bivouacs | voilés 

Par les grands pins versant leurs ombres fraternelles,

(Plus vivement.) Pensez donc ! la sécurité était loin d'être parfaite !

Après avoir partout placé des sentinelles,

(Très lentement dans ces deux vers.)

Près du fleuve roulant son flot silencieux,

La troupe s'endormit sous les regards des cieux.

Et pendant que ces forts, APRES à la corvée,

Voyaient | dans leur sommeil | GRANDIR l'œuvre rêvée,

Astre pieux trônant dans le calme du soir,

(Très doucement jusqu'à la fin.) (Relevez le ton.) (Baissez-le !)

Sur l'autel, dans le pli du drapeau, l'Ostensoir,

Au vol phosphorescent d'étincelles sans nombre,

Ouvrait son nimbe d'or et FLAMBOYAIT dans l'ombre.

(D'un ton très ému, après un silence bien compris.)

O genèse sublime ! ô spectacle idéal :

Ce fut | cette nuit-là | que | naquit Montréal !

LOUIS FRÉCHETTE.

29

Les trois Lapins.

Cette désopilante histoire, qui a supporté sans vieillir le poids de presque un siècle, demande à être racontée avec beaucoup d'entrain et de gaieté. Il serait bon, pour la clarté des dialogues, de varier le ton de la voix des interlocuteurs : nasillarde, naturellement chez Jean, par exemple, elle revêt dans son premier interrogatoire une expression de niaiserie exagérée ; elle reprend sa première expression naturelle dans l'interrogatoire final, mais avec le ton empressé d'un honnête garçon qui ne craint pas de rendre compte de ses actes. M. Bonnaud, brave homme au début, devient cassant et colère au dénouement. Quant à l'ami Charpins, c'est un bon bourgeois, pas assez intelligent pour s'apercevoir qu'on le "roule". Faites-le grasseyer, si vous voulez, pour le distinguer des autres personnages. Le ton général est vif et enjoué comme quand vous en racontez "une bien bonne".

Vous savez bien que,

Jeunes et vieux, ici-bas chacun aime 

A se faire servir : c'est le bonheur suprême !

Par conséquent,

Nous devons donc envers nos gens,

Bien qu'ils aient des défauts, nous montrer indulgents,

Puisqu'on ne peut tout faire par soi-même.

Je vous assure que

Monsieur Bonnaud, tout le premier,

Assurément pense de même,

En dépit du tour | qu'hier | lui fit son cuisinier.

Figurez-vous que,

En rentrant de la chasse, il va dans la cuisine :

“ Eh ! Jean !—Monsieur ?—Tu vois dans mon carnier  ”

Hein ?... (Ton très familier.)

Ces trois lapins : prends-les ; mets-les dans un panier ;

Je le connais si bien que

Chez mon ami Charpins, porte-les ; j'imagine 

Que ce cadeau peut lui faire plaisir.

Il aime le gibier, et j'ai su le choisir.

Ma foi !

Comme tu vois, ils ont fort bonne mine.

Dépêche-toi !

Dispose-toi sur le champ à partir...

J'oubliais ! (Quelques pas comme pour quitter la scène ; puis, retour brusque.)

Ah !... je te charge aussi de lui remettre,

Avec les trois lapins, ce petit mot de lettre ;

(Légère hésitation.) Il me semble que...

Tu m'entends ?—Oui, monsieur !—Avant la fin du jour |

Tu peux, je crois, être ici de retour,

Ma foi,

Je ne sais pas !... car, voyez-vous....

N'est-il pas vrai ?—Monsieur, la course est un peu FORTE,

(Vivement.)

Les chemins sont MAUVAIS, le paquet LOURD : | n'importe,

Je te connais, mon vieux !...

Je vas me dépêcher...—Ah ! ah ! je te comprends,

(Ironie bienveillante.)

Allons ! c'est bon ! tiens !

Tu voudrais boire un coup ! TIENS, voilà de quoi : prends ;

Prends garde !...

(Avec une bonhomie persuasive.)

SURTOUT sois sobre, Jean !—Monsieur, soyez tranquille ;

(Accélères le débit.)

(Appuyez.)

Vous savez bien d'ailleurs que JAMAIS ma raison 

N'a chancelé ; chacun | dans la maison |

Voyez-vous,

Me rend justice. Et puis | tout me semble facile 

(D'un ton flatteur un peu exagéré.)

Pour vous servir ; car monsieur est si bon !...

Ah ! drôle !

—Tu veux donc me tromper ?... Tu me flattes, fripon.

—Ah ! monsieur !—Allons, pars, et tâche d'être agile.

(Ton sérieux.)

J'attends une réponse, et, quand tu rentreras,

Tout aussitôt tu me l'apporteras."

(Silence ; puis d'un ton narratif.)

Ce Jean | était un être assez docile,

Laborieux, TRÈS HONNÊTE garçon,

(Finement.)

Du reste, *fin* autant qu'habile,

(Ton négligé.)

Mais | quelquefois | trop sans façon.

Il a déjà passé trois bornes d'une haleine ;

Il s'aperçoit | alors | que son panier le gêne :

Sapristi ! ...

" Ces trois lapins, dit-il, me pèsent sur le bras ;

Au moins, si je voyais un âne, une voiture,

Je les mettrais dessus ; ma mauvaise aventure

Pas de chance, tout de même !

Veut | que sur ce chemin je n'en rencontre pas...

(Vivement.)

Mais | quel est ce bouchon de si belle tournure ?

Parbleu !

Je connais cette auberge : entrons-y de ce pas ;

Je vais me reposer et casser une croûte.

Mon maître m'a permis de boire un coup en route ;

Pas si fou !

Mais je ne boirai pas sans manger ; c'est tout clair.

J'ai de l'argent ; le vin n'est pas trop cher :

Allons-y gaiement !

Je vais me régaler. Mettons-nous en dépense...

(Après un long silence, en réfléchissant et parlant doucement

Oui ! mais l'auberge du Bel-Air

et à demi-voix.)

N'est pas trop bien fournie ; on a maigre pitance

(Très vivement.)

Pour son argent... Eh ! parbleu ! quand j'y pense,

Je suis bien sot, ma foi ! j'ai là de quoi manger !

Je porte trois lapins :—pourquoi les ménager ?

(Ralentissen de nouveau.)

C'est sûr, ça !

L'ami, si j'en mange un, en aura DEUX de reste :

(Accélèrent le débit.)

C'est bien assez, DEUX lapins... Malepeste !...

Et | d'ailleurs | mon panier en sera plus léger ;

Cette SEULE raison paraît BIEN suffisante.....

(Vivement.)

(Appelez véritablement.)

Ainsi, RÉGALONS-NOUS !... Holà ! garçon ! servante !

Apportez-moi de suite un broc du MEILLEUR vin 

Que vous ayez ; et puis, prenez-moi ce lapin ;

Qu'on le mette à la broche, et qu'on se diligente !

Et dépêchez !....

Je suis PRESSÉ, je MEURS et de soif et de faim !”

(Très vivement dans ces deux vers.)

Pour le servir alors chacun s'empresse,

La fille, le valet, le maître et la maîtresse,

Tout, enfin, dans l'auberge, est sens dessus dessous |

Chose importantel

(Ralentissez.)

Pour le lapin.—Tandis qu'on le prépare,

Voyez ce que c'est que de nous !

Qui l'aurait cru !

Du cœur de Jean un scrupule s'empare :

(Doucement, ton un peu semble.)

“ Comme bientôt notre raison s'égare,

Dit-il, lorsque l'on veut surtout,

En BRAVANT son devoir, satisfaire son goût !

MALHEUREUX ! qu'ai-je fait ?... tout mon cœur se décroche ;

Et ce qu'il y a de pis, c'est que

(Vivement.)

L'ombre de ce lapin va me suivre partout !.....

(En prêtant l'oreille.)

Mais, d'un autre côté, j'entends tourner la broche,

Il n'y a pas à dire !

Il faut bien maintenant que j'aille jusqu'au bout.

Au DIABLE les remords ! ce sont des trouble-fête :

(Vivement.)

Il en arrivera, *ma foi*, | ce qu'il pourra !”

(Ton très narratif et très vif.)

Pendant ce temps, sur la table on apprête 

Nappe, pain, broc, couvert et cœtera ;

(Ton emphatique.)

Et puis | après | ON APPORTE LA BÊTE...

Mais, vous comprenez que,

Bien que gourmand, Jean, craint d'arriver tard.

(Très vivement.)

En hâte, il mange, boit, se lève, paye et part.

(Ralentissez de plus en plus jusqu'à la fin de la phrase.)

Puis bientôt il arrive au but de son voyage,

Il pose à terre son bagage,

Remet la lettre | et se tient à l'écart,

En attendant une réponse.

Ah ! voyons ça !

“ Eh bien ! lui dit l'ami Charpins,

Voyons-les donc, ces SUPERBES lapins !

(Bas.) (Surprise croissante. Ton bas.)

— Les voici. — Mais, mon cher, cette lettre m'annonce 

(Relevez vivement le ton.) (Aïr d'une niaiserie exagérée.) Très-bien !

TROIS lapins. — Oui, monsieur, trois lapins. — C'est au mieux

Mais | dans votre panier, moi, je n'en vois que deux...

(Même expression que plus haut.)

C'est curieux !

— Oui, monsieur, deux lapins. — Eh bien ! par cette lettre |

Mon ami m'en annonce TROIS.

(Même expression bête.)

Ah ! ça, voyons !

— Oui, monsieur, trois lapins. — Mais encore une fois,

Je n'en vois là que DEUX, peut-être...

(Même expression idiote.)

Voyons, comprenons-nous !

— Oui, monsieur, deux lapins. — Vous me comprenez mal ;

(Appuyez sur toutes les syllabes.)

C'est clair !

Vous m'apportez DEUX lapins à cette heure ?

(De plus en plus bête.)

Eh bien !

— Oui, monsieur, deux lapins. — Il m'en faut, au total,

D'un ton sec.

(Toujours même expression.)

Mille tonnerres !

TROIS, vous dis-je. — Oui, monsieur, trois lapins. — Que je meure 

Si j'ai vu de ma vie un tel original !

(En saccadant nerveusement.)

Ecoutez-moi, mon cher, avec vous je m'explique 

(Appuyez.)

Très clairement, je crois...

Voici bien DEUX lapins, le fait est SANS réplique.

(Même ton.)

(Très violent.)

— Oui, monsieur, deux lapins. — Eh bien ! il m'en faut TROIS.

(Même ton.)

Ah ! l'imbécile !

— Oui, monsieur, trois lapins. — Ennuyeuse BOURRIQUE !

Tenez, chez mon ami retournez au plus tôt,

Et | de ma part | remettez-lui ce mot...

Je vous assure que

Ah ! si l'esprit se vendait en boutique,

Vous ne feriez pas mal d'en prendre un FAMEUX lot :

(Ton narratif.)

Vous en avez besoin ! Allez..." Jean, sans mot dire,

Repart. Au milieu du chemin,

Il revoit son auberge ; il pense à son lapin 

J'en ai fait une affaire, là !

Et ne peut s'empêcher de rire.

Mais enfin au logis | le voici de retour :

(Surprise modérée.)

(Sévèrement.)

" Jean ! qu'est-ce donc ? Que veut dire ce tour ?

Tantôt dans ce panier ne t'ai-je pas fait mettre

(Ton de voix naturel, mais très vif.)

C'est curieux !

TROIS lapins ?—Oui, monsieur, trois lapins.—Par sa lettre |

Mon ami me répond qu'il n'en reçoit que DEUX.

(Même ton.)

—Oui, monsieur, deux lapins.—Le fait est MERVEILLEUX !

(Appuyez sur chaque syllabe et

Mais | cependant | tu devais lui remettre |

avec insistance.)

(Même ton.)

De ma part | trois lapins ?—Oui, monsieur, trois lapins.

Sapristi !

—Mais JE TE DIS que mon ami Charpins 

M'écrit n'avoir reçu que DEUX lapins... Pécore !

(Ton très surpris et avec une bonne foi simulée.)

Tu m'entends ?—Oui, monsieur, oui deux lapins.—Encore,

Lourdaud... Mais ce matin je t'en ai donné TROIS...

(Même ton.)

J'en ai assez !

—Oui, monsieur, trois lapins.—Ah ! BRISONS cette fois :

(Avec une colère rageuse.)

Tes réponses, maraud, me font tourner la tête...

(Très lentement.)

IL EN MANQUE UN !... Mais tout examiné,

(Très sévère.)

De ce lapin, dis-moi, n'aurais-tu point dîné ?...

(Riant aux éclats.)

—Ah ! ah ! monsieur, vous n'êtes pas si bête 

(Voilà toute l'affaire.)

Que votre ami, vous m'avez deviné !"

LENERT.

30

La Croix du Soldat mourant.

— Cette anecdote doit être dite du ton le plus simple et le plus naturel. Pas de tapage, pas de recherche, racontez ; ne déclamez pas.

(Ton narratif un peu triste.)

Quand la terrible guerre de 1870 éclata, beaucoup de fils quittèrent leur mère pour défendre la patrie.

C'est ainsi qu'une pauvre paysanne des environs de Paimpol, veuve depuis peu, vit partir ses trois enfants : Yves, Guénolé et

Loïc. ^{Pour toute fortune,} Ils emportaient avec eux, dans leur poche, un chapelet, dans leur cœur, la foi en Dieu, et sur leur front, la bénédiction et le baiser ^{Et c'était tout !.....} de leur mère.

Or,

Ils furent incorporés dans le même régiment ; Loïc était tambour.

Ils assistèrent aux premières batailles, qui furent, hélas ! nos ^(Animez le débit.) premières défaites. A la sanglante bataille de Borny, Loïc battait la ^(Appuyez.)

charge, quand un obus vint déchiqueter sa caisse et lui enlever ^{Le mal-} heureux ! les deux jambes.

Aussitôt,

Ses frères accoururent et adossèrent le ^(Avec expression.) pauvre blessé contre un cheval mort.

(D'une voix faible.)

— Une Croix ! râla Loïc.

Embarrassés,

Les deux frères regardèrent autour d'eux ; rien ; pas même deux ^(Avec découragement.) branches de bois pour faire une croix.

(Très vivement.)

Tout à coup, ils aperçoivent les deux baguettes du tambour.

Aussitôt, *(Animez le débit jusqu'au bout de la phrase.)*

Guénolé les prend, les place l'une sur l'autre en forme de croix et

(Très doucement.)

les lie à l'aide de son chapelet. Et | c'est en baisant cette croix que Loïc mourant disait : "*Ma mère ! Mon Dieu !*"

Alors,

Les deux frères prirent les deux baguettes encore tièdes du *su-*
prême baiser, fermèrent les yeux du défunt, l'embrassèrent au front

(Avec beaucoup d'émotion.)

Tout simplement.
et retournèrent au combat.

(Reprennez le ton narratif.)

Quelques mois après, on se battait sous les murs du Mans. Les deux frères bretons étaient là.

(Très fortement.)

— " EN AVANT ! avait crié l'héroïque commandant Gougéard, c'est pour Dieu et pour la patrie ! "

Comme des lions,

Et les soldats s'élancèrent à l'assaut du plateau d'Auvours ; la

(Vivement.)

Avec ardeur !

mort frappe de tous côtés. Yves, suivi de son frère, monte, monte

Tout à coup,

(Appuyez.)

toujours, quand un projectile l'atteint à l'épaule. D'un bond, son

Avec amour,

frère arrive jusqu'à lui. Il le prend dans ses bras et, s'éloignant doucement, l'étend sous un hêtre.

Très faible.

(Vivement.)

— *Une croix !* murmure Yves. Et, débouclant son sac, le dernier des trois frères prend la croix de Borny, les deux baguettes liées

Avec avidité,

avec le chapelet, et formant une croix noire, Yves la saisit : ses

Faiblement,

lèvres s'y attachent : "*Ma mère ! Mon Dieu !*" dit-il ; et il expira.

Après la guerre,

(Sentiment de fierté légitime.)

Guénolé revint au pays, décoré de la croix des braves.

(Débit très lent jusqu'à la fin.)

Aujourd'hui, on peut voir dans une maison des environs de Paimpol, au-dessus de la cheminée, sous une statuette de la Vierge

(Levez un peu le ton.)

(Baissez-le

grossièrement enluminée, une croix d'honneur et deux baguettes de

doucement.)

tambour croisées.

31

L'apparition.

Cet émouvant récit historique se partage en deux parties bien distinctes : la vision du marin et le récit du naufrage de la flotte anglaise. Autant que vous le pourrez, variez le ton de votre voix de façon à ce qu'on sente bien **que ce** n'est pas le même personnage qui parle dans ces deux parties. Un peu vulgaire et traînante dans le récit du pilote, elle deviendra plus correcte dans la fin du morceau. Faites parler le marin avec un grand naturel et une profonde conviction.

—

Croyez-moi !

—“ Oui, messieurs, j'ai vu ça, vu comme je vous vois,

(Ayez vous-même la voix que le poète donne à son héros.)

Fit l'homme avec un tremblement sincère dans la voix :

Figurez-vous que,

C'était par un matin brumeux du mois d'octobre ;

(D'un ton très ferme.)

J'étais bien éveillé, dans mon bon sens, et sobre.....

Il n'y a pas à dire !

Ah ! pour ça, parlez-en au capitaine Augé,

Qui me vit revenir pâle et le sang figé,

Quasiment comme un mort sorti du cimetière.

Ce matin-là,

J'étais allé parer ma chaloupe côtière,

Sur la pointe, là-bas, en amont des brisants,

Pour un voyage au Bic. D'après les médisants,

Dieu voulut me punir, car c'était un dimanche.

(En traînant un peu la voix.)

Pas plus de vent que sur la main ; mais en revanche,

Si vous aviez vu ça !

Un brouillard, mes enfants, à couper au couteau.

J'avais à peine mis le pied sur le plateau,

(Très fort.)

Boum.... un coup de canon. Allons, me dis-je, qu'est-ce ?

*(Débit très vif dans les quatre vers suivants, lève le ton)*Et puis des roulements lointains de grosse caisse,
(devant chaque virgule.)

De brefs commandements en anglais, des jurons,

Des sifflements aigus, des appels de clairons,
Des bruits de porte-voix et d'armes qu'on décharge...

En un mot : Chose curieuse !

Le diable ! Et tout cela venant tout droit du large,
Indistinct, indécis, mystérieux, confus,
Un vrai rêve ! et sortant du grand brouillard diffus,

(Appuyez.)

Comme un charivari parti de l'autre monde.

C'est bien simple !

Alors, messieurs,— tenez, que le ciel me confonde
Et me punisse aussi longtemps que je vivrai,
Avec tous mes enfants, si je ne dis pas vrai,—
Par un trou du brouillard qu'on ne soupçonnait guère
(Avec stupéfaction.)

J'aperçus tout à coup huit gros vaisseaux de guerre,
De voilure inconnue et d'ancien gabarit,

(Très vivement jusqu'à la fin.)

Qui, poussés par un vent dont l'effet m'ahurit,
Pavillons à la corne et tout couverts de toile,
Vers les rochers du bord couraient à pleine voile.

Il est vrai que

Cette apparition dura bien peu d'instants ;

cependant, il n'en est pas moins vrai que

Mais, dans les déchirés des brumes, j'eus le temps
D'entrevoir à peu près comme de vagues formes
D'anciens soldats couverts d'étranges uniformes,

(Appuyez.)

Qui, par masses, groupés sur les gaillards d'avant,
Jetaient mille clameurs sinistres dans le vent.

(Avec horreur ; le ton baisse.)

Naufrage inévitable, horrible...

(Ton très élevé.)

— Sainte Vierge !

M'écriai-je ; et ma foi, j'allais promettre un cierge,
Mais je n'eus pas le temps de marmotter mon vœu :
(Ton très énergique.)

Cric ! crac !... dans un fracas du tonnerre de Dieu,
(Détaillez avec un ton ferme.)

Je vis là, devant moi, tous ensemble, et tout proches,
Les huit grands voiliers noirs s'abîmer sur les roches...

Avec intérêt.)
— Et puis ?

C'est tout !

— Et puis plus rien ; tout comme auparavant
Moins le brouillard chassé par le soleil levant.

Messieurs, par mon patron, le grand saint Chrysostôme,

Croyez-moi si vous voulez, mais,

J'avais vu les vaisseaux de l'amiral fantôme !

Ne soyez pas surpris si mes pas sont tremblants :

(Très lentement, avec une expression de tristesse.)

C'est depuis ce jour-là que mes cheveux sont blancs ! ”

Or,

Celui qui nous parlait était un vieux pilote,

Qui jurait ses grands dieux, son âme et saprelotte,

Que JAMAIS il n'avait, même en vidant son broc,

Fait à la vérité LE PLUS PETIT accroc.

Eh bien, cependant, malgré tout cela,

Quoi qu'il en fût, chacun, même le plus sceptique

De ceux qu'intéressait ce récit fantastique,

En écoutant cela conté de bonne foi,

Se sentait frissonner sans trop savoir pourquoi.

Car,

Tout s'y prêtait un peu, du reste ; la chaloupe 

Qui nous portait avait, sous son tribord, le groupe 

(Appuyez.)

Des Sept-Iles ; et là, tout près, devant nos yeux,

(Expression de terreur.)

Moutonnaient les fatals brisants de l'île aux Œufs,

Témoins d'un des plus grands naufrages de l'histoire.

Voilà comment la chose s'est passée :

Par tout ce que la guerre a de plus vexatoire,

L'Angleterre, depuis plus de cent ans déjà,

(Très narratif.)

HARASSAIT le pays. Un jour, elle jugea 

C'était le bon temps :

Qu'il était enfin temps d'en finir. Bonne aubaine :

Les colons haletaient et respiraient à peine.

(Appuyez sur les mots en capitales.)

Un GRAND coup, HARDIMENT et BRUSQUEMENT porté,

Lui conquérirait un sol trop longtemps convoité,

Ruinant POUR JAMAIS la France au nouveau monde.

(Avec beaucoup d'entrain.)

Sa force l'enhardit, la saison la seconde :

(Ralentissez)

Vite, une GROSSE flotte, une armée !... Et bientôt
le débit.)

Québec *désespérée*, aux abois, ou plutôt

Comme FATALEMENT ÉCRASÉE à l'avance,

Apprend avec effroi que l'ennemi s'avance,

(Ton légèrement emphatique dans ces deux vers.)

Et, vainqueur sans merci, sillonne en conquérant,

De ses nombreux vaisseaux le golfe Saint-Laurent.

Devant cet horizon de tempête qui gronde,

On peut se figurer l'anxiété profonde

(Élevez le ton.)

(Baissez-le.)

Qui, *gagnant les plus forts*, bientôt régna partout

Dans le pays surpris, cerné, manquant de tout.

Pensez-donc !

Québec, LE BOULEVARD, était à l'agonie ;

Et Québec prise, adieu toute la colonie !

Enfin, la garnison était au désespoir,

(Ton un peu mystérieux.)

Quand de la citadelle on entendit, un soir,

Dans le bruit du tambour et du tocsin qui clame,

Monter de tous côtés ce cri :

(Ton très élevé, en laissant traîner la voix.)

— A Notre-Dame !

(Animez vivement le débit dans ces quatre vers.)

C'était la ville entière, hommes, femmes, enfants,

Qui, fidèles pieux ou chrétiens peu fervents,

Procession d'instinct que la foule improvise,

En MASSE *suppliante* ENVAHISSAIT l'église...

(Très lentement et d'un ton ému et solennel.)

Et, pendant que, dans l'ombre, au pied de l'Eternel,

Résumant sa prière en un vœu solennel,

Québec s'agenouillait dans son modeste temple,

Catastrophe INOÛÏE, HORRIBLE, SANS EXEMPLE,

Sur ces rocs où, dit-on, son fantôme revient,

(Très lentement et en baissant le ton jusqu'au bout.)

La flotte de Walker se perdait corps et bien !

Or, à ce que rapporte l'histoire,

On dit que l'amiral, par force ou perfidie,

En route, à la nuit close, en un port d'Acadie,

Avait pris à son bord un loup de mer errant

Qui connaissait à fond les eaux du Saint-Laurent,

(Brutalement.)

Et, pistolet au poing, l'avait, fatal pilote,

Imprudemment forcé de diriger la flotte.

L'obscur héros, trompant nos AGRESSEURS HA

(Avec beaucoup d'émotion.)

S'était suicidé pour sauver son pays !

LOUIS FRÉCHETTE.

32

Le Paysan.

Ce superbe plaidoyer de la cause du paysan se partage en deux parties bien distinctes. L'une, comprise dans les grandes strophes, expose les préjugés stupides qu'ont certaines gens contre les cultivateurs ; l'autre, contenue dans les petites strophes, renferme les réponses à ces préjugés. Autant, par conséquent, le ton sera dédaigneux, méprisant et même quelquefois brutal dans les objections, autant il doit être respectueux, noble et solide dans les réponses.

Qui le croirait ?

Il est des gens qui font de ce terme une injure,

(Appuyez.)

Ingrats qui, dédaignant village et villageois,

Raillent ces va-nu-pieds à la main noire et dure

(Appuyez.)

Qui s'acharnent, courbés sur leur besogne obscure,

Et vivent au milieu des bêtes et des bois,

(Avec beaucoup d'expression.)

— O bon travailleur de la terre !

Je baise ta main tutélaire

Qui me nourrit et me soutient.

Cher va-nu-pieds, je te vénère,

Paysan, paysan mon père,

Merci | du pain quotidien.—

—

D'autres, en lui jetant ce nom dans un blasphème,

(D'un ton insolent jusqu'à la fin de la phrase.)

Viennent dire : “ C'est bon pour lui de croire en Dieu ;

“ De graviter autour du vieux clocher qu'il aime,

“ Près des fils qu'il élève et des moissons qu'il sème :

“ Soyons sans foi ni loi, n'ayons ni feu ni lieu.”

—

— *O croyant des vieilles croyances !*

Sois tranquille :

La terre à qui tu te fiances

N'épouse pas les mécréants.

(Avec mépris.)

Laisse ces fous à leurs démenes,

(Faites valoir.)

Car ce sont les espoirs immenses

Qu'il faut à tes efforts géants.—

—

Ceux-ci, plus réfléchis, mais non pas moins sévères,

(D'un ton nonchalant

Blâment le paysan d'être sans passions,

et ennuyé, jusqu'à la fin de la phrase.)

De regarder passer les hommes populaires

Sans imiter nos cris, sans gagner nos colères,

Indifférent et sourd à tant d'ambitions...

(D'un ton solide.)

O VRAI philosophe ! O VRAI sage !
 Qu'un tribun débarque ou naufrage
(Qu'est-ce que cela te fait : hélas !)
 Tu n'en paieras pas moins d'impôts.
 Qu'importe au rocher de la plage
 La couleur des flots | si leur RAGE 
 Doit le harceler sans repos ?—

—

(Ton méprisant.)

“ Mais, disent-ils, il a l'âme avare et vilaine ;
 “ Sa force INFATIGABLE et ses bras INVAINCUS,
(Ton très méprisant.)
 “ C'est par amour du GAIN qu'il les RIVE à la peine ;
 “ Il ne rêve qu'épargne, il ne cherche qu'aubaine :
 “ Et son cœur sans désir DANSE au bruit des écus.”

—

— O prévoyant de la misère !

Les misérables !

Le reproche qu'ils t'osent faire
 Quand on pense que
 C'est de vouloir vivre demain !
 Econome d'un gain précaire,
 Tu manges peu ne gagnant guère,
Pauvre thésauriseur de pain !—

—

Comme il faut absolument trouver quelque mauvaise raison :

“ Pour la glorifier sa tâche est trop aisée,
Il est évident que, (Relevez le ton à chaque
 “ Dit l'autre, son travail n'occupe que ses bras,
virgule.)
 “ Il s'y rend sans élan, il s'y met sans pensée,
 “ D'un geste machinal sa charrue est poussée,
Ça n'est pas malin, ça !
 “ Ses bœufs marchent : il n'a qu'à marcher dans leurs pas !

(D'un ton grave.)

— O serviteur sans servitude !
Ta tâche est DIFFICILE et RUDE,
Tu GUETTES l'heure et le moment ;
Le ciel, les airs sont ton étude,
Et tu lis avec CERTITUDE
Au grand livre du firmament.—

On dira tout ce qu'on voudra !

“ L'homme des champs fût-il l'homme de la nature

(Ton légèrement railleur.)

“ Que le poète admire en le poétisant ;

“ Eût-il l'esprit plus HAUT et la raison moins DURE ;

“ Eussions-nous tous pitié du tourment qu'il endure,

C'est inutile !

“ Un paysan | toujours restera paysan. ”—

(Avec un sentiment de conviction profonde.)

— Oh ! oui, restez ce que vous êtes !

Faites toujours ce que vous faites !

Méprisez ces mots méprisants.

(Elevez graduellement le ton à chaque virgule.)

Calmes, laborieux, honnêtes,

(Ton solide et légèrement enthousiaste.)

LEVEZ VOS YEUX, DRESSEZ VOS TÊTES,

Car vous êtes vraiment les

Hommes du pays, PAYSANS !—

PAUL DEROUËDE.

Le Pain de chez nous.

Il y a peu de compositions littéraires où le sentiment de l'émotion soit porté à un plus haut point. C'est ici surtout qu'il faut, pour ainsi dire, faire taire l'esprit et laisser parler le cœur. Ne visez pas à l'« effet », rejetez impitoyablement tout ce qui pourrait paraître théâtral ; mais émuvez-vous profondément, souffrez les angoisses du fils et du malheureux père. Quant aux beaux vers qui terminent si heureusement ce morceau, donnez-les avec un peu plus de solennité, mais non moins d'émotion, vous appliquant à en faire ressortir toute l'harmonie.

(Ton narratif, mais très lent et triste.)

C'était en février de l'année effrayante :

(Gradation ascendante.)

La France déchirée, épuisée, haletante,

Comme un blessé qui rend son suprême soupir,

(Très lentement jusqu'à la fin du vers.)

Dans un dernier sanglot achevait de mourir.

Sur les sentiers neigeux, la malheureuse armée

Qu'en un HONTEUX traité l'on avait oubliée,

Allait, semant au loin dans ce LONG champ de deuil

Quelque *pauvre soldat* comme en un blanc cercueil.

Puis, quand elle eut gagné la Suisse hospitalière,

Lorsque, mourante, elle eut dépassé la frontière,

Ces ROBUSTES ENFANTS, brisés par TANT de maux,

S'en allaient expirer au fond des hôpitaux.

Or, c'est à cette époque-là qu'

Un mobile breton, enfant de la bruyère,

Triste, sur son grabat se mourait de misère ;

Il avait au pays, là-bas, laissé son cœur :

Son père, vieux chouan, *sa mère* et puis *sa sœur*,

Puis, deux frères aînés qui | pour servir la France,

(Avec beaucoup de tristesse.)

Étaient aussi partis... C'était LÀ sa souffrance,

(Relevés le ton.)

Et cela le TUAIT... Dans un dernier désir

(Voix très faible.)

Il avait dit un jour : "Sœur, avant de mourir,
Je voudrais voir mon père !" et la sœur infirmière
Avait écrit ses vœux à la pauvre chaumière.

...Et la lettre arriva... presque comme un bienfait,

(Très lentement et avec émotion.)

Car dans l'humble logis tous les soirs on pleurait :

Il est vrai que

Tout espoir n'était pas perdu !

L'enfant était mourant, mais il pouvait naître :

Au village, en Bretagne il reviendrait peut-être,

Comme les deux aînés qui, sauvés du trépas,

(Avec amour et animation.)

Un jour | étaient venus se jeter dans leurs bras !...

(D'un ton un peu mystérieux.)

Et | dans un coin obscur de l'armoire de chêne,

Le père | avait tiré d'une bourse de laine

Quelques vieux louis d'or, qu'en des jours de bonheur

Il avait enfermés pour des jours de malheur.

Puis il était parti... sans songer que la route

Il trouverait peut être son fils mort ! Chose curieuse !

Était longue et qu'au bout... — Mais non, l'horrible doute

N'avait point effleuré son cœur ; et plein d'espoir,

*(D'un ton haletant : respirez fortement aux virgules.)*Il arrive : " *Mon fils, mon fils*, je veux le voir !..."

A l'hospice il accourt... mais, ô douleur amère,

*(Voix faible.)*L'enfant râlait déjà... " *Mon fils, c'est moi ! — Mon père !**(Haut.)**(Bas.)*

Ah ! je le savais bien, que vous alliez venir ;

(Voix de plus en plus faible, jusqu'à la fin du vers.)

Mon père, votre main... Merci... je puis mourir !

(Ton très encourageant.)

— Non, tu ne mourras pas : tiens, vois, ma bourse est pleine,

(Ton très familier, souriez.)

Tu sais bien, le trésor de l'armoire de chêne...

(Avec entrain.)

J'ai tout pris... Nous allons te nourrir comme un roi,

Te bien loger... toujours je serai près de toi,

N'aie pas peur ! courage !

(Voix faible.)

Je saurai t'arracher à la mort !... — Non, mon père,

(Profond découragement.)

Je ne puis pas guérir ; quittez cette chimère,
Car je ne mange plus, je n'ai plus jamais faim ! "

(Très vivement.)

...Et | le père pleurait... Tout à coup, sous sa main,
Comme un dernier secours que son ange lui garde,

(Avec surprise.)

Qu'est-ce que cela ? ...

Il sent un objet dur... Il le prend, le regarde :

C'est un gros pain de seigle, un pain noir | qu'au logis

(Ton vif et encourageant.)

Il a pris en partant... " Tiens, dit-il à son fils,

(Haut. Bas.)

Ta mère l'a pétri ! — *Ma mère, oh ! que je voie*

(Très lentement et avec beaucoup d'émotion.)

Le bon pain | qu'au pays je mangeais avec joie. "

(D'un ton vif et haletant.)

Il le prend, le retourne, avide et tout tremblant ;

(Vivement.)

C'est BIEN lui, *le voilà !* Tout à coup | haletant,

Il le porte à sa bouche et, muet, le DÉVORE ;

D'un FLOT de sang vermeil sa lèvre se colore ;

Puis, les yeux pleins de pleurs, et tombant à genoux :

(Haut.) (Bas.) (Haut.) (Bas.) (Haut.)

(Bas.)

" Oh ! père, que c'est bon ! c'est du pain de chez nous ? "

(Joyeusement.)

(Accélérez le débit.)

L'enfant était sauvé. Vers la douce bruyère

Il revint tout joyeux, puis, EMBRASSANT sa mère :

(Intonation ascendante.)

" Oh ! mère, lui dit-il, ils seraient sauvés tous,

(Baissez le ton jusqu'à la fin du vers. Observez bien les silences.)

S'ils mangeaient, comme moi, du bon pain de chez nous. "

(Ton grave et ému.)

Chrétiens, il est | au ciel | notre *belle patrie*,

(Faites bien valoir l'harmonie de ce beau vers.)

Un PAIN que Dieu nous garde et qui nous rend la vie :

(Avec un enthousiasme contenu. Le ton baisse

Ce pain, c'est le froment broyé pour les élus,

jusqu'à la fin de la phrase.)

C'est le divin remède, et ce pain | *c'est Jésus !*

(Plus fort.)

C'est Jésus dont le sang circule dans nos veines,

Quand, *victime d'amour*, il vient guérir nos peines ;

C'est la coupe que tend l'Auguste médecin,
 Le ton baisse jusqu'au bout du vers.
 Se penchant vers celui qui râle et qui s'éteint,
 SE DONNANT TOUT ENTIER au moribond qui souffre,
(Très énergique.)
 ARRACHANT la *pauvre âme* au vertige du GOUFFRE,
 La *pauvre âme* qui tremble et demande à genoux
(Très lentement et avec toute l'émotion possible.)
 L'aumône | d'un morceau | du bon pain de chez nous.

COMTE DE COUPIGNY.

34

Celui qu'elle aimait.

Efforcez-vous de raconter cette anecdote du ton le plus naturel et le plus intéressant. Peignez-en avec beaucoup de soin les différentes scènes. Rendez les descriptions avec délicatesse. Faites bien ressortir la pénible situation de la religieuse, son embarras, son effroi, et mettez toute l'expression possible dans la phrase du dénouement.

(Ton narratif.)

On venait de terminer d'importantes réparations dans la sacristie d'une grande cathédrale européenne.

La foule, admise dans la journée à visiter les travaux, venait de s'écouler lentement par les portes encore grandes ouvertes. Seul,
(Décrivez avec complaisance et d'un ton légèrement poétique.)
 le soleil couchant, entrant à GRANDS FLOTS par une SUPERBE ROSACE

(Baissez le ton.)

(Relevez-le.)

FLAMBOYANTE, semblait vouloir demeurer, comme en un délicieux séjour, dans les voûtes mystiques | où l'architecte et le sculpteur | avaient réuni toutes les merveilles de l'art gothique le plus pur.

(Vivement.)

(Peignez bien toute la scène décrite dans cet alinéa.)

Tout à coup, deux religieuses entrèrent dans l'IMMENSE salle ; l'une, déjà âgée, alla déposer sur une VASTE table aux pieds sculp-

(Baïssez le ton.)

tés | une brassée de cierges qu'elle portait ; puis, en choisissant quelques-uns, elle rentra aussitôt dans l'intérieur de la cathédrale.

(Débitez légèrement et avec beaucoup de naturel.)

Sa compagne, toute jeune encore et TOUTE BRILLANTE de cette beauté angélique qu'on rencontre si fréquemment dans les cloîtres, était chargée d'un léger escabeau qu'elle alla aussitôt placer devant un des lourds piliers soutenant la voûte. Puis, franchissant RÉSOLUMENT quelques degrés, elle saisit un chamois pendu à sa ceinture, et d'une main délicate, elle se mit à enlever la poussière soulevée

*(Relevez le ton.)**(Baïssez-le légèrement.)*

par les pas des visiteurs | jusque sur les fleurs dorées | que l'art du sculpteur avait fait éclore | autour de l'élégant chapiteau.

(Vivement.)

Elle était là depuis quelques instants, quand deux vagabonds, attirés par les exclamations admiratives de la foule encore réunie

*(Baïssez le ton.)**(Relevez-le.)*

par groupes près de la sacristie, entrèrent, voulant jouir, eux aussi, de la vue de TANT de merveilles.

(Ralentissez le débit. Peignez bien l'embarras des deux intrus.)

Ils demeurèrent, debout, l'air gauche et bouche bée devant ces

(Vivement.)

trésors artistiques auxquels ils ne comprenaient rien, quand | regardant ça et là, ils aperçurent la petite religieuse qui, occupée à son travail, n'avait même pas remarqué leur présence.

*(Vivement et d'un ton intéressant.)**(Baïssez*

Aussitôt, l'esprit malfaisant se réveillant chez l'un d'eux : — Tiens,

*(vous même la voix)**(Ton vul-*

dit-il tout bas à son compagnon, en le poussant du coude, on va lui

gaîre mais précis : le misérable a, du premier coup d'œil, vu ses chances de réussite.)

jouer un tour ; pas de danger, elle est seule, les portes sont ouver-

(Ton bas et lent.)

tes, on peut se sauver facilement.—Et, s'approchant doucement, il dit à demi-voix en s'adressant à la timide enfant : — Eh ! là-haut, la belle hirondelle, viens un peu causer avec nous !

(Expression de vive frayeur.)

Epouvantée de s'entendre interpellé ainsi, et voyant à qui elle

(Accélérez le débit jusqu'au point-virgule.)

avait affaire, la pauvre sœur jeta un coup d'œil plein d'angoisse du

ccté où sa compagne avait disparu ; mais cette dernière, occupée
(Ralentissez le débit jusqu'à la fin de la phrase.)

dans le chœur de la cathédrale, ne revenait pas.

(Avec embarras.)

Ne sachant que résoudre, la pauvre enfant crut qu'il valait mieux
(Accélérez légèrement le débit, avec un ton plus solide.)

faire bonne contenance, paraître n'avoir rien entendu, et continuer
 son ouvrage | en attendant l'arrivée de quelqu'un. Mais | les deux
(Sentiment de mépris.)

vauriens | ENHARDIS par son silence, et se rendant compte de son
 embarras, s'approchèrent encore, et le même qui avait parlé d'abord,

(Prenez vous-même le ton indiqué.)

lui dit d'un ton gouailleur :— Au moins si tu ne veux pas causer,
 dis-nous le nom de celui que tu aimes.....

Affolée | et se croyant perdue, la douce religieuse voulut fuir,

(Accélérez vivement le débit.)

mais, dans sa précipitation, elle perdit pied dès le premier échelon
 et, sans pousser un cri, elle s'affaissa lourdement sur le sol.

Effrayés du résultat de leur vilaine conduite, les deux misérables

(Très vivement.)

s'élancèrent aussitôt au dehors.

(Débit plus lent.)

Et | quand sa compagne rentra dans la sacristie, elle trouva la

(Avec amour.)

(Faites

petite sainte évanouie et PRESSANT encore sur ses lèvres, réponse
(Débitez très lentement et avec toute l'expression possible jusqu'à la fin de la phrase.)

sublime à l'odieuse question du malfaiteur, l'image bénie de son Jésus,
(Débitez très lentement et avec toute l'expression possible jusqu'à la fin de la phrase.)

l'UNIQUE, LE SEUL, en effet, à qui elle eut voué | dès le printemps
 de sa vie, le plus constant et le plus pûr des amours.

P. COLONNIER.

Le Soulier de Corneille.

Le style de cet admirable morceau est du genre classique le plus pur, et les sentiments qui y sont exprimés sont très élevés. Vous aurez donc vous-même, en l'interprétant, un ton noble, une diction soignée et un geste sobre, vous efforçant de vous rapprocher autant que possible de la perfection. Attention aux silences et à l'harmonie des vers !

Il y a environ deux siècles,
 Par une rue étroite, au cœur du vieux Paris,
 Au milieu des passants, du tumulte et des cris,
 La tête dans le ciel et les pieds dans la fange,
(D'un ton un peu mystérieux.)
 Cheminaït, à pas lents, une figure étrange.
(Détaillez avec émotion les dix vers suivants.)
 C'était un grand vieillard sévèrement drapé,
(Avec tristesse.)
 Noble et saint, | de misère | en son manteau rapé.
(Débitez plus vivement et avec chaleur les quatre vers suivants.)
 Son ŒIL D'AIGLE, son front argenté sur les tempes,
 Rappelaient les FIERTÉS des plus MALES estampes,
 Et l'on eût dit, à voir ce profil souverain,
 Une TÊTE ROMAINE, à frapper en airain.
 A le voir, on eût dit aussi que
 Chaque pli de sa joue austèrement creusée
 Semblait continuer un reste de pensée.....
 Et dans ce regard NOIR, qu'éteint un SOMBRE ennui,
 On SENTAIT | que L'ÉCLAIR autrefois avait lui.
 Or,
 Le vieillard s'arrêta dans une pauvre échoppe.
(Ton emphatique.)
 Le ROI-SOLEIL, alors, illuminait l'Europe,
 Et les peuples | baissaient leurs regards éblouis
(Irrés lentement. Ton magnifique dans ces trois vers.)
 Devant cet APOLLON qui s'appelait LOUIS.

A le chanter, Boileau passait ses doctes veilles,
 Pour le loger, Mansart ENTASSAIT des merveilles,
 Et cependant, hélas !
 Au coin d'un carrefour, auprès d'un savetier,
 Qui le croirait ?... (*Expression de tristesse.*)
 Pied nu, le GRAND Corneille attendait son soulier.

Il y a trois mille ans,
 Sur la poussière d'or de sa terre bénie
 (*Attention à cette longue période : respirez aux silences !*)
 Homère, sans chaussure | au chemin d'Ionie 

(*Haut.*) (*Bas.*) (*Haut.*)
 Pouvait marcher encore avec l'antiquité |

(*Relevez le ton.*)
 Beau comme un marbre grec par Phidias sculpté :

Il est évident qu'
 Mais Homère, à Paris, sans crainte de scandale,
 Un jour de pluie eut fait recoudre sa sandale.

(*Avec noblesse et simplicité.*)
 Ainsi faisait | l'auteur d'Horace et de Cinna,

(*Animez graduellement le débit.*)
 CELUI que | de sa main | la Muse couronna,

Le FIER DESSINATEUR, Michel-Ange du drame,
 (*Ton très élevé.*) (*Très simplement.*)

Qui peignit les Romains SI GRANDS, | d'après son âme.

(*Avec beaucoup d'émotion.*)
 O pauvreté sublime !... O sacré dénûment

Par ce cœur HÉROÏQUE accepté seulement !.....

(*D'un ton un peu bas. Indignation contenue.*)
 Louis, ce vil détail que le bon goût dédaigne,

(*Avec dégoût.*)
 Ce soulier recousu me GATE tout ton règne.

(*Animez graduellement le débit.*)
 A ton siècle vanté, de lui-même amoureux,

(*Ton très énergique.*)
 Je ne PARDONNE PAS Corneille malheureux !

On a beau te vanter,
 Ton dais fleurdisé cache mal cette échoppe.

(*Ton magnifique.*)
 De la pourpre où ton faste à grands plis s'enveloppe,

Ah ! s'il m'était possible ! (*Avec beaucoup de*
 Je voudrais prendre un pan pour Corneille vieilli,

lenteur et de mélancolie. Observez-bien la ponctuation. Le ton baisse constamment.)
 S'éteignant, loin des cours, dans l'ombre et dans l'oubli.

(Relevez-le graduellement.)

Sur le rayonnement de toute ton histoire,

(Ton très énergique et élevé.)

Sur l'or de tes soleils, c'est une tache NOIRE,

(Bas.)

(Reproche douloureux.)

O roi, d'avoir laissé, toi, qu'ils ont peint si beau,

Corneille sans souliers, Molière sans tombeau.

Après tout,

(Avec un enthousiasme grandissant.)

Mais pourquoi s'indigner? Que VIENNENT les années,

L'ÉQUILIBRE se fait entre les destinées.

(Le ton baisse.)

(Il s'élève énergiquement.)

Le roi rentre dans l'ombre | et le poète en sort

(Avec simplicité et une grande fermeté.)

Et chacun, à sa place, est remis par la mort.

Et c'est tout !

Pour courtisans, Versaille a gardé ses statues,

Les adulations et les eaux se sont tues ;

Versaille est la Palmyre où dort la royauté :

QUI des deux survivra ? Génie ou Majesté ?

(Enthousiasme contenu.)

L'aube monte pour l'un, le soir descend pour l'autre :

En effet,

(Baissez le ton.)

Le spectre de Louis, aux jardins de Lenôtre

(Relevez le.) *(D'un ton magnifique jusqu'à la fin du*

Erre seul, et CORNEILLE | ÉTERNEL comme un dieu
morceau.)

Toujours sur son autel, voit reluire le feu

Que font briller plus vif à ses fêtes natales |

Les générations, IMMORTElLES vestales.

Quand, en poudre est tombé le diadème d'or,

(Avec beaucoup d'énergie.)

Son VIVACE laurier POUSSE et VERDIT encor ;

Chose étrange !

Dans la postérité, perspective inconnue :

(Ton élevé et ferme.)

(Ton bas et faible.)

Le poète grandit, et... || le roi diminue.

THÉOPH. GAUTHIER.

36

Vincent de Paule.

Ce récit, si simple et si touchant, demande un ton général ayant, évidemment les mêmes qualités : douceur et simplicité. Il faudra dépeindre, avec sentiment, la vie active et dévouée du grand saint, ses soucis et ses inquiétudes, mettre beaucoup de naturel dans le récit de sa rencontre avec l'enfant abandonné, et dire avec cœur les soins touchants qu'il en prit. Enfin, le miracle doit être raconté avec toute l'émotion que donne une foi profonde.

(Ton narratif et simple.)

Monsieur Vincent de Paule, aumônier des galères,
Vieux prêtre humble de cœur et de mœurs populaires,
Quand il vient à Paris, demeure à l'hôpital 
Du couvent qu'a fondé Madame de Chantal.
C'est un homme austère et pieux, car,
Sa chambre n'a qu'un lit et deux chaises de paille ;
Et l'unique tableau, pendu sur la muraille,
Représente la Vierge avec l'enfant Jésus.
Se donnant sans réserve, et
Tout entier aux projets pieux qu'il a conçus,
Le saint prêtre est TOUJOURS en course ; il se prodigue,
Et revient tous les soirs, ÉPUIsé de fatigue.
Le zèle ne s'est pas un instant refroidi
De l'ancien précepteur des enfants de Gondi.

La preuve, c'est que,

Quand il a visité la mansarde indigente,
Il s'en va demander l'aumône à la Régente ;

(Animez le débit.)

Il sollicite, il prie, il INSISTE, emporté 
Par son INFATIGABLE ET FORTE charité,
Recevant de la gauche et donnant de la droite.

(Avec commisération.)

Pourtant il est malade et vieux ; et son pied boite,
Car, afin d'obtenir la grâce qu'il voulait,

Quel sacrifice sublime !

Il a TRAÎNÉ | SIX MOIS | la chaîne et le boulet 

D'un forçat innocent dont il a pris la place.

Aussi, voyez ce qui arrive :

Déjà, dans les faubourgs la pauvre populace,

Qui connaît bien son nom, et qui le voit passer 

Le long des murs, alors qu'il vient de ramasser 

Un nouveau-né jeté sur la borne et qu'il sauve,

Commence à saluer ce *bonhomme* au front chauve,

Et le suit en chemin d'un œil reconnaissant.

(Ton intéressant, mais un peu triste. Débitez lentement

Mais, ce soir, vers minuit, le bon Monsieur Vincent,
dans les dix vers suivants.)

Regagnant son logis chez les Visitandines,

Au moment où les sœurs sont à chanter matines,

Traîne son pied boiteux d'un air *découragé*.

Et voici pourquoi :

Tout le jour, bien *qu'il soit souffrant, qu'il soit âgé*,

Sous une FROIDE PLUIE il a couru la ville.

Certes, on l'a reçu d'une façon civile ;

Que voulez-vous !

Mais il demande trop, même aux meilleurs chrétiens,

Pour ses enfants trouvés et ses galériens ;

Et plus d'un | poliment | déjà s'en débarrasse.

Les choses vont de mal en pis :

Tout l'argent de la reine est pour le Val-de-Grâce,

Et Mazarin, si FORT pour dire : " JE PROMETS ",

Devient, en vieillissant plus LADRE que jamais.

(Après un soupir.)

(Accélérez le débit avec un léger entrain jusqu'au mot : arrivé.)

C'est donc un mauvais jour ; mais enfin, le pauvre homme

Revient en se disant qu'il va faire un BON SOMME,

Et se hâte, parmi la bruine et le vent,

(Vivement.)

Lorsque | arrivé devant la porte du couvent,

(Très lentement et avec surprise.)

Il aperçoit par terre et couché dans la boue

Un garçon d'environ dix ans ; il le secoue,

Hélas !

L'interroge ; l'enfant depuis l'aube est à jeun,

N'a NI père NI mère, est sans asile AUCUN,
Et répond au vieillard d'une voix basse et dure.

(Ton encourageant.)

"Viens", dit Vincent, mettant la clef dans la serrure.

(Débitez lentement et avec une grande simplicité.)

Et, prenant dans ses bras l'enfant qui le salit,
Il monte à sa cellule et le couche en son lit ;
Puis, songeant qu'à minuit, en janvier, le froid pince
Et que sa courte-pointe est peut-être bien mince,
Il ôte son manteau tout froid du vent du nord
Et l'étend | sur les pieds du petit qui s'endort.

(Après un silence bien compris.)

Alors, *tout grelottant et très mal* à son aise,
Le bon monsieur Vincent s'accouda sur sa chaise,
Et, devant le tableau pendu contre le mur,
Il pria.

(Vivement et avec stupefaction.)

Mais, soudain, la madone au front pur,
Qui parut resplendir des CLARTÉS ÉTERNELLES,
S'anima. Dans ses yeux aux PROFONDES prunelles,
Brillèrent des regards qu'ils n'avaient jamais eus,

(Avec beaucoup d'émotion et de douceur.)

Et, dégageant son cou des bras du doux Jésus
Qu'elle tenait d'abord serré sur son épaule,
Elle TENDIT L'ENFANT à saint Vincent de Paule
Et, d'un accent rempli de *céleste bonté*,
Lui dit :

(Douceur.)

(Simplicité.)

"*Embrasse-le. Tu l'as bien mérité.*"

FRANÇOIS COPPÉE.

Le petite Chaperon rûge.

La force comique de ce morceau réside surtout dans l'imitation aussi parfaite que possible de l'accent britannique: tâchez d'y arriver. Efforcez-vous de bien varier les voix des interlocuteurs, rude chez le loup, elle doit-être cassée et tremblante pour la vieille et enfantine pour le petit chaperon. Une légère exagération dans le ton de ces voix, dans l'accent anglais et dans l'interprétation générale du morceau, lui donnera l'allure de caricature spirituelle qu'il doit avoir.

Il était oune fôa..... autrefoâ..... dans oun village bâti dans le
(Hésitation comique.)
 campagne..... je savai pas où..... oune petite baby qu'on appelait
(Même jeu expressif.) Chose
 le petite chaperon rûge..... je savai pas pûrquoâ..... Elle avait
 étonnante!
 deux mamans : oune petite maman et oune grand'maman.

(Même hésitation que plus haut.)

Un jour, je savai pas lequel, son petite maman il disait à loui :—
 Tu vas porter du beurre à ton grand'maman qui était malade, dans
 un petit pot, avec oune galette. — Yes ! répondit le petite miss.

Et ils sont partis toutes les QUATRE : le galette, la beurre, et le
 petite chaperon rûge. En traversant le forêt, elle rencontre GROS
 PÈRE LE LOUP, qu'il était très fort enrhumé, car il parcourait le
 forêt en tous sens.

(Avec une grosse voix.)

Et il demandai au baby : — Où allez-vô ?

(Voix enfantine très aiguë. Ton ingénu.)

— Je allai voâr le grand'maman à moâ qu'il avait mal au ventre,
 avec du beurre et du galette !

— Où le grand maman à vô il demeurerait ?

— Là-bas, là-bas, près de le moulin il faisait tic-tac !

(Avec un sourire railleur.)

— Aoh ! very-well ! moâ aussi, je allai voâr le grand'maman à vô !

Et le MÉCHANTE loup il partit, VENTRE PAR TERRE, comme oun
 cheval de cûrse, pendant que sur le route, le petite miss il cueillait
 des noasettes dans le boâ.

(Très vivement.)

Le loup, il arrive la première à le porte du maison de grand'ma-

man : — Toc ! Toc ! — Qui frappait ? — Ce être moâ, le file à vô, *(Voix cassée de vieille.) (Grosse voix du loup qui s'efforce cependant d'imiter l'enfant.)*
 le petite chaperon rûge !

Le grand'maman, il était dans son dodo, avec oune grande..... *(Air embarrassé.)*
 avec oune grande..... comment vô appellei?..... oh ! yes ! avec *(Au public.) (Sourire de vive satisfaction.)*
 oune grande CATEPLASME sur le joue. Et elle cria fort : — Tirez le *(Même voix de vieille.)*
 bobinette !

(Très vivement.)
 Le loup, il entre, saute sur la dortoir et mange le vieille dame... *(Air très scandalisé. Ton bas.)*
 avec le cateplasmé ! oh ! ce était horrible !

Après, le loup, qu'il avait encore grand faim, il se couche avec le *(En souriant largement.)*
 bonnett blanche du vieille lady, ce qui faisait rire loui comme oune
 petite baleine il fait le noce !

Le petite chaperon rûge, il arrive à son tour à le porte du mai-
 son du vieux maman, et il faisait : Toc ! toc ! *(Voix aiguë.)*

En entendant loui, le loup, il prenait oune bonne petite voix
 douce et il criait : — Qui frappait ? *(Grosse voix enrouée.)*

(Voix enfantine très aiguë.)
 — Ce être moâ, le file à vô, le petite chaperon rûge !

— Tirez le bobinette ! — Le petite chaperon rûge, il tire le bobi-
 nette, il entre, et en voyant loui, le loup, il faisait CLAQUER SES GROS
 DENTS comme ça : AOUNG ! AOUNG !

Et il disait : — Mettez la pot de beurre sur le tèble, et venez
 côcher vô près de moâ !

(Avec beaucoup d'embarras.) (Très lentement)
 Le petite chaperon rûge, innocente comme oune petite pigeonne
 comme quelqu'un qui cherche à bien prononcer.)
 qu'il avait pas encore des dents, il se couche avec son petit che-
 mise, et oune étonnement très grande en voyant son grand'maman
 si noire, EXTRAORDINAIREMENT ! Et elle disait :

(Même jeu de voix que plus haut, dans tout ce dialogue.)
 — O, mon mère grand ! que vô avez de le barbe !

- Parce que je souis vieille, mon enfant !
- Mon mère grand, que le nez à vô il était longue !
- C'était pour mieux renifler, mon enfant !
- Mon mère grand : que les dents à vô ils être blanches !
- C'était oune ratelier neuve, mon enfant !
- Oh ! mon mère grand ! que l'œil gauche à vô elle être brillante !
- C'était oune œil de verre, mon enfant !
- Oh ! mon mère grand !..... mon mère grand !..... QUELLE

GUEULE vô avez !...

(*Très fort.*)

- C'était pour MANGER vô, mon enfant !

(*D'un ton comiquement larmoyant.*)

Et le vilain gourmand, il mangea le pauvre baby, avec son petit chemise !... oh ! oh ! ce était horrible ! abominable !... de manger tant que ça !...

Shocking !

(*D'un air très scandalisé.*)

E. BANEUX.

38

Friedburga.

Cette jolie légende mérovingienne, une des plus fraîches compositions du P. Delaporte, est en elle-même un véritable petit drame. Il faudra s'appliquer à bien faire ressortir l'orgueil de Sigebert qui rend si terrible la position de la douce Friedburga. Il y a une intéressante étude à faire sur ces deux caractères si opposés, et dont le contraste fait justement tout l'intérêt dramatique du morceau : il s'agit de savoir qui triomphera, du prince indomptable ou de la pieuse et douce enfant. Les paroles de Sigebert, qui forment le dénouement si inattendu de la pièce, doivent évidemment être dites avec une émotion bien comprise : le rude guerrier, touché par la grâce, doit alors parler d'une voix tremblante, refoulant sa peine, attendant, pour pleurer, d'être loin de cette église où il vient de laisser une partie de son cœur.

(*Ton très doucement ému dans toute cette prière.*)

“ Je mourais, vous voulez, *Seigneur*, que je renaisse ;
Seigneur, vous me rendez ma vie et ma jeunesse :

(*Avec un enthousiasme croissant.*)

Ma jeunesse et ma vie, ô *Jésus*, prenez-les !

A vous mes biens, mes jours, mon nom. Et pour palais,

Donnez-moi les grands murs bénis d'un monastère :
 Je vous dois TOUT : je VEUX encor ce ciel sur terre.
 J'étais riche : soyez, ô Dieu, mon héritier :
 Tous mes trésors, à vous, et mon cœur TOUT ENTIER :

(Avec amour et abandon.)

Je l'attache à la croix ; Seigneur, tenez la chaîne."

(Ton narratif.)

Ainsi priait, un soir, sur le prie-Dieu de chêne 
 Orné de l'écusson ducal à dix fleurons,

(Elevez le ton avec fierté.)

Friedburga, fille, sœur, nièce de hauts barons,

(Baïssez-le doucement.)

Héritière | du prince et duc d'Alamanie.

Naguère | elle mourait d'une lente agonie :

Le glas tintait aux tours d'Überlingen. Déjà,

Les vassaux que l'enfant nourrit et protégea,

Les pauvres, INNOMBRABLE et pacifique armée,

(Doucement et en baissant le ton.)

Pleuraient leur Friedburga mourante et bien-aimée.

Voilà que, tout à coup,

Mais, Gall, moine d'Erin, apôtre des Germains,

Avait | sur la malade étendu ses deux mains ;

Au corps *brisé*, sa voix avait renoué l'âme :

Les yeux, au nom du Christ, avaient repris leur flamme,

(Accélérez rapidement le débit.)

Les démons de la mort fuyaient de ce chevet,

(Très simplement.)

Gall n'avait dit qu'un mot, et Friedburga vivait.

Or, avant que Dieu seul possédât sa pensée,

Jadis, à Sigebert, on l'avait fiancée.

Roi d'Austrasie et fils aîné de Thierry Deux,

(Ton tapageur.)

FIER, BATAILLER, rêvant aux exploits hasardeux,

Sigebert, ayant su la guérison récente,

RÉCLAMAIT Friedburga, de façon TRÈS PRESSANTE.

Ses courriers | apportaient, avec son ordre urgent,

Les bracelets d'acier et les anneaux d'argent,

(Ton mélancolique et craintif.)

Et Friedburga, de crainte et de regrets saisie,

La douce maison paternelle! Si loin! si loin!....
 Partit | d'Uberlingen | pour Metz, en Austrasie;
 Disant | par ses *sanglots* et les pleurs de ses yeux :
 " Je n'ai d'espoir qu'en vous, *ô mon Père* des cieux ! "

(*Voix vibrante. Ton chaleureux.*)

— " Oui ! Dieu te rend la vie, et je te donne un trône,

(*Avec un orgueil un peu exagéré, dans ces trois vers.*)

Friedburga. De la Seine au Rhin et jusqu'au Rhône,
 MON ROYAUME, taillé par mon père Thierry,
 Gardé par cette épée et ce bras aguerri,
 Mon royaume est à toi : Que te faut-il encore ?...

(*Enthousiasme grandissant.*)

Vois | mon peuple t'attend ; mon palais se décore ;
 L'oliphant va sonner les fêtes de demain ;

(*Plus bas, ton un peu mystérieux.*)

Demain, près de l'autel, je te tendrai la main,

(*Avec orgueil.*)

(*Voix très douce.*)

Tu seras REINE. — Prince, écoutez-moi. — J'écoute.

— J'arrive à peine ; après QUINZE LONGS JOURS de route,

(*Ton un peu plaintif.*)

L'âme et le corps BROYÉS de fatigue et d'effroi...

Sigebert, soyez grand, puisque vous êtes roi !...

Parle : j'obéirai !

Ce que je veux ? oh ! pas grand'chose :

— Soit ! que veux-tu ? — Trois jours de repos solitaire,

De paix, loin des splendeurs et des bruits de la terre ;

Pour prier le Seigneur et bénir ses desseins,

(*Très lentement jusqu'à la fin du vers.*)

Dans l'ombre d'un couvent, près des châsses des saints.

Trois jours, *grâce royale*, et qu'IL FAUT que j'obtienne !...

N'est-ce que cela ?

— Trois jours ?... conduisez-la, barons, à Saint-Etienne ! "

(*Presque à voix basse en relevant le ton jusqu'à " lui seul".*)

Mes sœurs, ce que je cherche, en ce couvent, c'est vous ;

Votre voile, vos vœux sacrés, Dieu mon Epoux :

(*Avec force.*)

Car | lui seul le sera ; mon cœur n'en veut point d'autre ;

Je l'ai promis, aux pieds de Gall, le saint apôtre.

J'ai choisi pour époux un roi, mais | IMMORTEL... "

Et | Friedburga, de ses deux mains, saisit l'autel :

(Ton suppliant.)

“ Etienne, garde-moi, c'est en toi que j'espère ;
 En toi qui vis Jésus à la droite du Père,
 En toi, fleur de l'Eglise et son premier martyr !
 Me voilà dans tes murs, je n'en VEUX PLUS sortir...
O sœurs, soyez mes sœurs et | que Dieu nous protège !... ”
 Mais | déjà Sigebert arrive, un long cortège

(Accélères le débit qui devient un peu tapageur.)

De peuple et de guerriers se presse aux alentours,
 A L'APPEL DES CLAIRONS sonnant du haut des tours,

(Reprenez un ton calme.)

L'Eglise se remplit. Les leudes, en silence,
 Adossés aux piliers, appuyés sur la lance,
 Font la haie ; au dehors, la cloche et l'oliphant
 Annoncent Sigebert à la foule qu'il fend.

(Avec noblesse et majesté.)

Dominant tous ses pairs de SA ROYALE TAILLE,
 Portant armure d'or et CASQUE DE BATAILLE,
 Escortant de l'épée aux FLAMBOYANTS ÉCLAIRS,
 Un voile nuptial soutenu par deux clercs,
 Sigebert | MONTE au chœur avec ses hérauts d'armes.

Là, suppliante et pâle, et le visage en larmes,
 Friedburga tient toujours l'autel de ses deux mains.

(Ton solide et orgueilleux.)

— “ Friedburga, moi, le roi des Francs et des Germains,
 Je viens : ma patience à t'attendre est lassée ;
 JE VIENS MOI-MÊME | ici | chercher ma fiancée.
 Je crois en Dieu : je sais que le Seigneur est là !

(Avec bienveillance.) (D'un ton de commandement.)

Ne crains rien... De l'autel, prêtres, détachez-la ! ”
 On l'amène | tremblante, et Sigebert lui-même
 Lui pose au front | le voile avec le diadème,

(Vivement.)

Lui met au doigt l'anneau... — Soudain, sortant des rangs,

(Ton et geste menaçants.)

Un vieux moine cria ; “ Prends garde, roi des Francs !

(Ton non moins menaçant et sec.)

Dieu te voit, songes-y ! — Moine, laisse-moi faire ;

(Très ému.)

Je la **DONNE** | à l'époux que son cœur me préfère.

Le mien saigne, et, malgré ce cœur qui te chérit,

(Baissez graduellement le ton.)

Friedburga, je te **DONNE** au Seigneur Jésus-Christ !

(Baissez la voix d'un ton ému.)

Moi, ton roi, je te **CÈDE** | au vrai Roi que j'adore."

Et Sigebert, prenant sa main qui tremble encore,

(Avec émotion.)

La pose sur l'autel : " Au divin conquérant ! "

(Observez bien les silences.)

(Ton bas et déchirant.)

Dit-il. Et, de l'église, il s'enfuit | en pleurant !

P. DELAPORTE, S. J.

39

O Mother, I love you so !

O Mère, je vous aime tant !

Dites cette touchante histoire exactement comme si vous aviez été témoin du fait. Tout le secret du succès est encore de laisser parler le cœur ; cependant prenez garde, encore une fois, de tomber dans le ton larmoyant qui est à l'expression triste et mélancolique ce qu'est l'emphase au ton noble et majestueux.

(Ton familier et narratif.)

Il était neuf heures du soir. Le théâtre était plein et une GRANDE rumeur s'élevait du parterre et des loges : on attendait impatiemment James Wilkinson, le FAMEUX chanteur dont la voix ressemblait au chant des oiseaux.

Soudain, des applaudissements enthousiastes retentirent, puis, il se fit un grand silence : l'artiste avait paru.

(Débitez lentement et avec sentiment, jusqu'à la fin de la phrase.)

Il salua et demeura | quelques instants | faisant planer sur l'auditoire un LONG regard PLEIN d'assurance et de mélancolie. Puis,

(Avec mélancolie.)

d'une belle voix, triste comme celle d'un orgue lointain, il entonna une romance qu'il avait rendue fameuse : *O mother, I love you so !*..

(Même allure dans les deux phrases suivantes.)

La mélodie en était troublante et les paroles *si douces, si douces*

(Légère expression de mépris.)

que la foule qui | tantôt | riait follement aux saillies des bouffons, se sentant pénétrée par le *charme divin du Beau*, écoutait | maintenant, dans un silence respectueux et surpris.....

Oh ! que le chanteur y mettait donc d'âme et d'expression dans ce chant *pur et doux*.....

(Avec intérêt.)

"O mother, I love you so !" Ces paroles qui se perdaient à la fin

Qu'en

de chaque couplet dans un TONNERRE d'applaudissements, était-ce pensez-vous ?

l'artiste avec son génie ou l'homme avec son cœur qui les prononçait d'une façon si touchante ?

(D'un ton ému.)

"O mother, I love you so !" Paroles de l'amour filial, était-ce donc vous qui, retentissant sur cette scène où les plus saintes affections sont souvent ridiculisées, rappeliez le souvenir de la vertu dans tous ces cœurs blasés ?

Paroles du PLUS PUR des amours, subissant votre charme, tous ceux qui étaient venus ce soir-là pour applaudir aux vilenies de la

(Légère expression de dédain.)

(Doucement

scène et pour pousser de GRANDS ÉCLATS de rire, ceux-là s'émouvaient maintenant, et sentaient remuer au fond de leur cœur les

bons sentiments depuis longtemps endormis | comme des passereaux qui s'éveillent aux doux pépiements de leur mère.....

Et après chaque strophe, tandis que l'admiration ARRACHAIT AUX uns des applaudissements, et que l'émotion faisait couler les larmes des autres, James Wilkinson, les yeux fixés *loin, bien loin* de cette scène, témoin de son plus GRAND triomphe, James Wilkinson re-

(Avec une expression de douce mélancolie.)

voyait, comme en un songe, sa Floride, *son pays*, le pays des oiseaux dont il avait la voix, et, près des bords de la Rivière Rouge, à l'ombre des palmiers, la petite case où il était né, et sous la longue véranda, sur une chaise longue proménée par sa fidèle négresse, il

(Avec beaucoup d'émotion jusqu'à la fin de la phrase.)

revoyait *la mère, la vieille mère* qu'il aimait tant, en effet, et qu'il

avait dû laisser malade là-bas, là-bas..... Car c'était *pour elle seule* qu'il travaillait, c'était au soulagement de ses souffrances qu'il consacrait les sommes que lui procurait son talent : *O mother, I love you so !.....*

(Voix très douce.)

La romance était finie, le chanteur sortait de la scène, au milieu des acclamations et des cris de la foule, quand il se heurta, dans la coulisse, à un domestique qui lui apportait un télégramme.

L'artiste l'ouvrit rapidement et les yeux effarés lut : "*Mother* | *stupéfaction.*)

dead | this morning" — (Mère morte ce matin). James, *pâle* comme un cadavre, s'appuya contre un décor et resta là, quelques secondes, les yeux fermés, pressant avec force son cœur, de sa main tremblante...

(Commencez d'un ton bas que vous élevez peu à peu en accélérant le débit avec chaleur.)

Dans le théâtre, la foule criait, REDOUBLAIT d'applaudissements, voulait REVOIR encore, encore entendre son chanteur favori | et | excitée par l'absence prolongée de celui-ci, ses rappels répétés RETENTISSAIENT COMME UN TONNERRE.

(Vivement et d'un air effaré.)

— "James, dit le Régisseur en accourant, qu'avez-vous donc ? N'entendez-vous pas qu'on vous rappelle ?

(Comme réveillé en sursaut.)

(Avec résolution.)

— "C'est juste, dit l'artiste, et | se redressant vivement | il RENTRA sur la scène. Les applaudissements se turent, on écouta :

(Avec toute l'expression possible.)

"*O mother*, recommença l'artiste, *O mother, I love you so !...*" et | brisé par l'émotion, il répéta son dernier couplet, d'une voix où l'on sentait trembler les pleurs.

(Avec un sentiment d'admiration enthousiaste.)

La foule devint folle : "Quelle voix sympathique ! quel art ! *Débit rapide.*)

quelle vérité d'expression ! Jamais James n'avait si bien chanté !..."

(Avec surprise.)

Les applaudissements duraient encore, quand | le régisseur entra sur la scène : — Vous avez, dit-il d'une VOIX grave, vous avez entendu James Wilkinson pour la dernière fois..... Il renonce au théâtre :

(Prenez vous-même le ton indiqué.)

En effet, *(Avec beaucoup d'expression.)*
 on vient de lui apprendre la mort de sa mère dont il vous chantait |
 tantôt | la romance favorite.

Nous le demandions en commençant ce récit : eh bien, oui,
 C'était bien le cœur de James Wilkinson qui parlait dans son
 chant, c'était bien son cœur qui chantait dans sa voix, dans cette
 voix | qui ressemblait au chant des oiseaux !.....

P. COLONNIER.

40

La Robe.

— On a rarement peint avec plus de vérité ce drame douloureux qui, cependant, se répète si souvent, hélas ! dans la vie réelle ! Que votre ton rende bien par son expression les différents sentiments qui agitent les interlocuteurs. La querelle, au début, doit être dite avec beaucoup de vivacité. Voix brutale pour le mari ; exaspérée, quoique plus douce, pour la femme. La scène de la découverte de la robe, de même que le dénouement doivent, au contraire, être rendus très lentement et de la façon la plus émouvante. Observez avec soin les silences et les notes. Enfin, laissez-vous émuvoir si vous voulez qu'on s'émeuve autour de vous.

Dans l'étroite mansarde où glisse un jour douteux,

(Ton scandalisé.)

La femme et le mari se querellaient tous deux.

Voilà pourquoi : *(Ton méprisant.)*

Il avait, le matin, DORMI, CUVANT l'ivresse,

Et s'éveillait, BRUTAL, mécontent, sans caresse,

Le regard TERNE encore, et le geste ALOURDI,

(Avec une expression calme et paisible.)

Quand l'honnête ouvrier se repose, à midi.

(Brutalement.)

Il avait faim ; sa femme avait oublié l'heure ;

Ça n'était pas surprenant :

Tout n'était que désordre | | aussi dans sa demeure ;

Car | le coupable, usant d'un très simple détour,
Naturellement !
 S'empresse d'accuser, pour s'absoudre à son tour.

(D'un ton brutal. Voix rude et négligée.)
 " J'en suis LAS ! tous les jours, c'est dispute nouvelle,
 Et c'est par trop souvent me rompre la cervelle.

Où ! c'est du propre, en effet !
 Beau ménage, vraiment, que le nôtre, après tout !
 Je prends, à vivre ainsi, l'existence en DÉGOÛT.

(Ton d'un profond découragement.)
 RIEN ne m'attire plus dans cette chambre SOMBRE
 Où la chance est MAUVAISE, où des malheurs SANS NOMBRE

(Très vivement.)
 M'ont ACCABLÉ." La femme aussitôt : " Je t'entends.

En voilà assez ! (Elevez le ton.)
 Eh bien, séparons-nous ! d'ailleurs, voilà longtemps 
(Battez-le.) Que je suis content ! il y a longtemps
 Que nous nous menaçons. — C'est juste ! En conscience

que j'aurais dû le faire ! Hélas !
 J'ai déjà trop tardé ! — J'eus trop de patience !
 — Une vie impossible. — Un martyre ! — Un enfer ! "

(Avec exaspération.)
 — " Va-t'en donc ! dit la femme, ayant assez souffert ;
 GARDE ta liberté ; moi je REPRENDS la mienne !

(Ton d'indépendance)
 C'est assez travailler pour toi ! Quoi qu'il advienne,
avec une nuance de défi.)
 J'ai mes doigts, j'ai mes yeux : je saurai me nourrir !
 Va boire ! tes amis t'attendent : va courir ! "

Les malheureux !
 Et les voilà, prenant les meubles, la vaisselle,
 Examinant, pesant ; sur leur front l'eau ruisselle ;

(Très vivement.)
 La FIÈVRE DU DÉPART a saisi le mari ;
 Muet, impatient, et sans RIEN d'attendri,
(Ton brusque.)
 OUVRANT chaque tiroir, BOUSCULANT chaque siège,
 Il PRESSE ce travail *impie et sacrilège*.

Quelle scène de désolation !
 TOUT est bouleversé dans ce triste taudis,
(Avec mélancolie.)
 Dont leur amour | peut-être | eût fait un paradis !

Confusion sans nom, spectacle *lamentable !*

(*Détaillez rapidement.*)

Partout, sur le plancher, sur le lit, sur la table,

Pêle-mêle, chacun, d'un rapide regard,

ENTASSE les objets et se CHOISIT sa part.

(*Dialogue rapide et brusque.*)

“ Prends ceci ; moi cela. — Toi, ce verre ; moi, l'autre !

— Ces flambeaux, partageons. — Ces draps, chacun le nôtre ! ”

(*Avec une profonde désolation.*)

Et tous deux consumaient, en s'arrachant leur bien,

Ce divorce du peuple, où la loi n'est pour rien.

(*D'un ton encore triste, mais plus tranquille.*)

Le partage tirait à sa fin ; la journée,

Froide et grise, attristait cette tâche obstinée,

(*Vivement et avec surprise.*)

Quand, soudain, l'ouvrier, dans le fond d'un placard,

Sur une planche haute, aperçoit | à l'écart |

(*D'un ton indifférent.*)

Un vieux paquet noué, qu'il ouvre et qu'il déplie :

(*D'un ton grondeur.*)

“ Qu'est-ce, cela ? dit-il ; du linge qu'on oublie ?

(*Stupéur douloureuse.*)

Voyons !... — Des vêtements ?... une robe ?... un bonnet ?... ”

(*Après un silence d'au moins quatre temps.*)

Leur regard se rencontre, et | chacun reconnaît,

Intactes | et dormant sous l'oubli des années,

(*Très lentement et avec une grande expression de tristesse.*)

D'une enfant qui n'est plus les reliques fanées.

Ils s'arrêtent | tous deux, interdits et sans voix ;

Leur cœur | *est traversé* d'un éclair d'autrefois ;

Leur fille | en un instant revit | là, toute entière,

Dans sa première robe, *hélas !* | et sa dernière !...

(*D'un ton brutal quoique ému.*)

“ C'est à moi, c'est mon bien ! ” dit l'homme en la prenant.

(*Ton élevé, voix désespérée.*)

— “ Non, tu ne l'auras pas ! dit-elle, pâissant ;

Non ; c'est moi qui l'ai faite et moi qui l'ai brodée !...

(*Avec insistance.*) (Très grande énergie.)

— Je la VEUX. — NON, JAMAIS, pour moi je l'ai gardée,

(*Relevez vivement le ton qui est très élevé sur le mot “ tout ”.*)

Et | tu peux prendre TOUT ! laisse-moi seulement,

(Depuis "laisse-moi" le ton baisse jusqu'au point.)

Pour l'embrasser toujours, ce petit vêtement.

(Que la plus vive émotion règne dans tout ce passage !)

O cher amour ! pourquoi Dieu t'a-t-il rappelée,

Depuis trois ans | tantôt | que tu t'en es allée,

(Baissez le ton.)

(Très haut sur "Ah !" et bais-

sez graduellement le ton jusqu'au point.)

Si bonne | et si gentille !... Ah ! depuis ton départ,
Tout a changé pour moi : maintenant, c'est trop tard ! "

(Reprenez votre voix naturelle tout en gardant un ton ému.)

Et, d'un pas chancelant, elle prit en silence

Les objets | qu'il lâcha sans faire résistance.

Elle arrêta longtemps sur ces restes sacrés,

Immobile, et rêvant, ses yeux désespérés ;

(Détaillez avec émotion.)

Embrassa lentement l'étroite robe blanche,

Le petit tablier, le bonnet du dimanche ;

Puis, dans les mêmes plis, comme ils étaient d'abord,

Sombre, elle enveloppa les vêtements de mort,

(Même ton désespéré que plus haut.)

En murmurant tout bas : " Non ! Non ! c'est trop d'injure !

(Vivement et comme réveillé en sursaut.)

Tu te montres trop tard ! — Trop tard ? En es-tu sûre ?

(La voix change : de rude qu'elle

Dit l'homme en éclatant : et puisque notre enfant

était au début du morceau, elle s'adoucit sous l'empire d'une

Vient nous parler encore, et qu'elle nous défend
douleur profonde.)

De partager la robe où nous l'avons connue,

Et que | pour nous gronder son âme est revenue,

(D'un accent suppliant.)

(Voix faible.)

Veux-tu me pardonner ? | Je ne peux plus partir. "

Il s'assit. De ses yeux coulait le repentir.

(Vivement.)

Comment ? Est-ce possible ?

Elle courut à lui : " Tu pleures ?... Ta main tremble ?... "

Oublions tout, et

Et | tous deux, sanglotant, dirent : " Restons ensemble ! "

EUGÈNE MANUEL.

41

D'Iberville.

Ce superbe morceau est bien différent de ceux qu'on a vus jusqu'ici dans ce volume. Le souffle du patriotisme le plus vibrant y règne d'un bout à l'autre. Les strophes se succèdent, vigoureuses, héroïques, enlevantes, demandant sans cesse à celui qui les dit tout ce que son cœur renferme d'énergie, d'entrain, de noble enthousiasme et d'amour pour la vieille Patrie! Que la voix, solide, rapide et tapageuse, dans le récit du combat, devienne au contraire très calmé et très lente dans la dernière strophe, peignant bien le vaisseau vainqueur s'éloignant doucement et sans bruit dans les splendeurs de l'aurore boréale.....

(*Ton solide, débit accéléré et plein d'entrain.*)

Flamme à la drisse et vent arrière,

A demi couché sur bâbord,

Le "PÉLICAN" cingle en croisière,

A travers les glaces du nord ;

Malgré la neige et la rafale,

(*Vivement.*)

Il file grand'erre. A l'avant,

Tout à coup | un gabier s'affale,

(*Criez vous-même !*)

Criant : " Trois voiles sous le vent ! "

(*Ton mystérieux et très lent.*)

Sournoisement | parmi les ombres

Voilà que,

D'un ciel bas | au loin, sur les eaux

Balançant leurs antennes sombres,

Montent les mâts de TROIS vaisseaux.

Regardez !

On dirait ces oiseaux du pôle

Qui s'enlèvent avec efforts,

Et dont le vol | lourd | et lent | frôle

La nuit de ces mers aux flots morts.

La partie sera dure ! *(Avec crânerie :)*
 Un contre trois ! Parbleu, qu'importe ?
 Le " PÉLICAN " n'eut JAMAIS peur !
(Accélérez le débit avec enthousiasme.)
 Il vole, et le nordet l'emporte
 Dans un LARGE souffle vainqueur !
 Le pavillon de la victoire,
 C'est celui des marins français ;
 Son PROFOND sillage de gloire
 Sur nos fleuves brille à jamais !

Ecoutez !
 Rythmés par le choc monotone 
 Des vagues sourdes, on entend 
 Les airs de matelot | qu'entonne |
 D'une voix au timbre éclatant |
 Le plus FIER chanteur de la terre :
(Voix sonore. Ton hardi.)
 " J'étions TROIS matelots de Groix,
 " Qu'ons tenu tête à l'Angleterre,
 " J'étions TROIS, pour sûr, RIEN QUE TROIS. "

Pendant ce temps-là,
 Le tapabor jusqu'aux oreilles,
(Débitez avec entrain.)
 BOTTÉ, guêtré comme un moujik,
 Le manœuvrier fait merveilles,
 Trimant de la gaffe et du pic.
 Sur le pont qui tangué et qui roule,
(Avec un beau sentiment d'orgueil.)
 Il faut les voir, nos Québécois !
 L'enfant se comporte à la houle,
 Crâne comme un vieux Dunkerquois.

(Avec haine.)
 “ L'Anglais ! ” A ce cri | l'équipage 

(Débit lent. Ton noble et tranquille.)

BONDIT. Calme, air fier, front serein,
 D'Iberville, au fort du tapage,
 De sa stridente voix d'airain

(De la même voix qu'Iberville.)

Commande : “ Branle-bas ! Aux barres ! ”
 Gare à vous, messieurs les Saxons,
 Sur les voiles de vos gabarres
 Courent de sinistres frissons.

—

En effet, aussitôt,
 L'air s'emplit d'un *grand* tintamarre :

(Débit animé et tapageur. Rendez par le son de

Bugle et cors, porte-voix, tambours,

la voix la rude harmonie imitative de toute cette

Longs ahans des haleurs d'amarre,
 strophe.)

Bruissements, claquements sourds 

Des PESANTES vergues de chêne,

Choc des CARONADES de fer,

Sonore carillon de chaîne,

VACARME et brouhaha d'enfer.

—

(Accélérez encore le débit : les silences

Eho ! de la proue à la poupe,

bien observés doivent être cependant

Des bancs de quart aux cacatois,

rapides.)

On se hèle, on siffle, on se houe.

L'ancien parle un FIER BEAU patois.

(Ralentissez un peu. Ton un peu sourd.)

Boulines et voiles sont lourdes

De flocons blancs et de glaçons ;

(Rapidement.)

Les pieds glissent ; les mains sont gourdes :

(Voix large et énergique.)

— “ Largue à PLEIN CŒUR ! HARDI, GARÇONS ! ”

(Voix expressive et débit lent.)

BOURRANT leurs GROS CANONS de cuivre

Où le vent s'ENGOUFFRE en HURLANT,

Les cheveux pointillés de givre,

(Accélérez. Ton plus vif.)

L'œil magnétique, étincelant,

Les canonniers sont à leurs postes.

Nos LURONS ont le verbe HAUT ;

Dans l'air ÉCLATENT leurs ripostes,

Attendez un peu !

La POUDRE parlera tantôt.

—

Boum !

(Avec toute l'énergie possible.)

"FEU !" VINGT GUEULES DE BRONZE GRONDENT !

(Mettez en œuvre toutes les ressources de

Aux formidables roulements !

votre voix pour bien rendre l'harmonie

Les autres sauvages | répondent

imitative de cette belle strophe.

Par de rauques mugissements.

Ici, la voix moins éclatante, traîne un

Et sur l'embâcle où bat la lame,

peu sur la dernière syllabe du vers et

Des bords où grondent les ours gris

diminue peu à peu d'intensité jusqu'à la fin

Jusqu'aux bords où l'albatros clame,

de la strophe.)

Court une tempête de cris.

—

De leur côté,

Rangés en ligne de bataille,

A PLEINS SABORDS | les trois Anglais 

Crachent la flamme et la mitraille.

(Brutalement.)

Au loin RICOCHENT les BOULETS.

Tout à coup,

Droit sur le Français le "HAMPSHIRE" |

(Fort.)

(Vivement.)

S'élance. Sans perdre un instant,

Le "PÉLICAN" l'évite et vire

Et le MITRAILLE à bout portant.

Mais, ce n'est pas tout !
 D'un pont à l'autre on se fusille,
(Ton vif et énergique.)
 Un feu vif, rageur, incessant,
 Projette sur l'eau qui brasille
 Des ROUGEURS de BRAISE et de SANG.
 La bataille, par intervalles,
 Semble REDOUBLER de fureur.
(Adressez-vous au public d'un ton naturel et enthousiaste.)
 Entendez-vous bruire les balles ?
 La noce | est SPLENDIDE D'HORREUR.

(Ton magnifique.)
 Beau comme un héros d'épopée,
 D'Iberville n'arrête pas.
(Accélérez graduellement le débit jusqu'au dernier vers.)
 Faisant sonner sa LONGUE épée
 Au branle NERVEUX de ses pas,
 Au POING sa HACHE d'abordage,
(Attention à ces trois silences :)
 Il court à l'avant, et, D'UN BOND,
 Escalade le bastingage :
(Voix forte, vibrante, criez !)
 " Allons, mes cœurs ! Hourra ! Tiens bon ! "

(Un peu plus lentement dans ces trois vers, mais avec non moins d'énergie.)
 Dans une TROMBE de fumée
 Que des éclairs intermittents 
 Font paraître tout enflammée,
 S'entrechoquent les combattants.
 LONGTEMPS, dans la nuit qui les couvre,
 FLAMBENT les sabords furieux.
(Silence plein d'angoisse, et d'au moins trois temps sur les deux points :)
 Enfin le NOIR nuage s'ouvre :
(Explosion d'enthousiasme.)
 D'IBERVILLE EST VICTORIEUX !

(Ralentissez le débit. Ton sombre.)

D'AFFREUX jurons se font entendre ;

Le " HAMPSHIRE " au large a sombré,

Et l' " HUDSON BAY " vient de se rendre ;

Le FIER " DEHRING " a démarré.

Et il a bien fait, car je vous assure qu'

On n'en eût fait qu'une bouchée !

Sur les eaux où flotte la mort,

La coque SANGLANTE et HACHÉE.

Le petit Français tire encore.

Le tambour bat. En haut le monde !

(À la fois solennel et familier.)

Enfants, on est content de vous !

Et maintenant,

Attrape à danser à la ronde

Le vif rigodon de chez nous !

(Vif sentiment de joie.)

Des vivats de réjouissance

Se mêlent aux chansons de bord :

VIVE Québec ! VIVE la France !

(Même ton, mais plus faible.)

France ! — reedit l'écho du Nord.

(Débitez cette strophe avec beaucoup de paix

Le soir vient. Une blanche aurore,

et de lenteur. Observez-bien les silences et

Au-dessus de la mer d'Hudson,

laissez graduellement baisser le ton

Arrondit son arc de phosphore.

jusqu'à la fin.)

Le suroît chante sa chanson.

Le trois-mâts, presque à sec de voiles,

Bouline sans bruit, sans fanal,

Aux clartés des belles étoiles

Qui criblent le ciel hivernal.

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

42

Le Retour.

On trouvera dans cet émouvant morceau le sujet d'une très intéressante étude. La voix a, en effet, à parcourir, dans son exécution, la gamme de tous les tons, ayant à rendre depuis l'allégresse la plus vive jusqu'au plus sombre désespoir. Joie, tristesse, amour, haine, douceur, rudesse, surprise gaie et douloureuse stupéfaction : tous les sentiments y sont exprimés. Que ces difficultés ne vous arrêtent pas, qu'elles vous attirent, au contraire ; plus le succès a été laborieusement acquis, plus grand est l'encouragement qu'il apporte avec lui comme récompense de nos efforts.

(Débitez lentement dans ces deux vers.)

L'été. — Le soir descend dans l'atmosphère LOURDE ;

La vague | ROULE au loin sa GRANDE plainte sourde.

(Plus vivement.) En effet,

Le port est agité : depuis le petit jour,

Les femmes et les vieux attendent le retour.

Ils sont là, tous, PRESSÉS en leur cape cirée,

LES HARDIS d'autrefois, les DOMPTEURS de marée.

Ils sont là pour un fils, pour un frère, un petit,

Avec | au coin des yeux | comme un pleur de dépit.

(Familièrement.)

Oh ! pas qu'ils soient jaloux, bien sûr que non, les braves,

Mais | tristes seulement | de se sentir épaves...

(Foyeusement et avec entrain dans ces deux vers.)

Elles aussi sont là, les épouses, les sœurs,

Les promises du mois, les mères de pêcheurs.

(Faites contraste entre ce vers et les suivants.)

Une trop vieille aïeule en tremblant s'est assise,

Tandis que | l'œil brillant, très droite sous la brise,

Avec son grand bonnet aux ailes de linon,

Une jeune lui dit les bateaux par leur nom :

Voyez, là-bas, les bateaux qui reviennent ! quel bonheur !

— " L'Etoile de la Mer, — La Jeanne, — L'Espérance, —

La Baleine, — Le Crick, — Le Paimpol, — La Balance ! "

Et | de l'horizon clair, mille petits points noirs 
 Accourent en dansant comme des encensoirs.

(*Enthousiasme délirant.*)

Les voilà ! les voilà !

(*Avec entrain.*)

L'on amarre les barques,
 On saute à terre, et puis l'on décrit quelques "arques"
 Pour joindre ses chacuns, se héler, s'aviser,
 Oh ! les JOYEUX propos ! le PREMIER BON baiser...

(*Appelez réellement !*)

— Ohé ! Cadock Hersant, t'aurais pas vu ma femme ?

— Eh ! Jean Le Goëlec, ta patronn' qui t'réclame !

(*Grosse voix.*)

— Guermeur ?

Quelle surprise !

— Hubert ! !

— C'est moi : tu n'me r'connais donc plus ?

(*Avec effusion.*)

— Que j't'embrasse !

— Eh ! Laumec !

Quelle surprise !

— Gilles !...

Doux saint-Jésus !

(*Avec grand intérêt.*)

Que je suis donc content !

— Et l'dernier ? — Y va bien ! — Un garçon ? — Oui, Bonn'Vierge !

(*Voix très douce de femme*)

T'es t'y noir, Siméon !... — J'ai fait brûler un cierge !

(*Avec beaucoup d'attendrissement.*)

Oh ! l'ÉMOI du revoir, l'IVRESSE du retour !

Les pleurs de joie et les furtifs regards d'amour...

(*Voix chaleureuse et enthousiaste.*)

Les rires ÉCLATANTS des GARS BRUNS aux dents blanches,

Les cœurs | BATTANT pareil aux cloches | les Dimanches !

(*Après un long silence, reprenez votre voix naturelle, avec une légère*

— Lorsqu'il eut achevé d'amarrer son bateau,

teinte de mystère.)

Larcke Yvon | sur ses yeux enfonça son chapeau,

Détaillez avec beaucoup de naturel.

Prit filets, avirons, roula sa veste en boule,

Et seul, FAROUCHEMENT, coupa | parmi la foule.

— Larcke Yvon était BEAU, superbement bâti,

Tenez, justement
Un peu géant, semblable au " Pêcheur " de Loti.

(À voix presque basse.)

Quand il passa, chacun fit un petit silence.

Voici pourquoi :

Au cours de la saison, le chef de " l'Espérance ",

Avait perdu sa femme et son premier enfant.

Son frère Jean-François était au régiment,

Les trois autres, marins sur les côtes de Chine.

Ses parents ?... sous deux croix, là-bas, dans la ravine.

(Avec mélancolie.)

Donc : PERSONNE au retour. —

(Accélérez.)

Lentement, fier, nerveux,

L'œil mauvais et le front caché sous les cheveux,

Le pêcheur s'engagea dans la lande déserte :

(Faites bien cette description.)

Le soleil se mourait ; sa GLOIRE était couverte,

A peine un frisson rouge, échappé, courait-il

Sur les grands genêts d'or en cercles de tortil.

L'IMMENSITÉ dormait...

(Très doucement et presque bas.)

Des cri-cri de bruyères

Chantaient | incessamment | dans les lueurs dernières.

(Ton narratif.)

Larcke Yvon | cheminait de ce pas cadencé 

Que prend l'homme de mer si souvent balancé.

Il chemina LONGTEMPS, l'air TERRIBLE, la tête 

Pensive sur son torse ADMIRABLE d'athlète.

Ce ne fut qu'à la nuit, auprès d'un vieux ravin,

Qu'il JETA | sur le sol | sa charge de marin.

(Avec mystère.)

Le croissant souriait dans l'orient mystique.

(D'un air soupçonneux.)

Larcke, dans le sentier, glissa son œil oblique :

(Tout bas.)

Personne, pas un bruit...

Il s'assit sur le roc,

Plantant | comme un guerrier | ses rames en estoc.

(Voix très douce et basse.)

Calme, calme divin... bercé par le murmure
Très lointain de la mer.

A droite, une toiture :

(Ton très ému dans ces quatre vers.)

Son toit... *le toit d'amour* si souriant en juin
De *la femme adorée* et du *rire enfantin*.

C'est BIEN LÀ le cher nid, c'est BIEN LÀ, la chaumine
Qu'il habita | dix mois | aux côtés de Jeannine.
Jeannine !... le seul front charmant et coloré
Qui fit battre son cœur ÉTRANGE et concentré...

(Quelque temps auparavant.)

— On les avait unis au retour d'une pêche,
Et, depuis ce temps,
Lui qui n'avait jamais aimé, lui, le REVÊCHE,

(Gradation descendante.)

Était devenu *doux, joyeux, obéissant*,
Expansif, empressé, comme un petit enfant.
Et | voilà qu'il était parti | presque sans peine,

(Avec allégresse.)

Heureux d'avoir "un fils" depuis une quinzaine.

(Reprenez le ton de la tristesse.)

Mais | l'enfant était mort, rivant à son linceul
Sa mère sanglotant de le voir partir seul ;
Et c'est ainsi | qu'un soir | un croiseur en partance
Avait HÊLÉ le chef du bateau "l'Espérance",
Jetant dans un goudron, par-dessus le sabord,
Un pli noir contenant la nouvelle de mort.

Au bout d'un certain temps.

Larcke Yvon se leva, muet, la lèvre blême,
Avec | dans son œil noir | un horrible BLASPHEME.
Il regarda le ciel, un *doux ciel plein d'éclat*,

(D'un ton scandalisé.)

Et lui MONTRA LE POING | ainsi qu'un apostat.
Cela fait, il se mit à marcher vers la porte,

(Voix basse et étouffée.)

En répétant très bas, sans inflexions : "Morte !..."

(Brusquement.)

Il poussa le verrou, s'arrêta sur le seuil,

Découvrant son front comme en face d'un cercueil :

Quel triste spectacle s'offrit à lui !

— Sur le lit | recouvert des mains d'une voisine,

(Avec surprise et terreur.)

Se dessinaient encor les formes de Jeannine....

(Très lentement et avec émotion dans ces deux vers.)

Dans l'ombre, près du mur, en treillis de roseau,

Sommeillait | immobile | un tout petit berceau....

Cela sentait l'encens, l'eau bénite, l'église ;

La lune se jouait sur la muraille grise...

(Plus vivement. Ton bas.)

— Larcke Yvon s'appuya, tout droit, contre un bahut,

Le cou TENDU, GONFLÉ, comme un fauve en affût.

(Relevez graduellement le ton.)

Il resta là | longtemps : debout, hagard, livide,

Les yeux fous et roulant du lit au berceau vide...

(Accent déchirant et bas.)

Plus rien... !

Qui pourrait le comprendre,

— Oh ! le regret du nouveau-né perdu

Qu'il aimait TANT déjà, qu'à peine il avait vu !

(Ton très élevé baissant graduellement jusqu'au point.)

Oh ! la douleur sans nom, l'INDICIBLE tristesse

Du revoir *sans accueil*, du retour *sans tendresse*,

Du foyer | *sans chaleur, sans regard* | et sans voix...

Ah ! c'est que

Larcke n'a pas un cœur qui peut aimer deux fois !

Sa narine FRÉMIT, un soupir GIGANTESQUE

Soulève sa poitrine à la DÉCHIRER presque ;

Il CRISPE son maillot de son ÉNORME main,

(Ton haut.) *(Ton bas.)*

Et | droit | s'effondre | avec un RALE SURHUMAIN.

(Voix très

Dans l'ADMIRABLE nuit, je l'entendis : FÉROCE,

énergique et très expressive.)

TORDU | SAUVAGE | HURLANT sa douleur de COLOSSE ;

Je l'entendis | BROYER SES MACHOIRES DE FER,

(Accent désespéré dans tout ce vers.)

Et | quand le jour parut | | il repartit en mer.....

MARC DUPUY.

La Saisie.

Poème couronné par l'Académie des Jeux Floraux.

Voici une poésie où le ton ému tient encore une large place. Méditez-le et pénétrez-vous en bien. Efforcez-vous, dans la scène de la vente, de trouver la note juste sans tomber dans la vulgarité. Le discours de la mère réclamant son crucifix, doit être tout vibrant de chaleur et d'émotion, avec un profond sentiment de tristesse. Peignez l'huissier froid et brutal. Enfin, la réponse de l'artiste, simple et tranquille au début, doit être, à la fin, remplie d'un paisible enthousiasme.

C'était par un matin lugubre de décembre ;
 La scène se passait dans une PAUVRE chambre 
 SANS FEU, malgré le froid qui sévissait BIEN FORT ;
 Dévoré par la fièvre, et plus pâle qu'un mort,
 Un homme | chancelant, épuisé, l'œil atone,
 Répétait lentement d'une voix monotone :
 — ^{Les cruels ! Quand on pense qu'} " Nous chasser. Ils ont dit qu'ils allaient nous chasser..."
 Et la femme | à ses pieds | ne savait que presser 
 Sur son sein amaigri trois enfants, trois BEAUX anges,
 Avec un sourire triste.
 Dont le dernier riait, innocent, dans ses langes ;
 — ^{Aie confiance ! (Ton à la fois encourageant et triste.)} " Calme-toi, disait-elle, en refoulant ses pleurs ;
 Dieu nous consolera, Dieu qui voit nos douleurs,
 Lui qui sait que JAMAIS, cher compagnon, mon homme,
 Tes bras n'ont refusé la besogne... la somme 
 Que nous gardions, hélas, pour solder le loyer,
 En remèdes | pour toi | j'ai voulu l'employer,
 Mais, après tout,
 Qu'importe le chagrin, l'épreuve, la misère ?
 N'est-ce pas là une grande consolation ?
 La femme a son mari, les enfants ont leur père...

Le courage | en mon cœur ne s'est JAMAIS éteint,
 Il s'éveille | PLUS FORT, quand le malheur t'atteint ;
 Et je SENS DOUBLEMENT dans le fond de mon âme,
 Que je suis la moitié de ta chair, moi, ta femme !..... "

(Reprenez votre ton naturel.)

L'homme | laissa tomber ses deux mains sur le front 

(Après un soupir et avec résignation.)

Qui se tournait vers lui : — " Nous subirons l'affront,
 Nous partirons, dit-il, car ta force me gagne. "

Alors, se relevant, sa vaillante compagne

Attacha ses regards voilés sur tous les murs ;

Puis, lui montrant du doigt un bouquet d'épis mûrs :

T'en souviens-tu ?....

(Voix basse et

— " Nous étions mariés du matin ; hors la ville

mélancolique. Débit très doux.)

Nous allâmes | tous deux | pleins d'un bonheur tranquille,

Seuls..... nous parlant BIEN BAS dans les champs tout dorés ;

(Avec effusion.)

Je rapportai ma gerbe..... *Ah, ces épis sacrés,*

Ce chaste souvenir dont j'ai peur qu'on se raille,

Je puis bien l'emporter... Ce n'est qu'un peu de paille. "

En détournant la tête elle prit le bouquet,

(Très vivement.)

Puis y colla sa bouche en pleurant..... Le loquet 

(Débit précipité.)

De la porte grinça : les hommes de justice

Arrivaient pour remplir leur INFLEXIBLE office.

(Légère teinte de dédain.)

Ils tenaient à la main des grimoires noircis ;

(D'un ton ferme et froid.)

Tout était BIEN en règle et L'ORDRE | était précis.

(Avec un dédain prononcé)

Saisir le mobilier des escrocs, des joueuses,

(dans toute cette énumération.)

Des femmes dont le luxe a des sources honteuses,

Des hommes d'agio qui volent en plein jour,

Des emprunteurs vivant sur chacun tour à tour,

Chevaliers du hasard, maîtres d'escroqueries,

De la société, méprisables scories,

Mais il est évident que
C'est bien, juste, moral, et chacun APPLAUDIT.

(Commiseration profonde.)

Mais, s'il s'agit du pauvre, ah, notre cœur BONDIT.

Ces minces mobiliers d'une valeur vénale *BS*

Presque nulle, n'ont RIEN pourtant qui les égale :

(Avec une émotion croissante dans ces six vers.)

La table de sapin, les simples rideaux blancs,

Le coucou *qui chantait les heures aux enfants*,

L'armoire de noyer servant de lingerie,

Les fauteuils des petits, la vaisselle fleurie,

Quelques livres enfin, et le lit des époux

Où l'honnête travail rend le sommeil plus doux,

Vous savez bien que

Que voulez-vous !

Tout cela, c'est sacré !... Mais | la justice est UNE ;

Son duel commençait avec cette infortune.

(Ton narratif et un peu bas.)

Quand l'huissier | dans la chambre à peine eut fait un pas,

Lorgnant le mobilier il murmura tout bas :

(Avec découragement.)

— “ Pas seulement les frais. ” Des gens du voisinage *BS*

(Expression de curiosité malsaine.)

Le suivaient, curieux de voir, sur leur visage |

(Dibitez très lentement et avec une grande expression de

Comment les malheureux expropriés, saisis,

pitié.)

Se verraient | de chez eux renvoyés sans sursis.

(Ton très narratif.)

(Imité le ton

La vente commença : — “ La commode, peu chère...

de l'encanteur.)

Imitant l'acajou... cinq francs... qui met enchère ?

Six francs à gauche ?... Allons c'est pour rien. Une fois...

(Reprenez

Deux, trois fois, à six francs ? Adjugé !... ” — Cette voix,

voix naturelle.)

Dans le cœur de la mère entrant comme une lame,

Et, la main dans la main de son mari, la femme *BS*

Regardait, l'œil hagard, s'en aller ses trésors ;

Ses larmes RUISSELAIENT malgré de vains efforts...

(Même ton que plus haut.)

— “ La table maintenant, un meuble de famille,

(Vivement.) Ah !
 Je l'offre pour | cent sous !... C'est vous, la blonde fille 
 Qui faites signe ? non ? La table pour cent sous !...
 On peut y dîner six... vrai, ces prix sont trop doux,
 Examinez l'objet... Ah ! cinquante centimes ?...
 Enlevez ! — Tour à tour | et pour des prix INFIMES,

Tout à coup,
Les meubles s'en allaient... Un crucifix pieux
 De l'homme de la loi vint à frapper les yeux :

(Très vivement. Ton de voix saccadé.)
 Il avança la main... Alors | tremblante et blême,
 Comme si l'on venait de l'atteindre elle-même,
 La femme s'ÉLANÇA soudain : — "Ah ! de ce lieu,
(Très résolument avec une nuance de désespoir.)
 EMPORTEZ TOUT, OUI, TOUT, mais | laissez-moi mon Dieu,

Laissez le crucifix dont l'aspect nous console ;
 Une pareille chose est impossible !
 La loi ne peut vouloir qu'on prenne un TEL symbole ;
 Et | pas plus que le lit, on ne saisit l'autel !

(La voix devient plus douce et plus émue.)
 M'enlever cette image..... ah, ce serait cruel.....

Ma mère | la serrait sur ses lèvres si pâles,
 Quand la mort éteignit le dernier de ses râles :
 Mes enfants, à ses pieds, savent joindre leurs doigts,
 Ils disent le pater de leur petite voix ;
 Sur leur berceau | déjà | s'incline le calvaire ;
 En me sentant chrétienne, ah ! je suis DEUX FOIS mère !
 Ceux qui gardent les biens de ce monde, parfois

Ce n'est pas surprenant ça !
 Peuvent bien oublier le Sauveur mis en croix ;
(Avec une animation et une chaleur croissantes.)
 Mais NOUS, monsieur, mais NOUS, qui tombons | hors d'haleine
 SOUS L'ÉCRASANT FARDEAU d'une ÉTERNELLE peine,
 NOUS qui | d'un DUR LABEUR devons subir les lois,

(Relevez le ton.) *(Baissez-le.)*
 Que deviendrions-nous si nous n'avions la croix ?....."
 Tandis qu'elle parlait, sa joue était mouillée 
 Des larmes qu'essuyait l'enfant..... Agenouillée,

Des sanglots PLEIN le cœur, elle étendit les bras

(*Ton très froid et très sec.*)

Mais | l'huissier dit : " La loi | n'a pas prévu ce cas,

Voilà tout !

Elle vous laisse un bois de lit, avec la paille !".....

(*D'un ton dur.*)

ARRACHANT | brusquement le Christ de la muraille,

(*Voix d'encanteur comme plus haut.*)

L'homme noir ajouta : " — Le crucifix de bois,

(*Plus haut.*) (*Plus haut.*) (*Ton narratif.*)

A vingt sous !... quinze !... dix !... " Nul ne couvrirait sa voix,

Quand | une voix | vibrant de notes généreuses,

(*Ton de voix indigné.*)

(*Avec une vive surprise.*)

Répliqua : " CINQ CENTS FRANCS | ... " Les têtes curieuses

Se tournèrent alors vers un jeune homme en deuil

Qui | du *pauvre* logis, avait franchi le seuil.

Il avait entendu les prières ferventes

De la femme, il avait vu ses larmes BRÛLANTES ;

Remué jusqu'au fond du cœur, il s'était dit

Que donner fait du bien..... et | l'huissier | interdit,

Redoutant une erreur, dit d'une voix railleuse :

(*Ton indigné.*)

—" CINQ CENTS FRANCS !... il s'agit d'une œuvre merveilleuse !..

A cinq cents francs le Christ !... Personne ne dit mot ?...

Il est à vous, monsieur !..... " La femme | eut un SANGLOT |

Mêlé tout à la fois de douleur et de joie.

Enfin ! Était-ce possible !

Sauvés ! Dieu les sauvait, l'huissier lâchait sa proie,

Les meubles resteraient à ces pauvres bannis,

Et l'on pourrait | encor | vivre des jours bénis !...

La mère, ses deux bras arrondis en corbeille,

Soutenant les enfants à figure vermeille,

S'ÉLANÇA vivement vers 'e jeune étranger :

(*Avec un sentiment de vive reconnaissance.*)

—" Un ange vous a donc dit de nous protéger ? "

(*Ton très simple et très doux.*)

—" Oui, répondit alors lentement le jeune homme,

Cet ange | était ma mère..... Avant un mois | à Rome,

J'irai | pour me tremper aux eaux vives de l'art ;

Eh bien, JE VOUS LE DIS, jamais | pour mon regard |
Rien ne sera plus GRAND, ni plus BEAU pour mon âme,
Que le spectacle offert par vous, *o pauvre femme !...*

^{Or,}

Où je trouve le VRAI, je crois trouver le BEAU ;
De cette scène là, JE VEUX faire un tableau,
Une œuvre | qui sera mon œuvre populaire,
Qui | dans tous les greniers, parlera de prière !
A mes frères dans l'art, je veux prouver | combien ~~notre~~
Notre esprit peut GRANDIR, quand il se fait chrétien :
Si nous reproduisons des scènes trop cruelles
Nous devons les baigner de clartés éternelles :

Comme vous le savez,

Mon atelier d'artiste est voisin des greniers,
A des titres divers nous sommes ouvriers ;

(Ton ému et enthousiaste dans toute la fin du discours.)

Ah ! dans le fond du cœur et dans la chambre sombre,
GARDONS le crucifix pour éclairer notre ombre,
DRAPEAU, *frère divin* du drapeau des soldats,
Que la femme RELÈVE | en pleurant | sous nos pas,
Qu'elle déploie | au sein des plus rudes misères,
Qui, nous parlant du ciel, nous rappelle nos mères : "
Et, l'artiste, *le cœur ému, les yeux rougis,*
Embrassant les enfants, s'éloigna du logis.

RAOUL DE NAVERY.

L'Inventeur.

La première condition pour réussir dans cette amusante fantaisie, c'est une gravité imperturbable. Si donc vous ne pouvez garder votre sérieux en débitant ce chef-d'œuvre de sottise, renoncez à le dire. Si au contraire, vous vous en sentez la force, donnez bien à l'« Inventeur » toute la fatuité et la naïveté qui forment le fond de son caractère.

(*Ton emphatique.*)

Je suis inventeur. Oh ! inventeur-amateur, tout simplement.

(*Vivement.*) (*Très lentement.*)

Mais enfin, je viens de composer un petit appareil... je ne vous dis que ça ! Ma machine est assez compliquée.....

(*Ton important.*)

C'est en métal. Il y a du fer, BEAUCOUP de fer. Cependant, il y a du bois, BEAUCOUP de bois, et même un peu de faïence...

(*Ton négligé.*)

Du reste, ce serait en cristal, en carton ou en papier mâché, que

Voilà pourquoi :

ça ne ferait ABSOLUMENT RIEN. Je suis un inventeur à la portée de

(*Avec une emphase exagérée.*)

tout le monde, c'est ce qui fait ma force.....

(*Ton solide et élevé.*)

D'abord, nous avons une chaudière... pour chauffer... avec de

Naturellement !

l'eau bouillante... et du feu dessous... :

(*Ton très négligé.*)

C'est, je crois, le seul moyen qu'on ait trouvé pour avoir de la vapeur. Ah ! vous me direz : — Mais... Si l'on mettait le feu des-

(*Vivement.*)

sus ? — Ça m'est égal, si ça peut vous faire plaisir. Seulement,

Vous comprenez que

(*Fort.*)

(*Ton persuasif.*)

c'est plus long !... Donc, je chauffe. Suivez-moi bien. — Je ne sais

(*Ton sourd.*)

si je me fais bien comprendre ?... — Le feu fait : Brou... brrou...

(*Ton plus vif.*)

brrou... — L'eau qui chauffe fait : Glou, glou... glou... glou... glou,

(*Ton très important.*)

glou..... — Nous avons alors un piston | dans son tube | qui reçoit

(D'un ton aimable.)

la vapeur à l'avant à moins, cependant, que vous ne préféreriez la faire arriver par derrière ! Car vous pensez bien que pour être BON

(Geste mécanique

INVENTEUR, il ne faut mécontenter personne. — Le piston va et du bras.)

vient comme ceci, en faisant : Ksss, Ksss, Ksss, Ksss.....

— Vous me suivez bien ? Je ne sais pas si je me fais bien com-

(Comme plus haut, mais en exagérant un peu dans toute cette phrase.)

prendre?... — Le feu fait : brou, brou, brou... L'eau qui chauffe : glou, glou, glou, glou... Le piston qui glisse Kss, Kss, Kss, Kss.

Bah !..

— C'est parfait ! Le piston communique par une bielle... — les mécaniciens appellent cela une bielle, on ne sait pas pourquoi,

Après tout, qu'est-ce que ça peut nous faire !

mais ça ne nous regarde pas !... le piston communique par une bielle à une roue... ronde... autant que possible. Mais elle serait CARRÉE OU TRIANGULAIRE que je n'y verrais pas d'inconvénient.

(Très lentement en

Cette roue fait : Rrrrrr, Rrrrrr... Rrrrrr..... Vous me suivez

promenant un long regard circulaire sur l'auditoire.)

(Comme plus

bien, je ne sais pas si je me fais bien comprendre. Le feu fait :

haut, en exagérant encore.)

Brou, brrrou... — L'eau qui chauffe :... glou, glou... glou, glou. —

Le piston qui glisse Ksss, Ksss, Ksss, Ksss. — La roue qui tourne :

(Vivement.)

Ce n'est pas tout !

Rrrrrr... Rrrrrr... Rrrrr... C'est très amusant. Au-dessus de la

(Avec emphase.)

Voyez-

chaudière, il y a une SOUPAPE qui laisse échapper la vapeur. Ça

vous,

se fait comme ça pour toutes les chaudières, je n'ai rien voulu

(Très intéressant.)

changer pour ne pas me singulariser. Remarquez que c'est le CON-

Que

TRAIRE du feu. Celui-ci | est dessous | et la soupape | | dessus. En

voulez-vous,

(Ton très aimable.)

mécanique, c'est une habitude. Maintenant, si vous préférez mettre

la soupape DESSOUS OU SUR LE CÔTÉ, je ne m'y oppose pas ! Seule-

Que voulez-

ment, ou l'eau fuira, ou ça fera éclater la chaudière. Il y a des

vous que j'y fasse !

gens qui aiment mieux cela, il ne faudrait pas les contrarier !..

Grâce à la vapeur, la soupape fait : Pfftt, pfftt, pfftt... Ça intrigue ^(D'un air malin.)
 BEAUCOUP ceux qui ne savent pas.—Vous me suivez bien, je ne sais pas si je me fais bien comprendre?..... ^(Ton familier.)

(Comme plus haut, en exagérant toujours.)

Le feu fait : Brrrrrou, brrou... l'eau qui chauffe : glou, glou, glou, glou, glou. — Le piston qui glisse : ksss, ksss, ksss. — La roue qui tourne : rrrrrr, rrrrrr, rrrrrr, rrrrrr. — La soupape qui se lève : pfftt,

(Ton intéressant.)

pfftt, pfftt, pfftt..... Autour de cela, j'ai placé un TAS de petites choses divertissantes : des courroies, des tambours, des roues d'engrenage, des treuils... c'est très compliqué ! C'est très compliqué !

(Très lentement.)

et c'est aussi simple que vous et moi : parce que | chaque pièce | peut s'enlever | sans nuire à la marche de l'appareil. Tout | est

Et ce n'est pas surprenant, car,

utile | et inutile à la fois. Avant tout, ce que j'ai voulu, c'est la

(Ton sérieux et important.)

commodité du public. C'est ainsi que j'ai dû REFUSER le concours d'un individu qui voulait faire marcher ma machine à vapeur à l'aide d'une machine électrique, parce que | pour faire marcher sa machi-

(Même ton)

ne électrique, il fallait | une autre machine à vapeur. — Vous me

familier que plus haut.)

suivez bien. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre? Le

(Relevez le ton sur chaque syllabe précédant une virgule.)

feu fait..... ce que je vous ai dit, l'eau aussi, le piston, la roue, la soupape, les courroies, les tambours, les grosses caisses, les cymbales... Mais pardon, je m'égare !..

Tout ça c'est très bien, mais,

—“ Maintenant, me direz-vous, à quoi peut servir votre invention ? ”

Ma foi,

(D'un ton embarrassé.)

—Ah ! ça je ne sais pas encore. Je l'ai faite.. . pour la faire, pour être UTILE à l'humanité ; il est ÉVIDENT qu'elle doit rendre d'ÉNORMES SERVICES, et qu'avec un peu de bonne volonté, on en retirera un

(Très emphatique.)

(Embarras bien simulé.)

parti MERVEILLEUX.—TOUT | EST DANS RIEN, comme disait... chose...

(Avec aplomb.)

machin..., enfin le grand inventeur !

(Ton modeste.)

Pour ma part, du reste, je ne demande AUCUNE RÉCOMPENSE, ni Je
ne veux rien !
titres, ni distinctions, ni argent. Je ne demande qu'une chose,
c'est qu'on m'accorde DANS L'HISTOIRE, un coin entre... Pépin le
Bref, inventeur des parapluies, et Papin, l'inventeur des papes... ou
des soupapes, je ne sais plus au juste. *(Avec beaucoup d'emphase.)* VOILÀ CE QUE J'AI FAIT POUR
MON PAYS.

(Avec un rire dé-

Les gens d'esprit y trouveront peut-être à redire, mais, les gens
daigneux.) (Voix très basse.) *(Voix très forte.)*
d'esprit, voulez-vous que je vous dise, ce sont des imbéciles, et je
Il n'y a pas à dire ! *(Très lentement.)*
m'y connais ! — Je ne sais pas si je me fais bien comprendre ?.....
(Vivement.)
Ou bien alors c'est que je ne suis qu'une BÊTE, une TRIPLE BÊTE...
(Voix très forte.)
Je COURS PRENDRE UNE PATENTE !

A. DELILIA.

45

Le Jour des Rois.

Ce joli récit aura toujours un grand succès si vous savez le faire avec naturel. Peignez bien la
douleur du père et surtout de la vieille mère d'André, leur joie à son retour. Cette joie, la plus
grande peut-être qu'il soit donné d'éprouver dans la vie, doit se traduire par une voix brisée et
comme étouffée dans la gorge par les sanglots qui voudraient se faire jour avec elle. Enfin, don-
nez au jeune André le ton chaud, gai et enthousiaste qui lui convient.

(Ton narratif et très gai. Souriez.)

Le jour des Rois, chez le père Martin,
Le plus vieux pêcheur de la grève,
Chaque année on tirait la fève,
A la fin d'un JOYEUX festin.

Naturellement,

Il y conviait toute sa famille ;

(Joyeuse énumération. Le ton monte à chaque virgule.)

Ses enfants mariés et ses petits enfants ;

Ses amis, ses voisins, à l'âtre qui pétillait,

Venaient s'asseoir, tout triomphants.

C'était sa femme, Benjamine,

Qui, de ses propres mains, accommodait les mets ;

Et son fils le plus jeune, un GARS de bonne mine,

L'aidait à plaire au goût de tous ces chers gourmets :

(Vivement.)

Il courait au marché | pour trouver la volaille 

(Avec emphase jusqu'au point.)

La plus fine, la mieux en chair,

Et le BEAU boudin blanc et la plus GROSSE caille :

RIEN ne serait trop bon, RIEN ne serait trop cher !

Ensuite,

Il chauffait le four, montait de la cave

Le petit vin doux qui serait versé,

Coupait le bois, fruit de l'épave,

Qu'en sa barque, la veille, il avait ramassé.

La guerre étant venue, ainsi que tout le monde,

Il avait été soldat...

(Très tristement dans ces deux vers.)

On ne le revit plus !... On sut, | *douleur profonde* |

Qu'il était mort lors du dernier combat...

Six mois après cette guerre TERRIBLE,

Chacun pleurait un fils absent :

L'un, gardé prisonnier, et l'autre — *chose horrible* —

(Expression de douloureuse horreur.)

Enfoui sous des amas d'os, de chair et de sang.

Dans les foyers régnaient de constantes détresses,

On invoquait | de Dieu les FOUDRES vengeresses,

Chaque veillée était sans verve, sans entrain ;

Pas un sourire, hélas ! et pas un gai refrain !

(Très bas.)

On chuchotait de tristes confidences ;

Plus de fêtes, ni plus de danses ;

Et, quand on se réunissait,
A ceux qui n'étaient plus, chacun, tout bas, pensait.

Or, voici que

Du jour des Rois, on était à la veille.

Le vieux père Martin, à sa femme, avait dit :

(*Avec un soupir.*)

(*Ton affectueux.*)

“ Quoiqu'André n'y soit plus, chez nous, *ma pauvre vieille,*

Le repas annuel ne sera pas dédit. ”

Et Benjamine, en femme obéissante,

Les larmes dans les yeux et le cœur déchiré,

Comme chaque année, avait préparé

La galette APPÉTISANTE.

(*Accélérez. Ton plus vif.*)

Quand chacun, à table, eut pris place, Pierrot,

Un finaud bambin, vit un couvert mis en trop :

(*Ralentissez.*)

Du souvenir d'André, toute préoccupée,

Benjamine s'était trompée.

(*Voix vive. Ton élevé.*)

— “ Ce sera le couvert de mon bon oncle André,

Cria le même enfant, d'un mouvement avide,

Il viendra : je l'ai rencontré

En rêve, cette nuit, laissons sa place vide ! ”

— “ *Hélas !* lui répondit Benjamine en pleurant,

Ton oncle est bien parti, ce rêve est un mensonge,

Il ne faut JAMAIS croire aux images d'un songe,

Si tu savais !

Rêve et réalité, va, c'est bien différent ! ”

Ces paroles d'enfant, dites à l'improviste,

Avaient fait naître *un retour douloureux ;*

Le repas commença silencieux et triste :

Seuls, les gamins babillèrent entre eux.

Quand le FAMEUX gâteau fut servi sur la table,

Ils firent des hurrahs ! et battirent des mains.

(*Ton de voix très élevé : criez vous-même.*)

— “ Qui sera Roi ? — C'est moi ! — Non ! — C'est indiscutable ! ”

(*Voix grave.*)

— “ Silence, mes enfants, tous ces discours sont vains.

Leur dit le vieux Martin ; le partage commence :

(Silence comme si vous parcouriez la table des yeux en comptant.)

Il nous faut | vingt-trois parts et la part du Bon Dieu,
Pour le pauvre, envers qui le sort plein d'inclémence,
Lui fera nous quêter un asile en ce lieu ! ”

Chose bizarre !

Hélas !

Le partage étant fait, *personne* n'eut la fève :

Dans cette part du pauvre il fallait bien qu'elle fût,

(Très lentement, et ton triste dans ces deux vers.)

Alors, désanchantés, les enfants firent trêve

A leurs joyeux ébats, et, chacun d'eux se tut.....

(Ton intéressant et mystérieux.)

Au milieu du silence, à la porte d'entrée,

Un coup SEC avait résonné ;

Et, soudain, toute la chambrée

Se demanda qui Dieu leur avait amené.

(Ton encourageant.)

— “ Entrez, cria Martin, entrez, la part est faite,
Votre couvert est mis, de plus, vous serez Roi ;

Vous ne troublez pas la fête,

(Avec des larmes dans la voix.)

Car | la gaité n'est plus chez moi ! ”

En prononçant ces mots, il avait, de la porte,

Ouvert les deux battants ; et, bientôt, pénétrait 

(Ton un peu soupçonneux.)

Un homme mal couvert, caché de telle sorte

Qu'on n'en pouvait distinguer un seul trait.

Sans parler, il alla vers la place vacante,

S'assit, et prit la part du Bon Dieu qu'il brisa :

(Ton calme et solide.)

(Vivement. Ton très élevé.)

— “ C'est moi qui suis le Roi, dit-il, allons, qu'on chant !

C'est assez pleuré comme ça ! ”

En disant ces mots,

Il ôta son chapeau, montra sa tête blonde...

(Voix presque étranglée par l'émotion.)

Un grand cri s'éleva : — “ Fils !... C'est toi !... Te voilà ! ”

Et | dans les bras d'André, la pauvre vieille | alla,

Défaillante d'émoi, TOMBER une seconde !.....

Après, vinrent les LONGS et doux embrassements...

Et l'enfant répétait : — ^{Quand je vous le dis que} “ Je l'ai vu dans mon rêve !... ”

^{Parbleu !}

Moi, je savais bien qu'il aurait eu la fève ! ”

Tandis qu'André, parmi ces gais épanchements,

^{Mes amis ! Parfaitement ! (Avec entrain.)}

Disait : — “ Oui !... C'est bien moi !... Je vais chanter et boire :

Au foyer paternel me voici de retour ;

La douleur nous a fui, la joie aura son tour,

Vous ne savez pas, vous :

Car je reviens vers vous, amis, COUVERT DE GLOIRE ! ”

(Vivement.)

(Ton négligé.)

Jetant son vêtement, espèce d'oripeau,

Il laissa voir LA CROIX D'HONNEUR sur sa poitrine :

Il avait VAILLAMMENT défendu son drapeau

Parmi les HÉROS de notre marine !

(Avec beaucoup d'entrain et de gaieté)

L'on chanta, l'on rit et l'on but :

jusqu'à la fin du morceau.)

Femmes, vieillards, enfants, payèrent leur tribut 

Aux francs éclats de la réjouissance

Que ne gênait aucune réticence ;

Et, quoiqu'en République, on cria, sans effroi,

Chaque fois qu'André soulevait son verre 

Pour boire à l'aïeul que chacun révère :

(Criez réellement et avec joie.)

— “ Le Roi boit !... Vive le Roi !..... ”

RENÉ SOSTA.

La Bénédiction.

Peu de morceaux à dire ont eu plus de vogue que celui-ci. Il y en a peu également qui soient destinés à être plus longtemps redemandés : c'est là le sort de toute œuvre remarquable. On trouve, en effet, dans ce récit historique des passages d'une vigueur peu commune. Les rues de la ville pendant le siège, le massacre des moines, la description du couvent et le meurtre du prêtre sont autant de tableaux si vivants qu'il semble que le poète parle là de souvenirs tout personnels. Faites de même, suivez le chemin qu'il a suivi et vous arriverez au même résultat : faire croire aux gens que vous avez été témoin des choses que vous racontez.

(*Ton narratif. Voix solide.*)

Or, en mil huit cent neuf, nous primes Saragosse.

J'étais sergent. Ce fut une journée ATROCE.

La ville prise, on fit le siège des maisons,

(*Baissez la voix. Ton mystérieux.*)

Qui, bien closes, avec des airs de trahisons,

Faisaient PLEUVOIR les coups de feu par les fenêtres.

(*D'un ton rageur.*)

On se disait tout bas : " C'est la faute des prêtres ! " ⁽¹⁾

Et, quand on en voyait s'enfuir dans le lointain,

Bien qu'on eût combattu dès le petit matin,

Avec les yeux BRÛLÉS de poussière et la bouche

AMÈRE du baiser sombre de la cartouche,

On fusillait gaîment et soudain plus dispos,

Tous ces longs manteaux noirs et tous ces grands chapeaux.

Ce jour-là,

Mon bataillon suivait une ruelle étroite.

(*Attention aux silences !*) Avec prudence et précaution !

Je marchais, observant les toits | à gauche, à droite,

A mon rang de sergent, avec les voltigeurs ;

(*Ton mystérieux avec une légère expression de terreur*

Et | je voyais au ciel | de subites ROUGEURS |

dans ces deux vers et d'horreur dans les six qui les suivent.)

HALETANTES | ainsi qu'une haleine de forge.

On entendait | des cris de femmes qu'on égorge

(1) Durant le siège de Saragosse, par l'armée française, quelques prêtres et religieux espagnols crurent de leur devoir de conduire leurs compatriotes au combat, et de faire eux-mêmes le coup de feu sur les troupes ennemies : ce qui est interdit par les lois internationales.

Au loin, dans le funèbre et sourd bourdonnement,
 Il fallait | ENJAMBER des morts | à tout moment.
 Nos hommes se BAISSAIENT pour entrer dans les BOUGES,
 Chose effroyable !
 Puis, en sortaient avec leurs baïonnettes ROUGES
 Et | du sang de leurs mains faisaient des croix au mur :
(Ton plus solide.) Vous comprenez bien que
 Car dans ces défilés il FALLAIT être sûr
 De ne pas oublier un ennemi derrière.
(Sentiment d'inquiétude s'accroissant graduellement dans ces quatre vers.)
 Nous allions | sans tambour | et sans marche guerrière.
 Nos officiers | étaient pensifs. Les vétérans,
 Inquiets, se SERRAIENT DES COUDES dans les rangs
 Et se sentaient le cœur faible d'une recrue.
(Vivement.) Voilà qu'
 'Tout à coup, au détour d'une petite rue,
 (Criez ! !) Accélérez le débit,
 On nous crie en français : " À l'aide !" En quelques bonds
 (Elevez le ton.) *(Baissez-le gra-*
 Nous joignons nos amis en danger, | et tombons 
duellement.)
 Au milieu d'une BELLE ET BRAVE compagnie 
 Des grenadiers | CHASSÉS avec ignominie
 (Relevez-le.) *(Baissez-le.)*
 Du parvis d'un couvent | seulement défendu 
 (Relevez-le.)
 Par vingt moines, VINGT HÉROS au crâne tondu,
 Qui | sur la robe | avaient la croix de laine blanche,
 Et qui, pieds nus, LE BRAS SANGlant hors de la manche,
 Les ASSOMMAIENT à coups d'ÉNORMES crucifix.
(Ton tragique.)
 Ce fut TRAGIQUE. Avec tous les autres | je fis 
 Un feu de peloton qui BALAYA la place.
 FROIDEMENT, MÉCHAMMENT, car la troupe était LASSE
 Et | tous | nous nous SENTIONS des âmes de BOURREAUX,
 Nous TUAMES ce groupe HORRIBLE de héros,
(Débitez lentement.)
 Et cette action VILE une fois consommée,
 Lorsque se dissipa la compacte fumée,

Horreur !....

Nous vîmes | de dessous les corps enchevêtrés |

De LONGS RUISSEAUX DE SANG *descendre les degrés.* || |

(*Ton mystérieux. Voix basse dans ces trois vers.*)

— Et derrière | s'ouvrait l'église | immense | et sombre. || |

Les cierges | étoilaient de points d'or toute l'ombre ;

L'encens | y répandait son parfum de langueur ;

(*Plus vivement.*)

Et, tout au fond, tourné vers l'autel, dans le chœur,

Comme s'il n'avait pas entendu la bataille,

(*Avec étonnement.*)

Un prêtre | en cheveux blancs | et de très haute taille |

(*Ton très paisible.*)

Terminait son office avec tranquillité.

(*Dites ces deux vers avec une grande expression de vérité.*)

Ce mauvais souvenir si présent m'est resté,

Qu'en vous le racontant je crois tout revoir presque :

Je m'en souviens comme si c'était d'hier !

Le vieux couvent avec sa façade moresque,

(*Voix basse. Sentiment d'horreur.*)

LES GRANDS CADAVRES DES MOINES, le soleil |

Faisant | sur le pavé | fumer le sang vermeil,

(*Plus bas.*)

Et dans l'encadrement noir de la porte basse

(*Encore plus bas.*)

Ce prêtre et cet autel BRILLANT comme une Châsse,

(*Haut.*)

(*Baissez vivement le ton.*)

Et nous autres CLOUÉS au sol, presque poltrons.

Je l'avoue :

Certes, j'étais alors un vrai SAC à jurons,

Un IMPIE, et plus d'un encore se rappelle

Qu'on me vit | uns fois, | au sac d'une chapelle,

Pour faire le gentil et le spirituel

Allumer une pipe aux cierges de l'autel.

Déjà | j'étais un vieux TRAÎNEUR de sabretache ;

Et le pli que donnait ma lèvre à ma moustache

Annonçait un BLASPHEME et n'était pas trompeur.

— Mais | ce vieil homme | était si blanc | qu'il me fit peur.

(*Fort.*)

(*Ton bas.*)

“FEU !” dit un officier. Nul ne bougea. Le prêtre

(Avec beaucoup de calme.)

Entendit, à coup sûr, mais n'en fit rien paraître,
Et nous FIT FACE avec son grand saint-sacrement ;

(Familièrement.)

Car | sa messe en était arrivée | au moment 
Où le prêtre se tourne et bénit les fidèles.

(Ton légèrement emphatique.)

Ses bras levés | avaient une ENVERGURE D'AILES.

(Vivement.)

Et | chacun recula, lorsqu'avec l'ostensoir |

(Ton majestueux.)

Il décrivit la croix dans l'air | et | qu'on put voir 

(Ton très solide dans tout ce vers.)

Qu'il ne tremblait pas plus que devant les dévotes,
Et quand | sa belle voix, psalmodiant les notes,
Comme font les curés dans les saints oremus,
Dit :

(Très lentement.)

" Benedicat vos, omnipotens Deus. "

" FEU ! répéta la voix féroce, ou je me FACHE. "

(Ton désolé.)

(Avec mépris.)

Alors | un d'entre nous, un soldat, mais un LACHE,

(Vivement.) (Baissez le ton.)

Abaissa son fusil | et fit feu. Le vieillard 

(Relevez-le avec énergie dans ces deux vers.)

Devint très pâle, mais, sans baisser son regard

ETINCELANT d'un SOMBRE et FAROUCHE courage :

(Voix un peu plus faible.)

" Pater et Filius, " reprit-il.

Quelle RAGE,

Ou quel voile affolant un cerveau

FIT PARTIR de nos rangs un coup de feu nouveau ?

(Avec désolation.)

Je ne sais | mais | pourtant | cette action fut faite.

Le moine, d'une main s'appuyant sur le faite 

De l'autel et | tâchant de nous bénir encor |

De l'autre, SOULEVA le LOURD OSTENSOIR d'or.

Pour la troisième fois | il traça dans l'espace

Le signe du pardon, et d'une voix très basse,

Il n'y a aucun doute à ce sujet !

Mais qu'on entendit bien, car tous bruits s'étaient tus |

Il dit, les yeux fermés :

(Voix très faible.)

“ Et Spiritus Sanctus. ”

(Brutalement.)

Puis | tomba | mort, ayant achevé sa prière.

(Avec une désolation mêlée de terreur.)

L'ostensoir | rebondit | par trois fois | sur la pierre ;

Et, comme nous restions, MÊME les vieux troupiers,

SOMBRES, L'HORREUR VIVANTE au cœur et l'arme aux pieds,

Devant ce meurtre INFAME et devant ce martyr :

AMEN ! dit un tambour, en éclatant de rire.

FRANÇOIS COPPÉE.

47

La Chute.

Lisez avec soin ce morceau. Reconstituez dans votre esprit la scène lamentable qui en fait le fond. Laissez votre cœur s'émouvoir au spectacle intérieur d'une si grande douleur. Est-il possible qu'il y ait des malheureux assez déshérités pour être réduits à risquer ainsi pour quelques sous leur vie et celle de leurs enfants ! Peut-on croire qu'il y ait des hommes assez méchants pour exiger un tel sacrifice comme prix du pain des infortunés ! Si vous avez le cœur sensible, une pareille méditation vous assurera du succès plus que toutes les belles théories écrites sur l'Art de bien dire.

Ce jour-là,

Ils avaient adossé leur baraque au vieux mur,

Vous savez bien : là-bas,

Sur la place, à l'endroit d'où, quand le ciel est pur,

On découvre, de loin, les flèches de l'église.

Il faisait froid, car

Le vent d'hiver faisait trembler la toile grise

De l'enceinte, et | parmi les rares promeneurs,

Tout autour, les enfants, curieux et rôdeurs,

Se levaient sur les pieds pour REHAUSSER leur taille,

Et | par les trous | cherchaient à voir, vaille que vaille.

En effet,

On avait annoncé la clôture | à GRAND BRUIT 

De trombone, de caisse et tout ce qui séduit 

La foule, et plusieurs fois promis, faveur unique,

(Gradation ascendante.)

Un spectacle nouveau, surprenant, MAGNIFIQUE :

Des tours sur une corde élevée à VINGT PIEDS 

(Ton légèrement ennuyé.)

De haut. Les spectateurs, avec quelques troupiers |

Entraient, fumant, chacun déposant sa monnaie.

Mon Dieu, tous ces gens-là n'avaient l'âme ni gaie

(Très lentement.)

Ni triste : on en voyait bailler nonchalamment ;

D'autres | suivaient des yeux, avec étonnement,

(Ralentissez le débit dans ces trois vers.)

Une femme habillée en reine de théâtre,

Grande et maigre, au teint mat, d'une paleur d'albâtre,

Cachant ses cheveux noirs sous un bandeau doré ;

(Vivement, accélérez le débit, ton plus solide.)

Tandis que l'homme, avec son visage cuivré 

Par le soleil, ROBUSTE enfant des races FIÈRES,

Le col nu, les cheveux retombant en lanières,

Paraissait à l'étroit dans son justaucorps blanc.

Il ravivait l'éclat fumeux et vacillant 

D'une torche, en fixant, non sans inquiétude,

Ce trapèze élevé plus haut que d'habitude,

Qui rayait de traits NOIRS le ciel gris et GLACÉ.

(Très vivement. Précipitez les silences.)

TOUT À COUP, du tambour le roulement pressé,

(Ralentissez.)

Bref | et clair, retentit ; puis | les toiles s'ouvrirent

Et les badauds, *ravis*, tout au fond | découvrirent 

(Décrivez avec naturel et pitié.)

Un jeune enfant, âgé de douze ans à peu près ;

Il se tenait dans l'ombre, indifférent, auprès 

De l'escalier vieilli de la grande voiture,

Courbant, en ce moment, *sa blonde chevelure*

Sur la tête d'un chien qu'il caressait encor.

La tunique | où brillaient mille paillettes d'or,

Serrait la taille souple et frêle et sans entrave
De ce petit, BIEN jeune... et | pourtant | déjà GRAVE.
Vous savez ?

Un de ces *doux enfants* qu'on voit | par nos chemins,
L'hiver, braver le froid en *soufflant dans leurs mains*.

Ils vont... insoucieux, *sans joie et sans patrie*,
Avec l'étonnement d'une enfance flétrie ;
Car | ils apprirent, même avant que de prier,
Que l'on doit, avant tout, dans leur RUDE métier,
Respecter les messieurs... et les sergents de ville !

(Ralentissez.)

— Le petit s'avança, *rougissant et débile*,
S'approcha de sa mère et lui parla tout bas,

(Plus vivement.)

Puis attendit. — Malgré son visible embarras,
La femme fit trois pas au milieu de l'arène,
Et prononça ces mots qu'on put saisir à peine :

(Voix basse. Ton embarrassé.)

“ Vous seriez de bien bons messieurs, si vous avez  ”

“ La bonté d'accorder un moment ; ... vous savez,

“ La fatigue... et puis, c'est si jeune ! ”

— L'assistance

Accueillit tout d'abord cela par le silence.

Mais | une voix | bientôt s'écria :

(Ironiquement.)

“ Grand merci !

“ C'est amusant, du froid qu'il fait, d'attendre ici... ”

(Avec dédain.)

Quand un GROS HOMME, alors, sans bouger de sa place,

(Avec dégoût.)

A droite, au premier rang, ÉTALANT une FACE

PLATE ET GRASSE, de tous résuma les désirs ;

(Sentiment de mépris.)

— Depuis lors, il a fait fortune dans les cuirs ; —

Il promena ses yeux LOUCHES sur l'assemblée,

Regarda SANS PITIÉ la famille troublée,

Et puis il dit :

(Grosse voix vulgaire.)

“ Parbleu ! l'on est pas exigeant ;

“ Le mieux est de sortir ; mais qu'on rende l'argent,
 “ Voilà tout ! ”

(Vivement, et accélérez graduellement jusqu'au bout.)
 A ce mot, l'enfant leva la tête

FIÈREMENT, rejeta le produit de la quête
 Loin de lui, dégagea ses cheveux de son front,
 Et LANÇANT son baiser, BONDISSANT sous l'affront,
 Il partit comme un trait sur la corde tendue.

(Voix haletante d'émotion.)

On put le voir, d'en bas, tout seul | dans l'étendue,
 Et la corde | céder | sous son poids vacillant ;...
 Soudain, son *petit pas* inégal et tremblant

O malheur !

Chancelle,... puis | il perd l'équilibre,... il TOURNOIE 
 Dans le vide et, semblable à quelqu'un qui se noie,

(Brutalement.) (Accent très douloureux

Les deux bras en avant, IL TOMBE... Oh ! c'est affreux !
dans ces trois vers.)

La tempe avait frappé DEUX FOIS le sol PIERREUX
 Où le CAILLOU perçait la terre froide et DURE ;
 Un sang pur s'échappait À FLOTS de la blessure,
 Empourprant ses cheveux bouclés.

(Vivement.)

A ce moment,

(Avec la plus grande

La mère, au ciel, poussa comme un RUGISSEMENT 
énergie.)

De RAGE !.....

Vous comprenez qu'

— En un clin d'œil, l'enceinte fut déserte.

(Mettez beaucoup de désolation dans toute cette dernière partie.)

Elle était là, debout, tenant le corps inerte 

Et souple de son fils, étendu sur ses bras...

Il est de ces douleurs qu'on ne console pas !

O vous qui m'écoutez,

Si vous avez perdu *ces chers petits* qu'on pleure 

Toujours, — vous comprendrez L'ANGOISSE de cette heure,

Les tortures SANS NOM de son *cœur déchiré*.

Le pauvre petit malheureux !

L'enfant, pâle, semblait, contre son sein SERRÉ,

Dormir comme autrefois ; et | des paupières creuses

(Très lentement.)

De la femme, je vis, grosses, silencieuses,

Des larmes | qui glissaient | sur l'or des oripeaux.

(Accélérez un peu.)

Pour l'homme, il se tenait assis près des tréteaux.

La tête dans ses mains LARGES ET FRÉMISSANTES,

Morne, regardant, près des torches pâlistantes,

Cause de la mort de son fils,

Briller les quelques sous des badauds dispersés...

(Très lentement dans ces quatre vers. Attention aux silences !)

Les ombres de la nuit, bientôt | des cieus glacés |

Sur ce groupe éploré | lentement descendirent,

Les bruits de la cité tout | là-bas | se perdirent,

Et | l'on n'entendit plus de sanglots... que les miens.

(Haut et d'un accent déchirant.)

— *Mon Dieu, prenez pitié des petits bohémiens !*

AMÉDÉE BÉSEAU.

Une Lettre à la Sainte Vierge.

Dites cette histoire avec sentiment et simplicité ; elle n'en sera que plus touchante. Donnet aux personnages la voix et le ton qui leur conviennent, en remarquant que le père Bouin qui parle, au début, avec rudesse et brusquerie, s'exprime au contraire, à la fin, avec beaucoup de douceur et d'émotion. Il y a là pour vous une intéressante transition à observer. Quant à Jean, c'est la douce naïveté de l'enfance que vous avez à exprimer dans sa conversation avec le vieux soldat.

(Ton narratif et très simple, se relevant à chaque virgule et à chaque silence, et baissant

Jean avait six ans, un pantalon blessé aux deux genoux, des
aux "point et virgule" et au point.)

cheveux blonds, bouclés, si ÉPAIS ET SI RICHES | qu'on en eût coiffé
DEUX têtes de belles dames ; une paire de GRANDS yeux bleus qui
essayaient parfois encore de sourire | quoiqu'ils eussent déjà tant

pleuré ; une petite veste élégamment coupée, mais tombant par lambeaux ; une bottine de fillette au pied droit, un soulier de collégien au pied gauche, tous les deux trop longs, trop larges, hélas ! et trop percés, qui se relevaient en poulaine par devant | et qui manquaient de talons par derrière. Là dedans, il avait froid et faim, car c'était un soir d'hiver, et il jeûnait depuis la veille au midi, quand la pensée lui vint | d'écrire une lettre à la bonne Vierge. Reste à vous dire | comment le petit Jean, qui ne savait pas plus écrire que

(*Vivement.*)

lire, écrivit sa lettre.

A cette époque-là,

Là-bas, dans le quartier du Gros-Caillou, au coin d'une avenue et non loin de l'Esplanade, il y avait une échoppe de rédacteur... Le rédacteur était un vieux soldat de mauvaise humeur, brave homme, pas bigot, pas riche, et qui avait le malheur de n'être pas tout à fait assez éclopé | pour obtenir son admission à l'hôtel des Invalides.

Jean le vit | à travers les carreaux troubles de son échoppe et fu-

(*Voix d'enfant.*)

mant sa pipe en attendant la pratique. Il entra, dit : " Bonjour ; je

(*Ton un peu timide.*)

(*Ton un peu sec et grognon.*)

viens pour écrire une lettre. — C'est dix sous, répondit le père Bouin. "

Car ce brave, qui était peut-être la cent millième partie de la gloire d'un maréchal de France, s'appelait le père Bouin. Jean, qui n'avait pas de casquette, ne put l'ôter, mais il dit bien poliment " Alors, excusez. " Et il rouvrit la porte pour s'en aller ; mais papa Bouin le

(*Même ton que plus haut, mais un peu adouci.*)

trouva gentil et lui demanda : — " Es-tu fils de militaire, moucheron ?

(*Très naïvement.*)

— Non, répondit le petit Jean, je suis fils de maman qui est veuve.

(*Avec conviction.*)

— Bon, fit le rédacteur. Et tu n'as pas dix sous ? — Oh ! non je

(*Et je suppose.*)

n'ai PAS de sous du tout. — Ta mère non plus ? Ça se voit. C'est une

se que

(*Vivement.*)

lettre pour avoir de quoi faire la soupe, eh, petiot ? — Oui, répondit

Jean, justement ! — Avance ! pour dix lignes et une demi-feuille, on n'en sera pas plus pauvre."

En homme soigneux qu'il était,

Jean obéit. Papa Bouin arrangea son papier, trempa sa plume dans l'encre et traça d'une belle écriture de fourrier qu'il avait : " Paris, 17 janvier 1857 : " Puis, au-dessous, à la ligne : " A Mon-

(Avec étonnement.)

sieur..."—" Comment s'appelle-t-il, Bibi?—Qui ça ? demanda Jean.

(Étonnement croissant.)

— Eh bien ! le Monsieur, parbleu ! — Quel Monsieur ? — Le parti-

(Vive-

culier pour la soupe ! " Jean comprit cette fois et répondit : " Ce

ment et en souriant un peu.)

(Ton em-

n'est pas un monsieur ! — Ah ! ah !... une dame alors ? — Oui.....

barrassé.)

(Avec impatience.)

non... c'est-à-dire... — Morbleu ! s'écria papa Bouin, ne sais-tu pas même à qui tu vas écrire ? — Oh ! si ! fit l'enfant. — Dis-le donc, et dépêche-toi ! "

Le petit Jean était tout rouge. Le fait est que ce n'est pas com- mode de s'adresser aux écrivains publics pour de pareilles corres- pondances ! Mais il prit son courage à DEUX mains et dit : " C'est

(Ton grave.)

à la sainte Vierge que je veux envoyer une lettre ! " Papa Bouin ne

rit pas. Il déposa sa plume et ôta sa pipe de sa bouche. — " Mou-

cheron, dit-il sévèrement, je présuppose que tu n'as pas l'intention

de te moquer d'un ancien. Tu es trop petit pour qu'on te tape.

Ho ! dehors !

Par file à gauche ! Va voir dehors si j'y suis ! "

Quand je dis ses talons,

Le petit Jean obéit et tourna les talons : je dis ceux de ses pieds

puisque ses souliers n'en avaient plus ; mais en le voyant si doux,

papa Bouin se ravisa une seconde fois et le regarda mieux. — " Nom

d'une giberne ! grommela-t-il ; il y en a-t-il tout de même de la misère

(Plus doucement.)

(Timidement.)

dans ce Paris !... Comment t'appelles-tu Bibi ? — Jean. — Jean qui ? —

(Avec naïveté.)

Rien que Jean. " — Papa Bouin sentit ses yeux qui le piquaient, mais

(Un peu brusquement.)

il haussa les épaules. " Et que veux-tu lui dire à ta sainte Vierge ? —

(Lentement.)

Je veux lui dire que maman dort depuis hier au soir à quatre heures,

et qu'elle l'éveille, si c'est un effet de sa bonté ; moi je ne le peux pas. "

La poitrine du vieux soldat se serra, car il avait peur de comprendre. Il demanda pourtant encore : " Que parlais-tu de soupe tout à l'heure ? — Eh bien ! répondit l'enfant, c'est qu'il en faut. Avant de s'endormir, maman m'avait donné le dernier morceau de pain. — Et elle, qu'avait-elle mangé ? — Il y avait deux jours qu'elle disait : " Je n'ai pas faim. " — Comment as-tu fait, quand tu as voulu l'éveiller ? — Eh bien ! comme toujours, je l'ai embrassée ! — Respirait-elle ? " Jean sourit, et le sourire le faisait bien beau. " Je ne sais pas, répondit-il ; est-ce qu'on ne respire pas toujours ? "

(Très naïvement.)

Papa Bouin tourna la tête, parce que deux GROSSES larmes lui coulaient sur les joues. Il ne répliqua point à la question de l'enfant, mais il dit | d'une voix qui tremblait un peu : " Quand tu l'as embrassée n'as-tu rien remarqué ? — Mais si. elle était froide. Il fait pas étonnant :

(Ton de voix indigné.)

Oui, en effet,

Ça n'est

si froid chez nous ! — Et elle grelottait, n'est-ce pas ? — Oh ! non... elle était BELLE, BELLE ! Ses deux mains, qui ne bougeaient pas, étaient croisées sur sa poitrine et SI BLANCHES ! Sa tête | était TOUT à la renverse, derrière le traversin presque, de sorte que, par la fente de ses yeux fermés, elle avait l'air de regarder le ciel."

Papa Bouin pensait : J'ai envié les riches, moi qui mange bien, moi qui bois bien... Et en voilà une qui est morte de faim !... De faim !... — Il appela l'enfant qui vint ; il le mit sur ses genoux et dit bien doucement : " Petiot, ta lettre est écrite, et envoyée et reçue. Mène-moi chez ta mère.

Quand

on pense !

(Avec surprise.)

— Je veux bien, mais | pourquoi pleurez-vous ? demanda Jean étonné.

— Je ne pleure pas, répondit le vieux soldat qui l'embrassait à l'étouffer en l'inondant de larmes : est-ce que les hommes pleurent ? C'est toi qui vas pleurer, petit Jean, pauvre chéri !... Tu sais que je t'aime comme si j'étais ton père ! C'est bête... à moins que... Tiens ! j'avais une mère aussi... il y a longtemps, c'est sûr, mais voilà que

Ecoute :

je la revois sur son lit où elle me dit en partant : "*(Voix à la fois douce et grave.)* Bouin, sois honnête homme et bon chrétien !" La Vierge pendait dans la ruelle du lit, une image de deux sous qui souriait, que j'aimais | et qui vient de me rentrer dans le cœur. Car j'ai été honnête homme, *Je n'en répondrais pas !* c'EST VRAI, mais pour bon chrétien, dame..."

Il se leva, tenant toujours l'enfant dans ses bras et le PRESSA contre sa poitrine en ajoutant, comme s'il eut parlé à quelqu'un qu'on ne voyait pas :

(Avec émotion, jusqu'à la fin de la phrase.)
— "Voilà, vieille mère, voilà ! SOIS CONTENTE. Les amis se moqueront s'ils veulent. Où tu es, je VEUX aller, et je t'amènerai le petiot, pauvre ange, qui JAMAIS ne me quittera, parce que sa coquine de lettre, qui n'a pas même été écrite, a pourtant fait double coup : elle a donné à lui | un père, et à moi | un cœur.

PAUL FÉVAL.

49

L'Epave.

Ce morceau, l'un des plus remarquables de ce recueil, doit être dit avec toute la chaleur que réclame un sujet si dramatique. Le ton, ému dans le récit de la mort de Mathieu, des projets si touchants de sa veuve, et des aspirations de Tiennot, atteint le pathétique le plus élevé dans l'émouvante description du sauvetage. Sentez ce que vous dites ! Ne vous retenez pas ! La moindre hésitation ou timidité de votre part, suffiraient pour gâter une pièce qui promet, au contraire, une grande gloire au poète et un grand succès à son interprète.

Au loin, là-bas, sur la grève,
Devant la mer, assis au seuil de leur maison,
(Débit lent. Ton triste.)
La veuve du marin et son jeune garçon
Sont en grand deuil. Hélas ! l'équinoxe d'automne
A fait d'AFFREUX malheurs sur la côte bretonne ;
Et c'est pourquoi, rêveurs devant le ciel du soir,

Cette femme et son fils sont habillés de noir.

Vous ne savez pas, vous, que

Ah ! dans ce lac paisible où, sous la brise fraîche,
Viennent de s'éloigner les FINS bateaux de pêche
Dont les voiles, là-bas, blanchissent dans le ciel,
Nul ne reconnaîtrait cet Océan CRUEL

(Accélérez le débit dans ces deux vers, et ralentissez dans les deux suivants.)

Qui, l'an dernier, pendant la GRANDE marée haute,
En un jour, A BROYÉ vingt barques sur la côte,
Et, parmi TANT de deuils dont le pays est plein,
A navré cette femme et fait cet orphelin.

Aujourd'hui, encore,

Le ciel peut être pur, la mer peut être belle,
La veuve du marin est SOMBRE et se rappelle
L'EFFROYABLE TEMPÊTE où son homme a péri.

(Après un profond soupir. Voix triste.)

—“ C'est aussi de sa faute, à mon pauvre mari,
Dit-elle en soupirant à son fils qui l'écoute,

Je sais bien qu'

Personne ne peut nier cela !

Il faut porter secours aux malheureux, sans doute,

(Avec un sentiment d'orgueil.)

Et NUL ne l'a plus fait que mon BRAVE Mathieu.

Mais affronter ainsi la mort, c'est tenter Dieu !...

On n'avait JAMAIS vu de pareille marée.

Ton père était chez nous ; sa barque était rentrée ;

Il disait, en mangeant sa soupe : —“ Il faut qu'on soit  ”

“ MAUDIT pour être en mer par ce vent de noroit ! ”

Après dîner, Mathieu prend sa pipe et l'allume,

(D'un ton très naturel.)

Et va fumer dehors, comme il avait coutume.

Là, malgré le gros temps, ils étaient quelques-uns

Qui regardaient sauter et mousser les embruns,

(Vivement.)

Quand, tout à coup, voilà que mon homme remarque,

Du côté des rochers Saint-Pierre, un trois-mâts-barque...

(Douloureusement.)

Doux Jésus ! Ce ne fut pas long. En un clin d'œil,

Le MALHEUREUX navire échoua sur l'écueil.

(Criez !)
 — Un canot ! dit Mathieu... J'étais épouvantée ;
 Les autres lui montraient cette mer démontée
 Et la lame en fureur qui crachait des galets.

(Avec énergie. Débit rapide.)
 — UN CANOT ! répétait ton père, SAUVONS-LES !
 Un canot à la mer, ou nous sommes des LACHES !

Tenez,
 Le mien, si vous voulez ; car aux PLUS RUDES tâches
 Il est bon ; il ne craint ni le flot ni le vent,
 Et je l'ai baptisé d'un beau nom : " EN AVANT ! " ...
 Ah ! les hommes sont FOUS, mon Tiennot !... Ils partirent...

(Baissez le ton.) (Relevez-le.)
 Et TOUS ont péri, TOUS... A l'heure où se retirent
 Les vagues, tu m'as vue aller, tout cet hiver,
 Chaque jour, aussi loin que va la basse mer,
 Mais l'Océan qui meurt à mes pieds et les lave,
 N'a jamais rendu LA PLUS PETITE épave,
 Pas plus du GRAND trois-mâts que du *pauvre* canot...

(Après un long silence, et avec toute l'émotion possible.)
 O mon mignon chéri ! Pauvre petit Tiennot !

Je t'en supplie !
 Ne va plus sur la mer... tu sais, j'ai ta promesse...
 Monsieur le recteur t'aime et tu lui sers sa messe ;

Voilà qui est arrangé !
 Il t'apprend l'écriture... Eh bien, c'est ton destin,
 Tu deviendras un prêtre et parleras latin.
 Et puis, LOIN de ces flots dont le bruit m'ÉPOUVANTE,
 Quand tu seras curé, *je serai ta servante !.....*

Encore une fois, je t'en supplie, Tu ne le pourrais pas, car
 Ne te fais pas marin !... D'ailleurs, tu m'as promis !..."

Il ne dit ni oui, ni non.
 L'enfant se tait. Il songe à ses petits amis,
 A ces gamins qu'il voit, dès que le matin brille
 Les heureux enfants !
 A bord d'une chaloupe, aller à la godille,
 Tandis qu'il n'ose plus, le craintif orphelin,
 Pousser un aviron ni nouer un grelin !

Que voulez-vous !

Il a promis, il veut obéir à sa mère,

(Enthousiasme grandissant dans les vingt vers suivants.)

Mais, lorsque le curé, refermant sa grammaire,

Lui dit : — Va-t-en jouer ! et qu'il est LIBRE | enfin,

(Accélérez vivement le débit.)

Troussé jusqu'aux genoux et sur le sable fin 

Marchant pieds nus, il court bien vite vers la grève,

(Très lentement.)

Et | le fils du marin cherche à tromper son rêve.

(Accélérez de nouveau.)

Mais SENTIR L'APRE VENT souffler dans ses cheveux

Et l'EAU FROIDE monter sur ses mollets NERVEUX,

Voir au loin le GROS COUP de la lame MAUVAISE

(Très énergiquement.)

ECLATER en couvrant d'écume la falaise,

Remplir tout un panier de crevettes, chercher 

Quelque hideux homard tapi sous un rocher,

(Dites ce vers très rapidement.)

Ou saisir le lançon dans sa fuite rapide,

Oh ! non !

Cela ne suffit pas à l'enfant INTRÉPIDE.

NON, SON ARDENT DÉSIR, c'est le BATEAU MOUVANT,

Celui que vous voyez là-bas,

Avec sa voile ronde et ses deux focs au vent

Et le lest de galets humides qui le charge,

C'est la COURSE AU LOINTAIN HORIZON, c'est LE LARGE

Avec sa FORTE HOULE et son GRAND SOUFFLE AMER,

C'est l'IVRESSE d'aller sur cette VASTE MER,

Dont le parfum le GRISE et le rythme L'ATTIRE...

Et | voilà de longs mois que dure ce martyr !

(Après un silence d'au moins quatre temps.)

Mais | le temps passe. Encore un équinoxe affreux !

Et les marins du port, un jour, causant entre eux,

Tout comme l'an dernier, sur la mer en délire,

Viennent de signaler un MALHEUREUX navire,

— Un brick, cette fois-ci, — qui touche le récif.

(Vivement.)

A chaque lame, il fait ce SURSAUT CONVULSIF

Qu'on pourrait appeler le râle du naufrage.

(Imitez le cri de quelqu'un qui appelle. La voix traîne sur "mer" et sur "courage".)

— Un canot à la mer ! des hommes de courage !

(Reprenez votre voix.) (Ton grave et ému.)

Dit quelqu'un. Aucun d'eux n'a pu, certe, oublier

Les camarades morts de l'automne dernier :

Pourtant !

Mais voilà qu'on entoure une barque et qu'on l'arme.

Or, par hasard,

La mère de Tiennot est là, pleine d'alarme,

Elle ÉTREINT son garçon et lui redit tout bas :

(Ton de voix saccadé et plein d'angoisse.)

— "Tu sais, tu me l'as bien promis... tu n'iras pas !"

Et, les yeux DILATÉS et se MORDANT la bouche,

L'enfant ne répond rien et regarde, FAROUCHE,

Les BRAVES COMPAGNONS qui parent le bateau.

(Vivement.) (Très lentement et avec effort.)

Tout à coup, une LOURDE ET SOMBRE masse d'eau

(Appuyez lentement.)

S'ÉCROULE AVEC FRACAS, couvrant tout de sa bave,

O stupéfaction !

Et | devant l'orphelin | elle jette une épave,

Une planche pourrie et rongée | où l'enfant

A déjà distingué ces deux mots : EN AVANT !

L'Atlantique a TIRÉ du fond de son REPAIRE

Il n'y a pas à en douter :

Ce débris de bateau. C'est un ordre du père !

(Vivement et d'un ton saccadé.)

Les sauveteurs sont prêts ; ils poussent leur canot ;

(Avec effort.)

Et | S'ARRACHANT des bras de sa mère, Tiennot

(Très vivement dans tout ce vers.)

SAUTE auprès d'eux, saisit à la hâte une rame...

(Ralentissez avec angoisse.)

Et les voilà partis avec L'ÉNORME lame !

(Accélérez. Ton saccadé. Vive animation dans ces neuf vers.)

COMME on les suit des yeux ! HARDI, LÀ ! Comme ils vont !

(Avec angoisse.)

Sainte Vierge ! voyez cette lame de fond...

Ils ont chaviré !... Non ! le canot se redresse...

Il va toucher, il touche au navire en détresse...

(Avec un soupir de soulagement.)

Il était temps, le brick SE PENCHE à faire peur...

*(Joyeusement.)**(Enthousiasme profond.)*

ILS REVIENNENT DÉJÀ !... VOILÀ DES GENS DE CŒUR !

QU'ILS SONT CHARGÉS, ils ont de l'eau jusqu'au bordage...

— Combien en avez-vous sauvé ? — Tout l'équipage !

*(Criez !)**(Ton bref, commandements rapides.)*

— HURRAH ! — Vite ! jetez une corde... Aidez-nous !..

(Ralentissez graduellement le débit dans toute la fin du morceau.)

Et | tandis que, joyeux, sautent sur les cailloux

Sauveteurs et sauvés, parmi l'écume amère,

*(Emotion grandissant sans cesse.)*Le BRAVE ENFANT Tiennot dit à sa *pauvre mère*Qui, de *ses bras brisés*, l'entoure en sanglotant :— *Maman, ne gronde pas..... Le père est si content !.....*

FRANÇOIS COPPÉE.

50

Les Pressentiments.

Voici une poésie où le sentiment de la terreur est porté à un haut degré. Vous mettrez beaucoup de complaisance dans le début, où il est question des deux principaux héros de la pièce. Mais, à la fin de la scène du repas, le sentiment d'une profonde inquiétude et d'une terreur grandissante s'accentue de plus en plus jusqu'au moment de la découverte du cadavre. Que tout ce récit terrible soit fait d'un ton chaud, naturel : vous avez vu tout ce que vous raconter.

Figurez-vous qu'un beau soir,

A la veillée, autour d'un feu clair et luisant

On causait, quand | voici qu'un BRAVE paysan

Nommé Joseph, soldat des guerres de l'Empire,

(Avec une expression de finesse.)

Un vieux | qui ne sait pas parler pour ne rien dire, |

Se lève de sa chaise en grommelant un peu,

Et, se tournant vers nous, debout, le dos au feu :

(Ton sérieux.)— “ Enfants, ne riez pas ainsi de ce qu'on nomme  ”

Voyez-vous,

Les pressentiments : Moi, lorsque j'étais jeune homme,

Comme vous je doutais, incrédule et moqueur,
De ces avis secrets qui nous viennent du cœur ;
(Relevez le ton et restez en suspens.)
Mais un soir "... A ce mot précurseur d'une histoire,
Un silence COMPLET se fit dans l'auditoire.

— Un soir, dit-il, j'étais chez un nommé Furet,
Ancien soldat, alors garde de la forêt,
Qui demeurait là-bas, au carrefour du chêne,

(Paraissez chercher un peu.)

C'était un BEAU GARÇON de | vingt-huit ans à peine,

Puisque

J'en avais trente alors, qui venait JUSTEMENT

De conduire à l'autel et tout dernièrement,

(Beaucoup d'entrain dans les sept vers suivants.)

La fille d'un fermier de la plaine des Granges,

✓ Belle enfant | aux cheveux blonds comme ceux des anges,

Aux yeux noirs, au teint rose, et que je crois revoir |

FROTTANT un plat d'étain brillant comme un miroir,

(Accélérez le débit.)

Jupon court et bras nus, laborieuse, brave,

Courant, trottant toujours du grenier à la cave,

Et, quand on arrivait, vous charmant dès l'abord

(Ralentissez.)

Avec son air HONNÊTE et son SOURIRE D'OR.

Ah ! si vous aviez vu ça !

(Avec un sourire malicieux.)

ILS S'AIMAIENT tous les deux | comme on savait le faire 

(Ton un peu négligé.)

Autrefois, maintenant, on ne le sait plus guère,

Car, voyez-vous, enfants, soit dit sans vous blâmer,

Je n'en suis pas bien sûr, mais

(Vivement.)

Je crois que de mon temps | on savait mieux aimer !

N'importe !

Donc, comme je vous le disais,

Enfin, suffit ! J'étais par un soir de décembre

Chez Furet. Un BON feu dorait toute la chambre,

Sur le linge BIEN BLANC le couvert était mis,

Et nous soupions tous trois | comme de VRAIS AMIS.

Dehors, le froid était AUSSI VIF qu'en Russie !

(Accélérez légèrement dans ce vers.)

Le sol disparaissait sous la neige durcie

Que la lune argentait, PALE | dans le ciel noir,
 Un vent | rapide | et SEC, coupant comme un rasoir,
 Passant sous la forêt, de givre toute blanche,
 Mettait un sifflement le long de chaque branche,
 Et semblait, TOURNOYANT autour de la maison,
 Dire : — Restez chez vous et vous aurez raison ! —

(Relevez le ton à chaque virgule.)

Pourtant, bien que le vin fût bon, chaude la flamme,
 Le souper cuit à point, Jeanne, la jeune femme,
(Ralentissez fortement dans ce vers.)
 Était triste et rêveuse et soupirait tout bas.

Chose curieuse !

Contre son habitude, elle ne riait pas,
 Restait silencieuse et la tête baissée

(Ralentissez encore autant que possible dans ce vers.)

Sous le POIDS IMPORTUN d'une sombre pensée.

✓ Quand Pierre, doucement, lui demandait : — Eh bien !
(Ton doux et familier.)

Ma Jeanne, qu'as-tu donc ? — Elle répondait : — Rien ! —
(Ton négligé.)

Elle avait beau dire,

MAIS on devinait bien qu'elle avait quelque chose !

Moi, qui ne hais RIEN tant qu'une table morose,

(Ton de bonne humeur.)

Et prétends que le rire est le frère du vin,

Quand finit le souper, je pris mon verre en main

(Vivement.)

(Ton très joyeux.)

Et | le levant gaîment : — “ A la santé de Pierre ! ” —

Pour trinquer avec moi tous deux levèrent leur verre.

(Vivement. Baissez la voix. Sentiment de tristesse et de mystère.)

Tout à coup, dans la nuit, du côté du grand bois,

(Vivement.)

(Vivement.)

PART un coup de fusil... et puis deux, et puis trois !...

(Colère.)

— Morbleu ! dit Pierre, encor ces braconniers du diable

(Accélérez le débit jusqu'aux points de

Qui tirent mes faisans ! — Et frappant sur la table 
suspension.)

Avec son poing nerveux, il se LÈVE D'UN BOND,

Siffle son vieux chien noir qui sommeillait en rond 

Près du foyer, étend le bras vers sa casquette.....

(*Vivement.*) (*Ralentissez.*)
 MAIS, arrêtant sa main, Jeanne, PALE, inquiète,
 Lui dit : — (*Prière.*) (*Surprise.*) — “ Tu n’iras pas ! — Et pourquoi, s’il te plaît ? —
 (*Ton suppliant.*) A quoi penses-tu :
 — ‘ Tu n’iras pas ! — Je suis garde de la forêt !
 Donc, (*Force.*) (*Ton suppliant et doux.*)
 C’est mon devoir : J’IRAI ! — N’y va pas, si tu m’aimes !
 Mais qu’est-ce que ça veut dire tout ça !
 — D’où te viennent ce trouble et ces frayeurs extrêmes ?
 Eh bien, voilà : (*Reproche amical.*)
 — J’ai peur !... — Folle ! pourquoi trembler comme cela ?
 Tu sais bien que
 Depuis CINQ ANS passés je fais ce métier là ;
 Chaque soir, dans le bois, je vais faire ma ronde,
 Et je BRAVERAIS tous les braconniers du monde !
 (*Ton de plus en plus suppliant.*) (*Légère impatience.*)
 — Pierre, je t’en supplie ! — Allons ! assez, je veux 
 Faire ce que je dois et CORRIGER ces gueux !
 Sois tranquille ! D’ailleurs, pour se laisser surprendre,
 Les maudits sont trop fins ! Ami, veuillez m’attendre
 Avec Jeanne un quart d’heure, et je suis de retour.
 (*Ton très gai et très rassurant.*)
 ✓ Psst ! Phanor !... Au revoir, Jeannette, mon amour ! ” —
 (*Après un silence. Ton légèrement inquiet.*)
 Son fusil sous le bras, sifflant un air de chasse,
 (*Prolongez les silences dans les quatre vers suivants.*)
 Il part. Son pas hardi résonne sur la glace.
 (*Ton très mystérieux et très inquiet.*)
 Tous les deux, aux carreaux, nous le suivons de l’œil.
 La nuit s’étend sur lui comme un voile de deuil.....
 Le pas s’éloigne..... et l’on n’entend plus que la bise
 (*Très long silence.*) (*Débitez lentement.*)
 Pleurant sur la maison. | | | Jeanne s’était assise,
 Et fixait sur le feu qui chantonait tout bas
 Un de ces LONGS regards qui ne regardent pas.....
 Par la flamme éclairée et | PALE comme un cierge,
 Elle me rappelait ces marbres de la Vierge 
 Que l’on voit à l’église, et | dont les traits si beaux
 S’ANIMENT aux lueurs mouvantes des flambeaux.

(Ton très encourageant.)

Après un long moment : — Allons ! soyez plus brave !

*Après tout,**(Très lentement. Ton grave.)*

Dis-je, que craignez-vous ? — D'une voix triste et grave,

Je CROIS l'entendre encore, elle dit : — Un malheur ! —

Quand on pense qu'

Elle tremblait si fort que j'entendais son cœur

Dans son sein agité battre avec violence.....

(Vivement) (Sentiment de terreur.)

Soudain, un coup de feu vibre dans le silence.....

(Cri désespéré.)

Nous tressaillons tous deux....— Ah ! mon pressentiment !!

(Précipitez le débit)

Dit Jeanne en se levant d'un bond, brusquement ;

dans les six vers suivants. Silences rapides quoique bien observés.)

Et courant à la porte : — Allons ! — Marche INSENSÉE !

Dans la nuit, dans le vent, sur la terre glacée

Tous deux, fièvreusement interrogeant les pas,

(Relevez graduellement le ton dans tout ce vers.)

Nous allons, nous allons, courbés, ne parlant pas,

Mais sentant qu'à la fin de cette course ARDENTE

Se prépare pour nous quelque HORRIBLE épouvante !...

Tout à coup,

Les pas cessent soudain sur le bord d'un fossé :

*(Criez !)**(Baissez le ton à chaque virgule.)*

Nous nous penchons. HORREUR ! Pierre est là, renverse,

(Relevez le ton à chaque virgule.)

Immobile, sanglant..... Jeanne le prend, le presse,

(Baissez-le doucement.)

L'appelle !... vains efforts ! inutile tendresse !.....

(Très lentement et avec désolation. Ton bas.)

Le pauvre Pierre est mort, victime du devoir !

(Après un silence bien compris. Ton plus calme.)— La justice a TOUT FAIT au monde pour savoir 

Quels étaient les auteurs du guet-à-pens infâme :

Bah ! c'est comme presque toujours : *(Très lentement. Ton triste)*On n'a rien découvert. Jeanne, la jeune femme,
dans ces trois vers.)

A suivi de très près son bien-aimé parti,

Et MOURUT | du malheur | qu'elle avait pressenti.

(Baissez un peu le ton.)

Car, ajouta le vieux, tandis qu'un grand silence

Mystérieusement planait sur l'assistance,

Elle L'A VU VENIR AINSI que je vous vois !

Les imbéciles, Bah ! (Ton très grave)
 Les malins vous diront : — C'est le hasard ! — Mais moi,
(dans ces huit derniers vers.)

Sans vouloir expliquer ce singulier mystère,
 Je pense que, parfois, il descend sur la terre
 Quelque chose de Dieu qu'on ne peut définir,
 Qui nous fait BRUSQUEMENT entrevoir l'avenir.
 Enfants, SOUVENEZ-VOUS de cette SOMBRE histoire
 Qui vibre ÉTRANGEMENT au fond de ma mémoire,
 Et, des pressentiments, ces conseillers muets,
 Doutez, si vous voulez, mais | ne riez JAMAIS ! 126 vers

F. J. NORMAND.

51

L'Épée d'un Académicien.

Voici une spirituelle composition du P. Delaporte. Le sel gaulois le plus fin est semé à profusion dans ces jolis vers. Il faut donc, pour la bien rendre, de l'esprit, du tact et un sens comique très délicat. Racontez avec beaucoup de verve et d'entrain, en insistant particulièrement sur la scène de la soirée et surtout sur celle du dénouement où l'effroi de la dame et l'embarras de son hôte forment le contraste le plus amusant.

Tout le monde sait que
 NOS QUARANTE IMMORTELS sous leur sombre coupole
(Ton légèrement ironique.) Ce n'est pas surprenant, car
 Sont habillés de vert... le vert est un symbole,
 C'est couleur d'espérance et couleur d'avenir,
 Et, naturellement,
 Le printemps reverdit ce qu'il veut rajeunir,
 Mais tandis que la paix verse en cet empyrée
 Les fleurs et les beaux jours de Saturne et de Rhée,
 Je vous le demande un peu !
 Pourquoi ces gens d'esprit, d'esprit trop peu guerrier,
 Décorent-ils leurs flancs d'un homicide acier ?

Pourquoi Sully Prudhomme, Hervé, Doucet, Coppée,
Comme des don Juan vont-ils traînant l'épée ?

Car, enfin, on ne peut pas le nier :

Leur vrai glaive est le fer qui court entre leurs doigts
Pour créer aux Français des chefs-d'œuvre et des lois.

Mais leur sabre qui pend au bout d'une courroie

C'est bien l'“ INUTILE FERRUM ” du roi de Troie

Qui ne blessa personne et ne pourfendit rien.

Le leur que tranche-t-il ? quels jours, quel nœud gordien ?

A qui fit-il jamais crier miséricorde ?

Mais, en voilà assez !

Passons. C'est déjà trop causé pour un exorde.

Donc, pour en venir à mon histoire,

Un de ces champions de la langue et du goût

A qui le ciel donna de l'esprit | et BEAUCOUP,

Un écrivain FAMEUX fils d'un illustre père,

Vous devinez la rime et vous nommez Ampère,

Donc Ampère, Guiraud, l'immortel, étant mort,

Fut admis QUARANTIÈME en ce monde où l'on dort.

Au salon Récamier il avait libre entrée.

Or,

Il y vint | un beau soir | chargé de sa livrée :

(Animez modérément le débit.)

(Relevez le ton.)

Habit vert, chapeau, claque et glaive. Ce soir-là,

On faisait GRANDE FÊTE et dîner de gala.

Mais, sans distinction de métier ou de caste,

L'armée y coudoyait l'Institut, ô contraste !

Et lorsque cette foule envahit les salons,

Ampère était le seul qui portât les galons :

Le distrait !

Ampère avait mal lu, la fête était civile,

Tous, même les guerriers avaient l'habit de ville ;

Notre Immortel rougit, mais NE RECULA PAS.

(Ton un peu mystérieux dans ces cinq vers. Voix basse.)

Pendant que l'on prend place, il entre à petits pas,

Et PLONGE son chapeau derrière une commode.

Puis tandis qu'Ancelet, je crois, entame une ode,

Il se défait | sans bruit | de son fer... assassin,
 Couvrant lame et fourreau du velours d'un coussin.
 Restait encor l'habit ; mais, ô fortune amie !

(Déterminez cette incidente du reste de la phrase.)

Le hasard sert parfois | même à l'Académie :

Ampère, pour franchir la route incognito,
 Avait, sur l'habit vert, en guise de manteau,
 L'IMMENSE redingote ou soutane amarante
 Comme l'on en portait vers mil huit cent quarante.
 L'homme, dans cette cage ou sous cette toison,
 Semblait | sur sa personne emporter sa maison.

(Ton un peu négligé.)

Mais, pour peu qu'on toussât ou qu'on feignît un rhume,
 On pouvait se montrer sous ce PUISSANT costume.

(Voix basse.) (Voix forte.)

Ampère s'y montra, parla bas, toussa haut,

(Finement.)

Pourtant | (il l'avoua plus tard) | il eut GRAND CHAUD.

Il affectait SI BIEN des dehors froids et calmes

Que NUL ne devina ni l'habit ni les palmes.

PAS le moindre sourire ou le moindre soupçon !

En attendant,

Mais Ampère cuisait dans son caparaçon.

Il fut gai, malgré tout, durant ce long supplice

Ou, pour parler un peu, comme feu la Palisse

Ce bonhomme et demi, moins niais qu'on le croit,

S'il jasait chaudement, | c'est qu'il n'avait pas froid.

(Accélérez le débit avec beaucoup d'entrain dans les huit vers suivants.)

Il se sentait en verve, inventant mainte histoire,

Se moquant de lui-même et de son auditoire,

Décochant ses bons mots, traits d'un archer d'esprit,

Dont tout le monde saigne et dont chacun sourit.

Bref, la troupe choisie autant que bigarrée

Du cœur comme des mains applaudit la soirée,

Se fit des compliments à la ronde — après quoi,

Sur le coup de minuit | chacun s'en fut chez soi.

Pour l'aimable causeur c'était L'INSTANT CRITIQUE.

Car, enfin, comment s'y prendre ?

Par quel escamotage ou quelle politique,
Reprendre, sans trahir sa ruse et son dessein,
Le claque et l'humble estoc voilés par le coussin ?

(Avec entrain dans ces deux vers.)

Ampère est là, venant du foyer à la porte,
Pour faire honneur aux gens et pour leur faire escorte,
Epiant la minute où, resté le dernier,
Il put saisir sans bruit son glaive prisonnier,

Figurez-vous que,

Quand JUSTE AU BEAU MILIEU des saluts qu'il prodigue,
Il voit, toute BRISÉE et PALE de fatigue,
La dame du logis qui s'en va droit s'asseoir |

(Ton découragé.)

Sur le coussin..... Adieu la ruse ! adieu l'espoir !
L'espoir revient pourtant bien vite au cœur d'Ampère,

Car, en effet,

Ce n'est pas étonnant :

Il connaît le pouvoir d'un discours ; fin compère,
En pleine Académie, il avait admiré
Comme les harangueurs FACIUNT DORMIRE.

(Beaucoup d'entrain dans ce vers.)

Il s'assied, il harangue, il bavarde, il raconte ;
Bref,

L'épreuve fut complète et l'issue en fut prompte :

(Débitez lentement ce vers.) (Baissez le ton.)

Le sommeil arriva, la dame s'assoupit.....

(Relevez-le graduellement.)

Ampère allait TOUJOURS et jasait SANS RÉPIT,
Quand, à la fin, voyant que sa cause est gagnée,

(Avec angoisse.)

De son arme, ô bonheur, il saisit la poignée ;

Très doucement,

Il tire | l'arme vient, la voilà dans sa main ;
Mais hélas ! le fourreau s'arrête à mi-chemin.

Tout à coup,

(Avec épouvante dans

ce vers.)
La dame, en cet instant, s'éveille et voit le glaive,

L'acier étincelant qui sur son front se lève,

Et que, sans le vouloir le pauvre homme brandit :

(Criez d'une voix féminine et désespérée.)

“ A mon secours, dit-elle, au voleur ! au bandit ! ”

Ses gens, à cet appel, croyant qu'on l'assassine

(Accélérez vivement le débit.)

S'élançant du palier, montent de la cuisine,

Entrent avec fracas, criant à pleins poumons :

(Criez avec une grosse voix.)

“ Arrêtez, scélérat, ou nous vous assommons ! ”

Ampère était debout, à trois pas de la dame,

Très rouge, très piteux, tenant toujours sa lame ;

Il dit, en entendant ces clameurs de haro :

(Ton très timide et très embarrassé.)

“ Pardon ! je voudrais bien reprendre mon fourreau,

Et mon chapeau caché derrière cette armoire,

Je suis..... ” La dame | alors | retrouva la mémoire,

(Ton aimable.)

Comprit tout, s'exclama, sourit, tendit la main...

L'aventure égayait Paris le lendemain.

P. DELAPORTE, S. J.

52

Un Vœu.

Ce beau récit comprend trois parties : Le portrait de Dubosc, la tempête, le retour. La première partie, dont le début est plein d'entrain et de gaieté, devient grave et presque triste dans la peinture de l'impiété du capitaine. La deuxième, très mouvementée, renferme une grande variété de sentiments : angoisse, prière, colère, désespoir. La troisième enfin, voilée d'abord de tristesse et d'angoisse, devient très joyeuse et pieusement enthousiaste au dénouement. Peignez avec des tons variés, chauds et colorés toutes les différentes scènes de ce petit drame, comme un peintre épuisant sur un tableau toutes les nuances de sa palette.

(Ton joyeux. Débitez avec entrain.)

Ils étaient DIX, partis pour la pêche d'Islande,

Ayant BON VENT, TEMPS CLAIR, et l'espérance grande 

De rentrer dans trois mois au petit port normand,

Tous sains et saufs, joyeux, avec un chargement 

TEL | que chaque marin composant l'équipage

(Ralentissez doucement.)

Rapporterait aisance et bonheur au ménage.

(Même débit et même ton qu'au début.)

Donc, la gaîté régnait sur le " SAINT-CYPRIEN " :

On chantait des couplets et l'on riait de rien ;

Les mots plaisants | roulaient de l'avant à l'arrière ;

A tel point que

Le mousse | en oubliait les baisers de sa mère.

Ah ! je vous assure que

Les absents avaient tort : qu'ils étaient loin les pleurs 

Versés en embrassant épouse, fille ou sœurs !

Mais, l'espoir et la gaîté, ce n'est pas tout : *(Voix basse.)*

On avait CONFIANCE aussi : le capitaine 

Ton mystérieux.)

Portait un talisman sous son tricot de laine.

Je n'en jurerais pas, mais,

En effet,

On le croyait du moins. Depuis bientôt VINGT ANS 

Qu'il commandait son brick, Dubosc, par TOUS les temps |

Que la brise fût douce, ou la mer FURIEUSE,

Faisait, chaque saison, PÊCHE MIRACULEUSE ;

De plus,

Parmi TOUS les marins embarqués à son bord

On ne citait PAS un accident, PAS un mort !

Si vous l'aviez connu !

Ah ! c'était un gaillard, Dubosc ! RUDE à la peine,

Car, autant que je puisse m'en souvenir,

JEUNE encore | il avait au plus la quarantaine,

(Débitez avec entrain. Le ton remonte à chaque virgule.)

Avec ça, jovial, franc parleur, buvant sec,

Du matin jusqu'au soir ayant la pipe au bec,

Ah ! si vous aviez vu ça !

Obéi des marins | au geste, à la seconde :

Bref ! un maître adoré | qu'on suit au bout du monde !

Figurez-vous que, par malheur,

Or, ce VAILLANT, ce FORT, ce DOMPTEUR de la mer

(Baissez la voix. Ton légèrement scandalisé.)

Ne croyait pas en Dieu, niait le ciel et l'enfer.

Son ORGUEIL | l'arrêtait sur le seuil de l'Église.

Par hasard,

Si quelqu'un, au pays, en témoignait surprise,

Ou si sa vieille mère adressait à son cœur

Un reproche amical dicté par sa ferveur :

(Ton énonçant.)

—“ Bah ! disait-il à ceux qui voulaient le convaincre,
LA MER ! ai-je besoin du bon Dieu pour la vaincre ! ”

(Avec douceur et solennité. Observez bien les silences !)

Et, sur son brick, le soir, à l'heure où le soleil
Se couchait, ENFLAMMANT tout l'horizon vermeil,
Lorsque, la tête nue, à genoux, à l'arrière,

(Ton familier.)

Les matelots disaient : “ Mousse, fais la prière ! ”

Que, dans L'IMMENSITÉ de la mer et des cieux,

Montait un accent clair, innocent et pieux,

Quand l'enfant s'écriait : O Vierge ! O Délivrante,
Veille, veille sur nous, pauvres pêcheurs d'Islande,

(Avec beaucoup de douceur.)

Et quand tous entonnaient : “ AVE, MARIS STELLA ! ”

(Ton négligé, un peu maussade. Accélérez légèrement les silences.)

Dubosc s'accoudait seul à l'avant, restait là,

Souriant sans savoir pourquoi, haussant l'épaule,

Sans parler, sans penser, l'œil fixé sur le pôle...

Pendant ce temps-là,

Et le “ SAINT-CYPRIEN ” voguait, voguait toujours...

(Ton joyeux.)

Bien sûr, on jetterait l'ancre avant quatre jours.

(Baissez la voix. Ton mystérieux et inquiet.)

Un soir, le vent tourna. La mer se fit houleuse.

Pas d'étoiles au ciel. Nuit SOMBRE, nuageuse...

(Cries.)

Il y avait du danger, car

A l'œuvre ! On dut carguer les voiles prestement.

Cependant, malgré tout,

Le changement de temps fut accueilli gaiement :

Disaient les matelots,

“ Eh ! tant mieux, si l'on danse et si le flot moutonne ! ”

Le calme plat toujours, ça devient monotone.

A l'aube, le soleil nous sourira là-bas ! ”

(Très lentement. Voix basse et grave.)

Le lendemain matin le jour ne parut pas...

NUIT ENCOR, NUIT PARTOUT... Ciel, mer, TOUT était brume,

(Brusquement.)

Sauf le rayonnement des blancs PAQUETS D'ÉCUME

Qui frappaient les marins au visage. Perclus

Par les chocs, ahuris, ceux-ci ne riaient plus.....
Et | tandis qu'ils vidaient la cale à coups de pelle,
Surpris par une lame, ils ROULAIENT pêle-mêle...

(Voix pleine d'angoisse.)

(Ton dur et grognon.)

—“Où sommes-nous ?” cria l'un d'eux. — Je n'en sais rien,
Fit Dubosc d'un ton dur, mauvais vent ! temps de chien !”
Et | le capitaine | eut un hochement de tête

En effet,

Que tous comprirent trop : C'était bien la tempête.

(Ton vigoureux. Débit accéléré. Attention aux mots en capitales !)

ALORS | un GRAND FRISSON | passe dans les marins
Et DOUBLE la VIGUEUR et des BRAS et des REINS.

On se CRAMPONNE aux mâts, on s'ACCROCHE au bordage,
Plus la vague GROSSIT, plus on LUTTE | avec RAGE.

Le brick errant, BATTU par les flots FURIEUX,
Va | des cieux à l'ABÎME | et de l'abîme aux cieux.

—“Vierge, protège-nous !” dit le mousse. — COURAGE !
Poltrons ! j'ai tenu tête à plus terrible orage,
Vociféra Dubosc ; et sans avoir le trac !

Il vous faudrait la mer tranquille comme un lac !”
Pour tromper le danger, il essayait de rire...

Mais, voilà que,

Soudain, comme un rideau qu'on lève | ou qu'on déchire,

O terreur !

Le brouillard se fendit : les marins purent voir |
Brusquement éclairé, là-bas, un ruban noir...

(Ton désespéré.)

Une île ! Pas un cri : MAIS | jusqu'au capitaine,

En effet,

Tous pâlirent. C'était la rencontre CERTAINE
Avec l'ennemi TRÂITRE ET BRUTAL, le rocher !

C'était inévitable !

Le bateau | d'un moment à l'autre | allait toucher :
Et le vent, ressemblant au complice d'un crime,
Toujours vers les écueils ENTRAÎNAIT la victime.

(Avec solennité.)

Alors, le mousse fait un GRAND SIGNE de croix.

(Voix un peu lointaine.)

L'équipage l'imita. “UN VŒU !” crie une voix,

Si nous sommes sauvés, promettons une offrande
A la Vierge Marie, à Notre Délivrante !

(Avec autorité.)

A GENOUX, capitaine ! un vœu ! " Dans ce moment,
ECLATE un bruit SINISTRE, un SOMBRE CRAQUEMENT :

(Avec désespoir.)

Tout est fini !

— " *Ciel ! nous sommes perdus ! C'est le bateau qui choque !*

Nont pas encore :

— Le beaupré seulement, en attendant la coque. "

Et Dubosc ajouta : — " Soit ! j'accepte le vœu !

Je saurai s'il existe ou non, votre bon Dieu...

Eh ! bien donc, qu'ELLE VIENNE et nous sauve, la Vierge !

(Ton solide. Accentuez bien les mots en capitales.)

Et JE PROMETS de lui faire brûler un cierge :

SITÔT au port, AVANT de gagner la maison,

AVANT MÊME d'avoir débarqué le poisson,

JE JURE de courir DROIT à la Délivrante !

(Lentement.)

(Vivement.)

Si je n'accomplis pas mon serment, QU'ON ME PENDE ! "

Soudain, le brick s'arrête : un CRAQUEMENT plus fort

C'est fini ! c'est fini ! ...

Retentit dans la nuit... C'est le roc !... C'est la mort !

(Reprenez un ton bien calme.)

Ah ! si vous saviez !

Trois mois sont écoulés. L'inquiétude est grande

(Baissez graduellement le ton

Au petit port normand. Tous les bateaux d'Islande
jusqu'au point.)

Sont rentrés au pays, sauf le " SAINT-CYPRIEN ".

D'où provient ce retard ? Sur lui l'on ne sait RIEN :

AUCUN pêcheur ne l'a rencontré sur sa route.

Au fond de tous les cœurs SURGIT l'horrible doute.

Débit lent. Ton découragé. Observez et prolongez un peu les silences.)

Sur la jetée, en pleurs, femmes, mères, enfants,

Contre toute espérance attendent les absents,

Tandis qu'à leurs pieds | meurt la vague lente | et molle.

(Haut.)

(Plus haut.) (Très haut.)

Les jours passent. L'angoisse augmente, ARDENTE, FOLLE.

(Très vivement.)

Regardez là-bas :

Qu'est-ce-donc ? sur la côte, un brick est signalé...

(Accélérez le débit dans ces deux vers.)

La nouvelle connue a bientôt rassemblé
Sur la grève, parents, amis, tout le village.

Mais, voyez donc :

Le navire s'avance. Il vient DROIT au rivage !...

(Profonde anxiété dans ces trois vers.)

Est-ce lui ? Tous les yeux s'ÉCARQUILLEN'T pour voir :
La peur d'être déçu paralyse l'espoir.

Il approche. C'est bien son foc, sa voile ronde !

(Très vivement.)

Est-ce lui ? Les mouchoirs battent l'air. Tout le monde

(Explosion de joie.)

Parle et crie à la fois. — Ciel ! il a répondu !

Ah ! tous, ils SAVAIENT BIEN qu'il n'était pas perdu,

Ecoutez donc !

Le bateau de Dubosc ! un si bon capitaine !

Un homme que | JAMAIS n'avait trahi la veine !

Ah !

Ils ne se doutent pas ces braves gens du port,

(Relevez le ton.) (Baissez-le jusqu'au point.)

Que le " SAINT-CYPRIEN ", fut PRÈS | d'avoir le sort 

De ses frères aînés qui dorment sous l'abîme.

Hasard étrange ! ou mieux : PROTECTION SUBLIME !

Le vent l'ayant jeté sur un roc, le bateau 

Fut ENCHASSÉ, SERRÉ comme dans un étau.

Les marins restent là quatre jours en détresse :

Le brouillard se dissipe et la tempête cesse.

(Elevez le ton.) (Baissez-le jusqu'au point.)

Passant sur cette côte, un navire étranger

Aperçoit leurs signaux et vient les dégager :

Voilà ce que la foule allait bientôt apprendre.

(Accélérez le débit et précipitez les silences dans ces trois vers.)

Le brick touche le port. Les marins vont descendre.

Il n'en manque PAS UN. Ils sont là TOUS LES DIX.

Les bras SE TENDENT vers les pères et les fils.

Pendant ce temps-là,

Dubosc se tient debout à l'avant, et sa mère 

A les jambes dans l'eau | pour être LA PREMIÈRE 

A l'embrasser, avant l'épouse et les enfants...

(Vivement.)

Lui, saute du bateau, repousse amis, parents,
 Et ne songeant qu'au vœu fait à la Vierge ancienne,
 Il montre un clocher gris qui domine la plaine :

(Ton de fermeté douce.)

— Arrière, bonnes gens ! J'AI PROMIS ! je vais là !

*(Ton familier.)**(Enthousiasme.)*

Pour ce soir, les baisers !... " AVE MARIS STELLA " !

PAUL CROISSET.

53

La Conscience.

Ce célèbre morceau, qu'on ne se lassera jamais de dire ni d'entendre, demeurera le tableau le plus effrayant qu'on ait jamais fait des angoisses du coupable torturé par le remords. Peint avec les couleurs les plus sombres, semé d'expressions terribles et, si l'on peut dire ainsi, gigantesques, il ne sera bien interprété qu'après une étude approfondie des beautés qu'il renferme et une méditation sérieuse sur l'état de l'humanité à cette époque reculée où le premier assassin s'enfuit sous le regard de Dieu.

(Débit lent. Sentiment de terreur.)

Lorsqu'avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
 ECHEVELÉ, LIVIDE, au milieu des tempêtes,
 Caïn se fut ENFUI de devant Jéhovah,
 Comme le soir tombait, l'homme SOMBRE | arriva ~~au~~
 Au bas d'une montagne en une GRANDE plaine ;

(Avec accablement.)

Sa femme *fatiguée*, et ses fils HORS d'haleine

Nous n'en pouvons plus !

Lui dirent : " Couchons-nous sur la terre et dormons."

Mais,

Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.

Tout à coup,

Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,

(Expression de surprise et de terreur.)

Il vit un œil TOUT GRAND OUVERT dans les ténèbres,

Et QUI LE REGARDAIT | DANS L'OMBRE | FIXEMENT.

(Voix étranglée.)

"Je suis trop près," dit-il avec un tremblement ;

(Accélérez très vivement le débit.)

Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,

Et se remit à fuir, SINISTRE, dans l'espace.

(Ralentissez.)

Il marcha TRENTE JOURS, il marcha TRENTE NUITS ;

(Ton saccadé.)

Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,

(Expression de

Furtif, sans regarder derrière lui, SANS TRÈVE,

lassitude et de découragement.)

Enfin,

SANS REPOS, SANS SOMMEIL ; il atteignit la grève 

Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.

"Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.

Il est inutile de marcher encore :

Restons-y ; nous avons | du monde | atteint les bornes."

Et, comme il s'asseyait, il vit | dans les cieus mornes |

L'ŒIL | à la MÊME PLACE | au fond de l'horizon.

Alors | il tressaillit | en proie au NOIR FRISSON.

(Voix élevée et terrifiée.)

(Ton mystérieux.)

"Cachez-moi..." cria-t-il ; et | le doigt sur la bouche,

TOUS ses fils regardaient TREMBLER l'aïeul FAROUCHE.

Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont 

Sous des tentes de poil dans le désert profond :

(Voix tremblante.)

"Etends de ce côté la toile de la tente."

Et l'on développa la muraille flottante :

Et, quand on l'eut fixée avec des POIDS DE PLOMB :

(Voix très douce.)

"Vous ne voyez plus rien ?" dit Tsilla, l'enfant blond,

(Faites bien valoir l'harmonie de ce beau vers.)

La fille de ses fils, douce comme l'aurore :

Hélas ouï

Et Caïn répondit : "Je vois cet œil encore..."

Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs

SOUFFLANt dans les clairons et FRAPPANT des tambours,

Laissez-moi faire !

Cria : "Je saurai bien construire une barrière !"

Il fit un MUR DE BRONZE et mit Caïn derrière.

Tous vos efforts sont vains :
Et Caïn dit : " Cet œil me regarde toujours..."

(Ton très énergique dans ces quatre vers.)
Hénoch dit : Il faut faire une ENCEINTE de tours

SI TERRIBLE, que RIEN ne puisse approcher d'elle.

BATISSONS une ville avec sa citadelle ;

BATISSONS une ville, et nous la fermerons. "

(Ton très énergique.)

Alors Tubalcain, père des forgerons,

(Appuyez très fortement.)
Construisit une ville ÉNORME et SURHUMAINE.

Pendant qu'il travaillait, ses frères | dans la plaine |

CHASSAIENT les fils d'Enos et les enfants de Seth ;

Horreur !

Et | l'ON CREVAIT LES YEUX à quiconque passait ;

Et, le soir, on LANÇAIT DES FLÈCHES aux étoiles.

(Pesamment.)

(Légèrement.)
Le GRANIT remplaça la tente aux murs de toiles,

(Très fortement.) *(Ton très énergique.)*

On lia chaque BLOC avec des NŒUDS DE FER,

Et | la ville SEMBLAIT | une ville D'ENFER ;

L'OMBRE des tours FAISAIT LA NUIT dans les campagnes ;

Ils donnèrent au mur L'ÉPAISSEUR des montagnes ;

(Voix forte. Ton brutal.)

Sur la porte on grava : " DÉFENSE À DIEU D'ENTRER. "

(Adoucissez un peu.)

Quand ils eurent fini de clore et de murer,

On mit l'aïeul au centre, en une tour de pierre ;

(Voix très douce)
Et lui | restait lugubre | et hagard. " O mon père...
comme plus haut.)

L'œil | a-t-il disparu ? " dit en tremblant Tsilla.

(Voix désespérée.)

Et Caïn répondit : " Non, il est TOUJOURS là. "

(Voix désolée.)

Alors il dit : " Je veux habiter sous la terre,

Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;

RIEN ne me verra plus, je ne verrai plus RIEN. "

On fit donc une fosse, et Caïn dit : “ C’est bien...”
(Avec résignation.)

(Expression de terreur et de pitié.)

Puis | il descendit | SEUL | sous cette VOÛTE SOMBRE.

Mais quand il fut assis sur sa chaise dans l’ombre,

Et qu’on eut | sur son front | fermé le souterrain,
(Ton solide.)

Chose effroyable !

L’ŒIL | était dans la tombe | et REGARDAIT Caïn.

VICTOR HUGO.

54

Waterloo.

Cette composition, non moins remarquable que la précédente, est plus mouvementée, et doit être interprétée avec plus d’animation. Dans les moments de grand enthousiasme, ou sous l’empire d’une violente émotion, ne craignez pas de crier, s’il le faut, puisque les personnages dont vous parlez ont crié eux-mêmes. Vous ne pouvez pas errer en imitant fidèlement la nature.

(Ton solennel et triste. Débit très lent.)

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! SOMBRE plaine !

Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,

Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,

La PALE MORT mêlait les sombres bataillons !

(Ton plus solide.)

D’un côté | c’est l’EUROPE, et de l’autre | la FRANCE.

(Ton de plus en plus ému jusqu’au mot “hélas”.)

Choc sanglant ! Des héros Dieu trompait l’espérance,

Tu DÉSERTAIS, Victoire ! et le Sort était las !.....

O Waterloo ! je pleure et je m’arrête, hélas !

(Accélérez graduellement et avec enthousiasme jusqu’au point.)

Car ces DERNIERS soldats de la DERNIÈRE guerre

Furent GRANDS ! ils avaient vaincu TOUTE la terre,

Chassé VINGT ROIS, passé les Alpes et le Rhin,

Et leur âme CHANTAIT dans les clairons d’airain !

(*Ton narratif. Débit pressé.*)

Le soir tombait, la LUTTE | était ARDENTE | et NOIRE.

Il avait l'offensive et presque la victoire,

Il tenait Wellington ACCULÉ sur un bois.

(*Ralentissez.*)

Sa lunette à la main, il observait parfois 

Le centre du combat, point obscur où tressaille

La mêlée, EFFROYABLE ET VIVANTE broussaille,

Et parfois, l'horizon, SOMBRE comme la mer.

(*Vivement.*)

(*Ton joyeux.*)

Hélas!

Soudain, il dit, joyeux : — Grouchy ! — C'était Blücher !...

Tout était perdu ! car,

L'espoir changeait de camp, le combat changeait d'âme !...

(*Accélérez le débit dans les neuf vers suivants.*)

La mêlée | en HURLANT | GRANDIT comme une flamme,

(*Ton brutal.*)

La batterie anglaise | ÉCRASA nos carrés ;

La plaine | où FRISONNAIENT nos drapeaux déchirés,

Ne fut plus, dans *les cris des mourants qu'on égorge,*

(*Expression d'horreur.*)

Qu'un GOUFFRE FLAMBOYANT, ROUGE comme une FORGE,

GOUFFRE où les régiments | comme des PANS DE MURS |

TOMBAIENT ! où | se couchaient comme des épis mûrs

Les hauts tambours-majors aux panaches ÉNORMES,

Où l'on entrevoyait des blessures difformes !

(*Ralentissez.*)

CARNAGE AFFREUX ! MOMENT FATAL ! l'Homme | inquiet |

(*Avec angoisse*)

SENTIT | que la bataille entre ses mains pliait.

Or,

Derrière un mamelon la GARDE était massée,

LA GARDE ! espoir SUPRÊME et SUPRÊME pensée !

(*Ton militaire*)

— “ Allons ! faites donner la garde ! ” cria-t-il,

(*Enthousiasme vibrant et débit très animé dans les sept vers qui suivent.*)

Et | LANCIERS, GRENADIERS aux guêtres de coutil,

DRAGONS, que Rome eut pris pour des légionnaires,

CUIRASSIERS, CANONNIERS qui TRAINAIENT DES TONNERRES,

Portant le noir colback ou le casque poli,

TOUS, ceux de FRIEDLAND et ceux de RIVOLI,

Comprenant qu'ils allaient MOURIR dans cette fête,
SALUÈRENT leur dieu | DEBOUT | dans la tempête.

(Ralentissez.)

(Acclamation prolongée.)

Leur bouche | d'un seul cri | dit : VIVE L'EMPEREUR !

Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,

TRANQUILLES, souriant à la mitraille anglaise,

La garde impériale | ENTRA dans la FOURNAISE.

(Sentiment de tristesse profonde.)

Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,

Regardait, et | pendant qu'ils avaient débouché 

Sous les SOMBRES CANONS CRACHANT des jets de soufre,

(Avec désespoir.)

Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,

FONDRE ses régiments de GRANIT ET D'ACIER

(Voix graduellement faiblissante.) (Voix graduellement plus solide.)

Comme fond une cire au souffle d'un BRASIER !

(Débitez très lentement dans ces deux vers.)

Ils allaient, l'arme aux bras, front haut, braves, stoïques !

Pas un ne recula ! Dormez, morts héroïques !

Cependant, *(Avec intérêt.)*

Le reste de l'armée hésitait sur leur corps |

Et regardait mourir la garde. C'est alors | *(Rapidement dans les huit vers qui suivent.)*

Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,

La DÉROUTE, géante à la face EFFARÉE,

Qui PALE, ÉPOUVANTANT les plus FIERS bataillons,

Change subitement les drapeaux en haillons,

A de certains moments spectre fait de fumée,

Se lève, GRANDISSANTE au milieu de l'armée,

La DÉROUTE apparut au soldat qui s'émue,

(Avec un effort violent.)

(Voix forte, traînante et désespérée.)

Et | SE TORDANT LES BRAS | cria : — SAUVE QUI PEUT !

(Était-ce possible !...)

Sauve qui peut ! affront ! horreur ! TOUTES les bouches 

(Précipitez le débit dans les quatre vers suivants.)

Griaient : à travers les champs, fous, éperdus, farouches,

Comme si quelque souffle avait passé sur eux,

Parmi les LOURDS caissons et les fourgons poudreux,

ROULANT dans les fossés, se cachant dans les seigles,
(Ralentissez.) Jetant shakos, fusils, manteaux, || || *(Après une hésitation bien marquée.)* jetant les aigles,
 Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil !
(Vivement)
 Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient !... En un clin d'œil,
 Comme s'envole au vent une paille enflammée,
(Ralentissez doucement jusqu'à la fin du morceau)
 S'évanouit | ce bruit | qui fut la GRANDE ARMÉE !
 Et cette plaine, hélas ! où l'on rêve aujourd'hui,
 Vit FUIR | ceux | devant qui L'UNIVERS avait FUI !
 Bien des ans sont passés, et ce coin de la terre,
 Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
 Ce champ SINISTRE où Dieu mêla TANT de néants !
 TREMBLE encor | d'avoir vu | la FUITE DES GÉANTS !

VICTOR HUGO.

55

Les deux Fantômes. (1)

M. Prosper Blanchemain est un "classique" égaré dans les temps modernes. Ses vers ont la majesté, la pureté et l'harmonie de ceux des beaux jours de la littérature française. Pour bien dire ces belles strophes, il faudra les couper soigneusement, juste aux endroits où le demande le sens logique, autrement, on tombera dans une monotonie qu'il faut à tout prix éviter. Le style étant élevé, demande évidemment une voix noble, un geste sobre et une diction soignée.

(Ton solennel et un peu mystérieux. Débit très lent)
 O Nuit ! quel œil humain peut lire dans ton ombre ?
 — Quelle voix nous dira ce qui se passe aux cieux
 Quand la terre est tranquille | et que, dans l'azur sombre,
 Les astres | dont Dieu seul sait l'éclat et le nombre,
 Roulent | froids et silencieux ?...

(1) Pour bien comprendre le sens de cette pièce, il faut savoir qu'il existe, à Paris, un obélisque égyptien qui fut autrefois élevé par le grand Sésostris, ainsi que l'a révélé la traduction des caractères hiéroglyphiques dont il est couvert. Non loin de là, se dresse la colonne de Napoléon, élevée par ce monarque à la gloire de sa grande Armée dont les bas-reliefs du monument rappellent les exploits. Il s'agit ici d'un heureux rapprochement entre ces deux trophées des deux plus grands capitaines qui aient, peut-être, jamais existé.

O Nuit ! j'ai vu passer deux fantômes célèbres ;
 — Ils rasaient dans leur vol les dômes de Paris ;
 La Ville | se berçait dans la paix des ténèbres,
 Seuls, au sommet des tours | quelques oiseaux funèbres 
 Tournoyaient | en poussant des cris.

—

Tous les deux | ils quittaient la tombe INEXORABLE,
 Tous les deux ils venaient du tropique enflammé,
 L'un, des bords où MUGIT un océan de sable,
 L'autre | d'un roc désert | où le flot IMPLACABLE
 Garde son sépulcre enfermé.

—

(Animez un peu le débit)

Chacun d'eux | à son tour | fut PUISSANT par la guerre ;
 Vivants, LE MONDE | à peine | a pu les contenir ;

(Ralentissez.)

Morts, ils n'ont rencontré qu'une insensible pierre
 Où le temps ronge en paix leurs noms et leur poussière,
 Où | les vents seuls | viennent gémir !

—

(Animez de nouveau le débit)

Leurs fantômes | souvent | de leurs urnes s'élancent
 Sur ce monde oublieux *qui ne les connaît plus*,
 Par la FOUDRE escortés, dans la nuit ils s'avancent,

(Ralentissez.)

S'inclinent tristement sur l'univers | et | pensent 
 A leurs empires disparus...

—

Je les ai vus tous deux ; l'un, comme les rois mages,
 (Ton magnifique.)
 Ceignait son front HAUTAIN de la tiare d'or ;
 Sur sa barbe flottante avaient neigé les âges,
 Son œil FIER qu'autrefois entouraient TANT d'hommages,
 Semblait les COMMANDER encor,

(Ton plus simple devenant un peu mélancolique à la fin de la strophe.)

Il descendit aux bords où l'obélisque antique
De son dard anguleux semble percer le ciel ;
Sur son flanc | il croisa son manteau fantastique
Et | longtemps | mesura le géant granitique
D'un regard sombre et solennel...

—
Ses yeux | ÉTINCELAIENT | d'une flamme éthérée,
Tandis qu'il parcourait du regard, lentement,
Cet ÉTRANGE ALPHABET d'une langue ignorée,
GRAVÉ pour l'avenir par une main sacrée,
Sur les faces du monument.

—
(Enthousiasme grandissant de vers en vers.)

C'est qu'il y retrouvait sa PUISSANCE HAUTAINE,
Ses combats retracés en RÉCITS GLORIEUX,
Et sous son nom VAINQUEUR, dévoués à la HAINE,
(Ton magnifique.)
Les noms des rois vaincus qu'il TRAINAIT À SA CHAÎNE

(Expression plus dure.)

Où | qu'il immolait à ses dieux !

—
Au contraire,

L'autre ombre n'avait pas cet appareil superbe,

(Ton magnifique.)

Quoique son pied | jadis | eut FOULÉ comme l'herbe

Les Rois de l'univers,

(Expression douloureuse.)

Les TORTURES avaient BRISÉ cette GRANDE ÂME

Et son fantôme | encor | portait la trace infâme

De l'exil et des fers.

—
(Enthousiasme grandissant jusqu'à la fin de la strophe.)

Mais qu'il était sublime | et beau | sans diadème |

Ce HÉROS retrempé dans le FATAL baptême

De son adversité !

(Animes le débit.)

C'était bien lui ! C'était | sa tête souveraine,

Ce regard FOUDROYANT | qui tenait en haleine

Le monde ÉPOUVANTÉ !

Ah ! oui ! vous le reconnaissez maintenant ! car,
 C'était cet uniforme usé par la MITRAILLE,
 C'était | ce manteau bleu, sur les champs de bataille
 Tant de fois déployé !
 Et | ce petit chapeau, couronne populaire,
 Que TRENTE ROIS | n'ont pu RAVIR dans leur colère
 A son front FOUDROYÉ !

(*Ton plus calme*.)

C'est ainsi que, dans l'ombre, au sein de la tempête
 Qui sur ses pas GRONDAIT, lui faisant une fête,
 Comme un bruit de combats,
 Je l'ai vu, de son vol EMBRESSER la Colonne,
 Et, sur ce bronze SAINT que sa gloire environne,
 Contempler ses soldats.

Hélas ! (*Débit très lent.*)

Qu'étaient-ils devenus, ces vieux VAINQUEURS du monde ?
 La mort les dévorait dans leur tombe PROFONDE
 De Wagram ou d'Eylau ;
 Et leur triste Empereur, *pleurant* sur son trophée,
 Murmurait | lentement | d'une voix étouffée ;
 (*Avec amour.*) (*Avec désespoir.*)
 — O France !... O Waterloo !...

(*Ton à la fois mélancolique et magnifique.*)

Il s'inclinait, pensif, au dessus de la ville,
 Et dans la nuit, LONGTEMPS | contemplait | immobile !
 Le sol que nous foulons,
 Comme un AIGLE, planant aux voûtes ÉTERNELLES
 Se PENCHE sur son aire et couvre de ses ailes
 Le sommeil des aiglons !...

Tout à coup,
 Mais, quand il vit briller, ainsi qu'un météore,
 Le fantôme ÉCLATANT du vieux roi de l'aurore,
 Il sembla | retrouver son pouvoir d'autrefois 

Et sa majesté pour lui dire :

(Voix à la fois majestueuse et bienveillante dans tout le discours de l'Empereur.)

— "SALUT, fils de Memnon ! SALUT, VAINQUEUR des rois !
 SOIS BIENVENU dans mon empire !

—

— Souviens-toi, Sésostris, qu'au temps de tes SPLENDEURS,
 Il fut un peuple | GRAND de TOUTES les grandeurs :

(Animez le débit avec enthousiasme.)

Pour lui, tes bataillons ravageaient les contrées,

Pour lui, du Niger à l'Indus,

De l'océan arabe aux mers hyperborées,

Tombaient CENT peuples confondus !

—

Or,

(Ralentissez.)

— Cette Egypte, pour qui tu gagnais des batailles,
 TON PEUPLE | était pour toi le sang de tes entrailles ;
 Et quand tu revenais d'AFFRONTER le trépas,

S'il applaudissait tes merveilles,

J'en suis sûr,

Il n'était | AUCUN bruit | dans les bruits d'ici-bas

Qui fût PLUS DOUX à tes oreilles ?

—

Eh bien !

(Avec amour.)

— La France fut ainsi LE PEUPLE de mon cœur,
 Pour elle, ô Pharaon, mon bras CENT FOIS vainqueur
 COURBA le front des rois réduits au vasselage ;

(Avec émotion.)

Et | quand j'avais bien combattu,
 Ses acclamations me payaient mon courage.

Sésostris, me reconnais-tu ?..."—

(Après un silence bien observé. Voix calme et noble.)

—“ Oui, dit l'antique aïeul des monarques Numides,

En effet,

Oui, je te reconnais ! Du haut des Pyramides

J'accompagnais, témoin de tes hardis travaux,

Ces QUARANTE SIÈCLES de gloire

Que ta voix évoquait du fond de leurs tombeaux

Pour assister à ta victoire !...

—

— Salut, ô Conquérant ! je suis DIGNE de toi !

Moi-même j'ai RANGÉ l'univers sous ma loi.

Mes COHORTES étaient sœurs des SOLDATS d'Arcole,

Mon nom, frère aîné de ton nom :

Le temps couronnera d'une même auréole

Sésostris et Napoléon.

—

— Que ta France ADORÉE ou TANT d'éclat rayonne

GARDE mon obélisque auprès de ta Colonne,

(Ralentissez jusqu'à la fin de la strophe.)

Pour qu'à leur base | un jour, les siècles à venir,

Epris de nos VASTES pensées,

Avec un *saint respect* viennent s'entretenir

De nos étoiles éclipsées !...” —

—

C'est ainsi | qu'ils pleuraient sur leurs deux monuments,

(Avec une stupefaction grandissante jusqu'à la fin de la strophe.)

Le ciel | s'illuminait | de moments en moments,

(Ton très mystérieux. Voix basse.)

Et | je crus entrevoir, à ces lueurs étranges,

Dans les ténèbres de la nuit,

(Ton plus vif et saccadé.)

Des armes, des drapeaux | et | d'IMMENSES phalanges

Autour d'eux se ranger sans bruit...

(Ton désappointé de quelqu'un qui sort d'un rêve.)

Puis, l'orage emporta ces visions FUNÈBRES,
Et je me trouvai seul, PERDU dans les TÉNÈBRES.

Je levai encore les yeux au ciel, mais, seuls, *(Ton magnifique et mélancolique.)*
LES ASTRES ÉTERNELS, RAYONNANT de clartés,

Traçaient leur sillon dans l'espace,

(Débitez très lentement.)

IMPASSIBLES témoins de nos fragilités,

Vanité des vanités !...
Et | du néant | | de ce qui passe !.....

PROSPER BLANCHEMAIN.

56

La Locomotive 3672.

Voici une composition dont l'interprétation sera un grand succès, si vous y mettez l'action, l'animation, le feu nécessaires. Cette récitation est longue et pénible, et vous devrez d'autant plus veiller au bon fonctionnement de vos poumons que le dénouement demande une émission de voix violente, soutenue, et qu'il vous faut nécessairement exécuter, sous peine de perdre complètement tout l'effet du morceau et le fruit de vos efforts.

(Ton narratif très simple.)

Le petit Jean-Marie, fils du mécanicien Légorec, était un CHARMANT petit garçon de dix ans | que tous les employés de la gare de Rennes adoraient.

Ce jour là, un jeudi de congé, pendant qu'une vieille femme soignait les marmots, ses frères et sœurs ; lui, le GRAND GARS partit, *(Avec emphase.)*
D'un air indépendant,
les mains dans ses poches, du côté du chemin de fer.

Tandis que, du haut du pont de l'Alma, il regardait curieusement les manœuvres des trains en formation, deux hommes d'équipe vinrent à passer. — Eh ! Jean-Marie ! dit l'un, ton père conduit le 325, aujourd'hui !
(Grosse voix familière de l'homme du peuple.)

— L'enfant releva sa jolie tête expressive, dans un nuage SUBIT de fumée | CRACHÉ à la sortie du pont | par une locomotive aux halètements sourds, lents | et rauques.

(Rendez

bien l'harmonie imitative de ces mots.)

(D'un air entendu légèrement exagéré.)

— Oui, monsieur Lemeun ! répondit-il, et je crois qu'il doit repar-
tir demain matin par le " 19 " !

(Même grosse voix vulgaire.)

— Il s'y connaît déjà, le gamin !..... Nous allons boire une bolée, hein ?... En veux-tu une, espèce de mousse, on te la paie !

Il faut vous dire qu'

..... UN VRAI BRETON, même à DOUZE ANS | ne recule JAMAIS devant une bolée de cidre, JAMAIS !

L'enfant suivit donc les deux hommes, TRÈS FIER, et vida à moitié sa GRANDE TASSE de cidre. On l'envoya chercher du tabac.

(Ton un peu mystérieux.)

(Avec mépris.)

Quand il revint, les deux BRUTES avaient déjà versé QUATRE verres de cognac dans le reste de sa boisson : une subite idée de GÉNIE,

Pensez donc !

(Ton

une BONNE FARCE ! — " Saouler " le gamin !... oh ! là ! là ! que ça

vulgaire et bête.)

allait être drôle ! "

Cependant,

Le petit, en reportant la tasse à ses lèvres, s'aperçut aussitôt du tour qui lui avait été joué ; mais, PAR ORGUEIL, il ne BRONCHA point, vida sa bolée, À FOND, BRAVEMENT, CRANEMENT, remercia, et s'en alla au-devant de son père.

Mais, par hasard,

Il ne rencontra point le mécanicien. Celui-ci | fatigué, de ses

(Accélérez un peu. Ton solide.)

DIX HEURES de service, debout, la moitié du corps BRÛLÉE par le feu de sa machine, l'autre | GLACÉE par le vent RAPIDE de la marche, Légorec était vite remonté chez lui | courant au plus court, par un étroit sentier traversant le remblai de la voie | pressé de se laver | de manger | et de dormir.

Pendant ce temps-là,

Son chauffeur avait remisé au dépôt sa machine, la locomotive

Ah ! que le petit Jean-Marie la connaissait bien, cette machine-
 là ! Lui, le gâté de TOUTES et de TOUS, on le laissait entrer au dépôt,
 par un passage réservé aux employés, — bah ! on autorise bien les
 enfants des châteaux à visiter les chevaux de leurs papas, puisque
 les garçons d'écurie sont | ou doivent être là pour qu'il n'y ait pas
 d'accidents.

(Avec admiration.)

La locomotive 3672 !.....

(Ton alerte, leste, et important.)

Jean-Marie tournait autour, GUILLERET, faisant l'HOMME et le
 CONNAISSEUR, sifflotant.

Hein ?

(Bien faire valoir toute cette description. Enthousiasme

tranquille.)
 Était-elle BELLE, BRILLANTE, LUISANTE, avec sa chaudière GÉANTE,

SES ROUES ÉNORMES, SES GROS cylindres, ses CUIVRES BRILLANT comme
 de l'or, et ses LONGUES barres d'acier blanc TENDUES comme les
 jarrets d'un pur sang au galop !

Et ce POITRAIL GIGANTESQUE, en avant ! Qui donc pourrait résis-
 ter à son choc COLOSSAL ?

Mais, tout en se livrant à ces réflexions,

Jean-Marie ne savait ce qu'il avait... C'était drôle : du FEU lui
 COURAIT dans les veines, des ÉCLAIRS lui passaient dans les yeux...

Il ne pouvait se contenir... Lui | si raisonnable d'habitude | il
 voulait monter sur la Nuit, — car elle s'appelait aussi la Nuit, la 3672.

Furtivement, il regarda autour de lui, la gare était déserte. Très

(Ton négligé.)

loin, très loin, derrière, un seul homme vidait une fosse, lui tournant
 le dos. C'était, du reste, une des heures les plus propices de la jour-
 née, l'heure calme de répit entre les trains pendant laquelle les em-
 ployés allaient boire. A droite, une sonnerie électrique, tremblo-
 tante, indiquait qu'un signal était fermé...

(Très vivement.)

O Bonheur !

EN DEUX BONDS, Jean-Marie fut sur la locomotive. Comme on

Hein ! pensez-vous ?

(Ton plus bas et très grave.)

était bien là ! QUEL ORGUEIL ! SUR LA NUIT ! c'était lui qui était, en
 ce moment, le MAÎTRE de la Nuit.

(Presque à voix basse. Air inquiet.)

Sans bruit, il ouvrit la porte du foyer. Oh ! que cela était

(Avec une expression de vive curiosité.)

CHAUD ! quelle FOURNAISE ! Et l'aiguille du manomètre, et le ni-

(Avec emphase.)

veau d'eau, VOILÀ ce qu'il ne fallait pas perdre de vue, en cours de route ! et les rails donc, qu'on a devant soi, à travers ces grosses glaces rondes, au milieu des ténèbres surtout !

(Débit très lent. Expliquez la chose bien clairement.)

Et dire | qu'il n'y aurait qu'à tourner le volant du changement de marche, et à tirer, légèrement là, sur le régulateur, cette poignée plus brillante que tout le reste, et dire que CELA MARCHERAIT ! !

(Ton haletant.)

(Ton négligé.)

Oh !... Un peu ! un petit peu seulement ! pour essayer, pour

Rien que cela !

voir, pour faire avancer | | de trois pieds seulement, la 3672 !

(Après un court silence et un geste expressif. Voix saccadée et puissante.)

Un jet de vapeur ! un autre, plus vif, plus fort, un soupir PROFOND, un crachement PUISSANT de fumée, comme lancé par les naseaux d'un GIGANTESQUE étalon, la LOURDE MASSE s'est ébranlée, ROULE, sort du dépôt.

Tout à coup,

(Précipitez le débit.)

Un employé se montre au loin. L'enfant | prend peur, hésite, se trouble, devient fou, veut faire machine en arrière, se trompe, et TIRE DE TOUTES SES FORCES sur le levier étincelant !...

Comme sous d'IRRITANTS coups d'éperons, la Nuit s'élance.....

(Ralentissez.)

Oh ! que sa charge est légère !... Elle qui est habituée à VOLER COMME UN TRAIT, même avec des CENT MILLE et des CENT MILLE

(Criez !)

(Accélérez graduellement.)

QUINTAUX !... En avant ! en avant !... Maintenant, elle hennit, elle s'excite, elle glisse, elle file, JOYEUSE, LIBRE !...

Surpris, l'aiguilleur des trois embranchements de Brest, de Redon, et de Saint-Malo, se JETTE dehors de sa guérite. MAIS | avant qu'il ait pu déployer son drapeau rouge, pendant que le chef de gare à casquette blanche, là-bas, derrière, agite ses bras follement...

(Relevez le ton.)

elle a FRANCHI toutes les barrières, tous signaux sacrés, et elle

(Baissez-le.)

FUIT comme un tourbillon...

Le vieil aiguilleur | n'a eu que le temps de reconnaître au passage, debout à la place de son père, le *petit Jean-Marie* PÉTRIFIÉ D'IMPUISSANTE TERREUR... PALE comme un petit cadavre, *semblant demander secours et pardon*, de ses grands yeux démesurément ouverts.

Voyez-vous? (*Animez modérément. Sentiment d'angoisse.*)

Loin, déjà, tout là-bas, on distingue aussi des surveillants de la voie qui, les bras levés ou leur drapeau à la main, gesticulent, paraissent pousser des cris...

Mais QUI DONC oserait se jeter devant ce MONSTRE emporté? QUI? Comment donc lui SAUTER à la crinière, le maîtriser? Ah! (*Très vivement.*) (*Criez!*)
il n'y a qu'à s'écarter au plus vite! Place! Et la Nuit | PASSE, dans un RUGISSEMENT de défi.

Le sous-chef de gare de Rennes s'EST PRÉCIPITÉ au télégraphe : Sa dépêche | est à peine transmise | que le chef de gare de Betton, la station suivante, voit accourir la Nuit comme un ouragan.....
(*Expression d'angoisse très accentuée.*)

Que faire, mon Dieu!... Si l'enfant pouvait seulement ralentir, renverser la vapeur!... Lui SEUL peut dompter le monstre... On le lui (*Fort.*) (*Très fort.*)
crie .. On le lui HURLE...

Désespoir!... (*Appuyez très énergiquement.*) O malheur!

Vainement!... MUGISSANTE, TERRIBLE, la 3672 est passée!... Et, maintenant, il n'y a plus qu'une SEULE voie, il n'y a plus qu'une SEULE gare avant une rencontre inévitable avec le train de voyageurs No 22 parti maintenant de Combourg!

O Dieu! la SEULE, L'INÉVITABLE décision à prendre, sous peine de crime!...

Le télégraphe... encore.

(*Ton très saccadé et très vif: c'est le télégraphe qui parle.*)

— Chef! chef... sûreté!... vite!... Aiguillez sur buttoir... faites dérailler, machine échappée...

(*Ton très calme.*)

Réponse: B. C. (Bien compris!)

(*Après un silence de quatre temps. Ralentissez beaucoup le débit.*)

Trois hommes, des drapeaux rouges à la main. Deux qui ont

COURU en avant, de chaque côté de la ligne | pour la forme, hélas !
C'est le chef de gare de Saint-Germain-sur-Ile et son sous-chef !

(Curiosité inquiète.)

Et l'autre, ce vieux, à la casquette de cuir bouilli, qui vient de tourner un levier maintenu d'une GROSSE MAIN calleuse, auprès d'une ad-

mirable touffe de genêts aux fleurs d'or, celui-là, c'est *l'exécuteur,*
(Voix basse et pleine d'angoisse.)

le bourreau !...

(Très vivement. Sentiment d'épouvante.)

La voici ! la BÊTE MONSTRUEUSE, EMPORTÉE, la BÊTE INFERNALE, COURBANT l'herbe sur son passage, faisant TOURBILLONNER, derrière elle, la poussière et les petits cailloux !...

(Ralentissez.)

Instinctivement, *le petit Jean-Marie* a levé les bras au ciel.

Ah ! c'est que, voyez-vous,

La pieuse Bretonne, sa mère, à présent là-haut, lui apprenait à prier ainsi quand | tout petit, rose, mignon, il souriait sur ses genoux.

(Angoisse mêlée de pitié.)

On l'a vu, il a voulu dire quelque chose, croit-on, sa bouche s'est

C'était inutile !

entr'ouverte, mais on n'a rien entendu... ses cheveux blonds flottaient, flottaient dans la fumée.....

(Vivement.)

C'est fait ! la Nuit a abandonné la ligne directe : elle a pris la petite voie oblique, aux rails rouillés, longue de quatre cents mètres tout au plus.....

(Silence plein d'angoisse.)

... Deux secondes !...

(Voix très puissante et très soutenue jusqu'à nouvelle indication.)

..... UN COUP DE BÉLIER ASSOURDISSANT COMME UN ÉCLAT DE TONNERRE !..... des MADRIERS BRISÉS, des MORCEAUX DE FER AR-

RACHÉS, ... la terre | BOULEVERSÉE, RAVAGÉE, FOUILLÉE, et la Nuit
(Modérez donc le ton jusqu'à la fin.)

se couche... dans un nuage de vapeur et de poussière. Les voya-
(Après un silence de cinq temps. Ton très ému.)

geurs du train No 22 sont sauvés, mais il y a là, sous les genêts
(fin.)

aux fleurs d'or... *un pauvre petit cadavre* | au milieu des débris | et du charbon fumant !

PIERRE DUOT.

Treize à Table.

Prenez, pour faire ce récit, un ton qui, presque gracieux au début, devient tout à coup mystérieux ou menaçant quand Satan apparaît au milieu du festin. Le long discours de ce dernier doit être rendu d'une voix violente et brutale qui deviendra terrible dans le second discours, après le renversement de la table. Mettez sur la première exclamation "A jamais !" une expression sombre et sarcastique qui se changera soudain en un grand éclat de joie délirante sur la répétition des deux mêmes mots qui se produit de suite. La fin du récit se fera d'un ton à la fois triste et doux, laissant les auditeurs sous l'impression terrible que ce récit bien fait ne manquera pas de produire en eux

Il était | autrefois, au pays de Bretagne,
 TOUT EN HAUT, TOUT EN HAUT d'une GRANDE montagne,
 Il était un château qui s'appelait Pendor !
 Son seigneur était comte et de lignage antique,
 Car | l'écusson de pierre au-dessus du portique
 Portait : d'azur au lion d'argent couronné d'or.

La preuve, c'est que

Le comte était puissant : quand son beffroi d'alarmes
 Tintait aux alentours ses sinistres appels,
 La grand' cour du manoir s'encombrait d'hommes d'armes.
 On dit même qu'

Il était bon seigneur : entre tous les castels,
 On renommait Pendor, où le vassal en larmes
 JAMAIS n'interrompait le chant des ménestrels.
 Il était TOUT cela, mais sa TÊTE REBELLE
 Ne savait pas fléchir au seuil d'une chapelle ;
 Son front restait couvert, MÊME dans le saint lieu !
 Et souvent | il buvait, BLASPHEME PITOYABLE !
 Une rasade ou deux à la santé du diable.....

Prends garde, comte,

Bien proche est le malheur pour qui ne craint pas Dieu.
 Or, il advint qu'un jour, du sol jusques au faite,
 Sous la main des vassaux tout exprès appelés,

Le castel se vêtit de ses habits de fête.
 PARTOUT l'argent et l'or aux guirlandes mêlés,
 Le comte avait voulu l'ordonnance parfaite,
 Et PARTOUT la SPLENDEUR des cristaux ciselés.
 La table des festins, à la nappe ouvragée
 Sous un MONCEAU de mets FLÉCHISSAIT, SURCHARGÉE ;
 Douze sièges dorés se rangeaient à l'entour.
 Toute prête à verser sa liqueur délectable,
 Une TONNE d'argent, au milieu de la table,
 Sur un trépied GÉANT trônait | comme une tour.
 C'est dimanche : Pendor n'allait guère à la messe
 Le cor | qui sonne au loin ses appels éclatants,
 Annonce le retour de la chasse. On abaisse 
 Le pont-lévis ; la porte ouvre ses deux battants,
 Et douze cavaliers, sur la pelouse épaisse,
 Arrêtent dans la cour leurs chevaux haletants.
 Le comte de Pendor leur ouvrit la grand' salle
 Et dit : " Mes compagnons, demoiselle ou vassale,
 La femme croit en Dieu : chez moi je n'en veux pas !"
 Et comme tous de l'œil interrogeaient leur hôte :
 Voilà la chose ! *(Ton sarcastique.)*
 " A douze nous allons fêter la Pentecôte !"
 Dit-il. Et tous de rire ! Ah ! de rire-aux éclats !
 (Ton négligé.)
 Le festin commença. Point n'est besoin de dire 
 Qu'on oublia d'abord le " Benedicite " :
 (Avec entrain.)
 On riait : on buvait, tant qu'on peut boire et rire.
 (Ton plus sérieux.)
 Et | déjà | s'emparant du convive exalté,
 Le vin | dans chaque tête | allumait le délire,
 Mais aucun toast encor n'avait été porté.
 Pendor, le front marbré de pourpre et de livide,
 Un instant | regarda la tonne à moitié vide,
 Puis versant des rubis plein sa coupe de fer,

(Ton railleur.)

Il dit : “ Depuis le temps que nous sommes à table
Nous avons négligé notre seigneur le diable

(Voix forte.)

JE PORTE LA SANTÉ DU MAÎTRE DE L'ENFER !

(Voix gutturale.)

— LE MAÎTRE DE L'ENFER vous rend grâce, messire ! ”

(Expression de surprise et de terreur.)

(Un treizième convive avait surgi soudain)

“ Salut ! ” dit-il avec un ÉTRANGE sourire.

C'était un chevalier. Son armure d'airain
Avait de ces reflets qu'on ne saurait décrire,
La coupe | à son aspect, TREMBLA dans chaque main.
Tous mesuraient de l'œil sa taille COLOSSALE ;
Sa voix faisait vibrer les vitraux de la salle ;
Le comte de Pendor lui-même | avait pâli.

(Même voix que plus haut.)

“ Eh bien ! mes bons seigneurs, dit l'inconnu, ma vue  ”

A-t-elle empoisonné la coupe à demi-bue ?

Voici mon verre, allons ! J'ENTENDS qu'il soit rempli.”

(Ton mal assuré.)

Le comte : “ Votre nom d'abord ! ” L'autre : “ Mon maître,

(Ton railleur.)

Il sera TOUJOURS TEMPS | pour toi | de le connaître.

En attendant, j'ai soif | et je bois... qu'en dis-tu ? ”

A ces mots | l'étranger, d'un geste FORMIDABLE,

Atteignit sans efforts, AU TRAVERS de la table,

La tonne, et l'enleva comme un mince fêtu !

UN FRISSON DE TERREUR parcourut l'assemblée.

Plus d'un convive eut fait le signe de la croix,

Sans la mauvaise honte à la stupeur mêlée.

Le comte de Pendor se leva | par trois fois,

Mais il eut beau chercher, dans sa tête troublée,

Un ordre pour bannir son hôte discourtois,

Ce fut inutile !

Il s'assit. Le géant but et se mit à dire :

“ Où prends-tu, mon seigneur, ce petit vin pour rire ?

Voici ta tonne vide et JE VEUX BOIRE encor ! ”

Et| tandis qu'il parlait, derrière sa visière,
Son regard FLAMBOYAIT D'UNE ROUGE LUMIÈRE :
Sa voix DÉCHIRAIT l'air comme le son du cor.

(Doucement jusqu'au point.)

Le soleil| cependant, avait voilé sa face ;

(Expression de terreur.)

Le jour s'était fait nuit. Sous sa LOURDE cuirasse,
Un RIRE ballottait le poitrail du GÉANT.

(Ton dédaigneux.)

Il dit : " Ton vin est FADE ET FROID comme la bière :
Comte, il faut nous verser une liqueur plus fière :

(Ton du commandement.)

Vite ! un fût d'alcool dans ce tonneau béant ! "

Et l'esprit RUISSELA dans les flancs de la tonne.

(Fort.) (Plus fort.) (Très fort.)

Et l'inconnu disait : " A boire encor ! toujours !

(Animez le débit dans tout ce discours.)

Qu'importe que sur nous Dieu MENACE ou qu'il TONNE ?

(Bas.) (Plus bas.) (Très bas.)

Du vin, du feu... du sang ! Moi, je passe mes jours 

Entiers à BAFouer le devoir monotone...

(Ton dédaigneux.)

On ne BOIT pas là-haut, fi des divins séjours !

(Même intonation que plus haut.) (Relevez le ton.)

Le vin, le feu, le sang ! tous trois CHAUDS, tous trois ROUGES !

ARDENTE VOLUPté des palais et des bouges !

(Haut.) (Bas.) (Haut.) (Bas.)

Après le vin, la flamme ! après le feu, le sang !

Le vin CHAUFFE le cœur et l'élève AU BLASPHEME,

Le feu, ce GRAND VAINQUEUR, dompte l'acier lui-même :

Le vin nous fait HARDIS, le feu nous fait PUISSANTS.

(Enthousiasme grandissant graduellement jusqu'à la fin du discours.)

Mais le sang ! Quintième essence des essences !

(Le ton baisse.) (Relevez-le.)

Et philtre merveilleux ! tout l'homme qui le boit |

(Baissez-le jusqu'au point.)

De l'enfer et du ciel réunit les puissances.

" Quiconque a bu le sang| peut REMUER du doigt

LE MONDE ! Il sait par cœur les mystiques sciences,

Il voit TOUT et sa main SAISIT tout ce qu'il voit !

(Le ton baisse jusqu'au point.)

Gravissons les degrés de cette trilogie !

(Il se relève dans ce vers.)

L'esprit comme le vin va manquer à l'orgie ;

Nous avons bu le feu... QUI veut boire le sang ! "

Ce disant, l'inconnu, de sa DAGUE AFFILÉE,

PERÇA de son bras gauche une veine GONFLÉE,

D'où la pourpre JAILLIT, FUMANT ET BONDISSANT.

(Ton délirant.)

— " Amen ! " — cria Pendor, en imitant son hôte.

(Même ton.)

— " Amen ! " — ont répété les convives en chœur,

Et le sang de couler, car PAS UN ne fit faute !

(Expression de profonde horreur.)

La tonne se remplit de L'ATROCE liqueur :

TOUS PLONGÈRENT la coupe ; et puis, d'une VOIX HAUTE,

L'étranger s'écria dans un rire moqueur :

(Ton sarcastique.)

— " Une dernière fois à la santé du diable !

(Ton délirant.)

— A la santé du diable ! " ont dit les insensés.

Et | leur lèvres | a touché | le breuvage damnable...

(Après un silence bien accentué.)

Un GRAND FRACAS se fit. Sur le sol dispersés,

Les convives, parmi les éclats de la table,

ROULÈRENT à la fois sur les pots ÉCRASÉS.

Le GÉANT resta seul debout. Sa TÊTE ALTIÈRE,

O terreur !

Apparut | tout à coup | sans casque ni visière.

(Voix éclatante et terrible.)

" Relevez-vous ", dit-il. Et chacun se leva.

Ah ! chacun se leva la MENACE à la bouche,

Mais | devant le REGARD de son œil FAUVE ET LOUCHE,

La menace ébauchée AUCUN ne l'acheva !

(Même voix que plus haut.)

(Bas.) (Très haut.)

" Vous êtes DOUZE, et moi : Satan, TREIZE ! Ma veine

Vient de MARQUER vos fronts du signe de la peine !

TOUS vous APPARTENEZ à SATAN votre roi !

(Très bas.) (Très haut.)

A jamais ! A jamais ! DAMNÉS sous ma prunelle,

Vos âmes vont BRÛLER à la flamme ÉTERNELLE.

Je REGAGNE l'enfer. MARCHEZ derrière moi ! "

(Terreur et désolation.)

A ces mots qui semblaient des échos du TONNERRE,

Satan leva le doigt : convives et château,

Soudain | TOUT à la fois disparut de la terre.

(Après un silence, ton mystérieux dans les six vers suivants.)

La nuit on voit encor | parfois, sur le coteau,

Monter des PROFONDEURS d'un GOUFFRE délétère,

Douze ombres de guerriers, vêtus d'un noir manteau,

Ainsi finit Pendor, le manoir de Bretagne :

Son souvenir MAUDIT reste sur la campagne ;

On fait un LONG détour pour éviter ce lieu.

Je vous ai dit, en commençant, que

Son seigneur était comte et de lignage antique...

Cependant,

Je vous souhaite, enfants, un autre viatique :

RIEN n'est fort que la FOI ; nul n'est GRAND, sinon Dieu !

PAUL FÉVAL.

58

Le Jongleur.

Poésie couronnée par l'Académie française.

Que vous faut-il faire pour bien interpréter cette belle légende ? Evidemment, mettre en pratique les conseils déjà donnés au cours de ce volume. De plus, il y a, dans ces beaux vers, un sentiment délicieux de foi et de naïveté qui devra vous toucher vous-même profondément. Quoi de plus doux que la prière du pauvre saltimbanque, de plus saisissant que le récit du miracle ? Si vous croyez, vous serez ému : c'est là le premier gage du succès.

Vraiment,

C'est un métier MAUVAIS que d'être saltimbanque,

En effet,

Rares y sont les soirs dorés et triomphants !

On a peur des jours noirs et des jours étouffants,

De plus,

Que voulez-vous ?

En automne, au printemps, dès qu'il pleut, le pain manque

Vous comprenez,

— Et c'est DUR pour la femme et les petits enfants !

Cependant, malgré tout cela,

Comme il faut bien manger, tout de même, on travaille
Sous la neige et l'averse, au soleil, dans le vent ;

Un beau jour, *(Avec inquiétude.)*

Puis, on se sent malade : on l'est, on meurt, souvent,

Ou, si l'on sort de là, guéri vaille que vaille,

On est un peu moins fort et plus pauvre qu'avant.

Car, avant de commencer, il faut vous dire que

Donc, il advint jadis — l'histoire est d'un autre âge, —

Il advint qu'un jongleur subit le sort fatal ;

(Dites ce vers allègrement.)

Mais leste, corps dispos et bon cœur à l'ouvrage,

Il avait TOUT : à bout de voix et de courage,

La fièvre le JETA sur un lit d'hôpital.

Entendons-nous bien :

Car, voyez-vous,

Quand je dis : " hôpital " j'ai tort, en notre France,

Les hôpitaux d'alors s'appelaient des couvents ;

(Baissez vous-même la voix.)

On y parlait, tout bas, d'amour et d'espérance,

(Ralentissez beaucoup. Ton légèrement ironique, mêlé de tristesse.)

Et, de ce chef au moins, les siècles d'ignorance

Valaient peut-être mieux que d'autres plus savants.

Quoi qu'il en soit,

Soigné, pansé, choyé, le jongleur guérit vite.

Son âme avait | aussi | trouvé le GRAND soutien ;

Entré là peu croyant, il en sortait chrétien.

— Toute longue souffrance à la prière invite :

Un beau jour | on se risque, et l'on se trouve bien.

Or, voici ce qui s'était passé :

Notre homme avait prié la bonne Sainte Vierge,

Comme un simple d'esprit qu'il était, humblement.

MÊME, il avait PROMIS, au FORT de son tourment,

S'il réchauffait jamais, de lui brûler un cierge :

Aussi, avant de partir,

— Il se mit en devoir de tenir son serment.

Mais | d'abord, il voulut que, seul | dans la chapelle,

On le laissât en paix durant UNE HEURE au moins,

Vous comprenez que,

Inquiétante était la demande, et nouvelle ;

Aussi, sans se creuser bien longtemps la cervelle,
Fit-on ce qu'il fallait pour qu'il eût des témoins :

Bah !

Si vous voulez,

Témoins secrets, afin de satisfaire un hôte :

MAIS | CLAIRVOYANTS surtout : veiller parut urgent,
Le calice étant d'or, et les flambeaux d'argent.

Quelques moines, cachés dans la tribune haute,
Durent tout observer d'un regard diligent.

(Ton descriptif et très doux.)

La nef était déserte. Un prisme de lumière
Y tombait | du transept | sur l'autel tout en fleur,
Où, l'auréole au front, une Vierge de pierre

(Relevez le ton.)

Vers le parvis du chœur abaissait la paupière |

— Blanche, dans le reflet des vitraux de couleur.—

Naturellement, il

— L'homme entra, se crut seul, et referma la porte.—

Il avait bien | encor cet ample vêtement 

Qui drape | à l'hôpital | les maux de toute sorte ;

Chose curieuse !

Mais, comme plus étroite à sa taille plus forte,
Cette espèce de froc bridait visiblement.

Figurez-vous que

L'homme arrivait avec tout un bagage ÉTRANGE :

C'était, outre le cierge, un faisceau composé 

D'une table pliante et de son pied croisé ;

Puis, un tapis roulé dont s'élimait la frange,

Puis, on ne savait quoi, dans un mouchoir usé.

(Détaillez bien clairement dans ces quatre vers.)

Une fois dans le chœur, on le vit, sans rien dire,

Prendre son vieux tapis | et le bien étaler :

Dresser la table, ouvrir le mouchoir, installer 

Quelques menus objets ; puis, allumant la cire,

Il se mit à genoux, et se prit à parler :

(Ton simple, naïf et fervent.)

“ Madame, je sais bien qu'on vous appelle REINE ;

“ Je sais que l'on vous nomme Etoile du Matin,

“ Mais je sais bien | aussi | qu'Astre ni Souveraine

" Ne m'eussent, comme vous, assisté dans ma peine,

" *Et JE VOUDRAIS pouvoir vous le dire en latin.*

" Excusez-moi, de plus, n'ayant ni sou, ni maille,

" Mon cierge, trop petit, me donne de l'ennui ;

" Je ne me sens pas quitte, et je pars aujourd'hui,

" IL FAUT ABSOLUMENT que pour vous je travaille.

(Très familièrement.)

" Vous avez un enfant : mettons que c'est pour lui.

" Je ferai de mon mieux. Par malheur | le chômage,

" Cruel pour tout le monde, est plus fâcheux pour nous.

" Je puis manquer mes tours, et ce serait dommage ;

" Vous n'en voudrez pas moins accepter mon hommage,

" *Et je vous en requiers, Madame, à DEUX genoux.*"

(Très vivement dans les

L'homme se releva.—D'un seul geste rapide,

cinq vers suivants.)

Il rejeta le froc ouvert dans son ampleur :

Et, comme UN PAPILLON hors de sa chrysalide,

Il apparut pimpant, léger, souple et SOLIDE,

Sous ses vieux oripeaux fanés de bateleur !

(Avec un sourire.)

(Ton très vif et très alerte.)

" Je commence," fit-il.— Et vive, insaisissable,

La muscade courut en de subtils détours ;

Là, sous ce gobelet, elle était sur la table ;

On allait l'y trouver, c'était INDUBITABLE :

Cependant,

(Ralentissez.)

— Et qui l'eût parié se fût trompé TOUJOURS !

Ensuite,

Mêlant dans un coffret une foule de choses,

Le jongleur dit ensuite un mot sacramental ;

Evidemment,

Et ce mot pouvait TOUT, jusqu'aux métamorphoses !

O surprise !

— Car le coffret, ouvert, *n'était plein que de roses*

(Avec beaucoup d'émotion.)

Dont il alla joncher les marches de l'autel.

Pour terminer, il prit quelques boules de cuivre ;

Et l'on vit, par ses mains À PEINE en mouvement,

(Accélérez légèrement dans ces cinq vers.)

Les sphères, sur un orbe IDÉAL et CHARMANT 

Où l'œil ÉMERVEILLÉ se perdait à les suivre,
 PASSER ET REPASSER INÉPUISABLEMENT ;
 Et les globes légers, piqués d'une étincelle,
 En ce jaillissement alternatif et prompt,
 Lui faisaient une GLOIRE, assez pareille | à celle 
 Qui, là-haut, égrénée en couronne immortelle,
 De NEUF ÉTOILES D'OR nimbait un autre front !
(Ton de joyeuse humeur.)
 "Autre chose !" dit-il. "Peut-être êtes-vous lasse,
 Et si j'en faisais trop, je serais dans mon tort.
 Donc, j'écarte la table et tout le passe-passe :
 Pour ce qui va venir il faut BEAUCOUP d'espace,
 Et nous allons marcher | de PLUS FORT | en PLUS FORT !"
 De PLUS FORT en PLUS FORT ! ^{Etait-ce possible?... et cependant,} sans aucune arrogance
 Il en parlait vraiment ; car CE QUI VINT ce fut 
 Un travail de HAUT STYLE et d'EXQUISE élégance,
 Et d'une FANTAISIE et d'une EXTRAVAGANCE
 A faire se trahir les moines à l'affût :
(Débitez ces cinq vers avec entrain.) Plus fort que ça :
 Il MARCHA sur les mains, il se TINT SUR LA TÊTE
 En équilibre, et dans un aplomb MERVEILLEUX ;
 Fit la roue, et, traçant une courbe parfaite,
 Vint RETOMBER DEBOUT, sous les regards en fête
 Après un saut de carpe et TROIS SAUTS PÉRILLEUX !
(Voix basse, ton mystérieux et un peu effrayant.)
 Un temps.— Puis, en silence, et d'un air de mystère,
 L'homme, avec des LENTEURS DE REPTILE ondoyant,
 SE COUCHA, cette fois, TOUT DE SON LONG par terre ;
 — Et | le spectacle | alors | changea de caractère,
 De joyeux qu'il était, il devint EFFRAYANT !
 En effet : *(Débitez bien lentement, en détaillant avec soin.)*
 TOUT ce qu'on peut tirer d'une tête et d'un torse,
 D'un cou, de bras, de pieds, de jambes et de mains :
 TOUT ce qu'ils peuvent rendre, en fait de tour de force,
(Ton douloureux.)
 Par le déboîtement, la brisure et l'entorse,
 Prit | en ce pauvre corps des aspects SURHUMAINS ;

Tellement, qu'on eût dit ces figures ÉTRANGES,
Des porches en ogive et des vieux chapiteaux,
Où | sous de saints patrons en rigides manteaux,
Le sculpteur disloqua monstres et mauvais anges
Pour égayer un peu chapelles et châteaux !

(Vivement.)

Aussi, quand il eut clos une dernière passe

(Ton très pénible. Voix basse,

Par son plus beau salut,— tout PALE de chaleur,

fatiguée et haletante dans les huit vers suivants.)

Chancelant et | cherchant le mur, la tête basse,
Avec | des souffles courts | dans sa poitrine lasse,
Voici | que | de nouveau | parla le bateleur :

“ Madame ”, disait-il, “ cet exercice est RUDE,
Plus rude qu'il ne semble et que vous ne croyez !
Pour un travail pareil il faut BEAUCOUP d'étude ;

On se rouille très vite et | faute d'habitude,

On y peine un petit, comme vous le voyez ! ”

(Reprenez votre voix naturelle avec un ton ferme et convaincu.)

Alors, et nous entrons EN PLEIN dans la merveille,

Il se passa | chose de VRAIMENT inouï :

Ce n'est PAS SEULEMENT un pauvre homme ébloui,

Des témoins sensés et véridiques !

CE SONT GENS ayant TOUS BON œil et BONNE oreille

Qui l'affirment : la Vierge | en souriant | fit : Oui !

(Avec stupéfaction. Débitez lentement et avec beaucoup de douceur.)

Tous la virent, quittant le haut du tabernacle,

Descendre jusqu'au sol en un glissement doux,

Puis, le parvis atteint, y marcher comme nous !

Et lui, l'humble pour qui se faisait un miracle,

La regardait venir en ployant les genoux ;

Et comme il restait | là, SECOUÉ jusqu'aux moelles,

BLANCHE, dans le reflet des vitraux de couleur,

La belle Dame au front auréolé d'étoiles,

Essuya, de l'ourlet auguste de ses voiles

La sueur | qui perlait | aux tempes du jongleur.

DE BORELLI.

59

Le Liseron.

La pièce suivante renferme des scènes très variées et fort intéressantes à étudier. Le délicieux portrait de l'Abbesse, l'arrivée de Procope, ses perplexités, la conduite héroïque de Thécla, le miracle qui la sauve, sont autant de tableaux dont les couleurs, tour à tour délicates et sombres, offrent le plus vaste champ à vos observations. Douceur, poésie, terreur et désolation, sont les principales nuances que doit revêtir votre ton, durant l'interprétation de ce petit chef-d'œuvre.

(Ton narratif et simple. Débit modéré dans les soixante-quatre premiers vers.)

Près de la vieille Egra, dans la Bohême noire,
Rude et sombre contrée à la sanglante histoire,
Le pâtre | au voyageur | désigne encor du doigt
Un TRÈS ancien moutier des Sœurs de Saint-Benoît,
ECROULÉ sous l'assaut des lierres parasites.
Du temps que Sigismond fit contre les Hussites
L'IMPITOYABLE guerre où TANT de sang coula,
Cette maison avait pour abbesse, Thécla,
Qu'on honore à présent comme une bienheureuse.
Fleur délicate éclore à cette époque AFFREUSE,
Thécla | dès sa première enfance | avait été 
Un modèle D'ARDENTE et *douce* charité.
Au ciel noir de ce temps on voyait cette étoile,
NOBLE ET BELLE, à VINGT ans, elle avait pris le voile,
Et portait le bâton pastoral et l'anneau
Comme Saint-Dominique et comme Saint-Bruno.
Trouvant toute faiblesse aux autres naturelle
Elle n'était JAMAIS assez dure pour elle ;
VOULAIT qu'on l'éveillât dans son premier sommeil
Et portait sur la chair un cilice | pareil 
A la robe de crin des vieux anachorètes.
Mais ces austérités qu'elle tenait secrètes,

Et que lui reprochait parfois son confesseur,
 N'altéraient point *l'exquise et charmante* douceur
 De son commandement sur les Bénédictines.
 Goûtant la poésie et les lettres latines,
 Elle expliquait le sens des textes les MOINS clairs
 Au GRAND étonnement des lettrés et des clercs.
 Mais | l'abbesse était bonne, encor plus que savante :
 Des pauvres | elle était la TRÈS HUMBLE servante,
 Et | parfois | dans la rue | *embrassait* un lépreux.
 Elle avait accompli des miracles nombreux :
 C'est ainsi qu'
 Un jour, au lever-Dieu, devant tous les fidèles,
 Elle avait imposé silence aux hirondelles
 Qui | dans la nef gothique ayant fait leurs abris
 Troublaient | en ce moment | l'office de leurs cris.
 Et | sur L'ORDRE sorti de ses lèvres naïves,
 S'envolant aussitôt sur les vieilles ogives,
 Jusqu'au " Benedicat " les oiseaux s'étaient tus.
 Au loin | se répandait l'odeur de ses vertus.
 Ainsi qu'au vent du Sud, *tout parfumé* de roses,
 Ses deux mains, pour donner, étaient TOUJOURS écloses,
 Et | quand elle passait, GRANDE, sous le froc blanc,
 Ses BEAUX regards baissés, le chapelet au flanc,
 Sa personne unissait dans un DIVIN mélange
 La *grâce* de la femme et la FORCE de l'ange.
 Dans ce cœur TOUT céleste, il n'était donc resté 
 Aucun attachement pour la terre, excepté |
 Le VIF amour des fleurs qu'avait la *bonne sainte*.
 (Animez un peu le débit dans
 Elle les ADORAIT : Devant une jacinthe,
 cette énumération.)
 Une pervenche, un lis, une rose, un œillet,
 Son regard *attendri* tout à coup se mouillait.
 Ainsi que d'un penchant coupable à la mollesse
 Que voulez-vous !
 Elle s'en accusait, mais | c'était sa faiblesse.

Et même,
 Elle avait | dans son cœur tout bas interrogé
 Comme le sentiment d'un amour partagé :
 Figurez-vous, en effet, que
 Devant ses chères fleurs, autour de sa fenêtre
 Un églantier grimpait qui SEMBLAIT la connaître.
 De son côté,
 Comme si, de la voir, le jasmin fut CHARMÉ,
 Pour elle | il EXHALAIT son arôme embaumé.
 Chaque fleur | à son tour | lui murmurait : "*Je t'aime !*"
 Quand venait la Toussaint | le PALE chrysanthème
 Lui souriait encor sous ses feuillages bruns ;
 Et les fleurs | lui RENDAIENT son amour en parfums.
 — Or, ce fut dans la paix profonde de ce cloître,
 Dont le pieux renom ne cessait de s'accroître,
 (*Le ton devient subitement plus animé et un peu mystérieux.*)
 Qu'un jour, une NOUVELLE AFFREUSE pénétra !
 Voici ce dont il s'agissait :
 Après avoir rompu le colloque d'Egra,
 Procope le Tondu, le chef des Thaborites,
 RELEVAIT l'étendard des doctrines proscrites,
 Que Jean Huss PROCLAMA du haut de son bûcher,
 Et | contre l'Empereur | s'apprêtait à marcher.
 (*Lentement. Ton solide et convaincu.*)
 Et Thécia savait bien que | si son monastère
 Se trouvait sous les pas de L'HORRIBLE sectaire,
 (*Brutalement.*)
 Il l'ANÉANTIRAIT par la flamme et le fer,
 Et n'épargnerait point "*(Profond sentiment de mépris.*
 les béguines D'ENFER
Ton dédaigneux et brutal.)
 Qui relevaient du PAPE ainsi que leur abbesse
 Et qui communiaient sous une seule espèce !"
 (*Criez !*) (*Précipitez le débit dans ces dix vers.*
 SAUVE QUI PEUT !... le cri de terreur est jeté !
Sentiment de terreur et de désolation.)
 L'Eger | coule a présent un flot ensanglanté,
 Où des cadavres nus s'en vont à la dérive,
 Car | PROCOPE a quitté Thabor, PROCOPE arrive !...

Au rappel de l'AFFREUX TAMBOUR qu'on fabriqua
 Avec la RUDE PEAU du borgne Jean Ziska,
 Tous sont venus : Saxons, Bohêmes et Moraves.
 PROCOPE arrive !... il MARCHE avec VINGT MILLE BRAVES,
 TRENTE CANONS DE SIÈGE et DEUX CENTS chariots,
 Sur Fritz le querelleur et ses Impériaux !...

(Ralentissez le débit.)

(Froidement.)

S'il rencontre un couvent, il le brûle et massacre

N'importe qui !

Quiconque est tonsuré : moine, abbé, clerc ou diacre.

(Ralentissez encore dans cette énumération. Ton froid.)

Il est pieux, austère, impassible, inhumain,

Atroce !... il a TOUJOURS l'Évangile à la main.

Parmi des FLOTS DE SANG et des TORRENTS de larmes,

C'est ainsi que

Il passe..... Ses soldats, dans un couvent de Carmes,

Ont pris ces malheureux, leur ont COUPÉ les pieds ;

Puis, MONSTRUEUX BOURREAUX, sur ces estropiés,

Frappant tous à GRANDS COUPS de gaule et de lanière,

Les ont martyrisés d'une TELLE manière,

Qu'ils LES ONT FAIT COURIR sur leurs moignons sanglants !

(Accélérez un peu. Sentiment de désolation.)

Aussi, par les chemins, *pauvres fuyards tremblants*,

Portant leurs vases d'or et leurs *saintes* reliques,

On ne rencontre plus que prêtres catholiques

Pensez donc !

Qui demandent asile, et de qui NUL ne veut,

Entendez-vous,

(Criez !)

Car, PROCOPE est en route ; il vient : SAUVE QUI PEUT !

Chose curieuse !

Mais | PLUS se rapprochait la SANGUINAIRE armée,

Et MOINS Thécla | semblait avoir l'âme alarmée ;

Elle était SANS TERREUR, comme un ancien martyr.

Et | quand un paysan | vint | un soir | l'avertir

Que des troupes | sonnant une marche guerrière

Venaient par le chemin qui longeait la rivière,

Tout simplement,

L'abbesse fit ouvrir (contre tous les avis)

La grande porte | et fit baisser le pont-levis.

Tranquillement,

Puis | elle conduisit ses sœurs et ses novices
Dans le chœur éclairé comme pour les offices,
Et leur fit réciter les prières des morts.

(Vivement.)

Sur un bai-brun RÉTIF et qui BLANCHIT le mors,

(Animez graduellement le débit.)

VOICI PROCOPE ! Il vient dans un bruit de fanfare,
Et sur le ciel SANGlant, comme un vautour, s'effare 

Le SINISTRE étendard des frères de Tudor,

Sur lequel est brodé le GRAND calice d'or.

Les routes du vallon sont toutes occupées

Dans un FOURMILLEMENT de lances et d'épées

(Ton solide. Sentiment de terreur.)

Et HUIT BŒUFS | BALAYANT la terre du fanon |

TRAÎNENT auprès du chef un ÉNORME CANON

Autour duquel s'ENROULE UNE CHAÎNE DE BRONZE,

LOURDE PIÈCE | fondue en mil quatre cent onze,

Par Ali | le sorcier de Pronygme, et dont le son 

Était si FOUDROYANT | qu'il donnait le FRISSON 

Aux plus FORTS batailleurs JUSQU'AU FOND de leurs chausses,

Et faisait TRESSAILLER tous les morts | dans leurs fosses.

(Reprenez un ton calme et narratif.)

Sous les murs du couvent, juste au milieu du val,

Piocode le Tondu descendit de cheval

Et | se tournant alors vers les gens de sa suite :

(Ton désappointé.)

“Cage ouverte, dit-il ; les oiseaux sont en fuite,

Nous arrivons trop tard.” Et | le sourcil froncé,

FAROUCHE, il avança jusqu'au bord du fossé ;

Mais | après un regard sous le vieux portail sombre,

Avec stupéfaction.

Il recula, voyant une lueur dans l'ombre.

(Ton mystérieux. Voix basse. Débit lent.)

C'était l'église ouverte et les cierges flambants,

L'AUTEL avec sa croix, et les sœurs sur leurs bancs.

Et | tout à coup, l'abbesse et ses Bénédictines |

Sans aucun tremblement dans leurs voix argentines,
 Entonnent un long et triste "PIE JESU".
 Saisi par un émoi qu'il n'avait jamais eu |
 L'homme hésita. TRÈS BRAVE, il estimait les braves ;
 Il fit camper, et mettre aux chevaux leurs entraves ;
 Ota son morion et but un verre d'eau.
 Puis | prenant à l'écart, Ruprecht de la Moldeau :
 "Frère, j'ai du penchant pour cette NOBLE abbesse,"
 (Ton ennuyé.)
 Lui dit-il. "L'huis qu'on m'ouvre et le pont qu'on m'abaisse
 ME GÊNENT. Je serais trop LACHEMENT vainqueur 
 De vingt filles chantant des prières en chœur :
 Alors,
 Épargnons-les !" — Ruprecht | fut d'un avis contraire.
 "Prends garde d'exciter nos hommes, vaillant frère,
 Cette nonne les brave, et d'ailleurs, sois certain 
 Que ces femmes en blanc qui BEUGLENT du latin
 A leur premier aspect tomberont en syncope.
 Livre-nous ce moutier, c'est plus sûr." — Mais | Procope
 N'écoute déjà plus celui qui lui répond,
 (Ton vif et solide.)
 Il a pris un parti. Revenant sur le pont
 Et DÉFIANT des yeux le calme monastère,
 Il tire son épée | | et PLANTE l'arme en terre.
 (Solennellement.)
 "Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit,
 (Ton solide. Débit lent.)
 Dit-il, si mon estoc prend racine et fleurit 
 Cette nuit, c'est qu'alors | Dieu veut que ces chrétiennes
 Chantent paisiblement désormais leurs antiennes,
 Et | DÈS L'AUBE, aussi VRAI que Jean Huss fut martyr,
 Sans leur faire AUCUN mal, je M'ENGAGE à partir !"
 Puis | le soldat | s'en fut reposer sous sa tente.
 (Ton très doux, très calme et très poétique dans les six vers suivants.)
 La nuit vint, nuit sereine, étoilée, éclatante,
 Et dont le clair de lune argentait tout l'azur,
 Et les nonnes en chœur, dans l'air tranquille et pur,

Lançaient toujours le chant de leurs voix solennelles,
 Qu'interrrompait parfois | le cri des sentinelles,
 Debout | auprès des feux qui se courbaient au vent.
 Enfin | l'aurore emplît le ciel vers le levant :

(Accélérez vivement.)

Tout s'émeut, le son grêle et perçant des trompettes
 Eveille dans le camp les hommes et les bêtes.

(Ralentissez.)

Le soleil du matin oblique et froid encor
 Fait sur les fronts casqués courir un FRISSON D'OR,
 Et | sortant de sa tente au milieu d'un murmure |
 PROCOPE | revêtu déjà de son armure,
 Revient au pont-levis pour revoir son estoc.

(Ton doux et paisible.)

Du couvent grand ouvert, et calme sous le roc,
 Toujours | l'hymne pieux s'envolait dans la nue :

(De plus en plus lentement.)

La LOURDE épée | encore en terre | et toute nue | | |
 N'avait PAS pris racine et n'avait PAS fleuri.

(Accélérez un peu. Voix douce et harmonieuse dans les sept vers suivants.)

MAIS pour vivre UN SEUL jour, en UNE nuit mûri |
 Un liseron | autour de la lame immobile,
 Avait fait tourner sa spirale débile ;
 La MOINDRE de ces fleurs que l'abbesse aimait TANT
 Tenait captif | le GLAIVE | au reflet ÉCLATANT,
 Et | suave | et charmant | comme un œil qui regarde,
 Son frais ca'ice bleu fleurissait sur la garde.

Procope | demeura | pendant un LONG MOMENT,

(Ralentissez.)

REGARDANT l'humble fleur, SONGEANT à son serment,
 L'âme | d'inquiétude et de stupeur frappée...

(Vivement. Ton de commandement.)

Puis enfin : " — Donnez-moi | dit-il, une autre épée,
 Et qu'on lève le camp. Mon cheval, nous partons ! "
 Et | TRAINANT après lui, cavaliers et piétons
 Qu'un liseron des bois avait remplis de crainte,

(Avec beaucoup d'émotion.)

Il s'éloigna : | | | *La fleur avait sauvé la sainte !*

FRANÇOIS COPPÉE.

Devant la Crèche.

Voici une anecdote fort jolie et qui renferme une utile leçon. Elle se partage en deux parties égales et bien distinctes. Dites la première aimablement et sans prétention, en peignant bien le dédain, presque la mauvaise humeur du peintre, envers les œuvres qui ne répondent pas aux exigences de ses goûts artistiques.—La seconde demande plus de douceur et de délicatesse : c'est la Vérité qui se révèle au cœur de l'artiste, en compensant par un sourire l'humiliation qu'elle lui a infligée, et qu'il a acceptée d'un cœur soumis.

—

Il récitait seulement

Un pater, un ave, devant l'autel. — L'artiste,

Mais,

Entré là par hasard, regarde, — rien à voir.

C'était une

C'est vrai

Eglise de campagne, humble et propre, mais triste ;

Pas de style, tableaux AFFREUX, tournés au noir.

(*Ton dédaigneux.*)

Et des fleurs de papier, et de bons saints de plâtre,

Peints en pomme d'api rouge, sur couleur chair,

Un saint Roch gentillet, un grand saint Jean bellâtre,

Dorés, peinturlurés, tirant l'œil, coûtant cher,

(*Ton indigné. Accélérez vivement.*)

Et l'artiste PESTA. — Cette rue Saint-Sulpice !

Si j'étais l'archevêque, à l'index ! Tout ! En bloc !

L'orfèvre, l'éditeur, l'imagier, son complice !

AU PILON, les saint Jean, les saint Paul, les saint Roch !

Et le FAUX primitif, et le FAUX moyen-âge !

FAUX marbre, FAUX velours, FAUX émail, FAUX encens.

Ah ! Messieurs les curés de France, QUEL carnage,
Et QUEL triomphe aussi pour l'art et le bon sens !

Il n'y a pas à dire ! (Ralentissez.)

Car enfin, l'art est mort, j'entends l'art catholique,

La preuve ?

MORT depuis trois cents ans. Voyez ce qu'on bâtit,

(Ton très dédaigneux dans les six vers suivants.)

Pastiches SANS élan, NI goût, NI symbolique ;

TOUJOURS du déjà vu, du banal, du petit.

Ce qu'on y peint encor, tableau, vitrail ou fresque !

PAS d'âme, RIEN de vrai, de neuf, de spontané...

Et puis, après vingt ans, cela s'efface, ou presque ;

Ces chefs-d'œuvre d'hier ont tous un air fané !

Quand il eut satisfait à son humeur chagrine,

(Même ton dédaigneux que plus haut)

Il alla voir la crèche — un rocher de carton,

(dans les six vers suivants.)

Plaqué de mousse, avec de la neige en farine,

Des anges | émergeant d'un nuage en coton,

Un GROS enfant Jésus aux yeux de porcelaine,

Un petit bœuf, un âne aux grands yeux résignés,

Et des moutons frileux sous leurs paquets de laine,

Et des sapins, en rangs d'oignons bien alignés.

Il souriait devant cet art de pacotille,

Œuvre de bonnes sœurs et de curé naïf.

(Ton surpris et un peu mystérieux. Débit très lent.)

Tout à coup, dans l'église, entre une pauvre fille

D'âge incertain, le dos courbé, le pas craintif.

Elle vint lentement et | comme intimidée,

S'agenouilla, pria. Lui, de loin, l'épiait.

(Voix basse dans les deux vers suivants.)

Goutte à goutte, des pleurs, sur sa face ridée,

Coulaient, que d'un revers de main elle essuyait.

Puis | elle s'approcha, respectueuse et tendre,

Contempla LONGUEMENT l'Enfant-Dieu nouveau-né,

Se pencha, lui baisa la main qu'il semblait tendre,

Et, tranquille, sortit, le front rasséréné.

Et lui | resta pensif devant ces bergeries,
 Cette exposition dévote de joujoux.....
 Ah ! c'est que, voyez-vous,
 Elles fuyaient bien loin, ses belles rêveries,
 Et, sans savoir comment, il était à genoux !.....
 Il sentait son orgueil secret fondre en son être,
 S'avouait | à part lui, non sans s'humilier,
 Que, de tous ces tableaux signés d'un nom de maître,
 Des chefs-d'œuvre, PAS UN ne l'aidait à prier ;
 Et qu'il les contemplait BEAUCOUP trop en critique,
 (*Animez le débit.*)
 Comparant, discutant lignes, groupes, couleurs ;
 Il aimait les Flamands surtout, leur ton mystique,
 Leurs yeux extasiés d'amour et de douleurs,
 Et l'âme | illuminant les ombres du visage,
 Et les corps effilés, et les regards de feu ;
 Mais, hélas ! l'œuvre d'art l'arrêtait au passage,
 Et ne le jetait guère au delà | jusqu'en Dieu.

Je le reconnais, maintenant,

“— Oui, pour m'humilier, par des œuvres grossières,
 Aux cœurs simples, souvent Dieu s'est communiqué,
 C'est qu'il ne souffre pas les âmes façonnières,
 Et je suis, moi, pédant, raisonneur, compliqué. — ”
 (*Très lentement et avec une émotion contenue, jusqu'à la fin.*)
 Et l'humble enfant Jésus, naïf, INVRAISEMBLABLE,
 Tout pailleté d'argent et d'or, trop riche et LAID,
 Et qu'il priait | pourtant, lui, l'INCONVERTISSABLE,
 Tout au fond de son cœur | discrètement parlait.

A. BROU, S.J.

61

Les petits Enfants.

Pour interpréter ce brillant morceau, il faut une voix très douce, bien cultivée, et surtout, une foi très vive, car, si les vers de cette poétique légende demandent un bel organe, il ne faut pas oublier que celle-ci est en même temps une touchante allégorie. C'est bien, en effet, la Papauté qu'a peinte le poète, sous les traits de ce vieillard dont Jésus a béni l'enfance et qui raconte aux générations modernes ces "prodiges d'un autre âge" auxquels elles refusent souvent de croire, s'éloignant "en haussant les épaules", de ce vieillard du Vatican qui, lui, ne pense qu'à bénir, et dont la voix "peut monter jusqu'aux parvis célestes."

—

(Voix de vieillard un peu tremblante, et pourtant sympathique.)
 "Bords aimés du Jourdain, Liban silencieux,
(Mélancolie très douce et très profonde. Débit très lent.)
 Cèdres contemporains de nos premiers aïeux,
 Bethsaïde, Emmaüs, Lac de Tibériade,
 Votre aspect RAJEUNIT mon cœur vieux et malade !
 Après QUATRE-VINGTS ANS | ici | je me revois ;
 Voici les grands palmiers, aussi VERTS qu'autrefois,
 Et le noir térébinthe et les ondes sonores
 Où les femmes, le soir, remplissaient leurs amphores
(L'émotion grandit de plus en plus.)
 Et c'est là | qu'Il s'assit à l'ombre du figuier,
 Que, sur le roc bruni je le vis s'appuyer ;
(Reprenez votre voix naturelle.)
 C'est là, je me souviens !....." Ainsi d'une voix lente,
(Ton narratif.)
 Un vieillard ACCABLÉ par la chaleur brûlante,
 Parlait et s'arrêtait, regardant le pays,
 Et le lac, et les monts, et les champs de maïs.
 Or, voici que, là-bas,
 Au détour du chemin, un figuier séculaire,
 Debout, sur le penchant d'un coteau circulaire,
 D'où les yeux EMBRESSAIENT un IMMENSE horizon,
 Etendait ses rameaux sur un sombre gazon.

Il était évident que

Ces lieux, chers au vieillard, faisaient, dans sa pensée,
Vibrer les souvenirs d'une époque effacée ;

Car | sous l'arbre aux doux fruits, sitôt qu'il arriva,

(Avec respect.)

Il prononça tout haut le nom de JÉHOVA,

Et TOMBANT À GENOUX, frappa du front la terre.

Or, juste à ce moment-là,

Des enfants qui jouaient dans ce lieu solitaire,

N'osant, à son aspect, ni courir, ni crier,

Avec étonnement le regardaient prier.

(Détaillez cette jolie scène avec complaisance et vérité.)

L'UN | immobile, fixe, et la main entr'ouverte,

Avait laissé tomber une datte encore verte,

Et semblait tout surpris qu'on pût être aussi vieux.

UN AUTRE | plus craintif, et non moins curieux,

Blotti dans un buisson, passait sous une branche,

Comme un fruit déjà mûr, sa tête rose et blanche ;

Les autres n'avaient point suspendu leurs ébats.

Un plus petit | riait | et lui tendait les bras,

Il faut vous dire que

Car ce vieil étranger brillait de bienveillance,

Vous savez bien que

Et, d'ailleurs, la vieillesse est la sœur de l'enfance !

(Ralentissez.)

Or, lentement, un doigt sur les lèvres posé,

Le plus âgé de tous vers lui s'est avancé ;

Un autre à pas furtifs l'a suivi par derrière.

Cependant, le vieillard, terminant sa prière,

Se relève et s'assied au pied du rocher gris,

Regarde les enfants avec un doux souris,

(Même voix que plus haut, mais

Et | doucement | leur dit : " Venez, petits farouches,
plus gaie et très bienveillante.)

Que je ne chasse pas la gaieté de vos bouches ;

En vous voyant joyeux, enfants, il me souvient

Que je fus comme vous, et la paix me revient."

— Les enfants, à sa voix reprennent de l'audace

Et l'entourent bientôt. L'un d'entre eux, avec grâce :

(Voix enfantine et naïve.)

“ Quoi donc, vous, lui dit-il, vous si vieux et si grand,
Vous étiez comme nous jeune et toujours courant ?.....

— Ces temps-là sont BIEN loin ! Les pères de vos pères
Étaient mes compagnons, mes amis et mes frères.

— Mais alors, de ces temps il ne vous souvient plus !

— Depuis QUATRE-VINGTS ANS ces jours sont révolus !

QUATRE-VINGTS fois, depuis, au souffle de l'automne,

Les arbres de ces monts ont jeté leur couronne :

Tandis que j'ai vécu, seul, sous les cèdres verts,

Priant et contemplant Dieu dans son univers.

Pourtant | il me souvient | qu'autrefois | sous cette ombre,

Lorsque j'étais enfant, nous venions en GRAND nombre.

(Ton narratif et très intéressant.)

Un jour, sous un soleil chaud comme celui-ci,

Nous jouions comme vous, beaux et joyeux aussi,

Lorsqu'apparut, suivi par une foule IMMENSE,

Un homme jeune encore ; il marchait en silence,

Et, lorsque | sur sa route | il s'arrêtait parfois

Pour parler à ces gens attentifs à sa voix,

La foule s'inclinait en lui rendant hommage,

Comme devant Dieu même ou sa vivante image.

*(Enthousiasme tranquille et plein d'une douce émotion. Accélérez
l'un de son manteau blanc VOULAIT toucher le bas,*

légèrement le débit.)

L'autre | BAISER la place où s'imprimaient ses pas ;

TOUS l'entouraient d'amour ! c'est qu'aussi sa figure

RAYONNAIT sous le jour d'une *bonté si pure !*

Ses GRANDS yeux bleus si doux, son *sourire sans fiel*,

Ses LONGS cheveux *dorés comme un rayon de miel*,

A nos regards surpris l'entouraient d'auréoles.

Quand ses lèvres s'ouvraient pour de saintes paroles,

Sa voix allait au cœur des peuples abattus,

Et sa beauté, c'était la SPLENDEUR des vertus.

Or cet homme divin, c'était | Celui qu'on nomme

Jésus, qui se disait alors le fils de l'Homme !
 QUE DE FOIS l'avait-on exalté jusqu'au ciel ;
 Ce prophète inspiré, ce nouveau Daniel,
 Qui, par Dieu même instruit dans les saints tabernacles,
 Parcourait la Judée en SEMANT des miracles,
 (Voix à la fois douce et majestueuse.)
 Qui disait à l'aveugle : OUVRE LES YEUX | ET VOIS !
 Au paralysé : — MARCHE ! — Au sourd : — ENTENDS LA VOIX !
 (Gradation ascendante très prononcée.)
 Qui commandait aux vents, à l'onde, à l'enfer même,
 Et RÉVEILLAIT les morts de leur sommeil suprême !
 (Ralentissez le ton qui devient aussi plus calme.)
 Il s'assit là ! nous tous, ARDENTS à l'approcher,
 Nous courions, mais la foule obstruait le rocher
 Et chacun | s'opposait à nous avec rudesse,
 Il nous vit, et, voulant aider notre faiblesse,
 Tourna vers nous ses yeux tendres et triomphants :
 (Voix très douce.)
 — Laissez venir à moi tous les petits enfants ;
 (Avec instance.)
 Ne les empêchez point, dit-il d'un ton modeste ;
 Car le royaume saint de mon Père céleste
 Est pour tous ceux qui m'aiment, et pour ceux 
 Qui possèdent un cœur candide et pur comme eux !
 Et | du banquet divin nul ne sera convive,
 S'il n'a point d'un enfant la pureté naïve.
 (Ton plus solennel, devenant graduellement très sévère dans
 ces cinq vers.)
 Si quelqu'un scandalise UN SEUL de ces petits,
 Il vaudrait mieux pour lui qu'une main MEURTRIÈRE
 A son cou suspendît une MEULE DE PIERRE
 Et | qu'au fond de ce lac | il fût PRÉCIPITÉ,
 (Voix forte et menaçante.)
 Car | IL SERA MAUDIT PENDANT L'ÉTERNITÉ !
 (Voix très douce jusqu'à la fin de la phrase.)
 Mais, quiconque, en mon nom | les accueille et les aime,
 Celui-là | me reçoit, et me chérit moi-même.
 Ayant ainsi parlé, sur nos fronts réunis

Il étendit la main et dit : “ *Soyez bénis !* ”

(*Emotion croissante.*)

Et puis, me choisissant, le Rédempteur du monde
Couronna d'un baiser ma tête rose et blonde ! ”

(*Reprenez le ton narratif et votre voix naturelle.*)

— Les enfants souriaient au récit du vieillard,
Quand | des gens du pays passèrent par hasard,
Tandis qu'il annonçait à la troupe docile
Les préceptes divins écrits dans l'Évangile.
Avec IMPATIENCE ils l'avaient écouté ;
Et lorsqu'il eut fini, d'un ton plein d'APRÊTÉ :

(*Ton “ impatient et âpre ”.*)

— “ Que nous veut, disent-ils, ton Christ et son histoire ?
Nos enfants ne sont pas d'un autre âge, pour croire 
Aux prodiges menteurs d'un VIL CRUCIFIÉ !

(*Douloureusement.*)

— Hélas ! dit le vieillard, vous l'avez renié !
Cependant, de vos fils n'écartez pas sans cause
La bénédiction que ma main leur impose :
Car la bouche du Christ a placé sur mon front
Un signe que les ans JAMAIS n'effaceront ;
Car les vœux d'un vieillard ne sont JAMAIS funestes,
Et ma voix | peut monter jusqu'aux parvis célestes ! ”
— Mais eux, sans respecter cet homme surhumain,

(*Brutalement.*)

ARRACHAIENT leurs enfants à sa tremblante main,
Et | de lui s'éloignaient en haussant les épaules.

(*Débitez très lentement. Voix très douce et un peu triste.*)

Le vieillard | descendit par le chemin des saules,
Longeant les bords du lac, lentement, pas à pas,
Sans maudire ces gens qui ne comprenaient pas !

Pourquoi donc, une telle résignation ? Le voici :

C'est qu'il avait appris, par le Fils de la femme,
A souffrir sans courroux l'affront le plus INFAME
Et, tout vieux qu'il était, pauvre et sans feu ni lieu,
Il était GRAND et FORT, car | il CROYAIT en Dieu !.....

PROSPER BLANCHÉMAIN.

62

Le soir d'un beau Jour.

Voulez-vous interpréter convenablement ce beau travail littéraire ? Dites-le très lentement et d'une voix tranquille. Le ton, généralement empreint d'une douce gravité, ne doit sortir de cette note que dans les moments d'enthousiasme, et alors, il devient plutôt solennel et comme inspiré, sans rien perdre de sa douceur primitive.

(Voix calme. Débit tranquille.)

Le recteur | a SOIXANTE-QUINZE ANS, ferme et grand vieillard,
ROBUSTE | comme ses rochers, DROIT ET CARRÉ | comme la tour de
son église.

Indulgent | dans sa FORCE, souriant | dans sa sagesse ; l'esprit au
courant de TOUT, le cœur TOUJOURS ouvert ; la main TOUJOURS ten-
due ; l'âme TOUJOURS en haut.

Belle et sainte vieillesse | couronnée de grâce, escortée de béné-
dictions, illuminée de clartés, entourée de reconnaissance et de
respect.

Il m'a dit : " Je n'ai perdu AUCUN de ceux que Dieu m'a donnés :
j'ai reçu de Dieu cette faveur, que TOUS | sont morts dans sa misé-
ricorde et dans sa paix.

" JAMAIS | je n'ai quitté mes paroissiens | que pour aller recevoir
les ordres et les bénédictions de mon évêque, ou me RETREMPER |
quelques jours | dans la retraite.

(Relevez le ton.)

" Et je puis dire | qu'alors je ne les quittais pas, puisque je NE
CESSAIS de prier pour eux, demandant à Dieu | de me rendre plus
digne de les conduire.

(Baissez-le doucement.)

" Je mourrai | SANS avoir vu Paris, sans nul désir de le voir. J'ai
enterré TANT d'hommes | qui avaient fait le tour du monde | et qui
n'ont rencontré Dieu | qu'ici !

" Quand je quitterai la terre, ma curiosité sera SATISFAITE | et

mon cœur content. En attendant le ciel, mes yeux ont contemplé assez de merveilles.

Il est vrai que, chaque jour,

“ J’entends parler de vos obélisques, de vos colonnes, de vos palais aux pierres dentelées. ^{Mais, après tout,} Valent-ils nos rochers | que la mer a creusés et travaillés SIX MILLE ANS ?

“ Vos places publiques illuminées au gaz | ont-elles L’ÉTENDUE de nos plages éclairées des étoiles ? Votre macadam arrosé | vous paraît-il plus beau que nos sables fins ?

(Petit sourire ironique.)

“ Vous aimez vos pièces d’eau grandes comme la main et vos petits filets jaillissants. J’ai vu la VASTE MER | LANCER | JUSQUE sur nos falaises | des navires armés.

(Enthousiasme tranquille. Ton poétique.)

“ Mais | *ces divins silences de la mer et des champs tranquilles,* | et la douceur des aurores, et la SPLENDEUR des soleils couchants, où les trouvez-vous ?

“ Tous les ans de ma vie, j’ai vu les fleurs du printemps et la VERTE VIGUEUR de l’été ; j’ai vu les couleurs variées et les beaux déclin de l’automne.

“ Tous les ans de ma vie, j’ai vu LA BLANCHEUR de la neige, et nos champs | endormis sous ce manteau d’hermine | ne le quitter | ^(Relevez le ton.) que pour vêtir leur robe de printemps. ^(Baissez-le doucement.)

En effet,

“ Ce n’est pas un spectacle monotone. VINGT FOIS par ans la terre change de parure ; l’on admire une variété SANS LIMITE dans cette INVARIABLE harmonie.

“ C’est l’œuvre de Dieu que j’ai vue TOUTS les jours et à TOUTES les heures du jour, TOUTES les nuits et à TOUTES les heures de la nuit.

(Rele-

vez le ton.) “ Et maintenant | que mes pas sont lourds | et que mes yeux sont affaiblis, je vois encore ces beautés ; elles me parlent encore, elles me ravissent encore. *(Baissez-le graduellement jusqu’à la fin.)*

“ Mon vieux cœur | BONDIT encore dans ma poitrine. Je reconnais TOUTES les voix qui parlaient à ma jeunesse, qui lui parlaient de la GRANDEUR de mon Dieu.

“ Et mon sang, que l'âge devrait avoir glacé, BOUILLONNE encore, et mes yeux *se mouillent de larmes heureuses*, et je m'écrie : “ *O Dieu ! que vos œuvres sont belles !* ”

“ Je me suis fait dépeindre Paris. Les quais | sont BIEN alignés ;
(Ton légèrement ironique.)
 la rivière | roule de la boue et des petits bateaux dans sa rigolle de moëllons.

“ Il n'y a que de HAUTES maisons ; personne n'habite seul sa maison, ni même son étage. On a du monde sur la tête, du monde sous les pieds.

“ PARTOUT l'œil d'un voisin que l'on ne connaît pas ; PARTOUT la foule et la presse. Les voitures se coupent, se heurtent, font vacarme.

“ Il y a TANT de police | qu'il faut bien juger qu'on est entouré de malfaiteurs. Vous n'ouvrez guère les yeux sans voir quelque spectacle flétrissant.

“ Les rues sont PLEINES de boutiques, les boutiques PLEINES de raretés. BEAUCOUP de meubles, BEAUCOUP de rubans et d'étoffes, BEAUCOUP d'orfèvrerie.

“ Là, TOUT ce qui peut tenter la passion de l'homme s'ÉTALE en
(Ton plus énergique, voix plus forte.)
 abondance. L'orgueil court PARTOUT, l'envie s'éveille PARTOUT.
(Ton presque bas.)
 Dieu se cache.

“ *Non* | je ne veux pas voir cela, et je remercie Dieu de ne l'avoir point vu. Je le remercie SEPT fois et SEPTANTE fois sept fois :

“ De m'avoir tenu dans MES sables lavés par la mer pure, dans MES rochers fleuris de coquillages et de passe-pierre, dans MES champs embaumés ;

“ Dans les rues de MON village, où je marche sur l'herbe ; dans MES sentiers ombragés de beaux arbres, MES CHERS sentiers | verts et sombres !

“ Là, vous trouvez le houx et la noble-épine qui fleurissent en leur temps. Le chèvrefeuille, la clématie, le lierre, la vigne sauvage | pendent en festons joyeux.

“ Comptez ces fleurs, depuis l'*humble* touffe de véronique jusqu'à cette HAUTE ET FIÈRE grappe de bouillon-blanc qui s'épanouit sur sa tige de velours :

(Enthousiasme paisible. Le ton s'élève jusqu'au point et virgule.)

“ Pervenche, liseron, glaïeul, bouton d'or, et la graminée élégante, *(Baissez-le doucement.)* et l'églantine blanche et rose ; et | le matin, les diamants de la rosée ;

“ Et les insectes d'émeraude, et les papillons volants, et les lézards fuyants, et les oiseaux chantants ! Quelle boutique d'orfèvre est aussi riche qu'une de nos haies ?

“ Je REMERCIE Dieu, je le REMERCIERAI TOUS les jours de ma vie, de m'avoir fait vivre dans ma maison basse, au pied de mon église.

“ J'ai tenu ma fenêtre OUVERTE | pour voir mes voisins | et pour en être vu. J'ai tenu ma porte | OUVERTE nuit et jour.

“ JAMAIS | la tristesse et le malheur ne sont entrés | *que pour être consolés*, JAMAIS | le crime n'est entré | *que pour se repentir*.

“ *Que d'amis chers* ont franchi mon seuil ! *que de RICHES CŒURS* dans ces humbles salles ! *que ma table boiteuse a vu d'aimables festins !*

“ Mais | ni chez moi, NI dans AUCUNE maison du village, JAMAIS | le bruit insensé des fêtes n'a couvert les tintements de l'“Angelus”, qui sonne trois fois chaque jour.

“ JAMAIS | la prière n'a été CHASSÉE comme un hôte importun. Elle frappe, les cœurs s'ouvrent : *Entrez, Vierge Marie ; entrez, Seigneur Jésus !*

(Gradation ascendante : Le ton s'élève jusqu'au mot “ prière ”.)

“ Après les amis, après les pauvres, après les cœurs affligés et les cœurs repentants, escortée encore par la prière, un jour, bientôt, la mort entrera. *(Baissez-le doucement.)*

(D'un ton souriant et bienveillant.)

“ *Viens, Mort !* puisque Dieu t'envoie, sois la bienvenue ! Fais

ton office. MAIS ce n'est pas chez nous | que tu pourras triompher et railler.

"Tu tiens une faux pour FAUCHER, tu tiens un marteau pour BRISER. De ta faux | tu COUPES le fil de la vie ; de ton marteau | tu BRISES nos hochets.

"Tu les BRISES et tu les DISPERSES ; tu BRISES les coffres-forts, et |
(Relevez le ton.) *(Baissez-le.)*
 l'or amassé se répand ; tu OUVRES aux héritiers la porte FERMÉE aux pauvres.

"Le moribond | te regarde faire. TOUT ce qu'il a ramassé avec
Le malheureux ! *(Très énergique.)*
 TANT de peine, quelquefois même | au prix de son âme, tu le PRENDS.

(Ton désespéré.)
 "Il te regarde faire, et il pleure : "Quoi ! MES ameublements si
 "riches, MES tableaux, MES vases de prix, MES bijoux, faut-il donc
 "quitter tout cela ?

"—TOUT, répond la mort railleuse ; et les enseignes de tes dignités,
(Gradation ascendante jusqu'à la virgule.) *(Ton énergique.)*
 "tes croix, tes rubans, tes habits brodés d'or, je les DÉCHIRE ou je
(Ton dédaigneux.)
 "les METS EN VENTE.

(Ton violent.)
 "Je viens T'ARRACHER de ton palais, où mille frivolités INSULTENT
 "à la GRAVITÉ de la mort ; je viens T'ARRACHER de ton lit somptueux
 "et t'enfermer | NU | | dans un cercueil."

"MAIS | dans nos cabanes, ô triomphante ! quand tu viens
Cependant,
 prendre la *pauvre dépouille* qui T'APPARTIENT et que | tu DEVRAS
(Relevez le ton.)
 rendre un jour ;

"Quand ta faux a COUPÉ le fil usé de la vie, que te reste-t-il
(Familièrement.)
 encore à faire ? que penses-tu pouvoir encore piller ?

"Mes meubles | sont ceux que j'ai trouvés en entrant ici, il y a
 CINQUANTE ans. J'ai mis en sûreté mes livres : je les ai donnés.
 Il ne me reste plus rien !
 J'ai donné mon argent.

"Ma robe rapiécée et mon étole dédorée, je les EMPORTERAI dans la tombe. Mon âme | s'échappera et s'en ira vers Dieu.

(Ton prophétique et inspiré.)

“ Et lorsqu’au jour des SUPRÊMES JUSTICES, la voix de l’ange RETENTIRA ; lorsque | la voix du héraut de Dieu, réveillant tous les morts leur dira : “ DEBOUT ! ”

“ *Ma pauvre soutane rapiécée* paraîtra comme une POURPRE BRILLANTE ; *ma pauvre étole usée* LANCERA D’ÉTERNELS RAYONS ! ”

LOUIS VEUILLLOT.

63

Le Naufragé.

Ne dites ce tragique récit qu’après en avoir soigneusement analysé les diverses parties. Les douleurs du mousse, son amitié avec le chien, la tempête, le sauvetage, les souffrances du naufragé, la rage, le meurtre, les regrets du marin, sont autant de divisions où le ton, tout en peignant bien chaque situation particulière doit conserver la note générale du morceau, qui est celle d’une mélancolie douloureuse. Toujours claire et expressive, la voix doit avoir ici un certain laisser-aller : c’est un matelot qui parle.

Devant le cabaret qui domine la rade
Maître Jean Goëlle, le RUDE camarade,
Le vieux gabier manchot du bras droit, le marin
Qu’un BOULET amputa le jour de Navarin,
La pipe aux dents, buvant son grog par intervalles,
Conte, les soirs d’été, ses histoires navales
Aux pilotins du port attablés avec lui.

(Voix un peu vulgaire.)

“ Oui, mes enfants, voilà soixante ans aujourd’hui,
Leur dit-il, que je suis entré dans la marine
Et que j’ai pris la mer sur la “ Belle-Honorine ”,
Un trois-mâts, ÉREINTÉ, POURRI, tout au plus bon 
A BRÛLER, qui faisait voile pour le Gabon,
Avec le vent arrière et la brise bien faite.

Hélas !

J’avais grandi, pieds nus, à pêcher la crevette

Avec un vieux, — mon oncle, à ce qu'on prétendait, —

(Brutalement.)

Qui rentrait tous les soirs IVRE | et qui me BATAIT.

Tout enfant, j'ai beaucoup pâti, je puis le dire,

Mais, une fois à bord | ce fut encore bien pire,

Et c'est là que j'appris à souffrir sans crier.

Primo : notre navire était un négrier,

Et DÈS qu'on fut au large, on ne tint plus secrète

L'intention d'aller là-bas faire la traite.

Ajoutez à cela que

Le capitaine | était toujours ROND comme un œuf

Et menait l'équipage à coups de nerf de bœuf :

Comme de raison,

Tous retombaient sur moi ; — la chose est naturelle,

(Elevez le ton.)

(Baissez-le.)

Un mousse ! — Je vivais | au milieu d'une GRÈLE 

(Ton de tristesse s'accroissant graduellement dans les

De coups ; à chaque pas | sur le pont | je tremblais

cinq vers suivants.)

Et je levais le bras pour parer les soufflets.

Ah ! NUL n'avait pitié de moi. C'était BIEN rude ;

Que voulez-vous ?

Mais | dans les temps d'alors, on avait l'habitude 

D'ASSOMMER un enfant pour en faire | un marin ;

Et je ne pleurais plus tant j'avais de chagrin.

Enfin | j'aurais fini par crever de misère,

Quand | je fus *consolé* par un ami sincère.

Car voyez-vous,

Dieu — nous y croyons tous ; en mer, il le faut bien ! —

(Faites un contraste entre ces deux épithètes.)

Chez ces hommes MÉCHANTS avaient mis un BON chien.

Traité comme moi-même, il vivait dans les transes,

Et nous fûmes bientôt de VIEILLES connaissances.

Or, il faut vous dire que,

C'était un terre-neuve, et Black était son nom ;

(Faites valoir.)

Noir, avec des yeux d'or ; et ce *doux* compagnon,

Dès lors | ne me quitta guère plus que mon ombre.

(Ralentissez. Faites valoir ce beau vers.)

Et | par les BELLES NUITS aux étoiles SANS NOMBRE,

Quand il ne restait plus que les hommes de quart,
 Accroupi sur le pont avec Black à l'écart,
 Dans un recoin formé d'une demi-douzaine 
 De ballots arrimés près du mât de misaine,
 Et mes deux bras passés au cou du brave chien,
Je déchargeais mon cœur | en pleurant près du sien.
 Oui | JE PLEURAI, bercé par le bateau qui tangué,
Tandis qu'il me léchait avec sa grosse langue.
Mon pauvre Black ! Allez ! je songe à lui souvent !

(Ton narratif.)

Nous avions eu | d'abord | bonne mer et bon vent ;
 Mais, un jour | qu'il faisait une chaleur ATROCE,
 Notre vieux capitaine—une BÊTE FÉROCE,
 C'est vrai, mais bon marin, on ne peut le nier ! —
 Fit une ÉTRANGE moue et dit au timonier :
 " Vois donc ce grain là-bas..... La drôle de visite.
 L'autre répond :

C'est vrai,

" Il est bien noir et vient bien vite !

(Criez !)

(Reprenez le ton naturel.)

— Holà ! hé ! tu vas voir comment je le reçois.....

(Cries de nouveau.)

Hale bas le clin-foc !... Serre le cacatois ! "

A quoi bon !

Bah ! c'était la tempête ; et toujours trop de toile !

(Avec entraînement.)

On serre les huniers, on cargue la grand' voile ;
 Enfin | le loup de mer prend ses précautions.
 Mais le navire était trop vieux et nous DANSIONS,
 Mes enfants, que le DIABLE en aurait pris les armes !
 On travaillait, malgré l'orage et ses vacarmes ;
 Mais | quand on eut de l'eau PLEIN la cale, il fallut 
 S'occuper PROMPTEMENT des moyens de salut.
 HARASSÉS, AVEUGLÉS, TREMPÉS comme une soupe,
 Pour la mettre à la mer nous parions la chaloupe,
 Quand | tout à coup | et sans demander conseil,
 Voilà le pont qui CRÈVE avec un bruit pareil

Au FRACAS d'un vaisseau qui lâche sa bordée :
Nous coulions.

On ne peut pas se faire une idée
De l'émoi que vous cause un de ces plongeurs-là.
Moi, pendant la minute où le bateau coula
En TOURNANT sur lui-même avec un air stupide,
Je revis mon passé dans un éclair rapide ;

(Ton ému dans ces trois vers.)

Oui, TOUT, notre vieux port, ses mâts et son clocher,
Et la plage où j'allais, pieds nus, sur le rocher,
Et le sable semé de méduses vermeilles.....

(Vivement.)

BRUSQUEMENT, l'eau m'emplit la bouche et les oreilles.

Je n'aurais pas été longtemps à patauger
Et j'allais M'ENGLOUTIR, ne sachant pas nager,

(Ton plus vif dans les cinq vers suivants.)

Lorsque Black me saisit au collet par la gueule.

Justement | la chaloupe avait surnagé seule ;
Elle était près de nous ; le chien, d'un BRAVE effort,
Me POUSSE jusque là ; j'en EMPOIGNE le bord
Et je SAUTE DEDANS avec la *bonne bête* !

Quant à notre trois-mâts, l'effroyable tempête
N'en avait épargné que le mousse et son chien,
Dans ce canot SANS mâts, SANS avirons, sans RIEN !

Quoique gamin, j'avais le cœur PLEIN de courage ;
Mais, deux heures après, quand se calma l'orage,
Je compris, en songeant à mon sort froidement,
Qu'à moins de rencontrer en mer un bâtiment,

En effet,

Je ne parviendrais pas à regagner la terre.

J'étais seul sur le VASTE océan solitaire,
Et nous n'étions sauvés de la noyade enfin,

Mon *pauvre* Black et moi, que pour mourir de faim !

Quand on pense qu'il n'y avait

Pas un BISCUIT, pas un BIDON dans la cambuse,
Comme sur le fameux radeau de la MÉDUSE !...

(Familièrement.)

Mais, abrégeons. Les bons récits sont les plus courts.
Pendant TROIS LONGUES nuits et pendant TROIS LONGS jours
Notre canot flotta, balancé par la lame.

La faim GRONDANTE au ventre et l'ANGOISSE dans l'âme,
Et perdant chaque jour l'espoir du lendemain,
Assis près de mon chien qui me léchait la main,

(Sentiment de désespoir.)

Sous le soleil TORRIDE ou sous la froide étoile,
J'attendis donc, sans voir apparaître une voile
A l'horizon fermant sur moi son cercle bleu.
Donc, le troisième jour, j'avais la GORGE EN FEU

(Accélérez. Ton saccadé. Air terrifié.)

Et la fièvre, lorsque | tout à coup | je remarque
Que Black se RENCOGNAIT dans un coin de la barque,
Qu'il avait l'air tout chose, et que son œil si bon,
D'ordinaire, et si doux LUISAIT comme un charbon.

(Affectueusement.)

"Allons, mon vieux, lui dis-je, ici ! Qu'on te caresse !"

(Froidement.)

Pas du tout. Il me lance un regard de détresse.
Je m'avance ; il recule et GRONDE entre ses dents,
Tenant toujours FIXÉS sur moi ses yeux ardents,
Et veut happer ma main, que d'instinct, je retire ;
Et je me demandais : "Qu'est-ce que ça veut dire ?"

Lorsque avec le frisson de la petite mort,
Je vois Black qui saisit le bordage | et le MORD,
En laissant sur le bois couler un flot de bave.

Et je devinai tout... Sur notre atroce épave,
Le chien, pas plus que moi, n'avait bu ni mangé.

(Expression de désespoir.)

Et voilà | maintenant | qu'il était enragé !.....

OUI, celui qui m'avait sauvé du grand naufrage,
Mon chien, mon matelot, mon frère, avait LA RAGE !

(Ton bien naturel.)

Avez-vous BIEN compris ? Voyez-vous le tableau ?
Cette barque PERDUE entre le ciel et l'eau,

Et, dedans, *cet enfant*, seul | devant cette bête ;
 Avec le GRAND soleil tropical sur la tête,
 BLANC DE PEUR et TAPI dans un coin du bateau.

Tout doucement,
 Je cherchai dans ma poche et j'ouvris mon couteau,
 Car, machinalement, chacun défend sa vie.

(*Accélérez vivement dans les cinq vers suivants.*)
 Il était temps. Cédant à son horrible envie,

L'animal FURIEUX sur moi s'était jeté.

D'un BRUSQUE mouvement du corps je l'évitai,
 Je le pris par la nuque, et, le sentant se TORDRE
 Et TACHER de tourner la tête pour me mordre,
 Je pus le TERRASSER | enfin | sous mon genou ;
 Puis, tandis qu'il roulait *ses pauvres yeux de fou*,
 Et que | sous moi | ses flancs RONFLAIENT comme une FORGE,
 Je lui PLONGEAI | trois fois | mon couteau dans la gorge.....

(*Accent déchirant.*)

J'avais tué | mon seul | et mon premier ami !

(*Silence prolongé, ton calme.*)

Comment je fus trouvé plus tard, mort à demi,

(*Expression d'horreur.*)

Et TOUT couvert *du sang que vomit le cadavre*,
 Par les hommes d'un brick qui retournait au Havre,
 Qu'importe ?

(*Relevez le ton.*)

(*Baissez-le.*) *

Depuis lors, j'ai BIEN SOUVENT tué.

Vous comprenez,

En guerre, n'est-ce pas ? on s'est habitué.

Je fus du peloton | un jour, à la Barbade |

Qui devait fusiller mon MEILLEUR camarade ;

Et cela ne m'a pas donné le cauchemar.

Sous le contre-amiral Magon, à Trafalgar,

Ma hache a bien coupé, pendant les abordages,

Plus de DIX mains d'Anglais s'accrochant aux bordages ;

Je n'y pense JAMAIS, pas plus qu'au peloton.

A Plymouth, j'AI PLONGÉ, pour m'enfuir du ponton,

Mon poignard | dans le dos | à deux fonctionnaires,
Et sans m'en repentir JAMAIS, mille tonnerres !

(Très lentement et avec beaucoup d'émotion.)

Mais, d'avoir évoqué ce souvenir ancien,
De vous avoir conté le MEURTRE de mon chien,
Je ne dormirai pas de la nuit, et pour cause.....

(Appelez. Ton négligé.)

Garçon, un second grog !... Et parlons d'autre chose....."

FRANÇOIS COPPÉE.

64

Un examen dangereux.

Voici un magnifique récit. Donnez-le d'une voix claire et alerte. Dans la conversation entre le grand-duc et l'officier français, que le caractère des deux interlocuteurs soit bien analysé et rendu avec soin. Le récit du premier combat est empreint d'une certaine bonne humeur, les antagonistes ne courant aucun danger ; la seconde épreuve, au contraire, beaucoup plus périlleuse, demande un ton plus sérieux, qui devient même terrible vers la fin. Nuancez bien votre ton, suivant les circonstances.

(Ton narratif très simple. Débit modéré.)

Le lendemain, je pris un droschky, et je partis pour Strelna, résidence du grand-duc Constantin. J'avais une LETTRE | pour le général Rodna, aide-de-camp du Czaréwitch, et ma PÉTITION pour l'empereur Alexandre. Arrivé au château, la sentinelle voulut m'ARRÊTER, mais | je montrai ma lettre pour M. de Rodna | et on me laissa passer.

Je montai sur le perron, et je me présentai à l'antichambre. M. de Rodna | travaillait avec le Czaréwitch. On me fit attendre | dans
(Relevez le ton.)
un salon qui donnait sur de MAGNIFIQUES jardins, tandis qu'un officier portait ma lettre ; un instant après, l'officier revint | et me dit d'entrer.

A peine | la porte fut-elle refermée, que le Czaréwitch | AVANÇANT la tête sans faire aucun autre mouvement du corps, et FIXANT sur moi ses deux yeux PERÇANTS, commença à me questionner. — Ton *(Ton militaire un peu brusque.)* *(Ton très respectueux.)*

pays ? — La France, Monseigneur. — Ton âge ? — Vingt-six ans. — Ton nom ? — Gérard. — Et c'est TOI | qui veux être MAÎTRE D'ARMES | dans un régiment de sa Majesté Impériale, mon frère ? — *(Relevez le ton.)*

C'est l'objet de toute mon ambition. — Tu DIS que tu es de PREMIÈRE FORCE ? — J'en demande pardon à Votre Altesse Impériale ; je n'ai PAS DIT cela, car | ce n'est PAS à moi de le dire ! — Non, *(Légère ironie.)* *(Avec un fin sourire.)*

mais tu le PENSES ? — Votre Altesse Impériale | sait que L'ORGUEIL | est le péché DOMINANT de la pauvre race humaine ; d'ailleurs, j'ai donné un ASSAUT, et Votre Altesse peut s'informer. — Ah ! la belle affaire ! *(Ton humble, mais ferme.)*

C'étaient des amateurs de seconde force ! — Aussi, les ai-je ménagés. *(Ton vif et très ironique.)* *(Plus lentement.)*
— Ah ! tu les as ménagés ! et si tu ne les avais pas ménagés, que *(Avec fermeté.)*

serait-il arrivé ? — Je les aurais touchés DIX FOIS contre deux ! — *(Même ton ironique que plus haut.)*

Ah ! ah ! ainsi, par exemple, moi, tu me toucherais DIX FOIS contre deux ? — Cela dépend. — Comment, cela dépend ? — Oui, cela dépend de Votre Altesse Impériale. Si elle voulait être traitée en *(Ton un peu négligé.)* *(Surprise.)* *(Ton de plus en plus ferme dans toute cette réponse.)*

PRINCE, c'est ELLE qui me toucherait DIX fois, et moi qui ne la toucherais que DEUX. *(Ton de plus en plus ferme dans toute cette réponse.)* Et voici comment je l'entends :

(Ton de plus en plus ferme dans toute cette réponse.) Au contraire, Si elle me permettait | de la traiter comme tout le monde, ce serait alors TRÈS PROBABLEMENT | moi qui ne serais touché que DEUX fois, et ELLE qui serait touchée DIX. *(Ton solide.)*

Ah ! par exemple, ça c'est trop fort ! *(Appellez réellement. Précipitez le débit.)*

— Lubensky, cria le Czaréwitch, en se frottant les mains, Lubensky, MES FLEURETS ! Ah ! ah ! monsieur le fanfaron, nous allons *(Très ironique.)*

voir ! — Comment, Votre Altesse permet... — Mon Altesse ne PER- *(Surprise et joie un peu dissimulée.)* *(Débit serré, appuyez sur chaque mot.)*

MET pas, mon Altesse VEUT que tu la touches DIX fois ; est-ce que tu

*(Très vivement et baissez le ton.)**(Relevez-le.)*

reculerais ? PRENDS ce fleuret, PRENDS ce masque, et VOYONS un

Prenez garde !

peu. — C'est Votre Altesse qui m'y force ? — Eh OUI ! CENT fois oui, MILLE fois oui, MILLE MILLIONS de fois oui ! — J'y suis ! — Il me faut mes DIX coups, entends-tu ? dit le Czaréwitch en commençant à m'attaquer, MES DIX COUPS, entends-tu ? PAS UN de moins ! Je ne te fais pas grâce D'UN SEUL !

(Reprenez le ton narratif.)

Malgré l'invitation du Czaréwitch, je me contentais de parer, et je ne ripostais même pas. — Eh bien ! s'écria-t-il en s'échauffant, je

(Vivement.)

crois que tu me ménages ! attends, attends !... ha ! ha ! ces DIX coups, où sont-ils donc ?

(Ton sarcastique.)

— Monseigneur, le respect... — Ce n'est PAS le moment de penser au respect. TOUCHE ! TOUCHE !

J'usai | à l'instant même | de la permission et le touchai | TROIS FOIS

(Légère déception.)

de suite. — Bien cela ! bien ! cria-t-il, à mon tour !... Tiens !... ha !

(Joyeusement.)

TOUCHÉ ! TOUCHÉ ! — C'était vrai.

(Ton très calme.)

— Je crois que Votre Altesse ne me ménage PAS | et qu'il FAUT

(Ton ironique.)

que je fasse mon compte avec elle. — Fais ton compte, fais... ha ! ha ! — Je le touchai | QUATRE autres fois et lui, dans une riposte,

(Cri de joie.)

me toucha à son tour. — TOUCHÉ ! TOUCHÉ ! cria-t-il tout joyeux.

Il n'y a pas à dire le contraire !

Rodna, tu as vu, je l'ai touché DEUX fois sur SEPT !

(Pas du tout ! Avec une assurance respectueuse.)

— DEUX FOIS SUR DIX, Monseigneur, répondis-je en le pressant

(Très vivement et simplement.)

à mon tour, HUIT... NEUF... DIX ! nous voilà quittes !

(Ton approbateur, mais un peu embarrassé.)

— Bien ! bien ! cria le Czaréwitch... Bien ! mais | ce n'est PAS

(Ton un peu dédaigneux.)

ASSEZ d'apprendre à manier le fleuret ; à quoi cela sert-il à mes

(Ton un peu plus familier.)

cavaliers ? C'est LE SABRE qu'il faut, Sais-tu tirer le sabre, toi ? —

(*Ton à la fois humble et ferme.*) Ecoute un peu !
 A peu près aussi bien que l'épée. — Oui ? Eh bien ! AU SABRE, te
 défendrais-tu | À PIED | contre un homme | À CHEVAL | ARMÉ d'une
 lance ? — Je le crois, Monseigneur. — Tu le CROIS, tu n'en es pas
 sûr... ah ! ah ! tu n'en es pas sûr ! — Oui ! Monseigneur, j'en suis
 sûr ! — Ah ! tu en es sûr, tu te défendrais ? — Oui, Monseigneur. —
 Tu parerais un coup de lance ? — JE LE PARERAI. — Contre un
 HOMME À CHEVAL ? — Contre un homme à cheval. — Lubensky ! Lu-
 bensky ! cria de nouveau le Czaréwitch. — L'officier parut. — Faites-
 moi amener un cheval, faites-moi donner une lance. Une lance, un
 cheval, vous entendez ; allez ! allez ! — Mais, Monseigneur.....
 — Ah ! tu recules, ah ! ah ! — Je ne recule pas, Monseigneur, et |
 contre TOUT AUTRE que Votre Altesse, TOUS CES ESSAIS ne seraient
 qu'UN JEU. — Eh bien, contre moi, qu'y a-t-il ? — Contre Votre
 Altesse, je CRAINS également de RÉUSSIR | et d'ÉCHOUER ; car je
 crains, si je réussis, qu'elle n'OUBLIE QUE c'est elle qui a ordonné...
 — Je n'oublie RIEN ; d'ailleurs, voilà Rodna, devant qui je t'ai or-
 donné et T'ORDONNE de me traiter comme tu le traiterais, LUI.

En ce moment, l'officier | parut devant les fenêtres, conduisant
 un cheval | et tenant une lance. — C'est bien, continua Constantin
 en S'ÉLANÇANT dehors ; viens ici, dit-il en me faisant signe de le
 suivre ; et toi, Lubensky, donne-lui un SABRE, un BON SABRE, un
 SABRE des gardes à cheval. Ah ! ah ! nous allons voir ! Tiens-toi
 bien, monsieur le maître d'armes ou je T'ENFILE comme une gre-
 nouille !

A ces mots, Constantin | SAUTA sur son cheval, SAUVAGE enfant
 des steppes, dont la crinière et la queue BALAYAIENT la terre ; il lui fit

faire, avec une HABILITÉ remarquable et tout en jouant avec sa lance, les évolutions LES PLUS DIFFICILES. Pendant ce temps | on m'apportait trois ou quatre sabres en m'invitant à en choisir un ; mon CHOIX fut bientôt fait.

(Voix forte et impatiente.)

— C'est cela ! c'est cela ! Y ES-TU ? me cria le Czaréwitch. — Oui, Monseigneur. — Alors, il mit son cheval au galop pour gagner

(Ton un peu surpris. Voix presque basse.)

L'AUTRE BOUT de l'allée. — Mais, c'est sans doute une plaisanterie ?

(Ton grave.)

demandai-je à M. de Rodna. — RIEN n'est plus SÉRIEUX, au contraire, me répondit celui-ci, DÉFENDEZ-VOUS comme dans un combat, je n'ai que cela à vous dire.

(Ton sérieux. Débit lent.)

La chose | devenait PLUS SÉRIEUSE que je ne l'avais cru ; j'aurais | volontiers | couru la chance de me défendre et de rendre coup pour coup, mais là, c'était | TOUT AUTRE CHOSE ; avec mon sabre ÉMOULU et sa lance EFFILÉE, la plaisanterie pouvait devenir FORT GRAVE ;

(Accélérez.)

n'importe, j'étais engagé, il n'y avait PAS moyen de reculer ; j'appelai à mon secours TOUT mon sang froid et TOUTE mon adresse, et je fis FACE au Czaréwitch.

Il était déjà arrivé AU BOUT de l'allée et venait de retourner son cheval. Malgré les instructions du général de Rodna, j'espérais toujours que cela n'était qu'un jeu, lorsque, me criant une dernière fois :

(Cries !)

(Léger sentiment d'inquiétude.)

— Y ES-TU ? — je le vis | mettre sa lance EN ARRÊT | et son cheval AU GALOP. Alors seulement, je fus CONVAINCU qu'il fallait défendre ma vie, et je me mis en garde.

Le cheval DÉVORAIT le chemin, et le Czaréwitch | était couché sur son cou | de telle manière | qu'il se perdait | dans les FLOTS de la crinière qui flottait au vent ; je ne voyais que LE HAUT de sa tête, entre les deux oreilles de sa monture. Arrivé à moi, il essaya de

(Vivement.)

me PORTER un coup en PLEINE poitrine, mais j'ÉCARTAI l'arme par

(Relevez le ton.)

(Baissez le ton.)

une parade de tierce, et faisant un bond de coté, je laissai le cheval

*(Relevez encore.)**(Baissez-le.)*

et le cavalier | passer sans me faire aucun mal. Quand il vit son

(Relevez le ton.)

coup manqué, le Czaréwitch arrêta court son cheval avec une adres-

(Froidement.)

se merveilleuse. — C'est bien, dit-il, RECOMMENÇONS !

Et, sans me donner le temps de faire AUCUNE observation, il fit PI-
ROUETTER son cheval sur les pieds de derrière, et, m'ayant demandé si
j'étais préparé, revint sur moi avec plus d'ACHARNEMENT encore que
la première fois ; MAIS, comme la première fois, j'avais les YEUX FIXÉS

(Vivement.)

sur les siens, et je ne perdais AUCUN de ses mouvements ; aussi, sai-
sissant le moment, je PARAI en quarte, et je FIS UN BOND à droite,

(Relevez le ton.)

de sorte que | cheval et cavalier passèrent de nouveau près de moi |

(Baissez-le.)

sans plus de résultat que la première fois.

*(Voix basse et sourde.)**(Ton*

Le Czaréwitch | fit entendre une espèce de RUGISSEMENT. Ce
saccadé.)

(Relevez le ton.)

tournoi | l'excitait | comme un combat véritable, et il VOULAIT | le
FINIR à son honneur. Aussi, au moment où je croyais en être quit-
te, je le vis se préparer | à une TROISIÈME course.

Cette fois, comme je trouvais la plaisanterie par trop prolongée,

(Relevez le ton.)

je DÉCIDAI | qu'elle serait la dernière. — En effet, au moment où je
le vis tout près de moi, au lieu de me contenter | cette fois | d'une
simple parade, je frappai d'un VIOLENT COUP la lance qui, coupée en

(Débit accéléré et ton vigoureux jus-

deux, laissa le Czaréwitch désarmé ; alors, SAISSANT la bride du
qu'à la fin de la phrase.)

cheval, ce fut MOI, à mon tour, qui l'arrêtai si VIOLEMMENT qu'il PLIA
sur ses JARRETS de derrière ; en même temps, je PORTAI la pointe
de mon SABRE sur la poitrine du Czaréwitch. Le général de Rodna
poussa un cri TERRIBLE ; il crut | que j'allais tuer son Altesse.
Constantin eut, sans doute, la même idée, car | je le vis pâlir. Mais,
aussitôt, je fis un pas en arrière, et m'inclinant devant le grand-duc :

(Ton respectueux et ferme.)

—Voilà, Monseigneur, lui dis-je, ce que je puis montrer aux soldats

(Relevez le ton.)

de Votre Altesse, si elle me juge digne d'être leur professeur.

(Avec enthousiasme.)

— OUI, MILLE FOIS OUI ! tu en es digne, et tu auras un régiment, ou j'y PERDRAI mon nom !..... Lubensky ! Lubensky ! continua-t-il, en sautant à bas de cheval, conduis Pulk à l'écurie ; et toi, VIENS que je t'écrive une recommandation. — Je suivis le grand-duc |

(Relevez le ton.)

qui me ramena dans le salon, prit une plume et écrivit au bas de
(Baissez-le.)

ma supplique : — Je RECOMMANDE très humblement le soussigné | à Sa Majesté Impériale, le croyant | TOUT À FAIT DIGNE d'obtenir

(Familièrement.)

la faveur qu'il sollicite. — Et maintenant, me dit-il, PRENDS cette demande et remets-la à l'Empereur LUI-MÊME. Adieu, et si jamais

(Ton narratif et simple jusqu'à la fin.)

tu passes à Varsovie, VIENS me voir. — Je m'inclinai, au comble de la joie d'avoir si bien réussi, et je repris le chemin de Saint-Petersbourg, porteur de la TOUTE PUISSANTE recommandation.

X.

65

Le Pionnier.

La jeunesse canadienne devrait savoir par cœur et dire souvent ces belles pages qui peignent si bien les glorieuses époques de l'histoire de ses aïeux. N'est-ce pas, en effet, le rôle magnifique de la Déclamation, de répandre dans les foules l'amour de tout ce qui est vrai, beau et bon, et quand les cœurs sont-ils plus touchés qu'en entendant chanter les louanges de la Vertu et de la Patrie ?

(Ton très simple.)

J'ai BIEN connu jadis le vieux Baptiste Auclair.

C'était un GRAND vieillard jovial, ayant l'air 

Déluré d'un ancien capitaine en retraite.

(Relevez le ton.)

Autrefois | au Nord-Ouest | il avait fait la traite,

(Baissez-le.)

Et sa fortune aussi, disait-on dans le temps ;

(Hésitation et expression de doute.)

Mais | cela n'était pas bien sûr, | car | à trente ans |

Il était retourné, sans *le moindre* étalage,
 Reprendre la charrue et sa place au village,
 Héritier de la terre et du toit paternels.
 C'est là que je l'ai vu, dans les jours solennels,
 Rieur, et se faisant CRAQUETER les jointures,
 Nous raconter ce qu'il nommait SES AVENTURES.
 Il avait élevé SEIZE enfants : HUIT garçons
 — Là-dessus | je ne sais combien de bessons —
 Et HUIT filles, TOUS SEIZE installés en ménage.
 Il n'en portait pas moins gaillardement son âge.
 “ J'ai, disait-il, BON pied, BON œil et sapristi !
 Sans me vanter, JAMAIS je ne me suis senti 

(Relevez le ton.)

Si jeune et si dispos | que lorsque la cohorte
 De | mes petits-enfants vient frapper à ma porte.
 Mettez cela dans vos papiers, beaux orateurs ! ”
 Et, parcourant des yeux son cercle d'auditeurs,
 Il ÉCLATAIT de rire, attendant la réplique.

(Ton un peu mystérieux.)

Le vieillard | conservait une ÉTRANGE relique
 Au fond d'un vieux bahut à moitié ruiné :
 Il tenait ce trésor de son père, et l'ainé 
 De ses enfants devait en avoir l'héritage...
 Il ne lui plaisait pas d'en dire davantage.
 Un beau soir | cependant | qu'on le sollicitait,

(Ton de curiosité.)

Il exhiba l'objet devant nos yeux ; c'était 
 Un petit vêtement de gros chanvre, une espèce 
 De chemise d'enfant, LOURDE, GROSSIÈRE, ÉPAISSE,
 Mal cousue, et portant sur son tissu caché
 Quelques taches | d'un brun noirâtre et desséché.

(Ton grave.)

“ C'est là du sang, messieurs, du sang de RACE FIÈRE.”
 Dit le vieillard. Et puis, roulant sa tabatière 
 Entre ses doigts noueux, il nous fit le récit 
 De la simple et NAVRANTE histoire que voici :

"C'était | bien avant nous | au temps où les sauvages
 Faisaient dans le pays tant de SANGLANTS ravages,
 Commença tristement le vieux Baptiste Auclair.
 Au penchant du coteau baigné par le flot clair
 Où le beau Nicolet, à deux pas du grand fleuve,
 Mire aujourd'hui gaîment sa cathédrale neuve.
 A l'ombre d'un bouquet de pins au faite ALTIER
 Que les siècles n'ont pu TERRASSER tout entier,
 Trois HARDIS pionniers, en ces jours de tourmentes,
 Avec l'espoir prochain de saisons plus clémentes,
 Avaient PLANTÉ leur tente à la grâce de Dieu.
 L'un d'eux se nommait Jacque. Il avait dit adieu

(Gradation ascendante.)

Aux droits, à la corvée, à la taille, aux gabelles,
 Pour s'en venir chercher avec d'autres rebelles,
 Sous des cieux où le fisc n'eut pas encore lui,
 UN PEU DE LIBERTÉ pour les siens et pour lui.
 Sa femme, une ROBUSTE enfant de Picardie,
 Trois fois avait doté leur famille agrandie
 D'un nouveau-né GAILLARD, alerte et bien portant.

(Ralentissez avec une légère expression de tristesse.)

Et | l'œuf des deux époux allait à chaque instant,
 Avec un long regard, hélas ! souvent morose,
 Des aînés tout BRUNIS au bébé *frais et rose*.
 Or, ce dernier n'avait que six mois seulement
 Lorsque se déroula l'affreux événement
 Qui sur un lit D'HORREUR le jeta seul au monde.
 Pour les colons | l'année avait été féconde,
 La pente des coteaux et le creux des vallons
(Faites bien valoir la richesse poétique de ces beaux vers.)
 Étaient, souple et LOURD, un manteau d'épis blonds,
 Qui, comme un lac doré que le soleil irise,
 Flottait | LUXURIANT | au souffle de la brise.
 L'heure de la moisson était venue ; aussi |
 Le cœur des défricheurs, oubliant tout souci,

Montait | RECONNAISSANT | vers Celui dont l'haleine
Enrichit les sillons et fait jaunir la plaine.

Un soir, notre ami Jacque, après mûr examen,

(Gaiement.)

Prépara sa faucille et dit : C'EST pour demain ! —

Puis il pria LONGTEMPS, et dormit comme un juste.

Hélas ! si par hasard, ce soir-là même, juste 

A l'heure où les colons se livraient au sommeil,

En amont du courant, prêt à donner l'éveil,

Quelqu'un eût côtoyé la rive solitaire,

(Ton mystérieux. Voix basse.)

Il eut sans doute vu, furtifs, rasant la terre,

Dans l'ombre de la berge, et pagayant sans bruit,

Trois LONGS canots GLISSER lentement dans la nuit.

O terreur !

C'étaient des Iroquois, ces maraudeurs SINISTRES

Dont les premiers feuillets de nos anciens registres

Racontent | si nombreux | les exploits meurtriers.

(Relevez un peu le ton.)

Rendus non loin des lieux où nos expatriés

Avaient fortifié leur petite bourgade,

Dans un enfoncement propice à l'embuscade,

Ils prirent pied, MASQUÉS par un ÉPAIS rideau 

Des branchages touffus inclinés à fleur d'eau ;

(Baissez de nouveau la voix.)

Puis | sur le sable mou | hâlerent en silence

Leurs pirogues | au fond le plus obscur de l'anse,

Et, sous les bois, GUETTANT ET RAMPANT tour à tour,

TAPIS | dans les fourrés, attendirent le jour.

(Relevez la voix et débitez avec entrain.)

Celui-ci se leva | radieux et superbe.

Comme vous le savez,

C'est fête aux champs le jour de la première gerbe ;

Aussi | nos moissonneurs, les paniers à la main,

Dès l'aube | TOUT JOYEUX, se mirent en chemin.

Les aînés, que la mère avec ORGUEIL regarde,

S'avançaient | tapageurs | en piquet d'avant-garde,

Tandis que Jacque, ému, riait d'un air touchant
 Au petit que sa femme emportait en marchant ;
 Car, suivant la coutume on était en famille.
 Bientôt, au bord du champ où l'épi d'or FOURMILLE,
 On fit halte. PARTOUT, des prés au bois épais,
 NUL bruit inusité, NULS indices suspects,
 RIEN qui troublât la paix des VASTES solitudes.
 Du reste | on n'avait nul sujet d'inquiétudes :
 Pas une bête fauve, et, quant aux Iroquois,
 En effet, ces terribles ennemis,
 Ils n'osaient plus tirer leurs flèches du carquois,
 REFOULÉS qu'ils étaient au FOND de leurs REPAIRES.
 On pouvait donc compter sur des jours plus prospères.
 Enfin, l'espoir au cœur, et ne redoutant rien,
 Jacque — après avoir fait le signe du chrétien —
 Près du marmot dormant au creux d'une javelle,
 Commença les travaux de la moisson nouvelle.
(Dépeignez avec calme et poésie ce ravissant tableau.)
 Un RAVISSANT tableau ! Dans le cadre assombri
 De l'IMMENSE forêt qui lui prête un abri,
Une calme clairière où l'on voit, flot mouvant,
Les blés d'or miroiter sous le soleil levant ;
 A genoux sur la glèbe, et tête découverte,
 Les TRAVAILLEURS penchés sur leur faucille alerte ;
 Deux enfants poursuivaient le vol d'un papillon ;
 Et puis ce petit ange, au revers d'un sillon,
 Parmi les épis mûrs *montrant sa bouche rose...*
 En un mot,
 C'était comme une idylle au fond d'un rêve éclose.
(Après un silence prolongé.)
 Qu'advint-il ? On ne l'a jamais su tout entier.
 Mais, toujours est-il que,
 Ce matin-là | quelqu'un en suivant le sentier ~~des~~
 Qui conduisait du fort à la rive isolée,
 Entendit | tout à coup | venant de la vallée
 Où Jacque était allé recueillir sa moisson,
 Quelque chose D'HORRIBLE à donner le frisson.

(Accélérez vivement.)

C'étaient des cris STRIDENTS, AIGUS, ÉPOUVANTABLES ;
Et puis | des coups de feu, des plaintes lamentables,
Appels DÉSESPÉRÉS et hurlements confus
Frappant lugubrement l'écho des bois touffus.
Les FAROUCHES rumeurs | longtemps se prolongèrent ;
Longtemps | dans le lointain | des clameurs s'échangèrent
(Baissez le ton graduellement jusqu'à la fin de la phrase.)
Et puis | sur la rivière où le bruit se confond,
Succéda | par degrés | un silence PROFOND.....

(Silence prolongé.)

Le soir, lorsque les deux colons du voisinage
Osèrent visiter la scène du carnage,
Un spectacle HIDEUX s'offrit à leurs regards ;
Horreur !
Trois cadavres SANGLANTS DÉFIGURÉS, HAGARDS,
Jacque et ses deux enfants, *pauvre famille unie*
Dans une même ATROCE ET FATALE agonie,
(Relevez graduellement le ton.)
Mutilés, ventre ouvert, le crâne dépouillé,
Gisaient là | sur le sol | par le meurtre souillé.
Quant à la mère, *hélas ! elle était prisonnière,*
Sans doute condamnée à mourir la dernière
A quelque affreux gibet par L'ENFER inventé.

(Silence prolongé. Ton pieusement ému.)

On plia le genou sur le champ dévasté ;
Et de ces cœurs naïfs GLACÉS par l'épouvante,
La prière des morts allait monter fervente,

O surprise !

Lorsqu'au " DE PROFUNDIS CLAMAVI ", *faible et doux,*
Un LONG vagissement venant on ne sait d'où
Répondit aussitôt comme un cri d'âme en peine.
Les colons | étonnés | retinrent leur haleine.....
C'était comme un sanglot d'enfant ; et, stupéfait,
Quelques instants plus tard | on trouvait | en effet,
Dans le creux d'un sillon la face contractée,
PERDU sous un amas de paille ensanglantée,

Un enfant de six mois suffoquant à demi.
 Alors, on comptait tout !
 Sans doute que la mère avait de l'ennemi,
 Par cet ingénieux moyen trompé la rage,
 Et, dévouement sublime, avait eu le courage 
 De MARCHER à la mort d'un CŒUR DÉTERMINÉ
Sans trahir | d'un regard | le pauvre abandonné !
 Or | ce *pauvre* orphelin, ce *pauvre* petit être,
 Dit le vieux | plus ému qu'il ne voulait paraître,
 Voici le vêtement qu'il portait ce jour-là ;
 Et, si je le conserve avec respect, cela
 (*Détachez bien cette incidente du reste de la phrase.*)
 Ne surprendra bien fort personne ici, j'espère :
 (*Ton ému.*)
 Car cet enfant... c'était mon arrière-grand-père !

LOUIS FRÉCHETTE.

66

La dernière Leçon de Français.

Cette touchante histoire sera racontée avec émotion et simplicité. Donnez aux chagrins du vieil instituteur l'expression douloureuse qu'ils doivent avoir. Un débit tranquille et sans précipitation est celui qui convient à ce genre de narration.

(*Ton familier.*)

Ce matin-là, j'étais en retard pour aller à l'école, et j'avais GRAND'-PEUR d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le PREMIER mot. Un moment | l'idée me vint de manquer la classe | et de prendre ma course à travers champs.

Le temps était si chaud, si clair !

On entendait les merles | siffler à la lisière du bois et | dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela | me tentait BIEN PLUS que la règle des participes ; mais | j'eus la FORCE de résister, et je courus BIEN VITE vers l'école.

(Légère surprise.)

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté |
 près du petit grillage aux affiches. ^{Voyez-vous,} Depuis deux ans, c'est de LÀ
 que nous arrivaient toutes les MAUVAISES nouvelles, les batailles
 perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature ; et je
 pensais sans m'arrêter :

“ Qu'est-ce qu'il y a encore ? ”

Alors | comme je traversais la place en courant, le forgeron
 Wachter, qui était là avec son apprenti | en train de lire l'affiche,
 me cria :

(Grosse voix un peu vulgaire.)

“ Ne te DÉPÊCHE pas tant, petit ; tu y arriveras toujours assez
 tôt, à ton école ! ”

Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entrai | TOUT ESSOUFFLÉ |
 dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire | au commencement de la classe, il se faisait un
 GRAND tapage qu'on entendait dans la rue, les pupitres ouverts,
*(Accélérez le débit avec en-
 train.)*

fermés, les leçons qu'on répétait très haut TOUS ENSEMBLE en se
 bouchant les oreilles pour mieux entendre, et la GROSSE règle du
 maître qui tapait sur les tables :

(Voix nasillard.)

“ Un peu de silence ! ”

Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être
 vu ; mais | justement | ce jour-là TOUT était tranquille comme un
 matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes cama-
 rades déjà rangés à leurs places, et M. Hamel qui passait et
 repassait avec la TERRIBLE règle en fer sous le bras. Il fallait ouvrir
 Et quand on pense qu'

(Baissez la voix.)

la porte et entrer | au milieu de ce GRAND calme. Vous pensez si
 j'étais ROUGE et si j'avais PEUR !

Chose curieuse !

Eh bien, non ! M. Hamel me regarda sans colère et me dit très
 doucement :

(Ton doux et bienveillant.)

“ Va VITE à ta place, mon petit François, nous allons commencer sans toi.”

J'enjambai le banc | et je m'assis tout de suite à mon pupitre.

(Ralentissez le débit et détaillez bien jusqu'au prochain alinéa.)

Alors | seulement | un peu remis de ma frayeur, je REMARQUAI que mon maître avait sa BELLE redingote verte, son jabot PLISSÉ FIN, et la culotte de SOIE NOIRE BRODÉE | qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste | TOUTE la classe | avait quelque chose d'EXTRAORDINAIRE et de SOLENNEL. Mais | ce qui me surprit LE PLUS | ce fut de voir | AU FOND de la salle, sur des bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du vil-

(Mystérieusement.)

lage | assis et silencieux comme nous, le vieux Hauser, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis | d'autres personnes encore. ^{Chose} TOUT

bizarre,

ce monde-là | paraissait triste ; et Hauser | avait apporté un VIEIL abécédaire mangé aux bords, qu'il tenait | GRAND OUVERT | sur ses genoux, avec ses GROSSES lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et, de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

(Voix douce et grave.)

“ Mes enfants, c'est la DERNIÈRE fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin | de ne PLUS enseigner que L'ALLEMAND | dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le NOUVEAU maître |

(Avec émotion.)

arrive DEMAIN. Aujourd'hui c'est votre DERNIÈRE leçon de français. Je vous prie d'être BIEN attentifs.”

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie !

Était-ce possible !

Ma DERNIÈRE leçon de français !

(Douleurusement.)

Et moi qui savais À PEINE écrire ! Je n'apprendrais donc JAMAIS ! Il faudrait donc en rester là ?... Comme je m'EN VOULAIS maintenant du temps PERDU, des classes MANQUÉES à courir les nids ou à faire

(*Ralentissez un peu le débit.*)

des glissades sur la Saar ! Mes livres | que | tout à l'heure encore | je trouvais SI ENNUYEUX, SI LOURDS à porter, ma grammaire, mon histoire sainte, me semblaient à présent *de vieux amis* qui me
(*Plus vivement.*)
feraient BEAUCOUP de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, *que je ne le verrais plus*, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Alors, d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de
(*Avec émotion dans tout cet alinéa.*)
la langue française, disant que c'était LA PLUS BELLE langue du monde, la plus CLAIRE, la plus SOLIDE : qu'il FALLAIT la garder entre nous | et ne JAMAIS l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient BIEN sa langue, c'est comme s'il tenait la CLEF de sa prison. Puis | il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné | de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile. Je crois aussi | que je n'avais JAMAIS si bien écouté, et que lui non plus | n'avait JAMAIS mis tant de patience à ses explications. On aurait dit | qu'avant de s'en aller | le pauvre homme | voulait nous DONNER tout son savoir, nous le faire ENTRER dans la tête d'UN SEUL COUP.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples TOUT neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde : "*France, Alsace, France, Alsace.*" Cela faisait comme de petits drapeaux | qui flottaient tout autour de la classe, pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait VOIR comme chacun s'appliquait, et QUEL SILENCE ! On n'entendait RIEN que le grincement des plumes sur le papier. Un moment | des hannetons entrèrent ; mais PERSONNE n'y fit attention, PAS MÊME les tout petits, qui s'ap-
Ah ! si vous aviez vu !

pliquaient à tracer leurs "bâtons" avec un CŒUR, UNE CONSCIENCE,
(*Ton plus bas.*)
comme si cela était encore du français... Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant :

(*Expression de curiosité. Ton de naïveté enfantine.*)

"Est-ce qu'on ne va pas les obliger de chanter en allemand, eux aussi ?"

De temps en temps, comme je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel | IMMOBILE | dans sa chaire et FIXANT les objets autour de lui, comme s'il eut voulu EMPORTER dans son regard

(*Ton mélancolique.*)

TOUTE sa petite maison d'école !... Pensez ! depuis QUARANTE ANS, il était là, à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement | les bancs, les pupitres, s'étaient polis par l'usage, les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon | qu'il avait planté lui-même | ENGUIRLANDAIT maintenant les fenêtres JUSQU'au toit. QUEL crève-cœur ça devait être pour ce pauvre homme de quitter toutes ces choses, et d'entendre sa sœur qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles ! car | il devait partir le lendemain, s'en aller du pays POUR TOUJOURS !

C'est en l'honneur de cette dernière classe | qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et | maintenant | je comprenais | pour-
(*Relevez le ton.*) (*Baissez-le doucement.*)

quoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire | qu'ils REGRETTAIENT de ne pas être venus plus souvent, à cette école. C'était | aussi | comme une façon de REMERCIER notre maître de ses QUARANTE ANS de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait.

J'en étais là | de mes réflexions | quand | j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. QUE n'aurais-je pas DONNÉ pour pouvoir dire TOUT AU LONG cette FAMEUSE règle des participes, BIEN HAUT, BIEN CLAIR, SANS UNE FAUTE ! mais | je m'embrouillai
(*Relevez le ton.*) (*Baissez-le jusqu'au point.*)
aux premiers mots, et je restai debout | à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait :

(*Ton triste et bienveillant.*)

"Je ne te gronderai pas, mon petit Frantz, tu dois être assez puni... Voilà ce que c'est ! Tous les jours on se dit : "Bah ! j'ai BIEN le temps. J'apprendrai demain !" Et puis, tu vois ce qui arrive... Ah ! ç'a été le plus GRAND malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant | ces gens-

là sont en droit de nous dire : "Comment ! vous prétendez être Français, et vous ne savez ni lire ni parler votre langue !..." Dans tout ça, mon pauvre Frantz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre part de reproches à nous faire..."

(Reprenez le ton narratif.)

Tout de même | il eut le COURAGE de nous faire la classe JUSQU'AU BOUT. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire ; ensuite les petits chantèrent tous ensemble le "ba, be, bi, bo, bu." Là-bas | au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à DEUX mains, il épelait les lettres avec eux. On voyait qu'il s'APPLIQUAIT, lui aussi ; sa voix | *tremblait d'émotion*, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah ! je M'EN SOUVIENDRAI de cette dernière classe !...

Tout à coup | l'horloge de l'église sonna MIDI "*l'Angelus*". Au MÊME MOMENT | les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice ÉCLATÈRENT sous nos fenêtres... Et M. Hamel se leva, tout PALE, dans sa chaire. JAMAIS il ne m'avait paru si GRAND.

"*Mes amis, dit-il, mes amis, je... je...*"

Mais | quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors | il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de TOUTES ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put :

"VIVE LA FRANCE !"

Puis il resta | là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main, il nous faisait signe :

"*C'est fini : allez-vous-en !*".....

ALPHONSE DAUDET.

Le Bien pour le Mal.

Ce charmant récit se partage en trois parties bien distinctes. La première, très vive d'allure, comprend la dispute des deux principaux personnages; la seconde, toute pleine de fraîcheur et de poésie, peint le relèvement de Cyprien Bergeron, son heureuse vieillesse, et son bonheur d'honnête ouvrier; enfin, la troisième, qui est la plus émouvante, nous fait assister à la rencontre de ce dernier avec son ennemi, et au généreux pardon qu'il lui accorde. Il est nécessaire, pour bien interpréter ce beau travail littéraire, d'étudier séparément chacune de ces parties et de leur donner le ton qui leur convient. — Que Dumas, qui, au commencement, doit avoir une voix rude et dure, ait, vers la fin, la voix cassée d'un homme vieux et accablé par le malheur. Que Bergeron, plein de chaleur au début, ait, au dénouement, le ton d'un de ces bons vieillards qu'on rencontre si fréquemment dans nos campagnes, et dont plus d'un, sans doute, donnerait, à l'occasion, le même exemple sublime offert par le héros de cette histoire.

(Ton narratif et gai.)

Jean Dumas habitait, non loin de la cité,
Une BLANCHE maison | sous les bois. En été,
Les oiseaux voltigeaient sur les branches des hêtres
Et venaient, le matin, jusque dans les fenêtres
Pour chanter | au réveil | leurs joyeuses chansons ;
En hiver, le fléau battait DRU les moissons,
Et puis | l'on festoyait comme c'est la coutume.
Or, les coups répétés du marteau sur l'enclume
Disaient que | près de là | vivait un forgeron ;

(Ton un peu négligé.)

Il se nommait, je crois, Cyprien Bergeron.

Et remarquez bien que

Si je l'appelle ainsi, ce n'est pas pour la rime.
Les deux voisins heureux se montraient de l'estime,
Mais | ils ne marchaient pas sous la même couleur ;
L'un | était libéral, l'autre, conservateur.
Ils eurent à la fin une ARDENTE dispute
Au sujet des héros qui commençaient la lutte

Pour un siège d'UN JOUR dans notre parlement.

Jean | dit à Bergeron :

—“ Tu parles sottement ;

Ton candidat est FOURBE | et ta cause est MAUVAISE.”

Et l'autre répliqua, BONDISSANT sur sa chaise :

—“ Ma cause est BONNE et mon homme vaut MIEUX que vous !

(Avec un sourire forcé.)

— Tiens ! SI JE LE VOULAIS, tu serais avec nous.

— Comment ?

(Ton légèrement menaçant.)

— Tu n'es pas libre.

— Est-ce quelque menace ?

(Même ton que plus haut.)

— Je puis, SI JE LE VEUX, te chasser de la place.

— Me chasser ?

— TE CHASSER !

— Tu ne le feras pas !

(Débit lent. Appuyez sur chaque mot.)

— Je le ferai BIEN SÛR, si | demain | tu ne vas

Pour l'homme de mon choix enregistrer ton vote.

(Avec indignation.)

— JAMAIS !

— Tu me dois ?

C'est vrai !

— Oui.

(Ton dur.)

— Tu me paieras.

— Despote !

(Avec ironie.)

— Un | grand mot que j'ai lu dans ton PETIT journal !

(Reprenez le ton menaçant.)

Je ne te ferai pas | moi des discours banals,

Mais JE TE CHASSERAI de ta pauvre boutique !

— Bah ! j'aurai pour abri mon DRAPEAU politique.”

La querelle dura LONGTEMPS et fit du bruit.

Dumas | ne dormit pas, RÊVANT, toute la nuit,

Aux moyens d'exercer le plus tôt sa vengeance.

Il fit VENDRE la forge et rit de l'indigence

Où tomba tout à coup | son *malheureux* voisin ;

Puis ensuite | il NOYA ses remords dans le vin.

(Après un silence profond.)

(Faites avec entrain la jolie

TRENTE ANS sont écoulés. Dans les vertes prairies

description qui suit.)

Qui s'étendent au Nord, comme des mers fleuries,
 Au bord du lac Saint-Jean, derrière nos GRANDS monts,
 Il s'élève un village où | NOMBRE de maisons,
 PLEINES de frais enfants, GROUILLENT comme des ruches.
 Dans l'âtre, aux jours de froid, FLAMBENT gaîment les bûches.
 Lorsque le vent se tait | et que les cieux sont clairs,
 On voit | de tout côté | s'élever dans les airs
 Les colonnes d'argent de la molle fumée.
 Le givre émaille | alors | la fenêtre fermée.
 Plus tard, la porte s'ouvre et le joyeux soleil
 JUSQU'au cœur du foyer PLONGE un reflet vermeil,
 Et les bois | tout en fleur | y versent leurs dictames,
Doux comme les vertus de ses naïves âmes.

Dans l'une des maisons, en face du châssis 

Qui donnait sur la route, un homme était assis,
 Un vieillard. Il avait la chevelure blanche,
 Le dos courbé, l'air doux et la figure franche.
 Il fumait en silence, et | son regard rêveur
 Suivait, au bord du lac, une ÉTRANGE vapeur
 Que le vent DÉPLOYAIT comme un voile de soie.
 La maison de cet homme était pleine de joie :
 Le bonheur l'inondait de ses DIVINS rayons.
 On voyait alentour onduler les sillons ;
 Les vergers | lui donnaient des fruits tout pleins d'arôme,
 Et les pins toujours verts la couvraient de leur dôme.
 Elle était comme un nid enfoui sous les fleurs ;
 Le rire éclatait là, là s'essuyaient les pleurs.

(Animez le débit dans

En face | s'élevait une forge ; et | sans cesse |

les six vers suivants.)

Sous l'enclume de FER qui tintait d'allégresse
 On entendait TOMBER l'IMPLACABLE marteau.
 Le soufflet, HALETANT sous son large manteau,

Attisait le foyer. Se BRISANT en parcelles,
 Le fer rouge battu | LANÇAIT mille étincelles
 Autour de l'ouvrier content de son labeur.
 Bien souvent | le vieillard encor PLEIN de vigueur |
 Venait à l'atelier pour reprendre sa tâche.
 Il n'aurait pas voulu s'affaïsser | comme un lâche,
 Au sein de son foyer, sous le fardeau des ans,
 Comme font | de nos jours | TANT de vieux artisans.
 Mais son fils, toutefois, le plus souvent peut-être,
 Faisait SEUL la besogne, et la faisait en MAÎTRE.
 Il rentrait à son tour, les bras noirs de charbon,
(En souriant, avec conviction.)

Mais qu'importe ? il avait TRAVAILLÉ, c'était BON.

Pendant que le vieillard fumait, souriant d'aise,
 Assis moelleusement dans une GRANDE chaise,
 Et que Paul, son garçon, était à l'atelier,

(Vivement.)

La mère, ALERTE ENCOR, surveillait le cellier,
 Et les filles, chantant quelques chansons nouvelles,
 Cousaient le linge blanc ou nouaient des dentelles.

Ah ! c'est que, voyez-vous,

Le temps que Dieu donnait on savait l'employer.

Un Christ, les bras tendus, protégeait le foyer.

(Ralentissez le débit. Ton un peu triste.)

Non loin, sur le chemin bordé de bois d'érable,

Tiré par un cheval poussif | et MISÉRABLE,

Venait un chariot. Il était ENCOMBRÉ :

(Ton un peu négligé.)

Des lits, des bancs, des sacs ! Tout cela | DÉLABRÉ,

Tout cela | revêtu de cet air de DÉTRESSE

Qui choque le regard et même | vous oppresse.

Ce pénible attelage était, hélas ! guidé 

Par un homme BIEN VIEUX. Son front chauve et ridé,

Penché presque toujours sur la route de sable,

(Dites ce vers très lentement.)

Gardait | d'un LONG chagrin | la trace IMPÉRISSABLE.

Et les essieux CRIAIENT, et leurs cris AGAÇANTS
 Faisaient, par-ci par-là, sourire les passants.
 Derrière la voiture, un bœuf qui se lamente,
 Un chien | la tête basse | et que la soif tourmente,
 Et deux femmes. La fille, une jeunesse encor,
 Blonde avec un œil tendre, avec des cheveux d'or,
 BELLE | malgré ses pleurs et sa pâleur extrême ;
 La mère, bien âgée et s'oubliant soi-même
 Pour ne songer TOUJOURS qu'à ceux qu'elle CHÉRIT.
 Et toutes deux | s'en vont | songeant dans leur esprit
Aux beaux jours d'autrefois qui sont passés si vite.

Chose étrange !

On dirait que, honteux, le vieillard les évite ;
 Et | lorsqu'ils sont ensemble aux heures du repos,
 Rarement il se mêle à leurs tristes propos.

(Plus vivement.)

Tout à coup, cependant, le chariot se brise :

(Ton négligé.)

Une ornière, un caillou, l'on ne sait. La surprise
 Pour les trois voyageurs est GRANDE assurément,

(Ton triste et embarrassé dans les cinq vers suivants.)

On regarde, on soupire, on demande comment 

On pourra supporter une PAREILLE épreuve.

La voiture, c'est vrai, n'était pas toute neuve,

Mais enfin | l'on s'était bien rendu jusqu'ici,

Pourquoi ne pas aller un peu plus loin aussi ?

Cependant,

Le forgeron, toujours à sa fenêtre ouverte,

Regardant le lac bleu dans sa ceinture verte,

Regardant chaumes, vals et prés d'un œil distrait

Aperçut la voiture | au moment qu'elle entraît 

Dans le petit village avec sa charge LOURDE :

Il entendit aussi, je crois, la plainte sourde

Des essieux mal ferrés qui se ROMPAIENT soudain.

(Ton bien familier.)

« Paul, cria-t-il, allons donner un coup de main

A des colons nouveaux qu'un accident, sans doute,

Vient d'arrêter là-bas, au milieu de la route. "
 Vous le savez déjà, Paul, c'était son garçon ;
 Il forgeait | en chantant comme un joyeux pinson.
 Il sort, et tous les deux, le fils avec le père
 Vont AIDER le vieillard qui pleure et désespère.
 On porte à la maison le pauvre mobilier ;
 Le chariot boiteux se TRAÎNE à l'atelier,
(Avec beaucoup d'entrain dans ces quatre vers.)
 Et les deux forgerons se mettent à l'ouvrage :
 Faire la charité leur donne du courage.
 Le soufflet bourdonnant allume un FEU D'ENFER,
 Et les PESANTS marteaux tombent DRU sur le fer.
(Ton poétique et doux dans ces quatre vers.)
 Quand le travail fut fait, il était soir. La grive
 Eparpillait déjà sur la paisible rive
 Comme des diamants, les notes de sa voix...
 L'ombre s'épaississait sous le dôme des bois.
 L'hôte du forgeron | malgré l'heure avancée,
 Voulut poursuivre | alors | sa route commencée.
(Ton un peu triste.)
 " Je vais partir, dit-il, mais il faudrait d'abord
 Payer ce que je dois.

(Ton gai et de bonne humeur.)

— Pour qu'on reste d'accord,

Ne m'offrez RIEN DU TOUT, non ! PAS LA MOINDRE somme ;
 Passez ici la nuit et dormez un BON SOMME,"
 Reprit le forgeron avec un franc souris.
 Les jeunes gens | se sont toujours vite compris.
 Un tendre sentiment, une amitié sincère
 Entre Paul et ses sœurs et la jeune étrangère
(Avec entrain et gaieté.)
 Naquit à l'instant même. On descendit gaiement,
 Par un sentier de fleurs, au bord du lac dormant,
 Et, sur un tronc moussu, les pieds tout près de l'onde,
 On alla s'asseoir. Paul, près de la fille blonde
 Se trouva, par hasard ou volontairement.
 Il était tout heureux, parlait joyeusement.....

(Plus lentement dans ces quatre vers.)

Cependant | les vieillards, assis devant la porte,
Aspirant cet air pur que le soir nous apporte 
Quand on est dans les champs, sous les pins, près des flots
Causaient | en attendant le moment du repos.

(Ton bienveillant et compatissant.)

“ Pour aller, pauvre ami, défricher une terre,
Vous êtes BIEN trop vieux, je ne saurais le taire.”
Disait le forgeron au colon étranger.

(Ton empreint d'une tristesse profonde.)

— “ Je le sais bien, hélas ! mais n'y puis rien changer !
Je ne demande pas, soyez sûr, l'abondance,
Mais le pain | qu'au travail | donne la Providence.

Hélas !

J'ai connu de beaux jours et je les ai perdus.
Je possédais des biens ; ils ont été VENDUS.
Mes fils SE SONT ENFUIS — à vous je le raconte —
Mes fils | ONT DÉSSERTÉ quand ils ont vu ma honte,

(Levez le ton.)

Quand ils ont vu | la faim s'asseoir à notre seuil.
Où sont-ils maintenant ? où leur coupable orgueil 

Hélas !

Les a-t-il entraînés ? Je ne saurais le dire.
Je n'ai pas | cependant | le droit de les maudire,

(Avec des larmes dans la voix.)

Parce que je fus LACHE et que Dieu me punit.”

Et | ce fut en pleurant | que le vieillard finit.

— “ Quelle était, demanda l'hôte, votre paroisse ?
Et quel est votre nom ? ”

Oppressé par l'angoisse,

Le MALHEUREUX | pouvait à peine se tenir,
Sa femme | qu'attristait aussi ce souvenir,
Répondit aussitôt, essuyant sa paupière :

— “ Nous avons demeuré bien longtemps à Saint-Pierre,
Saint-Pierre d'Orléans ”

Et parlant presque bas,

L'homme reprit alors :

(Voix basse.)

— “ Mon nom est Jean Dumas.

(Avec stupéfaction.)

— JEAN DUMAS, dites-vous ? Quoi ! JEAN DUMAS, de l'Ile ?

Cria le forgeron : NON ! NON ! c'est inutile !

Tu n'es point JEAN DUMAS ! je te reconnaîtrais...

Approche donc un peu que je lise tes traits !...

Ah ! sous nos cheveux blancs et sous nos peaux tannées

On ne RETROUVE PLUS nos jeunesse fanées !

— Quoi ! vous me connaissez ! quoi ! vous m'avez connu !

Lorsque j'étais heureux êtes-vous donc venu,

Comme je fais ici, vous asseoir à ma table ?

Ah ! j'en éprouverais un bonheur VÉRITABLE !

Oui, tu as raison,

— Nous nous sommes connus, mais voilà bien longtemps ;

Hélas !

Et à cette époque-là,

Nous sommes à l'hiver, nous étions au printemps.

— Vraiment, c'est bien heureux ! mais dites-moi, brave homme,

En quel endroit c'était et comment l'on vous nomme.

(Ton calme.)

— C'était à l'Ile, Jean, reprend le forgeron,

Et je me nomme | MOI, | Cyprien Bergeron ”.....

(Après un long silence. Voix presque basse.)

Dumas reste muet de stupeur ; et sa femme,

POUSSANT de ces sanglots qui vous déchirent l'âme

Et fondant tout à coup en pleurs, s'écrie alors :

(D'un accent déchirant.)

“ Vengez-vous, Cyprien, et jetez-nous dehors ! ”

Et Dumas, demandant le pardon de sa faute,

TOMBA | dans la poussière | aux genoux de son hôte.

(Ton ému et bienveillant.)

“ Viens, dit le forgeron tout ému ; lève-toi !

Ne t'agenouille point comme ça devant moi,

Cela me rend honteux, et je crois qu'on me raille.

ENTRONS.”

(Ton solennel et doux.)

Le crucifix | pendait sur la muraille.

Il s'en fut | à ses pieds SE JETER à genoux

Et dit, levant les mains :

“ Mon Dieu, pardonnez-nous,
Comme nous pardonnons à ceux qui nous offensent.”

Puis, quand il fut debout :

Ecoute,

“ Jean, les moissons commencent

Et je cultive UN PEU tout en forgeant BEAUCOUP.

J'ai besoin que l'on m'aide, et je fais UN BON COUP

En vous gardant ici, toi, ta femme et ta fille.

Nous ferons | désormais | une SEULE famille.”

Les jeunes gens rentraient juste à ce moment-là :

(Ton un peu rêveur.)

“ Mon père, ajouta Paul, je songeais à cela.”

LÉON-PAMPHILE LEMAY.

68

Je ne change pas.

Les étudiants verront avec plaisir, croyons-nous, que nous avons ajouté à cette collection si variée déjà, une pièce du genre oratoire. On s'apercevra bien vite que ces longues périodes, justement à cause de leur ampleur, demandent une étude toute spéciale pour être récitées sans fatigue et d'une manière harmonieuse. En effet, l'étendue considérable des phrases, et le nombre de mots de valeur sur lequel il faut appuyer, convaincront de la nécessité qu'il y a d'assurer tout d'abord le bon fonctionnement des poumons au cours de cette difficile récitation. Il va sans dire que non seulement la voix doit être claire, parfaitement articulée et exempte de la moindre hésitation, mais encore qu'elle doit avoir toute la fermeté et la noblesse que réclame un sujet aussi grandiose.

(Ton solide et convaincu.)

(Levez le ton.)

J'AFFIRME | que la doctrine chrétienne catholique | a fondé des

(Baissez-le.)

(Levez-le.)

(Baissez-le.)

idées IMMUABLES, c'est-à-dire, chose merveilleuse ! des idées | qui,
MALGRÉ la mobilité du temps, MALGRÉ l'instabilité de l'esprit

(Levez le ton.)

(Baissez-le.)

(Levez le ton.)

humain, ont subsisté TOUJOURS, et dans lesquelles on sent une

(Baissez-le.)

racine de persévérance et d'immortalité, une racine granitique

autant qu'elle est féconde, en sorte que | TOUT ce qu'il y a de plus
(Levez le ton.) *(Baissez.)*
 dur, le DIAMANT, nous représente ces idées IMMUABLES, qu'a fondées
(Relevez-le.) *(Baissez.)* *(Relevez.)* *(Baissez)*
 la doctrine catholique, sans que leur OPINIATRE DURETÉ | exclue
(Relevez.) *(Baissez.)* *(Relevez.)* *(Baissez)*
le ton jusqu'à la fin de la période.)
 leur mouvement et leur floraison dans l'univers. Eh bien, cela est-
(Relevez.) *(Baissez jusqu'à l'avant dernier mot de la phrase.)*
 il VRAI ? Est-il VRAI | que l'IMMUTABILITÉ, sans laquelle l'unité des
 esprits n'est qu'une CHIMÈRE, soit un don ou un effet de la doctrine
(Relevez.) *(Haut.)* *(Baissez graduellement jusqu'au mot*
 catholique ? Quoi ! depuis DIX-HUIT CENTS ANS | TOUS les docteurs
"nationaux".)
 et TOUS les fidèles catholiques, TANT d'hommes si DIVERS de facultés,
(Relevez doucement jus-
 de naissance, de passions, de préjugés nationaux, TOUS ces évêques,
qu'au mot "écrits".)
 TOUS ces papes, TOUS ces conciles, TOUS ces livres, TOUS ces millions
(Relevez-le.) *(Haut.)* *(Baissez jusqu'au mot "toujours".)*
 d'hommes et d'écrits, quoi ! TOUS ont pensé et TOUS ont dit la
(Relevez énergiquement.) *(Haut.)* *(Bas.)*
 MÊME chose, et TOUJOURS. Cela | est-il POSSIBLE ? Mais, que
(Haut.) *(Haut.)* *(Baissez le ton à chaque point et vir-*
 pensent-ils donc, que disent-ils donc ? Écoutez, ils disent : qu'il y
gule.)
 a UN DIEU EN TROIS PERSONNES, qui a FAIT le ciel et la terre ; que
 l'homme | a MANQUÉ à la loi de la création ; qu'il est DÉCHU ET
(Relevez jusque sur le mot "corrup-
 CORROMPU jusqu'à la moelle des os ; que Dieu, ayant eu pitié de
tion".) *(Baissez jusqu'au point et virgule.)*
 cette corruption, a envoyé la SECONDE PERSONNE de lui-même sur
(Relevez jusque sur le mot "nous".)
 la terre ; que cette personne S'EST FAITE HOMME, a vécu parmi
(Bas.)
 nous | et EST MORTE sur une croix ; que par le sang de cette croix
(Levez le ton.) *(Bas.)*
 VOLONTAIREMENT offert en sacrifice, le Dieu-homme nous A SAUVÉS ;
(Baissez le ton.) *(Relevez-le.)*
 qu'il a ÉTABLI une Eglise, à laquelle il a confié, avec sa parole, des
(Haut.)
 sacrements qui sont une source de lumière, de pureté et de charité,
(Bas.)
 où TOUS les hommes peuvent boire la vie ; que quiconque s'y

(Haut.) (Bas.)
 abreuve VIVRA ÉTERNELLEMENT et que quiconque s'en sépare, en
 REPOUSSANT l'Eglise et le Christ, PÉRIRA ÉTERNELLEMENT. Voilà
 (Haut.)
 (Baissez le ton.)
 la doctrine catholique, ce que disent | AUJOURD'HUI COMME HIER, au
 (Haut.) (Gradation ascendante jusqu'au
 nord et au midi, à l'orient et à l'occident, ses papes, ses évêques,
 mot "néophytes" sur lequel le ton baisse soudain.) (Le ton monte
 ses docteurs, ses prêtres, ses fidèles, ses néophytes ; idées FONDA-
 doucement jusque sur le mot "active".)
 MENTALES aussi bien qu'IMMUABLES, parce qu'elles DÉCIDENT de
 (Baissez jusqu'au point.)
 toute la direction active | des intelligences qui en font profession.
 (Ton de défi.) (Haut.) (Bas.)
 TROUVEZ-MOI maintenant une ÉCLIPSE à cette immutabilité ; TROUVEZ-
 (Haut.)
 MOI | UNE PAGE catholique | où ce dogme soit NIÉ | en tout ou en
 (Bas.)
 partie ; TROUVEZ-MOI UN HOMME qui, s'en étant écarté, n'ait pas été |
 (Haut.) (Bas jusqu'au mot "Tertulien".)
 à l'instant | CHASSÉ de l'Eglise, eût-il été LE PLUS ÉLOQUENT des
 (Haut.) (Bas.)
 écrivains | comme Tertulien, ou LE PLUS ÉLEVÉ des évêques | comme
 (Haut.) (Baissez le ton jusqu'au point.)
 Nestorius, ou le plus puissant des empereurs | comme Constance et
 (Relevez-le jusque sur le mot "sainteté".)
 Valens. TROUVEZ-MOI UN HOMME à qui LA POURPRE, ou LE GÉNIE,
 (Bas.) (Haut.) (Bas.)
 ou LA SAINTETÉ ait servi | contre les anathèmes de l'Eglise, une
 (Haut.)
 fois qu'il a eu touché par l'hérésie | à la robe SANS COUTURE du
 Christ ?

(Haut.) (En baissant jusqu'au point.)

Certes, le désir n'a pas manqué de NOUS PRENDRE ou de NOUS
 METTRE EN FAUTE contre l'immutabilité. Car, QUEL privilège |
 (Baissez le ton jusqu'au point)
 PESANT à tous ceux qui ne l'ont pas : une DOCTRINE IMMUABLE,
 et virgule.) (Haut.) (Baissez jusqu'au mot
 quand TOUT CHANGE sur la terre ; une doctrine que les hommes
 "Vatican".)
 tiennent dans leurs mains, que de pauvres vieillards, dans un
 (Haut.)
 endroit qu'on appelle le Vatican, gardent sous la clef de leur

(*Bas.*) cabinet, et qui, sans autre défense, résiste au cours des TEMPS, aux
 rêves des SAGES, aux plans des ROIS à la chute des EMPIRES, TOU-
 baisse jusqu'au point.) (Haut.) (Le ton baisse jusqu'au mot "rois".)
 JOURS UNE, CONSTANTE, IDENTIQUE À ELLE-MÊME ! QUEL prodige à
 démentir ! QUELLE accusation à faire taire ! Aussi | TOUS les siècles,
 (Haut.) (Bas.)
 JALOUX d'une gloire qui dédaigne la leur, s'y sont-ils essayés. Ils
 sont venus | tour à tour | à la porte du Vatican, ils ont frappé du
 lément.) (Voix beaucoup plus basse. Ton calme.)
 COTHURNE OU DE LA BOTTE ; la doctrine est sortie sous la forme
 frêle et usée de quelque septuagénaire, elle a dit :

(Doucement.) (Ton sec.) (Douceur et fermeté.)
 "Que me voulez-vous ? — Du changement. — Je ne change pas
 — Mais | Vous moquez-vous ? (Gradation ascendante jusqu'au
 mot "pourquoi".)
 la chimie A CHANGÉ ; la philosophie A CHANGÉ, l'empire A CHANGÉ ;
 (Le ton baisse.)
 pourquoi êtes-vous toujours le même ? — PARCE QUE JE VIENS DE
 (Haut.)
 DIEU, ET QUE DIEU | EST TOUJOURS LE MÊME.

(Ton de plus en plus violent.) (Haut.)
 — Mais | SACHEZ que nous sommes les MAÎTRES, nous avons UN MIL-
 lion d'hommes sous les armes, nous TIRERONS l'épée ; l'ÉPÉE QUI
 (Haut.) (Bas.) (Haut.) (Avec calme.) (Haut.)
 BRISE LES TRONES pourra bien COUPER LA TÊTE D'UN VIEILLARD et
 DÉCHIRER les feuillets d'un livre ! — Faites, le SANG | est l'arôme où
 (Ton accommodant)
 je me suis TOUJOURS rajeuni. — Eh bien, voici la MOITIÉ DE MA
 (Ton ferme.)
 POURPRE, accorde un sacrifice à la paix, et partageons. — Garde ta
 (Haut.)
 pourpre, O César, DEMAIN on T'ENTERRERA dedans, et nous chan-
 terons sur toi | l'Alleluia et le De profundis QUI NE CHANGENT
 JAMAIS."

La Veillée.

Cette fameuse composition littéraire offre, elle aussi, un beau sujet d'étude. Le caractère de l'héroïne, si bien peint par le poète, avec ses vertus, sa faiblesse passagère et son relèvement héroïque, sera évidemment, de votre part, l'objet d'une attention particulière, et devra être rendu avec délicatesse, douceur et émotion. Le récit terrible et poignant de l'officier allemand aura le ton dramatique qu'il réclame, sans qu'on oublie, cependant, que c'est un blessé qui parle. Dans le combat du devoir et de la vengeance chez Irène, le ton s'élèvera graduellement d'un calme presque froid au pathétique le plus violent. Remarquez que, coupé habilement en son milieu par une réflexion du poète, ce passage magnifique reprend ensuite avec plus de vigueur, comme un incendie qu'on croyait éteint, et qui se ravive soudain plus violemment.—La belle apostrophe de la fin sera également toute vibrante du plus pur enthousiasme. Enfin, le dénouement, si inattendu, demande d'abord un ton paisible qui prend rapidement une expression de stupeur douloureuse. Faites comme le poète : ne laissez ni trop, ni trop peu pressentir ce qui doit arriver. A mesure que vous parlez, que le ton de votre voix s'adapte parfaitement à chaque situation, à chaque mot même, et en rende complètement l'idée. Le débit est lent ou précipité, suivant les circonstances. Enfin, laissez votre cœur vous éclairer : s'il est sensible, il ne vous refusera point ses lumières.—Quinze minutes au moins sont nécessaires pour réciter convenablement ce morceau.

(Ton simple et naturel.)

Dès que son fiancé fut parti pour la guerre,
Sans larmes dans les yeux ni désespoir vulgaire,
Irène de Grandfief, la NOBLE et pure enfant,
Revêtit les habits qu'elle avait au couvent,
La robe noire avec l'étroite pèlerine

Tout simplement !

Et la petite croix d'argent sur la poitrine.
Elle ôta ses bijoux, ferma son piano,
Et, gardant seulement à son doigt *cet anneau*,
Seul souvenir du soir de printemps | où, ravie,
Au vicomte Roger elle engagea sa vie,
Aveugle à ce qu'on fait, et sourde à ce qu'on dit,
Près du foyer, stoïque et pâle, elle attendit.

De son côté,

Roger, quand il connut la première défaite,
Comme un heureux qu'on trouble au milieu d'une fête,

Soupira, MAIS agit en homme BRAVE et PROMPT,
 Prenant congé d'Irène, et coupant sur son front 
 Une boucle de fins cheveux, il l'avait mise
 Dans un médaillon d'or porté sous la chemise ;
 Puis, sans qu'on le retînt ni qu'on le retardât,

Voilà tout !

Il s'était engagé comme simple soldat.

Helas !

On sait trop ce que fut cette guerre.

Impassible,

Et, de l'absent aimé parlant LE MOINS possible,

Irène, tous les jours, à l'heure où le piéton

Descendait, sac au dos, la route du canton,

Le regardait venir | assise à la fenêtre ;

Et | lorsqu'il s'éloignait sans déposer de lettre,

Elle étouffait un LONG sanglot ; et c'était tout.

Cependant, malgré son éloignement,

Le vicomte écrivait ; et, jusqu'au milieu d'août,

Irène n'eut pas l'âme encor trop alarmée ;

Enfin, il fut bloqué dans Metz | avec l'armée ;

Et | sachant seulement d'un fuyard de là-bas,

Qu'il n'avait pas péri dans les premiers combats,

Irène, devant tous, DOMPTANT ses pleurs rebelles,

Eut LE COURAGE | alors | de vivre sans nouvelles.

On la vit devenir PLUS PIEUSE qu'avant ;

Elle PASSAIT SA VIE à l'église ; et | souvent |

Elle allait visiter les pauvres du village,

(Ton triste et mélancolique.)

Parlant plus LONGUEMENT et donnant davantage

A ceux dont les enfants par la guerre étaient pris.

Or,

C'était le temps AFFREUX du siège de Paris ;

(Accélérez un peu le débit.)

GAGNANT TOUTE LA FRANCE ainsi qu'une gangrène,

L'invasion | touchait presque au château d'Irène ;

A tel point que

Des uhlands fourrageaient dans le pays voisin.

Le curé de l'endroit et le vieux médecin
 Avaient beau, chaque soir, au foyer de famille,
 Ne parler que de mort devant la jeune fille,

Chose curieuse !

Elle n'avait au cœur aucun pressentiment.

— Roger était à Metz avec son régiment ;

A sa dernière lettre, il était sans blessure ;

Donc,

Il vivait, il DEVAIT vivre ; elle en était sûRE.

— Et, FORTE de l'espoir des fidèles amours,

Le chapelet aux doigts, elle attendait toujours.

(Très vivement. Ton intéressant. Léger sentiment de terreur.)

Un matin, elle fut en sursaut réveillée ;

(Précipitez le débit.)

Là-bas, au bout du parc, sous l'épaisse feuillée,
 Des coups de feu PRESSÉS annonçaient l'ennemi.

La noble enfant rougit d'abord | d'avoir frémi ;

Elle voulait, ainsi que Roger être BRAVE.

(Ralentissez. Ton un peu négligé.)

Comme s'il ne se fût passé rien de plus grave,

Calme, elle s'habilla, puis, ayant achevé

Sa prière du jour sans omettre un " Ave ",

Descendit au salon, le sourire à la bouche.

Ce n'était presque rien, une simple escarmouche ;

(Ton très négligé.)

Des soldats bavares venus en éclaireurs

Et brusquement surpris par quelques francs-tireurs,

S'enfuyaient. Tout, au loin, rentrait dans le silence.

" Il faudrait établir, dit-elle, une ambulance."

(Ton intéressant.)

En effet, on avait justement ramassé

Sur le lieu du combat, un officier blessé,

Un Bavares, le cou traversé d'une balle ;

Et | quand on apporta ce GRAND jeune homme | PALE,

(Léger sentiment d'horreur et de pitié.)

Les yeux clos, et saignant sur un vieux matelas,

SANS trembler d'un frisson, SANS pousser un hélas !

Irène le fit mettre avec sollicitude

Dans la chambre ou Roger demeurait d'habitude,
Quand, pour faire sa cour, il venait au château.

(Animez légèrement le débit.)

Elle porta dehors la veste et le manteau 

Tout noirs de sang, pendant qu'on couchait le malade,
Gronda le vieux valet qui prenait l'air maussade
Et qui ne montrait pas assez d'empressement,
Et, quand le docteur fit le premier pansement,
L'assista de ses mains ainsi qu'une sœur grise.

(Ralentissez.)

Enfin, quand, le regard tout rempli de surprise 

Et de *reconnaissance heureuse*, le blessé

Se fut parmi les doux oreillers affaissé,

Elle s'assit | devant cette tête assoupie,

Demanda du vieux linge et fit de la charpie :

(Ton simple et ferme.)

— C'était ainsi qu'Irène entendait le devoir.

Le soir du même jour, le docteur vint revoir 

Son malade, et | faisant ÉTRANGEMENT la moue,

(Voix un peu basse.)

Il dit, entre ses dents : " Oui ! le sang à la joue,

(Plus haut.)

Le poulx trop vif. Allons ! une mauvaise nuit.....

La fièvre, le délire et tout ce qui s'ensuit !

(Ton inquiet. Voix basse.)

— Mourra-t-il ? dit Irène, un frisson sur la lèvre.

— Qui sait ? je vais tâcher de couper cette fièvre !

Cette formule-ci souvent a du succès,

Mais | IL FAUT que quelqu'un observe les accès,

Le veille JUSQU'au jour et le SOIGNE avec zèle.—

(Vivement.)

— Je suis prête, docteur. — Non pas, mademoiselle,

(Ton négligé.)

(Ton ferme.)

L'un de vos gens peut bien... — Non, docteur, car Roger |

Peut-être | est *prisonnier, malade*, à l'étranger :

S'il lui fallait les soins que ce blessé demande,

Je VOUDRAIS qu'il les eût des mains d'une Allemande.

— Soit ! dit le vieux docteur, en lui tendant la main.
Vous allez donc veiller ici jusqu'à demain.

Et veillez bien, car

Il suffit d'UN ACCÈS de fièvre pour qu'il meure ;
Donnez la potion, de quart d'heure en quart d'heure,
Au jour | je reviendrai pour juger de l'effet."
Puis il partit, laissant Irène à ce chevet.

(Ton un peu mystérieux.)

Elle était là, depuis une minute à peine
Lorsque | le Bava-rois, se tournant vers Irène,
Et | sur la jeune fille ouvrant l'œil à demi :

(Voix faible. Débit très lent.)

" Ce médecin, dit-il, me croyait endormi ;
Mais | j'ai tout entendu. *Merci, Mademoiselle,*
Merci du fond du cœur, moins pour moi que *pour celle*
A qui vous me rendrez et qui m'attend là-bas ! "

(Voix ferme. Ton encourageant.)

Elle lui répondit : " Ne vous agitez pas,
Dormez. C'est du repos que dépend votre vie.

(Voix faible comme plus haut.)

— Non, reprit-il, il faut d'abord que je confie ~~à~~
Le secret que j'ai là, car | la mort peut venir,
J'ai fait une promesse, et je veux la tenir."

Puisqu'il en est ainsi,

— " Parlez donc, dit Irène, et soulagez votre âme.

— La guerre... Non, la guerre est une chose INFAME !
C'était | le mois dernier, sous Metz... J'eus le MALHEUR
De tuer un Français..... "

Pour cacher sa pâleur |

Irène | de la lampe abaissa la lumière.

(La voix du blessé se raffermît peu à peu à mesure qu'il parle.)

Il reprit : " Nous allions surprendre une chaumière
Où les vôtres s'étaient fortifiés. Ce fut |
Comme font les chasseurs | quand ils vont à l'affût.
Vers le poste français, par une nuit TRÈS SOMBRE,
L'arme, prête, muets, nous nous glissons en nombre,
Le long des peupliers disposés en rideaux.

(Brutalement.)

J'ENFONCE, le premier, mon sabre | dans le dos 

Du soldat qui faisait sentinelle à la porte ;

Il tombe | sans avoir même crié main-forte ;

Impitoyablement !

Nous prenons la mesure, et TOUT EST MASSACRÉ ! "

— Irène se cacha les yeux.

" Tout effaré 

Du combat, je sortais de ce lieu de carnage,

Quand | la lune | soudain | déchirant un nuage |

Me fit voir, éclairé de son pâle reflet,

(Douloureux effort.)

Un soldat | SE TORDANT | à terre et qui râlait,

(Stupeur.)

Le soldat que mon sabre avait percé, le même !

Me sentant pris pour lui d'une pitié suprême,

Je me mis à genoux voulant le secourir ;

(Voix très faible et haletante.)

Mais il me dit : " Il est trop tard... Je vais mourir.

" Vous êtes officier... gentilhomme, peut être ?.....

(Ton plus solide.)

— Oui. Que puis-je pour vous ? — " Seulement me permettre

" De renvoyer ceci, dit-il, en saisissant 

" Un médaillon caché dans sa poitrine en sang,

" A..... " Mais son dernier souffle emporta sa pensée ;

Le nom de son épouse ou de sa fiancée

Par le pauvre Français ne fut pas achevé.

Or, à ce moment-là,

En voyant un blason sur le bijoux gravé,

Je l'emportai, gardant pour plus tard | l'espérance 

De découvrir | parmi la noblesse de France

La femme à qui revient ce legs du soldat mort.

Le voici, gardez-le ; mais JUREZ-MOI D'ABORD,

Si la mort ne doit pas ici me faire grâce,

Que vous accomplirez ce devoir à ma place. "

(Silence d'au moins quatre temps après ce discours.)

Et, | | sur le médaillon | | offert par l'étranger,

(Stupeur douloureuse.)

Irène | | reconnu | | le blason de Roger !.....

Alors, le cœur TORDU d'une douleur mortelle :

(Voix faible et étouffée.)

"Je le jure, Monsieur ! Dormez en paix !" dit-elle.

(Reprenez votre voix naturelle.)

Le blessé, soulagé d'avoir fait cet aveu,

(Accélérez.)

S'est assoupi. Le sein palpitant, l'œil en feu,

Irène | près de lui | reste debout, sans larmes.

Et voici quelles sont ses terribles réflexions : (Ton froid.)

Oui, le vicomte est MORT. Ce son BIEN LÀ ses armes,

C'est BIEN LÀ son blason, aussi fameux qu'ancien,

Horreur !

Et | le sang qui noircit ce bijou, C'EST LE SIEN !

Ce qu'il y a de pire, c'est que

Ce n'est pas d'une mort HÉROÏQUE ET GUERRIÈRE

O honte !

Qu'a succombé Roger, mais | frappé par derrière,

SANS pouvoir appeler ses amis, SANS crier ;

(Voix relativement basse.)

(Voix ému et ferme.)

Et cet homme | qui dort | là, c'est son meurtrier !

Il n'y a pas de doute à entretenir !

C'est bien son meurtrier ; il s'est VANTÉ de l'être,

(Ton méprisant dans ces deux vers.)

D'avoir frappé Roger dans le dos | comme un TRAITRE ;

Et maintenant, il dort, son LOURD sommeil ÉPAIS,

Et | c'est à lui | qu'Irène a dit : "*Dormez en paix.*"

(Ton très amer.)

Et | comme une SUPRÊME et cruelle ironie,

Elle doit | de ce front | écarter l'agonie,

Rester à ce chevet jusqu'au soleil levant,

Comme une BONNE MÈRE auprès de son enfant ;

Bien plus,

Elle DOIT lui verser de quart d'heure en quart d'heure,

Le remède prescrit pour EMPÊCHER qu'il meure ;

Parbleu !

Cet homme y compte bien ; il se repose | abrité

Sous le toit protecteur de l'hospitalité ;

Quand on dit que

Le flacon qui contient sa vie est sur la table !

(Ton très naturel, en s'adressant au public.)

Il attend !..... N'est-ce pas que c'est ÉPOUVANTABLE ?

(Accélérez le débit. Ton haletant, dents serrées. Expression terrible.)
 Quoi ! lorsqu'elle se sent lentement envahir

(Accent sauvage.)

Par tout ce que contient d'AFFREUX le mot HAÏR,
 Lorsque GRONDE en son sein la colère TERRIBLE
 Qui dirige le bras de Jahel, dans la Bible,
 Quand elle CLOUE au sol le front de Sisarah,
 Cet Allemand MAUDIT, elle le sauvera !

(Ton familier et énergique.) Il n'y aurait pas de bon sens !
 Allons donc ! On n'est pas à ce point généreuse !

Quand elle cède presque à la pensée AFFREUSE,
 A l'ATROCE DÉSIR de TIRER du fourreau,

(Mépris.)

Le SABRE avec lequel a frappé ce BOURREAU,
 Et dont brille en un coin le LOURD pommeau de cuivre,
 Vous osez penser que

Pour obéir aux vains préjugés | et pour suivre

On ne sait quel devoir et quel respect humain,

ELLE-MÊME mettra dans cette HORRIBLE MAIN

Par qui toute sa joie, ici-bas, fut ravie,

(Très vivement. Ton saccadé. Gradation rapide et ascendante.)

Le repos, le sommeil, la guérison, la vie !

(Ton froid et ferme.) Aussi,

JAMAIS ! Cette fiole, elle va la briser !

(Après un instant de réflexion. Voix très calme.)

Mais non, c'est inutile. Elle n'a qu'à laisser

S'accomplir le destin ; pour servir sa vengeance,

Il semble | qu'avec elle il soit d'intelligence ;

Car, après tout, Il n'y a rien de plus simple que cela !

Ce malade, elle n'a qu'à le laisser mourir...

Il est vrai que

Oui, le remède est là qui pourrait le guérir,

Mais ne peut-elle pas s'être une heure endormie ?

(Long silence.)

Puis | elle fond en pleurs | et s'écrie : " Infamie ! "

Et | la lutte durait encor, quand | l'Allemand,

Tiré de son sommeil par un gémissement,

(Voix très faible.)

S'agita | dans un rêve, et, fiévreux, dit : " A boire ! "

(Court silence. Ton calme et douloureux.)

Irène | alors | leva | vers le vieux Christ d'ivoire

Suspendu sur le mur, à la tête du lit,
 Un SUBLIME regard de *martyre*, et pâlit,
 Puis, l'œil toujours fixé sur le Dieu du Calvaire,
 Versa le contenu du flacon dans un verre,
 Et | délicatement | fit boire le blessé.

(*Ton à la fois suppliant et solennel dans toute cette prière.*)

(*Long silence.*)

Seigneur, vous avez vu, seul, ce qui s'est passé

(*Léger sentiment de terreur.*)

Au chevet de ce lit, dans CES HEURES FUNÈBRES,
 Lorsque l'ESPRIT DU MAL parla | dans CES TÉNÈBRES,
 Vous | qui fûtes conduit au désert par Satan

Pensez-y, Seigneur !

Et n'avez | QU'À LA FIN | pu lui dire : " Va-t-en ! "

(*Ton de plus en plus doux, jusqu'à la fin.*)

Vous pardonniez, Seigneur, à cette âme tentée.
 Lorsque l'épreuve | enfin | fut par elle acceptée,
 Vous SEUL | étiez témoin | et vous SEUL | approuviez !
 Vous souvenant | alors | du Mont des Oliviers,
 Où | FRÉMISSANT devant l'approche du supplice,
 Vous disiez : " O mon Père, éloignez ce calice ! "
 Vous avez eu pitié de ce cœur trop puni,

(*Ton très ferme.*)

Seigneur, et | JE SUIS SÛR | que vous l'avez béni !

(*Ton plus calme.*)

Mais | quand le médecin, qui revint vers l'aurore,
 La vit | près du blessé, *le faisant boire encore*,
 Et soutenant le verre avec ses doigts tremblants, |

(*Expression de stupeur douloureuse poussée au plus haut degré. Attention aux silences.*)

Il s'aperçut | | qu'Irène | | avait les cheveux blancs !.....

FRANÇOIS COPPÉE.

70

A mes Elèves.

Après avoir longtemps contemplé, dans nos brillantes expositions, les fleurs les plus superbes et les plus rares, il semble que l'œil se repose avec plaisir sur les simples grâces d'une humble fleur des champs. Voilà pourquoi j'ose clore cette série de chefs-d'œuvre par cette petite fantaisie littéraire.

Je l'offre en souvenir à mes élèves, comme le jardinier réserve de préférence à ceux qu'il aime, la fleur qu'il a plantée lui-même et qui a grandi par ses soins.

L'Organiste.

Il y a quelques années, vivait, dans une des plus anciennes cathédrales de France, un organiste SI VIEUX, SI VIEUX qu'on ne savait plus son âge.

Depuis plus de SOIXANTE ANS, on le voyait | chaque jour | comme un fantôme, apparaître dans la haute tribune d'où il accompagnait, avec la plus grande exactitude, les offices paroissiaux et ceux du Chapitre de l'antique église.

Artiste accompli, et doué d'une mémoire PRODIGIEUSE, il connaissait À FOND les proses, les séquences, les antiennes de CHAQUE JOUR et de CHAQUE fête, à tel point que | depuis longtemps | les vieux graduels et les lourds antiphonaires grégoriens aux grands fermoirs de cuivre restaient inutiles, empilés près de lui dans la poussière de la tribune.

Passionné pour son art, il ne se trouvait heureux que devant son grand orgue, COLOSSAL INSTRUMENT auquel il semblait communiquer

toute son âme et qui, à son tour, de sa GRANDE VOIX SONORE, semblait éveiller dans l'âme du vieux musicien | une véritable inspiration.

Un peu farouche | et ne voulant point voir d'étranger dans sa tribune, il avait même imaginé, pour se passer d'un souffleur, un système de POIDS ÉNORMES qu'à l'aide d'un ingénieux mécanisme, un enfant eut pu remonter et qui, dans leur descente silencieuse et paisible, fournissaient l'air nécessaire aux INNOMBRABLES tuyaux.

Et Dieu sait S'IL EN FALLAIT quand | aux jours de grande fête, *(Animez le débit dans toute cette phrase.)* le vieil artiste, les yeux au ciel, la taille penchée en avant, exécutait une des magnifiques hymnes de l'Eglise ; quand le vaste instrument | tout vibrant sous ses doigts, entonnait les MAJESTUEUX "Veni Creator" ou les TRIOMPHANTS "Te Deum" ; ou lorsqu'à la messe de minuit, les fidèles agenouillés *fondaient en larmes* en écoutant les vieux Noël*s, si naïfs et si beaux*, qu'on les eût dits exécutés par un chœur d'anges descendus dans la vieille tribune !

DÉTESTANT la musique moderne, la musique sacrée était pour lui la SEULE, LA VRAIE musique où l'art atteignait son apogée. Il *(Ton cassant.)*

n'admettait même AUCUNE discussion à ce sujet...! — "Ah ! les *(Ton léger-ment ironique.)*

artistes modernes, s'écriait-il en s'échauffant soudain, savez-vous ce qu'ils font ? De belles phrases musicales où le public instruit *(Lentement.)* pourra admirer leur talent. Vous êtes à genoux pour prier, tout à *(Vive-ment.)*

coup les violons de ces messieurs commencent à GRINCER : aussitôt | l'esprit de CRITIQUE se GLISSE MALGRÉ VOUS dans tout votre être, vous discutez en vous-même la valeur de tel ou tel passage, votre âme vous ÉCHAPPE, vous devenez l'ESCLAVE de l'artiste, et | quand *(Ralentissez doucement.)*

vous quittez l'église, vous vous apercevez avec une douloureuse stupéfaction que vous n'avez pas prié.

Ecoutez, au contraire, les premières notes d'un "Sacris Solemnis", d'un "Lauda Sion", d'un "Adeste Fideles" : vous êtes REMUÉ *(Animez peu à peu le débit avec enthousiasme.)* profondément, vous TOMBEZ à genoux, vous SANGLOTEZ, vous vous

JETEZ en Dieu et ne pensez plus qu'à lui. D'où vient cela ? Je vais vous le dire. Croyez-vous que les saints évêques Fortunat et Claudius Mamert en écrivant les "Vexilla Regis" et les "Pange Lingua", ou saint Ambroise, en composant le "Te Deum", songeaient
(Ton légèrement ironique.)

à faire de belle musique et à flatter leur auditoire ? Non, non, mais ils pensaient à Dieu ! Dieu, Dieu seul, et c'était TOUT pour eux. Ils travaillaient pour la GLOIRE de Dieu ; les artistes modernes travaillent pour la leur propre : VOILÀ ce qu'il explique la différence qui existe entre leur musique et la musique sacrée."
(Relevez le ton.) *(Baissez-le.)*

(Ton narratif.)

Il était rare que le vieil organiste eût à soutenir ses opinions avec une telle chaleur ; car JAMAIS il ne descendait de son orgue et n'y recevait que de rares visiteurs. Laborieuse et paisible, toute sa vie se passait, en effet, dans un petit appartement de plain-pied avec la tribune et aménagé sous les vastes combles de la cathédrale. Là, il n'avait pour toute compagnie qu'un vieux chanoine | qui, chaque soir, montait régulièrement pour causer musique avec lui, et sa fille Estelle. Cette enfant, que Dieu lui avait envoyée comme pour consoler sa vieillesse, avait été élevée avec la protection du Chapitre par les Ursulines de la ville, et remplaçait avec amour auprès du vieillard, sa mère | à qui elle avait coûté la vie. Musicienne accomplie elle-même, et professant pour son père LA PLUS VIVE admiration, elle avait EMBRASSÉ avec enthousiasme TOUTES ses doctrines et TOUTES ses opinions.

(Ton intéressant.)

Aussi, quand le jour de Pâques, par exemple, les savants violons de la Maîtrise commençaient leurs premières mesures autour de l'orgue du chœur, le vieillard se retirait COMME UN LION BLESSÉ, près d'une sorte de grillage gothique derrière lequel la jeune fille assistait
(Voix basse. Ton légèrement saccadé.)

(Ton d'une ironie un peu amère.)
 — "Allez, allez, messieurs, criez, grincez, sifflez, évertuez-vous : tout à l'heure, J'AURAI MON TOUR."

(Accélérez avec enthousiasme.)

En effet, à peine | à la fin de la messe, la voix grêle et chevrotante de l'Archevêque avait-elle entonné les premières paroles de l'hymne pascal, que le vieil organiste S'ÉLANÇAIT vers son clavier, comme UN AIGLE sur sa proie. Et là, APPUYANT sur les touches ses vieux doigts JAUNIS ET DURS comme elles, il REPRENAIT à son tour l'hymne TRIOMPHALE.

(Même ton animé et enthousiaste.)

Alors, quelque chose d'inouï se passait dans la vieille tribune. Près du vieillard tout TRANSFIGURÉ, Estelle s'asseyait | elle aussi | sur les vieux coussins de cuir rouge | et, le regard ATTACHÉ sur les yeux

(Relevez le ton.)

de son père avec une ÉTONNANTE fixité, semblait, comme HYPNOTISÉE, SENTIR tout ce qui se passait dans l'âme de celui-ci. PRESENTANT les effets musicaux désirés par l'artiste | dont l'âme et la sienne ne paraissaient plus faire QU'UNE, elle faisait courir ses mains légè-

(Enthousiasme grandissant.)

res sur les vieux registres aux inscriptions naïves : "Unda maris", sans jusqu'au prochain aînéa.)

Onde de la mer, "Voix céleste", "TONNERRE DU SEIGNEUR !" Et, l'air se PRÉCIPITANT PAR TORRENTS, QUINZE MILLE TUYAUX RUGISSAIENT dans une harmonie PUISSANTE, REMPLISSANT les voûtes et faisant TREMBLER les vieilles charpentes de l'antique tribune : — "MORTE SURREXIT HODIE !" Chantaient-ils, Alleluia ! Alleluia !

(Même ton que plus haut.)

En bas, dans les CINQ grandes nefs, les fidèles agenouillés, EMPORTÉS par un saint enthousiasme, se levaient | tout à coup | d'un mouvement spontané et, d'une voix IMMENSE semblable à celle de la mer, ils REPRENAIENT de concert avec l'orgue, L'IMMORTEL ET TRIOMPHANT Alleluia, l'hymne du Seigneur, l'hymne du Dieu VAINQUEUR de la mort !...

(Silence convenable. Ton plus calme.)

La messe finie, l'organiste TOUT RADIEUX rentrait dans son appartement, et, EMBRESSANT sa fille avec effusion : — "Ah ! ma chère enfant, s'écriait-il, la voilà, la musique, la vraie musique qui parle à l'âme et l'élève à son Dieu ! n'en fais JAMAIS d'autre !..."

(Ton narratif.)

Cependant, le musicien vieillissait toujours, et quoique son es-

prit restât encore JEUNE et parfaitement LUCIDE, chaque jour s'APPE-SANTISSAIT sur sa tête, comme un POIDS de plus en plus LOURD. Ses épaules se courbaient, son appétit s'en allait, ses forces s'épuisaient doucement.

Un dimanche soir, il eut BEAUCOUP de peine à accompagner les derniers psaumes des Complies ; il quitta la tribune, tout affaissé, appuyé sur le bras d'Estelle, et | se retournant au seuil de sa chambre, il jeta un LONG regard PLEIN de tristesse *sur le grand orgue devenu silencieux.*

Le lendemain, pour la première fois depuis près de TROIS QUARTS de siècle, le VASTE instrument se tut | dans la cathédrale, et seul, l'orgue de la Maîtrise accompagna les offices du Chapitre.

Le vieillard était bien mal ; il baissait rapidement et | son ami le chanoine | appelé en toute hâte par Estelle, l'avait administré et *(Ton doux et encourageant.)* avait passé la journée près de lui, le consolant et l'exhortant doucement à paraître avec confiance devant ce Dieu bon | dont il avait, pour ainsi dire, chanté les louanges à tous les instants de sa vie.

(Très doucement.)

La nuit était venue. Estelle | cachant ses larmes, avait passé la veillée près de son père qui, refusant de se coucher, était resté assis dans un grand fauteuil et paraissait sommeiller. Près de lui, le vieux chanoine lisait paisiblement son bréviaire.

(Légère surprise.)

(Voix faible.)

Tout à coup, le malade ouvrit les yeux : “ Mes amis, dit-il avec douceur, conduisez-moi encore une fois auprès de mon orgue. ” —

(Ton plus

On crut qu'il divaguait. Mais il reprit plus fermement : — “ Aidez-
solide.)

moi, je sais ce que je fais, et c'est LÀ ma DERNIÈRE volonté. ”

On le soutint ; il franchit assez facilement les quelques pas qui le séparaient du clavier. Là, à la lueur tremblante de deux cierges

(Très doucement.)

allumés à la hâte, il s'assit et, la tête appuyée sur l'épaule du chanoine qui le tenait dans ses bras, il plaça ses doigts sur les touches. Aussitôt | dans la VASTE cathédrale déserte, la voix de l'orgue s'éle-

va lentement. A la fois solennelle et touchante, elle chantait : "Ado-^(Ton indigné pour la voix de l'orgue.)ro te devote, latens Deitas".....

L'expression de l'instrument était si vivante qu'on eût dit une voix humaine. Le chanoine, Estelle, une religieuse qui les assis-^(Très paisiblement.)tait, ne purent y tenir et ÉCLATÈRENT en sanglots. Seul, le vieil organiste restait calme, les yeux levés vers le ciel | où il envoyait son dernier hommage.

Tout à coup, ses forces l'abandonnèrent.—Estelle, dit-il, continue à ma place. — La jeune fille posa à son tour ses doigts sur le clavier. L'orgue continua, mais | son expression avait changé soudain : sa voix devenue plus SUAVE encore *pleurait* | *doucement* sous la grande voûte.

L'hymne achevée, l'enfant regarda son père : il souriait toujours, regardant tour à tour sa fille et l'orgue, comme pour demander encore un peu d'harmonie. Estelle comprit, tira un registre | et appuya sur les notes : aussitôt, des voix célestes se firent entendre, comme un chœur de séraphins, dans un lointain infini. — "Salve Regina !" chantaient-elles, accompagnées seulement par des accords si simples et si touchants | qu'on eut dit l'écho d'un concert divin.....

Le visage de l'organiste, de plus en plus pâle, était cependant TOUT RADIEUX. Les notes tombaient dans l'espace | tremblantes et douces | comme des larmes de bonheur. Estelle, TOUTE TRANSFORMÉE à son tour, PALE et les yeux au ciel, semblait y lire les accords célestes qui vibraient sous ses doigts. L'orgue | obéissant |

^(Voix très douce.)chantait et pleurait à la fois : "*O clemens, O pia, O dulcis Virgo Maria.....*" La dernière note se tut. Estelle se retourna et regarda son père : sa bouche souriait encore, mais | ses yeux s'étaient fermés ; son souffle s'était éteint | *doucement* | avec le dernier accord...

^(Accent déchirant.)La jeune fille se jeta sur lui : "Papa ! Papa !..." — "Console-

toi, ma fille, dit le vieux chanoine, ton père vient de faire la plus belle mort qu'un artiste chrétien puisse rêver."

On emporta le vieillard ; la religieuse éteignit les cierges | et ferma la porte ; les VASTES voûtes | rentrèrent dans le silence, et une obscurité PROFONDE envahit les nefs IMMENSES. Seule, la petite lampe du sanctuaire | semblait briller d'un plus vif éclat, jetant ses rayons sur la porte dorée du tabernacle, comme un hommage perpétuel au GRAND MAÎTRE de toute harmonie.

.....

(Avec simplicité et émotion jusqu'à la fin.)

Mes chers Amis, quand je mourrai, faites près de moi un peu de musique, un peu de musique sacrée..... Qu'un pieux " Adoro te ", qu'un doux " Salve Regina " | accompagnent mon âme tremblante, car | leur divine harmonie, qui n'est pas de ce monde, lui ouvrira plus facilement | les portes de l'autre...

P. COLONNIER.



Table des Matières.

	Pages
Préface.....	I
Introduction.....	IV
L'Art de Dire :	
La Voix.....	2
Le Ton.....	5
L'Expression.....	7
Les mots de valeur.....	11
Le Naturel.....	16
Le Geste.....	19

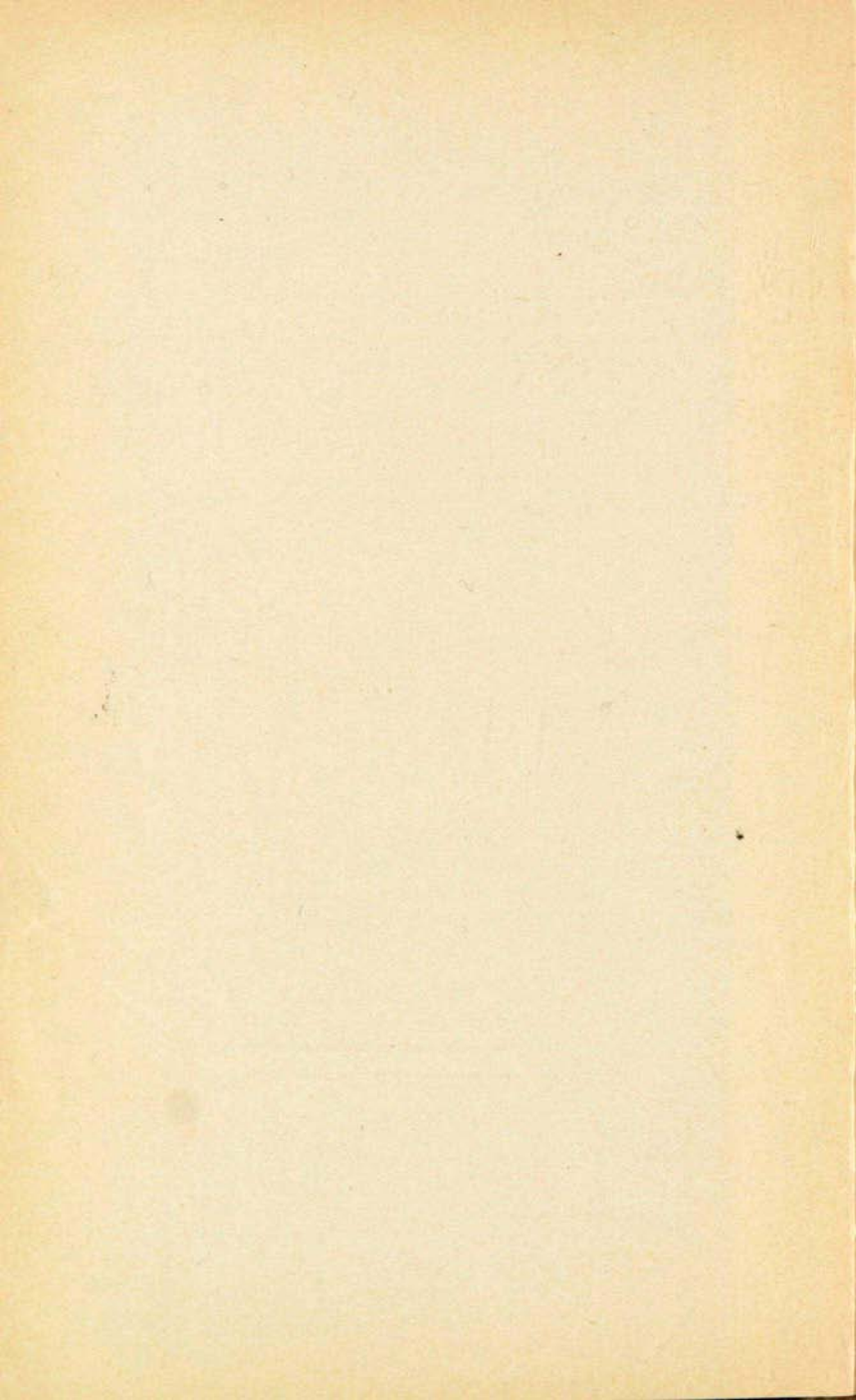
MORCEAUX CHOISIS.

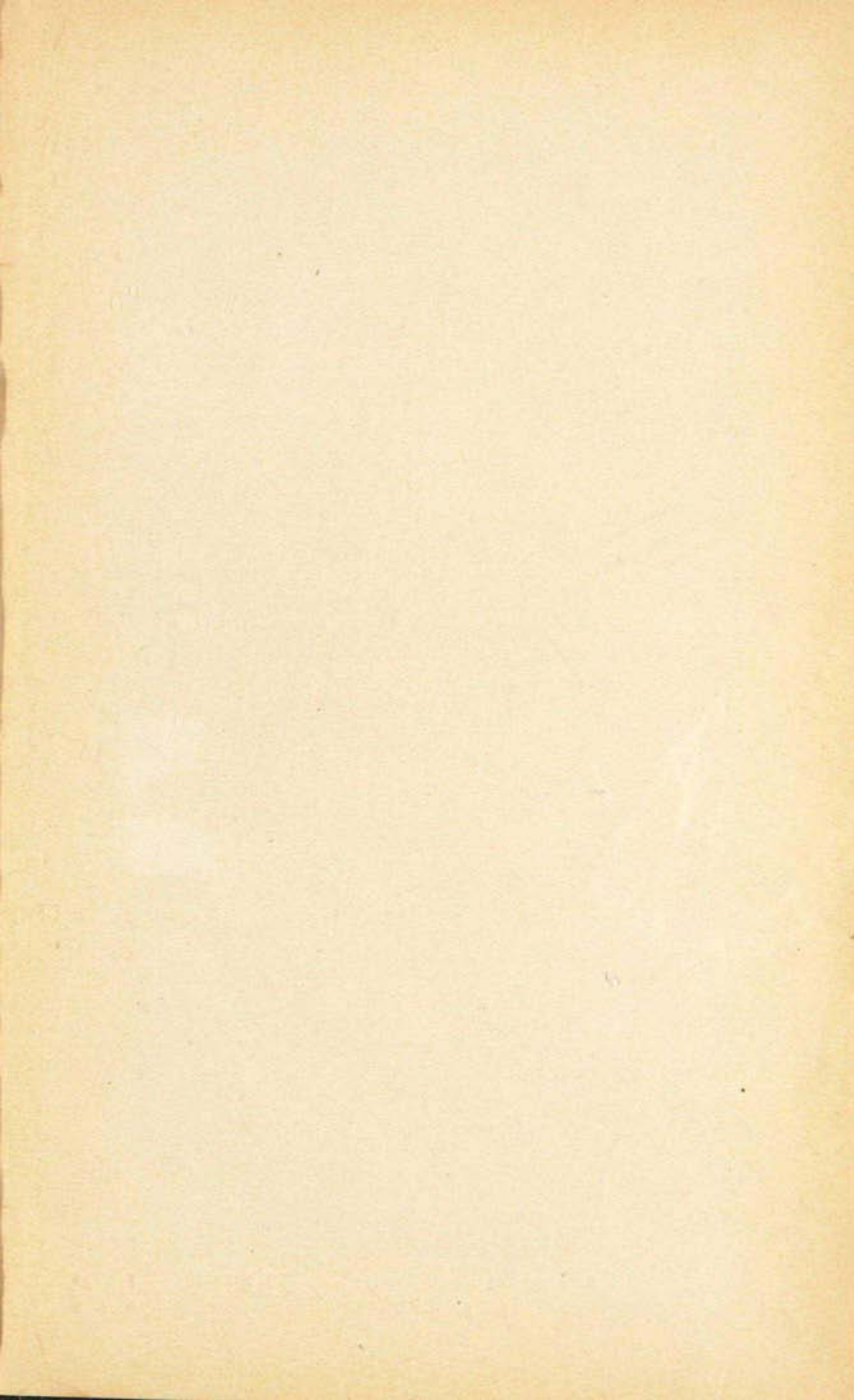
	Numéros d'ordre.	Pages
Adam et Eve— <i>V. Hugo</i>	4	30
L' Apparition— <i>Louis Fréchette</i>	31	112
La Bénédiction— <i>F. Coppée</i>	46	170
Les Berceaux— <i>Théodore Botrel</i>	1	25
Le Bien pour le mal— <i>P. Lemay</i>	67	275
La Campagne— <i>V. Sardou</i>	20	77
La Carmélite— <i>F. Coppée</i>	16	63
Celui qu'elle aimait— <i>P. Colonnier</i>	34	123
Charité— <i>G. Duclozet</i>	19	74
Chez le Dentiste— <i>M. Zammacois</i>	25	91
La Chute— <i>A. Beseau</i>	47	174
La Conscience— <i>V. Hugo</i>	53	202
La Croix du Soldat mourant— <i>X</i>	30	110
La Dernière leçon de Français— <i>Alph. Daudet</i> ...	66	269

	Numéros d'ordre.	Pages.
Le Dernier jour— <i>Louis Fréchette</i>	24	88
Les Deux Fantômes— <i>Prosper Blanchemain</i>	55	208
Les Deux Fresques— <i>A. Brou</i>	14	56
Les Deux Tombeaux— <i>F. Coppée</i>	5	32
Devant la Crèche— <i>A. Brou</i>	60	238
D'Iberville— <i>Nérée Beauchemin</i>	41	145
Emigration— <i>O. Crémazie</i>	18	70
L' Epave— <i>F. Coppée</i>	49	182
L' Epée d'un Académicien— <i>P. Delaporte</i>	51	192
L' Escadre— <i>J. Normand</i>	15	60
Un Examen dangereux— <i>X</i>	64	257
Friedburga— <i>P. Delaporte</i>	38	134
L' Inventeur— <i>A. Delilia</i>	44	162
Je ne change pas— <i>Lacordaire</i>	68	283
Le Jongleur— <i>de Borelli</i>	58	225
Le Jour des Rois— <i>R. Sosta</i>	45	165
La Lettre à la Sainte Vierge— <i>Paul Féval</i>	48	178
Le Liseron— <i>F. Coppée</i>	59	231
La Locomotive 3672— <i>P. Duot</i>	56	214
La Manifestation boulangiste— <i>Gavroche</i>	6	35
La Marée— <i>Sully-Prudhomme</i>	13	53
Moisson d'Epées— <i>F. Coppée</i>	8	41
Le Naufragé— <i>F. Coppée</i>	63	251
La Nuit sur l'Océan— <i>V. Hugo</i>	22	83
O mother, I love you so !— <i>P. Colonnier</i>	39	138
L' Organiste— <i>P. Colonnier</i>	70	296
Le Pain de chez nous— <i>Comte de Coupigny</i>	33	129
Le Pater du Mourant— <i>P. Delaporte</i>	7	38
Le Paysan— <i>Déroulède</i>	32	116
Le Pêcheur de Pâques— <i>P. Delaporte</i>	27	97
Le Petite Chaperon Rouge— <i>E. Baneux</i>	37	132
Les Petits Enfants— <i>Prosper Blanchemain</i>	61	241
Le Pionnier— <i>Louis Fréchette</i>	65	263

	Numéros d'ordre.	Pages.
La Pluralité des Mondes— <i>Fontanes</i>	23	86
Pour les Pauvres— <i>V. Hugo</i>	17	66
Le Premier Janvier— <i>Louis Fréchette</i>	11	48
La Première Nuit— <i>Louis Fréchette</i>	28	101
Le Presbytère— <i>A. Fayet</i>	12	51
Les Pressentiments— <i>J. Normand</i>	50	187
Résignation chrétienne— <i>V. Hugo</i>	10	46
Le Retour— <i>M. Dupuy</i>	42	151
La Robe— <i>E. Manuel</i>	40	141
La Saisie— <i>R. de Navery</i>	43	156
Le Soir d'un beau jour— <i>Louis Veillot</i>	62	246
Le Soulier de Corneille— <i>Théophile Gauthier</i>	35	126
Souffrances d'hiver— <i>Turquety</i>	9	43
La Statue d'un homme d'Etat— <i>F. Coppée</i>	3	29
Treize à Table— <i>Paul Féval</i>	57	220
Les Trois Lapins— <i>Lenert</i>	29	104
Un Vœu— <i>Paul Croiset</i>	52	196
La Vengeance du Prêtre— <i>de Ségur</i>	26	94
La Veillée— <i>F. Coppée</i>	69	287
Le Village— <i>André Dumas</i>	2	27
Vincent de Paule— <i>F. Coppée</i>	36	129
Vive la France !— <i>Louis Fréchette</i>	21	79
Waterloo— <i>V. Hugo</i>	54	205











EN VENTE

Dans toutes les librairies et
chez l'auteur, à Montréal :

LES TROIS COURS

(Elémentaire, Moyen et Supérieur)

Composant cette
METHODE

CES ouvrages contiennent plus de **deux cents** morceaux choisis, tirés des auteurs modernes et classés par ordre de difficulté. On y a joint des **preceptes d'élocution** et des **conseils pratiques**, ayant pour but d'en rendre l'exécution plus facile aux personnes soucieuses de parler avec pureté et de réciter avec naturel.